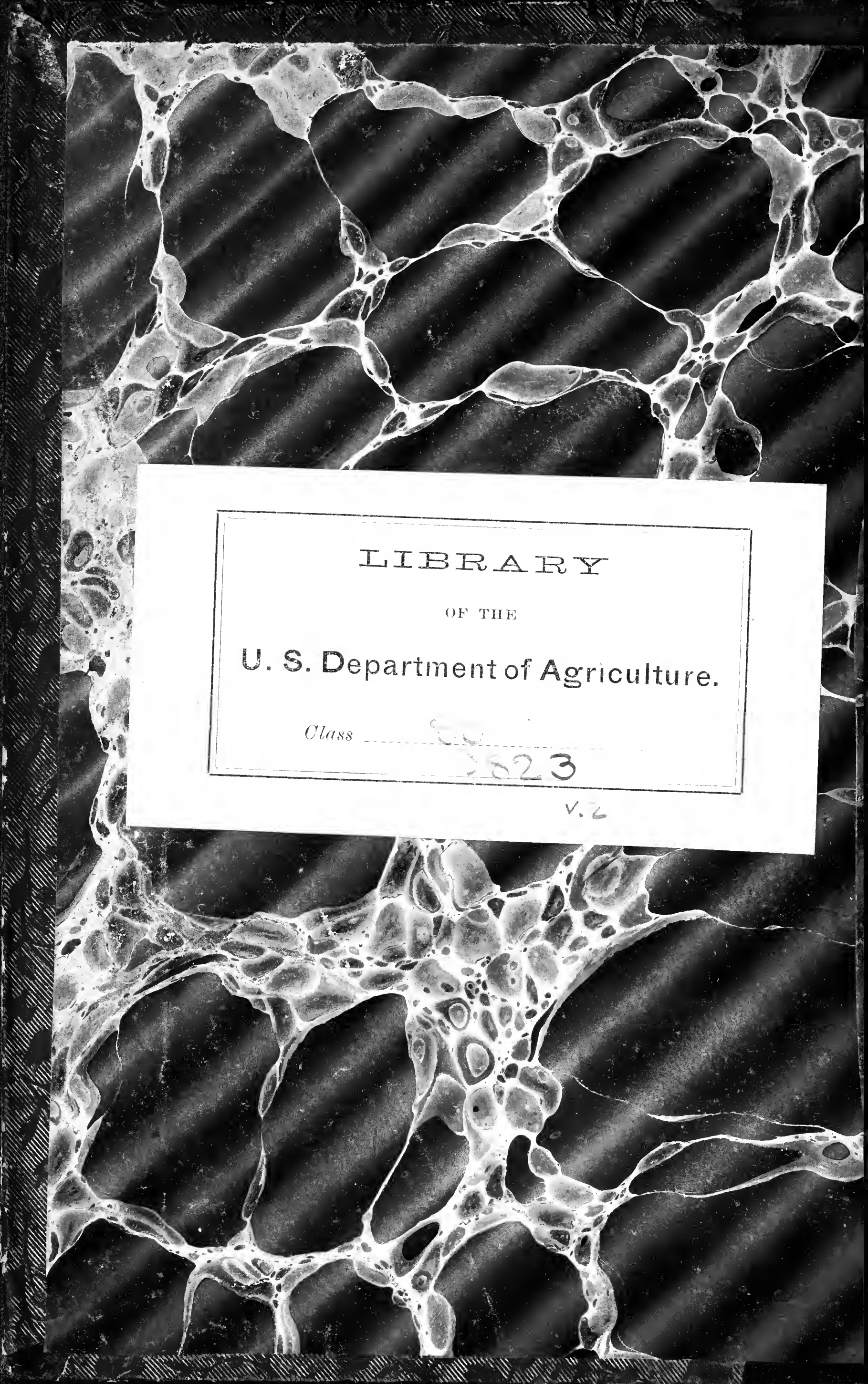
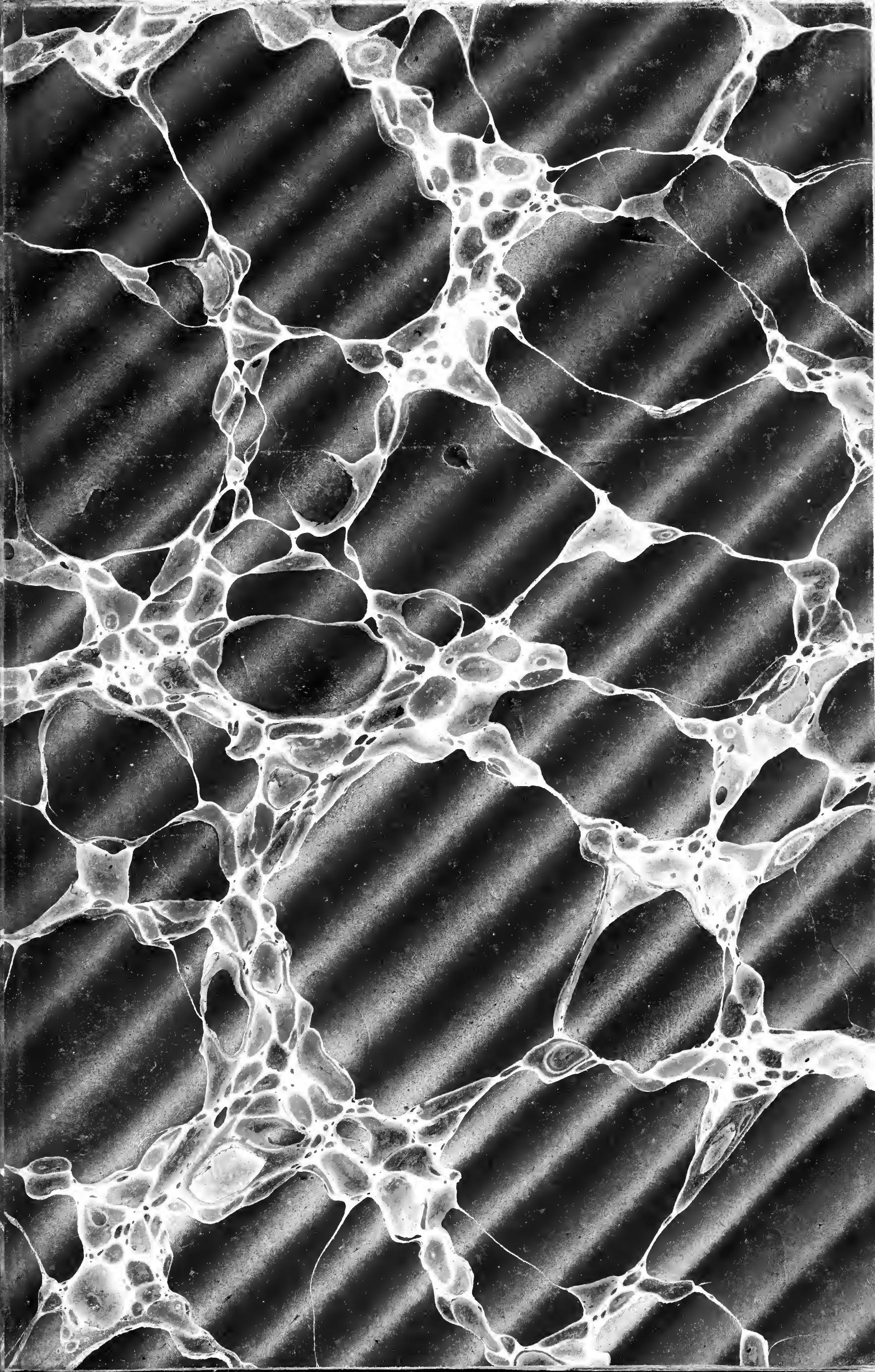




LIBRARY
OF THE
U. S. Department of Agriculture.
Class



JOURNAL
D'HORTICULTURE
PRATIQUE.

JOURNAL

D'HORTICULTURE

PRATIQUE

OU

GUIDE DES AMATEURS ET JARDINIERS;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

De M. Scheidweiler,

PROFESSEUR DE BOTANIQUE A L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE L'ÉTAT.

SECONDE ANNÉE.

Bruxelles,

F. PARENT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Montagne de Sion, 17.

ON SOUSCRIT CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—

1845.



Schizanthe de Graham. Schizanthus Grahami.

L'ÉDITEUR A SES ABONNÉS.

En commençant la seconde année de publication de notre *Journal d'Horticulture pratique,* nous éprouvons le besoin d'entretenir un instant nos lecteurs du passé et de l'avenir.

Depuis longtemps nous avons reconnu que le recueil publié à Paris sous le même titre, par M. Victor Paquet, n'offrait qu'un bien médiocre intérêt pour notre pays, et que l'auteur y consacrait plus de place aux recommandations mercantiles qu'aux enseignements pratiques de la science, qu'il aurait dû constamment avoir pour but; dès lors nous avons employé tous nos efforts à combler cette lacune : nous avons été assez heureux pour obtenir le concours d'un professeur aussi savant que modeste, et dont la réputation est de nature à inspirer une entière confiance.

Après avoir beaucoup fait pour le progrès, nous reconnaissons cependant qu'il nous reste encore beaucoup à faire.

Quelques-unes de nos planches ont laissé à désirer sous le rapport du coloris et quelquefois aussi du dessin : nos mesures sont prises pour que ce travail soit infiniment mieux achevé pendant l'année dans laquelle nous entrons.

Chaque livraison sans exception sera dorénavant ornée du dessin d'une fleur nouvelle ou d'un fruit remarquable.

Laissant au journal de M. Paquet tout ce qui n'offre qu'un intérêt de localité, nous continuerons à lui emprunter quelquefois des articles de culture pratique, que l'auteur a eu le

tort de trop négliger, car nous rendons pleine justice du reste à ses connaissances en jardinage.

Indépendamment des autres recueils français que nous mettrons à contribution pour n'offrir à nos lecteurs qu'un choix de matières réellement utiles, nous nous sommes abonné aux meilleures revues anglaises et allemandes, que nous ferons traduire afin de tenir nos lecteurs au courant de ce qui se fait dans ces contrées. Ainsi sans copier exclusivement personne, nous donnerons en quelque sorte l'*essence* des meilleures revues étrangères.

Nous ne perdrons pas de vue non plus que notre journal s'adressant à la masse des amateurs, doit être pratique avant tout, et demeurer intelligible pour chacun.

Quelques horticulteurs zélés ont bien voulu nous communiquer leurs observations pratiques pour être insérées dans notre journal : nous leur en témoignons ici toute notre gratitude, tant en notre nom privé qu'au nom de nos lecteurs. De pareilles communications seront toujours reçues avec reconnaissance, et nous ne négligerons jamais de publier celles qui émaneront de personnes instruites, et dignes de confiance.

Si nous abordons maintenant la partie matérielle de notre entreprise, nous avouerons franchement que le nombre de nos abonnés, bien que considérable déjà, n'est pas encore en rapport avec les sacrifices que l'exécution de cet ouvrage nous impose ; mais nous avons confiance dans l'avenir ; nous espérons que, si nous parvenons à satisfaire complétement nos souscripteurs, ils voudront bien recommander notre œuvre, et nous aider ainsi à parvenir au but que nous ne cesserons de poursuivre : *fonder un recueil utile aux horticulteurs belges, et qui devienne un jour un de leurs organes nationaux.*

JOURNAL

D'HORTICULTURE

PRATIQUE.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Schizanthe de Graham. *Schizanthus Grahami.* Plante annuelle, variété paraissant provenir des *S. retusus* et *pinnatus.* La plante est vigoureuse et son feuillage plus agréable que celui du *S. pinnatus.* Fleurs en juillet-août, très-larges, rose franc. Semer sur couche en mars, en pots pour repiquer ensuite avec précaution, ou sur place en pleine terre, en mai pour fleurir en automne.

NOTICE SUR QUELQUES FUCHSIA HYBRIDES

ou Fuchsia d'origine allemande,

Qui ont été gagnés par le croisement dans le jardin botanique de Berlin, par M. Warscewicz.

J'ai élevé en 1841 plusieurs hybrides de Fuchsia, gagnées par le croisement du *F. Fulgens*, qui a fourni le pollen, avec le *Fuchsia longiflora, reflexa, Harrisonii, mutabilis, virgata Fargettii* et d'autres. Les graines obtenues par ces croisements furent semées au printemps et ne tardèrent pas à lever, de manière que plusieurs des jeunes plants étaient déjà en fleurs en juillet et se distinguaient des plantes mères par la forme, la croissance et surtout par les fleurs.

M. le conseiller intime, professeur Link, a porté un intérêt

particulier à ces productions hybrides, dont il a pris l'occasion de parler dans la réunion des naturalistes à Berlin.

La sécheresse et la chaleur aussi bien que la privation de la rosée nocturne et de l'humidité, exercent, comme on sait, une influence nuisible sur la floraison et la croissance des végétaux; c'est ce qui fait que tous les jeunes plants de semis ne se développent pas également bien, et que plusieurs ne fleurissent qu'une ou deux années plus tard.

Plusieurs individus se sont encore développés vers l'automne et par un temps froid. Il y en a dans le nombre qui, quant au port et à la forme, ressemblent au *F. Fulgens*, mais qui ont les feuilles et les fleurs du *F. multiflora*, *virgata* et autres.

En attendant un rapport complet sur le résultat de mes opérations, je me bornerai pour le moment à mettre sous les yeux de nos lecteurs la description des variétés qui se distinguent particulièrement par leur beauté et l'élégance de leur forme. Quand bien même elles ne seraient d'aucune valeur aux yeux du botaniste savant, elles ne laissent pas d'être une précieuse acquisition pour nos jardins et le commerce. La plus grande partie des nouveaux *Fuchsia* qu'on a introduits chez nous, sont des *hybrides*. Plantés en pleine terre, ils ornent souvent encore nos jardins en novembre, à une époque où tous les arbres et arbustes sont dépouillés de leurs feuilles et de leurs fleurs. Plantés dans un lieu abrité, les *Fuchsia hybrides* sont moins sensibles que les véritables espèces. Les *Fuchsia lycioïdes*, *arborescens*, *bacillaris*, *fulgens*, *macrostemma*, *microphylla* et autres, sont plus tendres et plus sensibles à la rigueur de l'hiver que les *hybrides*.

Je crois devoir encore mentionner, que les hybrides ci-dessous n'ont pas été choisies parmi un grand nombre d'individus; au contraire, le nombre des jeunes plants que nous avions obtenus de nos semis était fort petit, ce qui est assez étonnant si l'on considère qu'ordinairement les variétés distinguées ne se trouvent pas en grande abondance parmi les semis. En Angleterre on cultive en grand les fleurs dont on veut obtenir de nouvelles variétés; on en plante par milliers afin de choisir celles qui sont assez remarquables pour trouver place dans les collections.

Voici les variétés les plus distinguées qui se sont trouvées parmi mes semis.

1. *Fuchsia Bertramii.*

C'est la plus belle de mes hybrides ; elle provient du croisement du *F. Harrisonii* avec le *F. fulgens*. Ses branches s'étendent horizontalement et portent des feuilles lancéolées d'un pouce et demi de longueur et de 9 lignes de largeur : leur couleur est d'un vert grisâtre veiné de blanc. Les pédoncules ont un demi-pouce, et les fleurs un pouce et demi de longueur. Les divisions du calice sont étroites, recourbées et se terminent en pointe vert-brunâtre. Le tube du calice est long de 2/3 de pouce et d'un rose clair. Les pétales sont écarlates, lavées de carmin, les étamines et le pistil fort allongés et roses.

2. *Fuchsia Braunii.*

Elle provient du *F. longiflora*, fécondé avec le *F. fulgens*. Les branches étalées portent des feuilles ovales, pointues et dentées; les pédoncules sont allongés, filiformes ; l'ovaire fort allongé, le calice long de 1 3/4 pouce, écarlate ainsi que ses divisions, qui sont étalées et ont un pouce de longueur ; les pétales sont pointus, d'un beau carmin, les étamines violettes courtes. Le pistil allongé.

3. *Fuchsia Lilacina alba.*

C'est également une hybride du *F. longiflora* et du *F. fulgens* ; elle a des racines tubéreuses. Son accroissement est prompt et vigoureux, ses tiges presque herbacées meurent en automne. Feuilles arrondies, pointues, vert blanchâtre, veinées de vert bleuâtre. Les fleurs se trouvent au sommet des rameaux. L'ovaire oval, brun foncé, verdâtre, le tube du calice long de 3/4 de pouce, écarlate ; les divisions de la même longueur, blanchâtres, terminées en pointe blanc verdâtre. Pétales ovales acuminés, d'un lilas clair lavé de feu, étamines courtes.

4. *Fuchsia Selloii.*

Elle provient du *F. Harrisonii* fécondé avec le *F. fulgens*. Ses rameaux ligneux et forts sont garnis de feuilles ovales, dentelées, longues de deux pouces et demi sur un pouce de largeur, vert pâle en dessous. Pédoncules forts, filiformes, longs de deux pouces. Tube du calice écarlate, long d'un pouce, divisions terminées en pointe verte. Les pétales ont une forme irrégu-

lière, deux en sont ordinairement plus grands que les autres, écarlates, spatulés et onguiculés. Les étamines peu saillantes.

5. *Fuchsia Capitata.*

Cette variété forme un petit arbre à couronne globuleuse ; elle provient du *F. longiflora* et du *F. fulgens*. Les rameaux, de la base jusqu'au sommet, sont de couleur vert-blanchâtre, les feuilles ovales, longues d'un pouce et larges d'un demi-pouce. Les pédoncules filiformes, longs d'au delà d'un pouce. L'ovaire d'un vert pâle. Le tube du calice a six lignes, les divisions du calice sont un peu plus longues et de la même couleur (de quelle couleur?). Les pétales allongés de couleur brunâtre-foncé. Les étamines dépassent à peine les pétales. La plante, dans son ensemble, présente un aspect charmant, qui est encore relevé par les fleurs dont le coloris clair se dessine agréablement sur le fond vert que forment les feuilles.

6. *Fuchsia Nietneriana.*

C'est aussi une variété du *F. longiflora* et du *F. fulgens*, et véritablement une des plus belles. Les rameaux sont forts, droits et ligneux, et portent des feuilles de deux pouces de longueur, pointues, dentelées et d'un vert clair en dessous. Les pédoncules filiformes ont une longueur de deux pouces. L'ovaire allongé, brunâtre. Le tube du calice est long d'un pouce et ses lobes d'un pouce et demi, écarlates, se terminant en pointe blanc verdâtre. Les pétales arrondis, larges et longs d'un demi-pouce, roses, à bord orangé. Les étamines roses; le pistil dépasse la corolle d'un pouce et au-dessus.

7. *Fuchsia Striatiflora.*

Gagné du *F. longiflora* et du *F. fulgens*, le *F. striatiflora* a une végétation très-vigoureuse. Les rameaux horizontaux sont garnis de petites feuilles ovales ou lancéolées. Les pédoncules longs de 3/4 de pouce. L'ovaire oval et de couleur foncée. Le tube du calice, long d'un demi-pouce, rouge et courbé; les lobes de la même longueur, étroits et d'une couleur beaucoup plus pâle que celle du tube. Les pétales libres sont longs d'un pouce et demi, lancéolés, blancs, striés de carmin. Etamines et pistil fort saillants.

8. *Fuchsia Hoepnerii.*

Cette variété provient du *F. fargettii* et du *F. fulgens.* D'un port serré, et cependant à rameaux faibles et étalés, qui portent des feuilles ovales, dentées, d'un pouce et demi de longueur. L'ovaire court, le tube du calice long de 3/4 de pouce, étroit et ainsi que les lobes profondément sillonnés et obtus, de couleur pourpre. Les pétales rose carminé. Les étamines (violettes) et le pistil fort allongés.

9. *Fuchsia Regelii.*

Une hybride du *F. Harrisonii* et du *F. fulgens.* Les rameaux redressés, flexueux, portent des feuilles lancéolées, de deux pouces et demi de longueur. L'ovaire petit et vert pâle. Le tube du calice un peu élargi, long d'un demi-pouce et d'une couleur rouge foncé luisant. Les divisions du calice un peu étalées, recourbées, larges, ombrées de rouge foncé, s'amincissent en une pointe très-menue et verte. Les étamines ne dépassent pas la corolle, mais le pistil est en revanche très-long et d'une couleur rose clair. (La couleur de la corolle n'est pas indiquée.) Cette variété se distingue par son port particulier et par sa grande disposition à fleurir.

10. *Fuchsia Reflexa aurantiaca.*

Cette hybride a été gagnée du *F. reflexa* et du *F. fulgens.* C'est vraiment une fort belle variété, mais difficile à cultiver. Son port est serré, les rameaux grêles, pendants, grisâtres, cylindriques, garnis de feuilles cordiformes, d'un pouce et demi de longueur. Le tube du calice est court, 1/4 de pouce, rouge foncé; les lobes étalés, forts, également courts, se terminant en pointe vert-jaunâtre. Les pétales orangés, les étamines fort courtes, le pistil dépasse à peine les pétales.

11. *Fuchsia Bergemanni.*

C'est une hybride gagnée du *F. Harrisonii* et du *F. fulgens.* Elle porte des rameaux roses, grêles, ligneux et horizontaux, garnis de feuilles cordiformes, larges, dentelées, longues de deux pouces, de couleur vert pâle, veiné de rouge. Cet arbuste est un des plus beaux à cause de ses feuilles. Le pédoncule a

un pouce de longueur, l'ovaire est court et pâle. Le tube du calice court, rose ; les lobes longs d'un pouce, larges et pointus. Les pétales cramoisis, libres. Les boutons à fleurs quadrangulaires, ce que l'on ne trouve que dans le *F. integrifolia* (Lindl.), rendent cette hybride bien intéressante.

(Traduit de la *Gazette horticole de Berlin*, 1842.)

Le genre Fuchsia.

Il n'y a peut-être pas un genre de plantes dont la culture ait obtenu, en peu d'années, une aussi grande faveur que le *genre Fuchsia*. Cet arbrisseau mérite, en effet, une telle préférence de la part des horticulteurs, non-seulement à cause de son beau feuillage, de sa croissance luxuriante, de l'abondance et de la forme de ses fleurs diversement colorées, mais encore pour sa culture facile et sa multiplication rapide tant en boutures qu'en graines.

Le nom de *Fuchsia* a été donné à la plante dont nous nous occupons, par le célèbre Plumier, en l'honneur du savant Allemand *Léonard Fuchs* qui, au commencement du seizième siècle, a rendu des services éminents à la botanique.

L'ouvrage de M. Loudon, publié à Londres en 1836, sous le titre de *Encyclopedia of Plants*, indique seulement quatre espèces de *Fuchsia*, savoir : *Fuchsia coccinea*, introduit du Chili en 1788 ; — *Lycioïdes*, en 1796 ; — *Gracilis* ou *Decussata*, en 1823, et *Excorticata* de la Nouvelle-Zélande, en 1824.

M. Loudon ajoute en note que plusieurs autres espèces ont été introduites en ces derniers temps ; plusieurs d'entre elles, dit-il, sont d'une beauté remarquable. Il dit aussi que les provinces méridionales de l'Amérique possèdent encore plusieurs autres espèces très-distinguées qui n'étaient pas connues en Angleterre, en 1836.

Le Bon Jardinier, pour l'année 1837, page 836, renferme l'article suivant : « Pendant longtemps on n'a possédé que les *Fuchsia coccinea* et *Lycioïdes*, mais depuis quelques années sa culture s'est enrichie de plusieurs autres espèces, la plupart plus belles, toutes intéressantes, et qui se cultivent de la même manière, en conservatoire ou en serre tempérée, leur pays natal étant le Chili, le Mexique et la Nouvelle-Zélande ; ce sont les

Fuchsia Macrostemon, *Conica*, *Globosa*, *Gracilis* ou *Decussata*, *Virgata*, *Venusta*, *Bacillaris*, *Microphylla*, *Thymifolia*, *Tenella*, *Parviflora*, *Excorticata*, *Apetala*, et *Arborescens* qui a un port tout différent des autres. » Notons ici que cette dernière espèce a été introduite en 1824.

Les indications renfermées dans ces deux ouvrages sur le genre *Fuchsia* étaient assez exactes pour l'époque où ils ont été publiés. Depuis lors, c'est-à-dire depuis six ans environ, tout a bien changé. On ne cultive plus ni les espèces ni les variétés anciennes : elles ont été remplacées, d'abord par certaines espèces nouvelles, et ensuite par des variétés obtenues des semis provenant de ces dernières.

Quels seront les progrès ultérieurs auxquels on peut s'attendre dans la culture de cet intéressant végétal ? Il serait assez difficile de le conjecturer dès à présent. Le *F. Fulgens*, introduit du Mexique en 1838, obtint d'abord tous les honneurs ; il fut suivi bientôt du *Corymbiflora* que l'on doit à M. Standisch de *Bagshot ;* du *Splendens* trouvé par M. Hastroeg, sur la montagne de Tolontèque, à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; enfin de l'*Affinis* et de l'*Arborea grandiflora*. Comparativement aux trois autres espèces, ces deux dernières, surtout la première, se font remarquer autant par les caractères insolites de leur structure, que par la difficulté de leur floraison dans notre climat.

En ce moment, dans nos serres, ces espèces font déjà place aux variétés obtenues des types les plus récents et les plus anciens. C'est surtout à l'industrie moderne des horticulteurs anglais que nous devons ces perfectionnements successifs, et, sous ce rapport, nous nous faisons un devoir et un plaisir de reconnaître leur mérite. Nous croyons même qu'il est dans l'intérêt de la science de constater d'aussi bons résultats. Aussi ne s'en fait-on pas faute dans ce pays ; car, chaque mois et même chaque semaine, plusieurs ouvrages publiés à Londres, sous les auspices d'hommes non moins zélés que savants, tels que MM. Loudon, le docteur Lindley, le chevalier Hooker, Paxton et autres, viennent apprendre aux horticulteurs et aux amis de la botanique, un progrès ou un résultat nouveau. Ces annonces et ces indications sont cependant parfois entachées d'un peu d'exagération. Il devient peut-être même de jour en jour plus utile de se prémunir contre ces sortes de réclames, alors surtout que les sujets annoncés n'ont pas obtenu de distinctions ou de prix aux

expositions publiques (c'est là leur pierre de touche). Cette observation se rapporte aussi bien aux autres plantes en général qu'au genre Fuchsia en particulier.

Dans un voyage que nous avons tout récemment fait en Angleterre, nous avons pu remarquer l'abandon assez général aujourd'hui de la culture des espèces à petites feuilles et aux fleurs menues, provenant sans doute des *Microphylla*, *Thymifolia*, *Cylindrica* et même du *Coccinea*. Dans certaines bonnes variétés nouvelles, on retrouve la structure des petites espèces, ainsi que la forme de leurs fleurs. Cependant, ces caractères s'y retrouvent empreints d'une manière plus large ; ils ont en effet passé par diverses générations successives. Il devient donc de jour en jour plus difficile de discerner leur origine et de bien les reconnaître. L'œil exercé du connaisseur aperçoit dans la variété *Bruceana*, *Tricolor*, et même dans celle de *Venus Victrix*, les caractères des espèces préindiquées, à petites feuilles et à fleurs délicates. L'espèce *Coccinea* se retrouve facilement dans la variété *Decussata* et *Globosa*, et dans toutes les belles variétés au feuillage menu et allongé de cette espèce. Le célèbre naturaliste Humboldt a cité une espèce de *Fuchsia* qu'il a découverte au Mexique. Cette espèce, figurée sous le nom de *Loxensis*, dans l'ouvrage de ce savant et de son collaborateur Bonpland, est extrêmement belle. Elle ressemble beaucoup à celle qui porte le nom de *Cordata* ou *Cordifolia*, apportée, dit-on, en 1822 du Brésil. Il est à présumer qu'elle a donné naissance à toutes les variétés à feuillage épais, denté, oblong, ayant une structure ferme et vigoureuse en même temps. Ce sont celles que nous croyons devoir regarder comme les plus jolies et les plus agréables à la vue de l'amateur et du connaisseur le plus difficile. Il est fort à présumer aussi que la variété dite *Oxonia* et l'*Exoniensis*, la plus renommée en ce moment, proviennent de l'espèce citée par l'illustre botaniste.

Au mois de juin dernier on a vu fleurir, en Angleterre, quelques plantes de semis, desquelles la structure emprunte peut-être à celle du *Loxensis*, et dont les fleurs ont des traits de ressemblance pour la forme et pour la grandeur avec ceux du *Corymbiflora*.

Dans toutes les serres des principaux établissements de Londres et de ses environs, nous avons observé que l'on cultive avec une prédilection marquée ces sortes de variétés, et ce sont elles

aussi qui ont obtenu des distinctions aux dernières expositions publiques. Ces variétés réunissent en général à une croissance épaisse et solide des fleurs grandes, abondantes et diversement colorées. Toutes ces plantes étaient tenues en serres très-aérées. Elles étaient plantées dans un compost de terre à peu près formée dans ces proportions : 2/5 de bonne terre de feuilles, 2/5 de terreau et 1/5 de sable. Chaque plante était placée dans un pot de 25 à 30 cent. de diamètre.

Nous avons recueilli les noms des variétés qui nous ont paru les plus distinguées et dont on faisait le plus grand cas. Voici la liste des noms de ces variétés :

Arago.
Amato.
Bellidifoliata.
British Queen.
Brewsterii.
Brockmannii.
Clintonia.
Conspicua arborea.
Llennistiana.
Enchantress (Mel's).
Epsii.
Exoniensis.
Fairy.
Loudonii.
Laneii.
Moneypennii.
Rogersiana.
Stylosa elegans.
——— maxima.
St. Clara.
Toddiana.
Venus Victrix.

On citait encore quatre nouvelles variétés obtenues de graines par le jardinier *Smith* de Dalston, mais nous n'avons pas vu les fleurs de Dalston.

Ces variétés se trouveront mises dans le commerce pour l'automne de cette année ou pour le printemps de l'an prochain.

J. de Jonghe.
Bruxelles, le 13 septembre 1843.

Notice sur la culture de L'HESPERIS MATRONALIS ou damas.

L'Hesperis matronalis flore albo pleno appartient au nombre de nos plus intéressantes plantes de pleine terre ; ce qui le prouve, c'est que depuis trois siècles qu'elle a été introduite d'Italie dans nos contrées, elle compte encore un grand nombre d'amateurs, bien qu'elle soit fort capricieuse sous le rapport du sol, et qu'elle se conserve rarement au delà de quelques années dans la plupart de nos jardins.

J'ai cultivé le damas pendant une série d'années, et, je puis le

dire, avec beaucoup de succès; le sol de mon jardin, il est vrai, est de l'espèce qu'on considère comme particulièrement propice à la culture du damas, et cependant je reste convaincu que si l'on ne consacre pas à cette plante certains soins particuliers que j'indiquerai plus loin, le sol, à lui seul, ne peut pas nous garantir de la perte de nos plantes. Je considère l'*Hesperis matronalis flore albo pleno* comme très-robuste, peu sensible aux influences de la lumière ou de l'ombre, que le sol soit fort ou léger, humide ou sec, et supportant tous les degrés de froid. Il a beaucoup d'ennemis, mais un seul, si je ne me trompe, lui devient funeste; si l'on ne se hâte d'en prévenir la fâcheuse influence, cet ennemi ne tardera pas à atteindre les plantes, et il est bien rare qu'une seule échappe à ses attaques; c'est ce qui a fait regarder le damas comme une plante ingrate qui récompense mal des soins qu'on lui consacre.

L'ennemi dont il s'agit est la larve d'un insecte encore inconnu, qui, probablement, dépose ses œufs dans la tige de la plante ou bien dans le collet, la partie d'où naissent les rejetons. Ces larves, lorsqu'on les laisse exister, se frayent un chemin jusque dans les jeunes rejetons qu'elles tuent infailliblement au printemps suivant avec la plante mère. Celle-ci paraît d'abord saine et bien portante, les jeunes tiges se développent, mais en quelques jours les feuilles jaunissent, se fanent, la tige se renverse, et si on l'examine on la trouve intérieurement creuse et rongée à sa base.

On voit souvent qu'en même temps les feuilles supérieures sont enveloppées et réunies ensemble par des fils d'un petit ver. C'est ce ver que l'on considère comme la cause du dépérissement de la plante, mais c'est à tort, car ils se trouvent indifféremment sur les plantes saines ou malades, et en réalité ils ne mangent que les extrémités des feuilles sans attaquer ni les fleurs ni les tiges.

La destruction de la larve en question dans le moment opportun, est donc le point important dans la culture de l'*Hesperis matronalis*, elle n'est pas difficile à effectuer et ne réclame guère d'attention : le peu de peine qu'elle occasionne est bien récompensée par le succès.

Voici ma méthode.

Après la floraison, vers la mi-août environ, on retranche les tiges tout près de terre, dans le but d'exciter la souche à pousser

des rejetons. Vers la St.-Michel, huit jours plus tôt ou plus tard, suivant que les rejetons ont de la force, on ôte de la terre la plante tout entière et l'on en sépare les rejetons un à un. Cela fait, on partage en deux parties la vieille souche, par une incision verticale. Si l'intérieur se trouve parfaitement sain, vert, rempli de moelle, sans offrir des anneaux ou stries violettes, on peut planter sans inconvénient les rejetons et l'on peut compter sur un plein succès. Si, au contraire, et c'est le cas ordinaire, la vieille souche est creuse, violette ou noire en dedans, ou marquée seulement d'anneaux et de stries de ces couleurs, il faut examiner attentivement les rejetons à l'endroit où ils ont été réunis à la plante mère, en retrancher une petite portion, et l'on trouvera toujours, avant même qu'on arrive aux premières fibres radiculaires, un petit ver blanc courbé de la grosseur d'une graine de colza. Il faut le tuer, et le rejeton donnera une plante saine et vigoureuse. Jamais je n'ai découvert deux vers dans le même rejeton; cependant tous les rejetons que produira encore en automne le germe infesté, périront l'année suivante.

Si par hasard on ne trouvait pas de ver dans quelques rejetons qui présenteraient les symptômes ci-dessus décrits, il ne faudrait pas néanmoins les planter parmi les autres, car il est à parier qu'ils périront au printemps comme ceux qu'on n'aurait pas soumis à l'examen, car le ver est souvent caché et difficile à trouver.

La séparation faite avec soin de tous les rejetons de la vieille souche, est nécessaire afin de pouvoir mieux examiner chacun d'eux, et si quelques-uns étaient sans racines, ou pourrait les traiter comme des boutures, car ils acquièrent facilement des racines. Lorsque les plantes auront poussé beaucoup de rejetons en automne, on peut les diviser encore une fois au printemps, soit pour multiplier le nombre des plantes, soit, et surtout, afin d'en obtenir des bouquets plus forts et plus beaux. La chasse aux vers à l'époque du printemps est superflue, car dans cette saison il n'y en a point. Des boutures de trois à quatre yeux, qu'on sépare de la tige, reprennent facilement lorsqu'on les place à l'ombre et qu'on les tient humides; le meilleur moment pour faire des boutures c'est lorsque les fleurs inférieures viennent à passer. Lorsqu'on veut les faire plus tard, on rejette celles qui sont creuses ou violettes en dedans; car bien qu'elles fassent des racines comme les autres, elles ne périront pas moins au

printemps. Il serait inutile de vouloir hiverner de vieux pieds, car de vingt tiges qu'ils pousseront peut-être, dix-huit au moins périront au printemps, et les deux autres ne porteront que des fleurs insignifiantes.

Pour le reste, la culture du damas est si simple, qu'il n'est pas nécessaire d'en dire un mot. L'humidité stagnante en hiver, et la trop grande sécheresse en été, font seuls du tort au damas.

(*Annales de l'association hort. de Prusse*, XV, p. 77.)

Nota. — L'insecte que l'auteur de cet article indique comme l'ennemi le plus dangereux du damas, est la larve d'une mouche, nommée par les entomologistes *Anthomya brassicæ*. Il paraît que c'est le même insecte qui cause les excroissances qu'on remarque aux racines des choux, et qui font souvent le désespoir des jardiniers.

Jeunes plantes d'Orchidées provenues de graines.

La plupart des amateurs qui se sont occupés de la culture des Orchidées, ont fait l'essai d'obtenir de ces plantes par le semis, mais toutes ces tentatives ont été infructueuses jusqu'à présent. C'est véritablement un phénomène bien rare dans le règne végétal, que de voir des plantes saines et bien portantes, fleurissant et fructifiant régulièrement, et produisant des graines qui semblent être dépourvues de la faculté germinative. On a attribué ce fait au nombre excessif des graines qui se trouvent dans les capsules de ces végétaux, mais je serais assez porté à croire qu'il y a dans cette famille de plantes quelque chose qui empêche la fécondation régulière des ovules qui sont contenus dans l'ovaire, car une foule d'autres plantes, comme par exemple le tabac, les *gesneria*, les *verbascum*, etc., renferment dans leurs capsules des graines innombrables et d'une ténuité extrême, et germent cependant régulièrement quand on les sème. Les graines d'Orchidées, au contraire, ne germent pas, quelques précautions qu'on puisse prendre pour réussir. L'absence totale de l'embryon dans ces graines paraît donc être la cause unique qui les empêche de germer.

Cette opinion, quoiqu'un peu hasardée, car je n'ai fait aucune recherche microscopique sur ce sujet, trouve cependant un appui assez solide dans les considérations suivantes : si l'on donne

quelque attention à la propagation de nos orchidées indigènes, on trouve que celles qui ont une racine tuberculeuse sont hors d'état de se multiplier autrement que par leurs graines, car par la racine c'est impossible, comme l'a démontré M. le professeur Morren (*Bydragen tot de natuurkund wetenschappen*, 1829). Cependant, un grand nombre de nos prairies en sont souvent remplies, et tous les individus sont de la même espèce, de sorte qu'on ne peut pas se défendre d'admettre qu'elles y soient arrivées par graines. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est qu'on remarque toujours parmi ces espèces de jeunes individus qui n'ont pas encore fleuri et qui se trouvent éloignés des vieilles plantes. De là je conclus que : « bien que la plupart des » graines soient incapables de germer et de produire de nou- » velles plantes, il doit cependant y en avoir dans le nombre » quelques-unes qui sont complètes et susceptibles de germer. » Cette supposition reçoit une nouvelle probabilité d'une observation que j'ai faite dans les serres royales de Laeken. Il s'y trouve en ce moment trois jeunes Orchidées qui sont manifestement provenues de graines ; l'une est une *Neottia picta :* elle a poussé près de la racine d'une *vanilla planifolia*, qui est entourée de sable blanc; elle peut avoir neuf lignes de hauteur environ. Les deux autres sont sorties de la terre contenue dans un pot, dans lequel il y a une autre Orchidée. La terre provient du Mexique, comme me l'a assuré M. Forkel, directeur des serres royales, qui a aussi eu l'obligeance de me montrer les petites plantes en question. Ces dernières ne sont pas du genre *Neottia;* elles ont à peu près un demi-pouce de hauteur, et on y reconnaît encore facilement la feuille primaire, telle qu'elle s'est formée immédiatement après la germination. Ce fait, dont l'exactitude est hors de doute et que chacun peut vérifier, prouve, comme je l'ai déjà dit, que les Orchidées peuvent se propager par graines, mais que ce mode de propagation est fort rare dans la nature, parce que le plus grand nombre des graines ne contient pas d'embryon. Dans cette circonstance encore on ne peut que louer les décrets de la Providence ; car, par le grand nombre de graines que produisent les Orchidées, on en aurait vu bientôt infester les champs qui les environnent, si toutes les graines étaient bonnes et fécondées.

Sch.

DE LA BETTE DU BRÉSIL,

Bonne plante légumière et d'ornement.

Il y a maintenant dix à douze ans environ que la Bette du Brésil (*Beta brasiliensis*) a été introduite dans les jardins de la Belgique, mais elle n'y était considérée que comme plante d'agrément; et sous ce rapport elle se recommande réellement par la beauté de ses feuilles, dont les côtes jaune d'or, rouge et cramoisi produisent un charmant effet parmi les groupes d'autres plantes. Cependant, il paraît que personne jusqu'à présent n'a encore songé à cultiver la Bette du Brésil comme plante légumière; nous avons remarqué, au contraire, que dans la plupart des jardins où on la cultivait autrefois, elle commence à disparaître pour faire place à d'autres plantes d'ornement; peut-être aussi, cette plante n'est-elle pas du goût des amateurs, parce que ses fleurs sont assez insignifiantes.

Avant de parler de sa culture, nous croyons devoir en faire la description. La racine est charnue et se divise dans le sol. Les feuilles sont longues de 1 1/2 à 3 pieds, suivant la fertilité du sol et son exposition. Le milieu de la feuille occupe une côte médiane, large de 3 à 4 pouces, charnue et succulente, et diminue en s'amincissant vers le sommet; elle est jaune ou rouge, et varie dans toutes les nuances de ces deux couleurs. La largeur de la feuille est de 3/4 de pied. La surface supérieure luisante, boursouflée, d'un beau vert, traversée de veines opposées et de la même couleur que la côte médiane. — La tige se développe à la seconde année et ressemble, ainsi que les fleurs et les graines, à celles de la Bette des jardins. Elle produit des graines abondamment et sa propagation est par conséquent très-facile.

Culture. — Pour cultiver cette plante, on sème, à la fin de mars ou au commencement d'avril, sur une couche froide ou sur un parterre bien exposé; les graines lèvent dans l'espace de 8 à 10 jours, et endéans 3 à 4 semaines les jeunes plantes seront assez fortes pour pouvoir être transplantées. On donne à chaque plante un espace de 3 pieds carrés si la terre est bonne et fertile; dans un sol médiocre, deux pieds d'espace sont suffisants. La Bette du Brésil prospère dans presque toutes les espèces de sols, mais une terre franche, composée d'une argile sablonneuse, est celle qui lui convient le mieux. Pendant sa végétation, surtout

au commencement, il faut lui donner quelques sarclages et arroser lorsque le temps est sec. Il ne sera pas nécessaire d'arracher les mauvaises herbes, parce qu'elles sont étouffées sous les larges feuilles des bettes.

Utilité. — Lorsque le temps est quelque peu favorable, on peut couper les feuilles, à commencer de juin, toutes les cinq semaines; on choisit celles de la circonférence en laissant subsister celles qui forment le cœur, ou bien on retranche le collet de la racine avec toutes les feuilles, ce qui ne nuit pas à la plante.

Préparées comme les épinards, on mange la partie verte que l'on a séparée des feuilles; quant aux côtes colorées, elles peuvent tenir lieu d'asperges et on les accommode de la même manière; d'autres, après les avoir fait bouillir dans de l'eau, les mangent avec de l'huile et du vinaigre; dans tous les cas il faut séparer des côtes la pellicule qui les recouvre.

Pour obtenir cette plante légumière en hiver, et de bonne heure au printemps, on fait un semis tard en juin et juillet, on repique les jeunes plantes sur une couche froide, où elles restent jusqu'en février; alors on les transplante sur une couche chaude où elles donneront une abondante récolte.

On peut aussi les arracher en automne avant l'entrée de l'hiver et planter dans une cave où elles fourniront, pendant tout l'hiver, des feuilles qu'on peut manger comme légume et comme salade.

Nous pouvons recommander la culture de cette plante, car son produit est non-seulement assuré, mais il est aussi agréable que sain et mérite sous tous les rapports la préférence sur la bette ordinaire des jardins. SCH.

Plantes rares qui fleurissent en Belgique.

Amaryllis advena.

Les feuilles linéaires, canaliculées, obtuses, à peu près de la même longueur que la hampe, ayant ordinairement une seule feuille quand la bulbe fleurit, et deux quand elle ne fleurit pas. La hampe a près d'un pied et demi de hauteur et porte au sommet deux fleurs divergentes presque redressées, ce qui a valu son nom à cette espèce. Les fleurs sont pédonculées, le tube très-court, celui-ci est intérieurement garni d'un cercle de franges

charnues ; le limbe de la corolle à six divisions, presque bilabié ; divisions étroites, pointues ; étamines au nombre de six : elles sont d'abord déclinées et se redressent par leur extrémité.

Cette belle *Amaryllis* est originaire du Chili, et a été introduite en Europe dès 1807 ; néanmoins on la rencontre rarement dans nos serres chaudes, ce qui tient à ce qu'on ignore encore assez généralement le meilleur système de culture de ces plantes. Les Amaryllis brillent le plus souvent par des fleurs imposantes, cependant tout bien considéré, il y en a peu dont les couleurs soient parfaitement pures, sauf celles à fond blanc ; dans les autres, les nuances rouges se mêlent parfois au jaune, au vert, ou à d'autres couleurs, ce qui produit des nuances ternes. L'*Amaryllis advena* est une des espèces où le carmin se trouve dans toute sa pureté, lavé sur un fond blanc légèrement verdâtre au fond de la gorge. Elle ne peut donc faire longtemps défaut à aucune belle collection de plantes de ce genre.

L'échantillon qui a servi à notre description, fleurit en ce moment au Jardin botanique de Bruxelles. La plante est aussi décrite dans le *Botan. regist.*, et représentée sur la pl. n° 1125.

Sch.

— *Collania miniata*, Schult. fil. ; *Pentlandia miniata*, Herb. Bot. Reg. 1839, tab. 68 ; *Crinum urceolatum*, Ruiz et Pavon? *Hæmanthus dubius*, Humb. et Bonpl. *Urceolina*, Reichenb.

C'est sous ces différents noms qu'a été décrite une plante bulbeuse, de la famille naturelle des Amaryllidacées, originaire du Pérou et de quelques contrées de l'Amérique centrale, et qui fleurit actuellement dans les serres de M. Van Houtte, horticulteur à Gand.

Les caractères spécifiques du genre *Collania* sont une corolle supère à tube grêle, recourbé et cylindrique, la partie supérieure urcéolée-campanulée ; limbe régulier à six divisions égales, courtes, un peu étalées. Six étamines sont insérées sur le tube de la corolle, exsertes, droites ou légèrement courbées ; anthères ovales, mobiles, ovaire infère, triloculaire ; style filiforme, stigmate trigone ou capité ; capsule ovale-trigone, sillonnée aux trois angles, triloculaire, graines indéfinies, aplaties.

Caractères spécifiques. La hampe est nue, flexueuse, glauque très-claire ; ombelle terminale composée de deux à quatre fleurs ; spathe diphylle, folioles lancéolées, marcescentes ; pédoncules allongés ; fleurs au nombre de deux ou davantage, recourbées,

d'un beau rouge de minium ; les étamines dépassent la corolle de trois à quatre lignes. Les feuilles sont charnues, épaisses et larges, et paraissent au nombre de deux après la floraison.

Cette plante, quoique décrite déjà depuis longtemps, est cependant rare dans nos serres et fleurit peut-être pour la première fois en Belgique.

Il y a deux variétés de cette plante, l'une, la ***Pentlandia sulivanica*** (Lindley), qui porte des fleurs un peu plus grandes et d'une couleur jaunâtre ; l'autre, la ***P. lacunosa***, a deux petites fossettes intérieurement dans la corolle, comme on en remarque dans les ***Fritillaria***.

Ces deux variétés sont figurées sur la 487e planche de la ***Flora universalis*** de M. Dietrich. Sch.

Note sur une nouvelle variété de Chrysanthemum Indicum *auquel on a donné le nom de* C. striatum.

Les chrysanthemum se sont considérablement augmentés par les semis nombreux qui ont été faits depuis quelques années, ce qui a procuré à nos horticulteurs les moyens de réunir une grande quantité de variétés plus belles les unes que les autres. M. Pelé, qui en cultive une grande et belle collection, vient encore d'en introduire une nouvelle variété à fleurs doubles et striées, dans le commerce de Paris. Les fleurs sont d'un violet clair, à ligules obtus, échancrées au sommet ; les fleurons sont striés de lignes longitudinales, plus ou moins larges, d'un violet plus foncé que ne le sont les fleurs. La forme des fleurs est arrondie, elles ont beaucoup de ressemblance avec celles des reines marguerites. Les feuilles sont pinnées comme celles de diverses autres variétés. C'est la première fois que l'on obtient parmi les variétés de cette plante des fleurs striées. Cette nouvelle et curieuse nouveauté fleurit en novembre et décembre, elle commençait à passer fleurs au 15 février. M. Pelé s'occupe de la prompte multiplication de cette plante, afin de la rendre facile au commerce pour la présente année. Pépin.

Floraison de nouvelles variétés de Lagerstrœmia.

Le beau genre *Lagerstrœmia* mérite bien d'être recommandé aux amateurs. Notre collègue M. Jacques, jardinier du domaine

privé du roi à Neuilly, a fait de nombreux semis de plusieurs espèces d'entre elles, telles que des *L. aurantiaca*, *pulchella*, et de deux ou trois autres espèces de ce groupe. Il en a obtenu des variétés magnifiques par leur beau développement et le riche coloris de leurs nuances. Toutes ces variétés étaient en fleurs depuis le mois de juin jusqu'à la fin de juillet. M. Jacques les cultive en pleine terre meuble et riche en humus, et les conserve pendant l'hiver en y plaçant un coffre couvert de châssis ou de simples planches, et, dans les grands froids, il les couvre de feuilles ou de paille. Il est arrivé que, sous les châssis, le thermomètre est descendu à 3 degrés au-dessous de 0, sans pour cela nuire à leur végétation. En pots, il faut leur donner une bonne terre douce, légère et riche en humus. PÉPIN.

NÉRIUM NOUVEAU. M. Grisard du Saulget, amateur distingué à Ligny, a obtenu d'un semis de *Nerium coccineum*, une variété nouvelle qui a fleuri pour la première fois en 1842 et refleuri identiquement cette année. Il a le *facies*, le port et la force des autres *nerium*, est excessivement multiflore, et surpasse de beaucoup l'ancien multiflore par la grandeur et la couleur de ses fleurs qui n'ont pas moins de cinq centimètres de diamètre. Ces fleurs sont d'un rouge cramoisi foncé et velouté, avec des reflets insaisissables et charmants ; chaque division de la fleur a, sous les barbes des appendices de la couronne, une tache plus foncée que le fond de la couleur. M. Grisard du Saulget l'a nommé *Nerium multiflorum phœniceum*. (*Revue horticole.*)

Floraison prématurée sur des boutures du Chalef à feuilles réfléchies. Elæagnus reflexa.

Ce charmant arbre, encore peu répandu dans les jardins, mérite d'être signalé par l'avantage de son beau feuillage persistant et de ses fleurs penchées, qui répandent, pendant les derniers mois de l'année, une odeur suave, comme celle du *Calycanthus præcox*. Originaire du Japon, il fut introduit, il y a peu d'années, avec un assez grand nombre de plantes de ce pays que rapporta le docteur Sieboldt. Sa multiplication se fait très-aisément de boutures ; j'ai remarqué que l'époque la plus favorable à leur réussite était les mois d'août et septembre. On doit

s'estimer heureux que les boutures reprennent aussi facilement, car il n'y a guère lieu de compter sur ses graines, sous le climat de Paris, puisque les gelées qui surviennent en décembre et janvier flétrissent les fleurs.

Mais un fait digne de remarque, c'est que, depuis l'année 1837, les boutures qui furent faites ont produit de beaux arbres, qui n'ont que peu ou pas fleuri, tandis que celles faites l'année dernière, en septembre, ont été couvertes, depuis le mois d'octobre, de fleurs, qui se sont conservées jusqu'à la fin de décembre. Je dois dire que ces boutures étaient toutes à l'air libre, qu'elles n'avaient pas plus de 25 à 40 centimètres de hauteur, et qu'elles n'ont été forcées par aucune chaleur artificielle.

Ce fait est remarquable et se reproduit souvent sur les grands arbres, qui, au lieu d'être multipliés par la voie des semis, le sont par la greffe, ou par les boutures de branches et de racines. Ces moyens répétés plusieurs fois en prenant des boutures sur des espèces qui en proviennent déjà, font naître souvent des fleurs et des fruits dans un temps beaucoup plus court que par les individus obtenus de semis.

L'*Elæagnus reflexa* mérite l'attention des horticulteurs, par son beau port, son joli feuillage persistant, d'un vert foncé en dessus et satiné en dessous, et par sa grande fécondité de fleurs. Sa rusticité égale celle des alaternes et du laurier-amande, ce qui le rend propre à être palissé le long des murs à l'exposition du nord et à l'ombre, position où beaucoup d'arbres ne réussiraient pas. Comme arbre à feuilles persistantes, il s'harmonise parfaitement avec les lauriers de Portugal, laurier-cerise, etc., dans les massifs plantés d'essences de ce genre. PÉPIN.

Châssis pour la couverture des serres.

Personne n'ignore que la lumière est aussi indispensable que l'air aux végétaux. C'est elle qui colore leur feuillage et leurs fleurs, et qui augmente, par conséquent, leur beauté et leur fraîcheur ; elle durcit aussi leurs tiges, et empêche leur allongement trop considérable. Tout végétal, croissant dans l'obscurité, meurt étiolé avant d'avoir produit des fleurs ou même des feuilles entièrement développées. Cet exposé me conduit au sujet que je veux traiter.

Depuis quelques années le goût des amateurs les a portés à

faire construire des serres appelées hollandaises. Ces serres ont l'avantage de fournir plus de lumière aux plantes; mais aussi elles sont plus sujettes au froid. On s'est peu occupé de leur couverture; on s'est donc détourné du but principal que l'on s'était proposé en les construisant.

Jusqu'aujourd'hui ces serres ont été couvertes, pendant les froids, de paillassons, dont on augmente ou l'on diminue le nombre, suivant le degré de température. Les paillassons ont l'inconvénient de surcharger la charpente, de prendre beaucoup d'humidité, de la transmettre au bois, et par suite dans l'intérieur de la serre; mais le plus grand mal est de priver les plantes de lumière pendant plusieurs jours, et quelquefois pendant un mois entier.

Par suite de ces inconvénients, j'ai cherché un nouveau moyen de couverture, en remplacement des paillassons. J'emploie, dans ce but, des châssis recouverts en papier, sur lesquels j'ai appliqué une couche d'huile. Ce genre de couverture a tous les avantages que je cherchais. Le papier huilé donne assez de lumière, il ne brise qu'en partie les rayons solaires, et l'eau ne peut plus pénétrer sur les châssis de la serre: conséquemment plus d'humidité dans l'intérieur.

Construction des châssis recouverts en papier. — Ils doivent être construits en bois de sapin, de préférence au chêne et au pin, parce que ce bois se déjette moins. Ils doivent être établis de telle sorte que les petits bois suivent exactement ceux de la serre. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient parfaitement joints les uns aux autres, puisqu'ils doivent se réunir par le moyen de deux feuillures qui servent à encadrer les deux châssis et à l'écoulement des eaux. Des liens ou des bandes en toile claire, mis à travers les châssis, servent à retenir le papier plus solidement, et les protégent contre le poids des neiges.

Ce genre de couverture, sous le rapport de l'économie, de la propreté des jardins, de la santé des plantes, est préférable aux paillassons; il peut être très-commode pour les bâches. Nous avons acquis l'expérience que des plantes assez délicates, placées dans une bâche, se sont bien conservées pendant l'hiver, quoiqu'elles n'aient reçu pour couverture qu'un seul châssis recouvert en papier huilé.

Le système que je vous fais connaître, n'est pas nouveau; mais son avantage ne me paraît pas assez généralement apprécié.

Cependant son utilité est physiquement démontrée. En effet, le papier imbibé d'une forte couche d'huile qui en remplit exactement tous les pores, est certainement la couverture la plus impénétrable à l'air extérieur, puisqu'elle ne lui laisse aucune issue.

Cette double couverture a encore l'avantage de conserver très-exactement la température de l'intérieur, car outre les deux couvertures matérielles et transparentes que nous obtenons par ce moyen, il en existe une troisième qui consiste dans l'air isolé qui se trouve renfermé entre les deux châssis. Cette couche d'air forme par elle-même un abri parfait, car l'air est, vous le savez, un des plus mauvais conducteurs du calorique.

On fera donc bien de laisser un intervalle de quelques centimètres entre les deux châssis ; on obtiendra par là une troisième couverture à l'aide de laquelle, si les intervalles sont bien fermés, on pourrait impérieusement braver nos hivers les plus rigoureux, sans jamais craindre l'étiolement, et avec de bien meilleures chances contre l'humidité, cette ennemie irréconciliable des plantes. CARLIER.

Ce moyen, sans doute est bon, mais le papier est très-fragile ; il serait avantageux de le remplacer par du calicot à 25 cent. le mètre, et que l'on enduirait d'huile de lin cuite, ou de toute autre huile commune. Nous avons établi de ces châssis dont la toile a été soutenue par des ficelles attachées à des clous très-multipliés tout autour des tringles formant le châssis. Ceux en papier ont été bientôt détruits par les souris et par les chats.

(*Note de l'Éditeur de la Revue horticole.*)

Moyen de détruire le puceron vert du rosier.

On a déjà indiqué la chaux en poudre projetée sur les arbres fruitiers pour détruire les insectes qui leur nuisent. M. Sieulle, jardinier au château de Toury, a appliqué avec succès ce moyen à la destruction des pucerons verts qui couvrent les rosiers en mai et juin. On saupoudre ces arbrisseaux au moment où ils sont couverts de rosée, ou, à défaut de rosée, on les humecte avec un arrosoir. La cendre remplace très-bien la chaux. En répétant l'opération tous les deux jours pendant 8 ou 10 jours, on se trouve débarrassé de ces insectes, dont l'aspect est si désagréable.

Note sur la Salvia patens.

La *Salvia patens,* quoique bien répandue, n'est pas encore autant cultivée dans les jardins qu'elle mérite de l'être. Je crois donc être utile à bon nombre de vos lecteurs, en indiquant ici qu'on peut la traiter tout à fait comme plante annuelle : voici la manière dont la cultivent beaucoup de personnes qui ne veulent pas se donner la peine de les hiverner ; cette méthode m'a réussi également ces deux dernières saisons. La graine qu'elle donne en abondance, se sème fin de mars, comme les balsamine, giroflée quarantaine, sur un ados terreauté; en quinze jours les plantes sont levées, et au commencement de mai on les plante dans les plates-bandes, comme toutes les autres fleurs d'ornement, où de juin jusqu'en octobre elles ne cessent de fleurir aussi bien que celles dont les racines ont passé l'hiver dans une serre.

L'hiver dernier n'ayant pas été rude, beaucoup de racines ont repoussé naturellement au printemps sans avoir été aucunement couvertes.

On ne peut se faire une idée d'un groupe mêlé de géraniums rouges (les variétés de *zonale, emperor,* etc.) avec des *Salvia patens* et les matricaires mandianes, dont les fleurs blanches doubles relèvent singulièrement les nuances du rouge et bleu.

Un de vos lecteurs, J.-B. Villinger, *horticulteur.*

De la culture et de l'usage des roseaux,

Et d'un nouveau procédé pour les multiplier.

Le Roseau, *Arundo* des botanistes, est une plante connue de tout le monde, utilisée par les fleuristes, passionnément aimée du spirituel auteur des *Guêpes*, recherchée de quelques amateurs, trop négligée par d'autres, et digne de l'attention de tous ceux qui ont un jardin à planter, des végétaux délicats à protéger contre les influences atmosphériques d'une température inconstante.

Il existe plusieurs espèces de Roseaux : celui à balai est indigène en France, nos marais en sont couverts ; c'est là qu'il développe des tiges de 2 à 3 mètres au moins, et que son élégant panache brun produit un effet si magique lorsque la brise légère agite les feuilles qui garnissent la tige, et que celle-ci, cédant à l'impulsion de l'air et de l'eau, se courbe gracieusement dans

nos étangs, nos rivières et toutes nos pièces d'eau, dont il est le plus pittoresque ornement pendant la belle saison.

A l'automne, ce Roseau est fréquemment employé pour couvrir les chaumières, les hangars, les constructions rustiques, et à faire des abris sous lesquels on garantit des pluies et des neiges de l'hiver les pieux et tuteurs, les instruments aratoires et ustensiles de jardinage. Ce Roseau est de beaucoup préférable au chaume pour la durée, et plus pittoresque pour les kiosques, les maisonnettes, les chalets et les baraques de toutes sortes, dont on enrichit le paysage, dans les parcs et les grands jardins dits à l'anglaise. Il a un autre avantage encore : c'est de pouvoir être utilement employé à l'état sec, et après en avoir enlevé les feuilles, à faire d'élégants brise-vents pour préserver les plantes délicates en été, et protéger contre les ardeurs du soleil celles qui exigent une exposition mi-ombragée.

L'*Arundo donax*, ou le Roseau proprement dit, est une plante charmante qui atteint la hauteur de 3 à 4 mètres, et quelquefois davantage. On connaît l'usage de ses longues tiges pour faire des porte-lignes ; on l'emploie aussi dans nos églises en y attachant une mèche ou un éteignoir pour allumer ou éteindre les bougies des candélabres et des lampes qui servent aux cérémonies religieuses. L'horticulteur cultive cette plante pour la beauté de son feuillage et le curieux et rapide développement de ses tiges. Le bord des eaux, les terrains humides et légèrement ombragés, conviennent au Roseau ; mais il vient aussi dans un sol ordinaire, si on a le soin de l'arroser souvent en été. Tout le monde aime la jolie variété aux feuilles rubanées de vert, de jaune et de blanc, si curieuse : mélangée avec l'autre, elle produit un effet ravissant dans un massif, et surtout dans une plate-bande en longue ligne, derrière laquelle on abrite et on protége en été les plantes délicates de terre de bruyères, et toutes celles qui aiment l'ombre. Sous ce point de vue la culture du Roseau est trop négligée : au lieu de ces vilaines et tristes palissades d'arbres verts façonnés par le croissant et les cisailles, au point de ressembler à des murs peints, faisons, avec le Roseau, des haies aux contours gracieux, dont la régularité n'aura rien de monotone. Si, à 60 ou 80 centimètres du sol, une tringle horizontale permet d'attacher les tiges et les soutient verticalement, le feuillage n'aura rien perdu de sa grâce ; il obéira au vent, il n'interceptera qu'à demi les rayons du soleil en été, et il ne privera pas les

plantes d'air comme le fait une épaisse haie de Buis ou de Thuya. L'hiver arrivé, tout disparaît en coupant les Roseaux rez terre comme les Asperges.

On a l'habitude, très-mauvaise il est vrai, de multiplier les Roseaux par la séparation des touffes au printemps. Il faut alors bon gré mal gré faire usage d'un instrument tranchant, car il est impossible de séparer les Roseaux avec la main ; il en résulte un dessèchement complet ou partiel dans la racine, qui périt ou ne donne que des pousses faibles et languissantes.

La variété panachée n'est fort rare encore qu'à cause de la difficulté qu'offre sa propagation ; nous croyons donc utile de faire connaître un procédé qui ne l'est peut-être de personne : c'est de multiplier le *Roseau de couchage*. La tige ayant atteint de 60 à 80 centimètres, plus ou moins, il faut, dans une rigole ou rayon profond de 8 à 10 cent., coucher cette tige et en redresser un peu la tête pour attirer la séve ; on arrose au besoin, et au bout d'un temps qui varie d'un à trois mois, il y a émission de racines à chaque nœud, et bientôt une jeune tige perce la couche de terre. On a alors autant de belles plantes pour la plantation du printemps suivant qu'il y avait de nœuds à la tige couchée. Les plantes provenant de ce système de propagation sont beaucoup plus belles et plus robustes que par la séparation des touffes, dans la variété à feuilles panachées surtout.

V. P[t].

---

*Floraison nombreuse de l'*Aralia Sinensis. Lin.

L'*Aralia sinensis,* introduit à Paris en 1833, sous le nom d'*Aralia japonica,* a attiré l'attention des amateurs par son beau port et son singulier feuillage ; on s'empressa, pour le répandre dans les jardins, de chercher un moyen prompt de multiplication ; le seul qui réussit fut celui par tronçons de boutures de ses racines. Cette année un grand nombre de jeunes pieds ont produit des fleurs en quantité, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de novembre, et j'ai remarqué pour la première fois des graines mûres en octobre. Cette espèce qui, ordinairement, a les feuilles épineuses dans la jeunesse de la plante, les perd au bout de quelques années, ce qui pourrait la faire confondre au premier aspect avec l'ancienne espèce, appelée *Aralia spinosa,* et qui n'a d'épines que sur la tige et les branches. Les

jeunes pieds de cette dernière sont toujours sans épines, ce qui porterait à faire croire que des pieds d'*Aralia sinensis,* vus à des époques différentes, pourraient être pris pour deux espèces particulières. Nous venons de recevoir de la Belgique un jeune pied d'*Aralia* sous le nom d'*edulis,* qui me paraît être sous tous les rapports l'*Aralia sinensis.* Pépin.

Sur la conservation du fumier.

Tel fait bien connu à Paris, et partout où il y a des jardiniers travaillant en grand, ne l'est pas dans beaucoup de localités, aussi nous trouvons-nous quelquefois dans la nécessité de dire des choses connues des praticiens, mais qu'il est nécessaire d'indiquer à des amateurs. — Voici une question qui nous est adressée.

« Quelle est la manière de conserver le fumier des mois de » novembre et décembre dans un état tel qu'il soit propre à » faire de bonnes couches à la fin de janvier ? J'ai pour habi- » tude de le secouer et de l'entasser en forme de cône, mais trois » semaines après il se trouve décomposé et n'est plus bon qu'à » enfouir. »

Réponse. Les maraîchers de Paris établissent des piles carrées de fumier en les montant droites comme des murs, et en cherchant même à faire surplomber un peu les côtés de manière que la pile soit plus large du haut que du bas. Les pailles sont tirées et peignées avec la fourche de manière à rejeter les eaux de pluie. La conservation a donc lieu : 1° parce que la pile, que l'on élève le plus possible relativement à sa largeur, permet à l'air de circuler et d'empêcher la fermentation, 2° parce que la disposition des pailles supérieures en pente rejette les eaux qui contribueraient aussi à la fermentation. (*Revue horticole.*)

— M. Victor Paquet, dans un compte rendu circonstancié du dernier Festival quinquennal de Flore à Gand, exprime toute l'admiration que lui a fait éprouver cette magnifique réunion, dans un même local, de 5178 végétaux de toutes les parties du monde, et dont plus de 4000 étaient couverts de fleurs. Il termine ainsi sa narration : « Quant aux marques unanimes d'af- » fection, au bon et généreux accueil dont les étrangers ont été » comblés par les Gantois, c'est un souvenir qui ne s'effacera » jamais d'un cœur français.

» Puisse le bonheur de s'être trouvé en rapport avec des » hommes qui par leur mérite et l'étendue de leurs connaissances » font tant d'honneur au pays, à la ville, à l'horticulture, avoir » des imitateurs à l'étranger, et chez nous surtout, les voisins, » les alliés, les amis, le plus avantageusement placés pour » profiter des leçons d'ordre et de propreté que chacun de nous » a pu recevoir en visitant l'exposition et les établissements hor- » ticoles de nos confrères belges ! »

EXPOSITION DE TOURNAY.

Décisions prises en séance du 19 mars 1844.

A. CONCOURS ENTRE LES ÉTRANGERS.

1° *Collection de 25 plantes au moins, remarquables par leur beauté, leur diversité et leur culture.*

PRIX : (Médaille en or) à M. De Coninck, à Gand.
ACCESSIT : à M. Benezech, maire à Vieux-Condé (France).

2° *Collection de 20 Azalea indica.*

PRIX : à M. De Coninck, de Gand.

3° *Collection de 25 plantes du genre Rosa.*

PRIX : à M. De Coninck, de Gand.

4° *Collection de 10 Orchidées.*

PRIX : à M. Alex. Verschaffelt, de Gand.

5° *Collection de 25 Cinéraires.*

PRIX : à M. Benezech, maire à Vieux-Condé (France).
ACCESSIT : à M. Louis De Rasse.

B. CONCOURS ENTRE LES SOCIÉTAIRES.

6° *Collection la plus riche, la plus nombreuse et la mieux cultivée.*

PRIX : (Médaille en or) à M. Dumon-Dumortier.
ACCESSIT : à M. Louis Dachy.

7° *Collection de Camellias.*

PRIX : (Médaille en vermeil) à M. le Bon D. De Hults.
ACCESSIT : à MM. Ad. Tonnelier et Louis Dachy.

8° *Collection d'Azalea indica.*

Prix : à M. le B[on] D. De Hults.
Accessit : à M. le C[te] Ferdinand De Bocarmé.

9° *Collection de Rhododendrum arboreum et Hybrides.*

Prix : à M. Louis Dachy.
Accessit : à M. Dumon-Dumortier.

10° *Collection de 25 plantes du genre Rosa.*

Prix : à M. Ghislain Dumortier.
Accessit : à M. Dumon-Dumortier.

11° *A la Collection de 15 plantes d'Azalea de pleine terre.*

Prix : à M. Louis Dachy.

12° *A la Collection d'Hyacinthes, Narcisses et Tulipes.*

Prix : à M. Louis Dupont.
Accessit : à M. De Gaest de Braffe.

13° *A la Collection de 50 Primula veris et Auricula.*

Prix : à M. Vandamme.

C. CONCOURS ENTRE TOUS LES EXPOSANTS.

14° *A la plante la plus rare et la plus nouvellement introduite qui offrira le plus de mérite.*

Prix : (Médaille en vermeil) au *Pitcarnia* nov. sp., exposé par M. Alex. Verschaffelt.

Accessit : au *Tillandsia zebrina* exposé par M. Jean Van Geert.

15° *Concours de Culture.*

Prix : au *Rosa centifolia* var muscosa, exposé par M. Dumon-Dumortier.

Accessit : au *Pimelea sinensis*, exposé par M. le C[te] De Bocarmé.

16° *A la plante dont la floraison est la plus éloignée.*

Prix : (Médaille en vermeil) au *Gillenia trifolia*, exposé par M. De Coninck.

Accessit : au *Solandra grandiflora*, de M. le C[te] De Bocarmé.

Dans le cours de ses opérations, le jury a observé, au nombre des plantes nouvelles, deux variétés remarquables par leur beauté et leur éclat ; l'une de *Camellia* gagnée de semis par M. le baron De Hults, et l'autre de *Pœonia moutan* obtenue par M. Alexandre Verschaffelt, de Gand.

Le jury a décerné à chacune de ces belles variétés une médaille d'honneur. M. Verschaffelt a désigné sa pivoine sous le nom de *Pœonia atroviolacea*. Quant à la belle variété de *Camellia* gagnée par M. le baron De Hults et qui n'était pas encore nommée, le jury, voulant conserver le souvenir du jubilé de 25 ans que la Société célèbre en ce jour, a baptisé cette belle plante du nom de *Jubilé de Tournai.*

Avant de se séparer, le jury vote, par acclamation, des remercîments à MM. les exposants, pour le généreux empressement qu'ils ont mis à enrichir de leurs brillantes collections cette **Exposition jubilaire** qui a fait l'admiration générale.

Le président,
DE GAEST DE BRAFFE.

Le secrétaire,
BELVAL-DELEHOVE.

Pépinières Jamin et Durand, rue de Buffon, n° 19, à Paris.

Nous avons devant nous un catalogue raisonné de MM. Jamin et Durand, fleuristes et pépiniéristes, rue de Buffon, n° 19, à Paris. Ce catalogue est précédé d'une instruction sur la plantation des arbres fruitiers. Quoique cette idée ne soit pas neuve, nous ne devons pas moins savoir gré à ces messieurs de l'avoir mise en pratique ; car en plantant mal un jeune arbre, et en négligeant les soins particuliers qu'il réclame pendant les premières années de sa plantation, soit au jardin, soit au verger, il contracte le plus souvent le germe d'un dépérissement prématuré. MM. Jamin et Durand ont indiqué d'une manière précise et à portée de tout le monde la manière dont il faut s'y prendre pour planter un jeune arbre avec des chances de succès.

Ces messieurs donnent aussi quelques notions sur la récolte des fruits, et ce qu'ils disent à cet égard n'est pas moins vrai. Souvent on attribue à une mauvaise année, que les fruits ne se

conservent pas dans le fruitier, et cependant ce n'est que l'effet de notre faute, nous les avons cueilli trop tôt ou trop tard ; dans le premier cas, ils rident et mùrissent très-difficilement; dans l'autre, ils ne se gardent pas.

Le catalogue se compose de plusieurs colonnes. La première indique les fruits qu'on peut cultiver en plein vent; la suivante indique les arbres auxquels la forme en quenouille convient le mieux ; la troisième est consacrée aux arbres en espalier; la quatrième indique l'exposition; la cinquième, les noms; la sixième, la qualité des fruits; la septième, le degré de leur fertilité; la huitième, la grosseur du fruit; la neuvième, son mérite; et enfin la dixième, l'époque de maturité. De cette manière l'amateur ne peut pas être embarrassé dans son choix.

Ce que nous aurions désiré de trouver dans le catalogue, c'est la synonymie de plusieurs fruits qui passent dans d'autres pays sous des noms différents. Dans la neuvième colonne les chiffres indiquent la dimension du fruit, qui est de première, deuxième, troisième ou quatrième grosseur. Nous croyons qu'il aurait été mieux de désigner la dimension par pouces ou par centimètre, car tout le monde n'est pas à même de juger de la dimension d'un fruit par comparaison. A la page 25, le postophe (*Borsdorf*) d'hiver est indiqué de la première grosseur, tandis qu'il n'appartient qu'au troisième rang.

Les prix sont modérés.

Les amateurs qui voudraient acquérir ce catalogue au prix de 2 francs, peuvent le demander franco à la librairie de M. Deprez-Parent, rue de la Violette, 15, à Bruxelles.

Établissement de M. Galoppin, fleuriste pépiniériste à Grivegnée près Liége.

M. Galoppin offre aux amateurs de *Dahlias* un choix des plus belles fleurs connues à 1 fr. pièce ; on se rappellera que sa collection a obtenu le 1er prix à Bruxelles, au concours des étrangers, le 23 septembre 1843.

Parmi les plus belles fleurs de cette collection nous citerons :

Alicia Burdon, blanc pur bordé cerise délicat et de bel effet, hauteur 3 pieds.

Amiral Stopford (Trenfield's), noir velouté superbe; fleur modèle, h. 3 p.

Antagonist (Bragg), blanc superbe, fl. mod., h. 3 p.
Applause (Whale's), organe pâle, belle fl., h. 3 p.
Archevêque de Tyr, nankin safrané superbe, h. 4 p.
Asmodeus, marron noir superbe, fl. mod., h. 3 p.
Attila (Whale's), rose foncée superbe, fl. mod., h. 5 p.
Beauty of Sussex, pêche tendre, marginé cerise très-jolie, h. 4 p.
Belsize rival, blanc carné, fl. de toute beauté, h. 3 p.
Belle botresse (Haquin-Lemmens), paille bordé, rose gr. fl. superbe, h. 3 p.
Duke of Willington (Smith), cramoisi éclat., le plus beau de ce genre, h. 4 p.
Queen of trumps (Brown's) blanc pointé pourpre, fl. admirable, h. 4 p.
Sir Robert Sale (Smith's), cramoisi pourpre, fl. admirable, h. 3 p.

CHOIX DE DAHLIAS ANGLAIS DE 1844.

Alpha, (Smith) rose écarlate foncé, h. 3 p.
Beauty of Bucks, blanc bordé et pointé de pourpre, h. 3 p.
Cora, (Smith) rose pourpre éclatant, h. 4 p.
Champion of Essex, (Turvill) orange brillant, h. 4 p.
Emma, (Bushell) blanc bordé rose carmin superbe, h. 5 p.
Firebrand, (Smith), rouge feu foncé, h. 4 p.
Indispensable (Tassart) blanc; 1er prix, à l'exposition à Bruxelles, etc., etc.

Indépendamment des Dahlias, M. Galoppin a une culture spéciale de Pensées et d'OEillets, d'arbustes d'ornement, d'arbres fruitiers et de collections de plantes de serre, à des prix très-modérés.

Pivoine intéressante.

MM. James Booth et Comp. annoncent dans leur catalogue de 1843, une nouvelle pivoine à fleurs jaunes, sous le nom de *P. Wittmanniana*. Elle y est cotée au prix de 200 mark de Hambourg (305 fr. 58 c.). Si le fait est exact, nous pouvons nous en féliciter, car cette couleur nous manquait encore dans ce beau genre.



Groseillier à fleurs blanches. Ribes albidum.

DE L'INFLUENCE DE LA CHALEUR DE LA TERRE SUR LES PLANTES.

(D'après LINDLEY, *Théorie du jardinage.*)

On se sert de cette expression dans la pratique, lorsque la température de la terre, dans laquelle les végétaux croissent, s'élève considérablement au-dessus de la température moyenne de l'atmosphère ; il semble qu'en général l'élévation artificielle de la température ne soit nécessaire que dans quelques cas spéciaux. Il est connu que la température moyenne du sol, dans lequel croissent les végétaux, est ordinairement plus élevée que celle de l'air ambiant, d'où résulte que la nature emploie toujours un certain degré de chaleur comme excitant et comme moyen préservatif de la végétation.

Cependant ce degré de chaleur est quelquefois fort minime, car M. de Baer a trouvé à Nova-Zembla le *Ranunculus nivalis* et l'*Oxyria reniformis* à l'état fleuri, dans un sol où la température était à peine d'un degré au-dessus de zéro, et M. Erdmann assûre qu'à Jakutzsk on cultive le blé, le seigle, la rave, le radis et la pomme de terre, dans un sol qui ne dégèle guère qu'à trois pieds.

Que l'élévation de la température dans un sol humide y détermine un degré de fertilité extraordinaire à l'égard des végétaux qui n'y sont pas habitués, c'est un fait généralement connu ; et s'il fallait des exemples à l'appui, nous n'aurions qu'à citer la végétation près des sources thermales et celle qui recouvre la surface des terrains qui sont échauffés par des feux souterrains. Ces exemples, que la nature nous offre, ont probablement fourni la première idée d'employer une chaleur artificielle pour échauffer la terre de nos couches, afin d'élever de graines des plantes délicates ; mais si cet excitant produit un effet favorable sur un grand nombre de plantes exotiques, il n'est pas moins vrai qu'il nuit à celles qui sont originaires d'un climat où la température du sol n'est point aussi élevée. La plante file, dit-on, monte rapidement ; elle devient faible et présente un aspect maladif.

D'un autre côté, il n'est pas moins connu, que les graines des arbres des pays tropicaux ne germent pas, à moins que la température du sol ne soit constamment soutenue à 19 degrés, et dans le cas où elles germent à une température inférieure à celle-ci, les jeunes plantes sont chétives et offrent l'aspect d'une

plante souffrant par le froid. De là résulte l'impossibilité de faire germer des graines de plantes tropicales, lorsqu'on les sème en plein air dans un climat dont la température du sol s'élève rarement à 15 degrés, et cela pour quelque temps seulement. Il est donc clair que toutes les plantes demandent de la chaleur dans le sol; mais le degré en varie suivant le genre et ne peut être déterminé que d'après le degré de la chaleur du climat d'où la plante est originaire.

Lorsque les plantes sont cultivées dans des serres, il est aisé de leur procurer le degré de chaleur dont elles ont besoin; mais il en est autrement si elles se trouvent en plein air, où souvent, dans une exposition des plus favorables et un sol de la meilleure espèce, on n'obtient que difficilement la chaleur désirable. De là résulte une des grandes difficultés d'acclimater une plante d'un pays chaud, dans un pays moins chaud. Il est vrai que des plantes peuvent prospérer dans des climats différents du leur, et que quelques degrés de moins dans la température naturelle du sol ne les affecteront pas au point de les faire périr; mais il est certain qu'elles se trouveront toujours mieux dans un climat dont la température est plus élevée que celle du pays dont elles sont originaires, et qu'elles souffriront plutôt si cette température est moindre.

L'oranger ne se trouve bien placé que là où la température du sol s'élève de 21 1/2 degrés à 23 1/2 degrés, et ne diminue jamais au-dessous de 11 1/2 degrés, comme à Bermude, à Malte et à Canton. Notre pratique d'exposer nos orangers pendant l'été à une température du sol qui dépasse rarement le 15e degré, et de les garder en hiver dans des orangeries dont la température s'abaisse souvent à 1 ou 2 degrés, n'est donc pas fort rationnelle; dans ces circonstances, l'oranger continue à végéter; mais retrouve-t-on son odeur et l'excellence de son fruit? obtient-on la vigueur de son noble feuillage? — Non sans doute. La vigne ne réussit pas dans notre climat à l'air libre (1), à moins qu'on ne la plante près d'un mur où elle jouit du soleil pendant une grande partie de la journée; dans ce cas seulement ses racines reçoivent une chaleur constante de 19 degrés, comme à Bordeaux, ou de 21 1/2 degrés, comme à Madère. On peut donc admettre comme un fait constaté dans le jardinage, que toutes les plantes exigent

1) L'auteur écrit en Angleterre.

un sol et une atmosphère dont la température soit identique à celle du pays dont elles sont originaires.

Cela explique pourquoi des arbres acclimatés souffrent, ou dépérissent même, lorsqu'on accumule de la terre autour de leurs racines ; la terre dans laquelle croissent les racines est toujours, dans ce cas, plutôt plus froide que plus chaude que l'air ambiant. C'est ce qui est cause que des vignes qu'on force de bonne heure ne nouent pas leurs fruits, quand leurs racines qui se trouvent à l'extérieur de la serre, n'ont pas été couvertes ; c'est à la même cause qu'on peut attribuer que les raisins se rident lorsque leurs racines se trouvent dans un parterre froid et qui n'est pas exposé aux rayons bienfaisants du soleil (1).

M. Reid, à Balcarras, a démontré qu'une des causes du chancre des arbres et de la non-maturité de leurs fruits, c'est un terrain d'une température trop froide. Il a remarqué que dans des jardins potagers dont les arbres étaient attaqués du chancre, ceux-ci s'enfonçaient jusqu'à trois pieds de profondeur, et il conseille d'employer des moyens propres à rapprocher les racines près de la surface du sol. Par ces moyens il est parvenu à faire disparaître le chancre et à faire mûrir les fruits. (*Memoirs of Caledonian, Hort. Soc.*, VI, part. 2, et *Gardener's Magazine*, VII, 55.)

Si nous considérons d'autre part les cas de croissance des végétaux dans des climats artificiels, c'est-à-dire dans les serres,

---

(1) M. Knight a cité un fait qui a beaucoup de rapport avec l'objet qui nous occupe : « On sait, dit cet auteur, qu'on ôte les écorces de chêne au printemps, et qu'à la même époque l'écorce des autres arbres se détache très-facilement du jeune bois, parce qu'elle en est séparée par une matière mucilagineuse. Cette substance est destinée à la formation d'une nouvelle couche de fibres qui s'adapte à la partie interne de l'écorce; la formation annuelle de cette nouvelle couche fibreuse est nécessaire au développement des arbres. Si au moment de la formation de la matière fibro-mucilagineuse survient une nuit ou des vents froids, l'écorce ne se détachera plus de l'arbre avec la même facilité, elle y sera au contraire fort adhérente, et ne s'en laissera détacher qu'au retour d'un temps plus doux ; la santé de l'arbre, ses feuilles ou ses fleurs, ne paraissent pas souffrir de l'interruption de ces fonctions, mais la récolte du gland manquera certainement. Les pommiers et les poiriers paraissent être affectés par des degrés de froid analogues. Leurs fleurs se développent comme celles des chênes; elles émettent abondamment du pollen; les fruits paraissent vouloir se former, mais ils tombent au moment où leur accroissement devrait se produire avec le plus de vigueur. »

nous trouvons que le *Bignonia venusta* et d'autres plantes tropicales ne fleurissent que lorsque le sol a été considérablement échauffé ; et que des palmiers, qui se trouvent dans des serres qu'on ne peut pas chauffer convenablement, commencent bientôt à languir. La raison pour laquelle la température moyenne du sol, dans lequel se trouvent des plantes en végétation, a besoin d'être plus élevée que celle de l'air ambiant, est évidente. La chaleur est un excitant des forces vitales, et son action est restreinte à certaines limites par rapport à son intensité. Si, par conséquent, les branches et les feuilles d'une plante, par une forte chaleur, sont plus considérablement excitées que les racines, elles consumeront plus promptement la séve de la tige, qu'elle ne peut être rétablie par les racines, inconvénient auquel la nature a remédié en leur assignant un milieu d'action plus excitant, c'est-à-dire plus chaud, qu'aux branches et aux feuilles.

Puisque ce résultat est inévitable, il est évident qu'un des soins principaux du jardinier devrait être de s'assurer les moyens propres à procurer au sol, dans lequel il veut faire croître ses plantes, la température convenable.

D'après ce qui précède, on reconnaîtra sans doute la nécessité de pourvoir de chaleur non-seulement la terre, mais encore l'air que les plantes respirent ; mais pour que cette chaleur soit efficace, elle doit être combinée avec de l'humidité, sans quoi on produirait plus de mal que de bien. Je suis entièrement de l'avis de M. Writgen, que la température et l'humidité du sol déterminent plutôt son action sur la végétation, que sa composition minérale (1).

M. Fintelmann, jardinier du roi de Prusse à Potsdam, a acquis une grande célébrité dans l'art difficile de forcer les cerisiers, et il a donné une description de sa méthode (*Gard. Mag.*, vol. III, p. 64) dont le point principal paraît être l'observation de la température de la racine. D'abord, il a soin de plonger les racines

---

(1) Il nous semble que l'auteur accorde un peu trop d'influence à l'action de la chaleur et de l'humidité. Il est vrai qu'en l'absence de ces deux agents physiques aucune végétation n'est possible ; mais si le sol n'est pas convenablement constitué, les végétaux, bien qu'ils y subsistent, ne parviennent pas à la perfection, c'est-à-dire ne portent ni fleurs ni fruits. Dans une argile pure et dans du bois pourri, le froment ne produit jamais des épis, et la plupart des autres plantes n'y fleurissent pas. Cela prouve donc l'action des substances minérales sur la végétation des plantes.

dans de l'eau tiède, composée d'un mélange de parties égales d'eau bouillante et d'eau froide ; puis il continue à asperger et à arroser les arbres avec de l'eau de la même température, aussi longtemps que cette opération est nécessaire.

Il paraît décidé que le succès obtenu par les Néerlandais, à se procurer pendant tout l'hiver une abondance de légumes frais et surtout de laitues, doit en partie être attribuée à la circonstance qu'ils sont en état d'entretenir une température convenable du sol ; circonstance qui du reste se lie à la construction particulière de leurs serres, à la faveur de laquelle les plantes reçoivent une grande abondance de lumière ; mais aucun de ces bienfaits ne serait capable de produire le résultat qu'obtiennent leurs jardiniers, sans la chaleur du sol (1).

S'il est nécessaire de bien régler la température du sol dans lequel les plantes doivent croître, il n'est pas moins indispensable de donner une température convenable à l'eau dans laquelle on cultive des plantes aquatiques. M. W. Kent a réussi à faire fleurir un grand nombre de plantes tropicales en les plaçant dans une couche chaude de tan. M. Ch. Duff est parvenu à se procurer de la même manière, en abondance, des fleurs de *Nymphœa rubra, cœrulea* et *odorata,* en plaçant les vases qui les contenaient dans le réservoir d'une serre à ananas, à la place la plus proche du foyer, ou en les enfonçant dans le tan d'une serre à ananas dont la température variait entre 21 1/2 à 30 1/4 degrés. Et encore dernièrement, M. Sylvester a gagné de belles fleurs d'un *Nelumbium luteum,* en dirigeant son attention sur la température de l'eau. Lorsqu'il élevait celle-ci à 23 1/2 degrés, la plante était vigoureuse et bien portante, mais sans fleurs ; et lorsqu'il l'abaissait à 17 ou 19 degrés, ce qui approche de la température à laquelle la plante est habituée, il obtenait les plus belles fleurs et même des graines. Le *Nelumbium rubrum* croît dans une contrée où la température est plus élevée en été qu'il ne convient au *Nelumbium jaune ;* celui-ci souffrait par conséquent de cet abaissement de la température, et aucun de ses boutons n'était en position de s'épanouir. (*Bot. Mag.,* XIII, n. s. t. 3753.)

(1) Cette manière d'envisager la chose nous semble un peu trop restreinte. Les Belges ont certainement grand soin de tenir leurs serres et bâches bien chaudes, si cela est nécessaire ; mais ils savent aussi de quelle importance pour leurs cultures est le mélange de la terre et des fumiers.

L'eau des champs de riz, dans lesquels le *Nelumbium rouge* fleurit, avait, d'après Meyen, à Lantao, en Chine, 36 degrés.

Certains auteurs avaient cependant cherché à établir l'opinion que la chaleur du sol était inutile ; il se trouve dans les *Horticultural Transactions* (vol. III, p. 228) un article où l'on s'efforce de prouver qu'elle est nuisible, et l'auteur s'appuie sur l'opinion de M. Knight, parce que ce grand horticulteur a considéré les couches de tan comme étant plutôt nuisibles qu'utiles ; mais M. Knight a repoussé à différentes reprises une opinion qu'on lui attribuait malgré lui ; et en effet, qu'avait dit M. Knight? « Que la température des pots dans les serres est moins sujette à » varier que celle de l'air ; que la terre contenue dans les pots, a » le matin quelques degrés de plus, mais au milieu du jour et » vers le soir quelques degrés de moins que l'air ambiant. » Il est donc évident qu'il jugeait une température élevée nécessaire pour les racines des ananas ; et nous trouvons dans un de ses articles (*Hort. Trans.*, IV, 544) qu'il jugeait préférable de se procurer la température nécessaire par l'atmosphère, que par le moyen ordinaire, c'est-à-dire les couches de tan, parce que la température de celles-ci est sujette à des variations continuelles. La question ne peut donc être de savoir, si la chaleur du sol est nécessaire ou non, mais comment on peut l'entretenir toujours au même degré.

Nous avons sans doute encore beaucoup à apprendre dans l'application des divers degrés de la chaleur aux plantes. Il est surtout fort probable que les végétaux que l'on tient dans les serres y supportent moins de chaleur qu'à l'air libre, parce que nous ne sommes pas en état de leur donner le même degré de lumière et de chaleur atmosphérique. Nous croyons, en conséquence, qu'il serait beaucoup plus utile de s'assurer, par une série d'expériences, des proportions qu'il faudrait observer entre la chaleur du sol et de l'air, qu'uniquement du degré de la chaleur du sol.

Dans d'autres circonstances, il serait fort utile de donner à certains genres de plantes un très-haut degré de chaleur dans certaines saisons, tandis qu'à une époque différente un degré de beaucoup inférieur suffirait ; cette observation s'applique principalement aux plantes qui sont originaires des climats extrêmes, c'est-à-dire de ceux où une très-haute température en été alterne avec un temps fort rigoureux en hiver. Les pays qui ont un pa-

reil climat sont la Perse et beaucoup de contrées dans les Etats Unis, où l'été est très-chaud et l'hiver extraordinairement froid. L'impossibilité apparente d'observer artificiellement ces températures diverses, nous indique la raison des difficultés qu'on éprouve à cultiver avec le même succès certains fruits, tels que la pomme Newtown-pepin, la cerise, la vigne, les pêches et l'amande (1). Sch.

NOTICE SUR LA REPRODUCTION DES DAHLIAS PAR SEMIS.

Plusieurs de nos lecteurs nous ayant demandé quelques renseignements sur la reproduction des Dahlias par semis, nous nous rendons avec plaisir aux désirs qu'on nous a exprimés, et nous chercherons à les satisfaire autant que le permet l'état actuel de nos connaissances sur cette matière. Nous avons choisi, afin de leur répondre, la voie de notre journal, d'abord parce que nous manquons de loisir pour écrire des lettres qui devraient être fort longues ; et en second lieu, parce que cette question doit, à notre avis, appartenir au domaine public, car la culture du Dahlia est une culture nationale, ou du moins devrait le devenir, comme celle des oignons l'est depuis longtemps en Hollande.

Si le Dahlia était une fleur organisée comme la rose, la tulipe, la jacinthe, l'œillet, etc., notre réponse serait bientôt faite ; nous leur conseillerions de cultiver ces fleurs avec les soins nécessaires et de se procurer une graine perfectionnée par la fécondation artificielle ; car c'est à ce moyen que nous sommes redevables des variétés les plus précieuses de la plupart des fleurs des amateurs ; mais si nous voulions également indiquer la fécondation artificielle comme moyen d'obtenir de bonnes graines de Dahlias, nous serions fort embarrassé d'expliquer dans ce cas comment cette opération doit se faire. Nous connaissons des amateurs qui sont parvenus à se procurer des collections distinguées de variétés de pensées, d'œillets, d'auricules, d'azaléas, etc., n'ayant à leur disposition qu'un fort petit nombre d'individus, mais de bonnes races, qu'ils ont fécondés mutuellement. A l'égard

(1) Tous ces fruits, lorsqu'ils croissent dans un sol convenable, ne craignent pas les effets de la gelée ; mais jamais leurs fruits ne parviennent à leur plus haut degré de perfection si l'été n'est pas très-chaud et si cette chaleur ne se prolonge pas. Sch.

des Dahlias il n'en est pas de même ; tous ceux qui s'occupent de la culture et de la propagation de cette fleur, en plantent par milliers, et en garnissent des bonniersentiers. Ce grand nombre de jeunes plantes de Dahlias, qu'on est obligé de semer pour obtenir une nouvelle espèce distinguée, tient évidemment à des causes qui n'existent pas dans d'autres genres de plantes, et nous en considérons comme la principale, la structure particulière de la fleur. Il est vrai que la reine marguerite (*Aster chinensis*) et les chrysanthèmes se trouvent dans le même cas; mais n'a-t-il pas fallu, à l'égard de la première surtout, près d'un siècle pour gagner les belles variétés que nous en possédons aujourd'hui? C'est que la fécondation artificielle est moins facile dans les plantes de cette classe que dans les autres. On nous objectera peut-être que la culture du Dahlia est beaucoup moins ancienne, et que cependant le nombre de ses variétés va jusqu'à l'infini! Nous répondrons à cela que le Dahlia a une plus grande disposition naturelle à produire des variétés que les reines marguerites, et qu'en outre les avantages que promettait sa culture aux jardiniers fleuristes ont engagé ceux-ci à s'occuper activement de sa propagation.

Plusieurs amateurs-horticulteurs ont décrit la fécondation artificielle des Dahlias d'une manière si détaillée, qu'ils semblent y avoir consacré une grande partie de leur temps ; à les en croire, il n'y a rien de plus simple et de plus facile que de féconder ces fleurs ; mais nous prouverons qu'ils sont dans l'erreur sur tous les points. Le Dahlia appartient à un genre de plantes dont les anthères, qui contiennent le principe fécondateur, sont soudées en tube et s'ouvrent en dedans ; elles sont en même temps très-précoces ; c'est-à-dire qu'elles émettent leur pollen avant que le pistil soit sorti du tube que forment les anthères. Comme, dans cette circonstance, la fécondation naturelle a déjà eu lieu avant que le pistil soit devenu visible, il est évident qu'une fécondation postérieure non-seulement ne peut plus avoir lieu, car une surfécondation n'est pas admissible dans les végétaux, mais que même la tentative de l'opérer deviendrait tout à fait inutile. Cependant quelques personnes prétendent y avoir réussi, et à l'appui de leur assertion elles citent quelques fleurs distinguées qu'elles ont obtenues de leurs semis ; mais ces sortes de preuves sont toujours fort douteuses, et aussi longtemps qu'il ne se trouvera pas parmi nos semis un plus grand nombre de fleurs distinguées,

surtout par leur forme, nous aurons le droit de soutenir que la fécondation artificielle a été sans effet.

Ces considérations nous conduisent à la question de savoir si la fécondation artificielle est, en général, possible dans le Dahlia, et dans ce cas, quelles précautions il faudrait prendre pour la faire réussir. Afin de pouvoir résoudre cette difficulté, nous sommes obligé de revenir encore une fois sur la structure de sa fleur.

A l'état sauvage, le Dahlia porte une fleur qu'on appelle vulgairement simple, mais en réalité c'est une réunion d'un grand nombre de petites fleurs. On en compte de deux sortes dans une fleur de Dahlia : des régulières, qui en occupent le centre (elles sont toujours jaunes et contiennent à la fois des pistils et des anthères. Ces fleurs, si aucune influence extérieure délétère n'en détruit l'effet, sont toujours fécondées et produisent par conséquent des graines), et des irrégulières, qui sont disposées en cercle autour de la circonférence de la fleur. Les dernières ont la forme d'une languette, se rétrécissent à la base, où elles sont pourvues d'un pistil qui se termine en deux rameaux ; mais jamais on n'y remarque la moindre trace d'anthères. Elles ne pourraient donc produire de graines, si parfois leurs pistils n'étaient fécondés accidentellement par le pollen des fleurs du centre.

On voit par ce qui précède qu'un Dahlia, lorsque ses fleurs sont organisées de la façon que nous venons de décrire, peut produire des graines de toutes ses fleurs ; mais ce ne sont pas les Dahlias à fleurs simples que l'on cultive, les fleurs doubles sont à juste titre celles que l'on recherche ; et lorsqu'il est question de celles-ci, notre examen change de face.

La théorie de la fécondation du Dahlia paraît avoir été établie, comme le fait observer le révérend M. Kranz, à Neuland, sur l'examen d'une fleur de Dahlia simple, ou peut-être sur la supposition que la fécondation artificielle réussit dans les Dahlias avec la même facilité que dans les autres fleurs. C'est ainsi qu'un horticulteur qui, autrefois, avait fait des expériences sur la fécondation des giroflées quarantaines, vient de nous dire avec beaucoup d'assurance qu'il a réussi à féconder artificiellement des fleurs de Dahlia, sans nous en donner d'autres preuves, que d'avoir transporté du pollen pris dans une fleur sur les pistils d'une autre fleur. Nous aimons à croire que cet horticulteur n'aurait pas avancé ce fait prétendu, s'il avait réfléchi que la fécondation naturelle a déjà eu lieu dans les Dahlias, avant que les

pistils se montrent au-dessus du tube que forment les anthères, et que, par conséquent, une fécondation artificielle devient impossible. D'un autre côté, il est encore un fait qui a échappé à beaucoup de jardiniers : c'est qu'à mesure que les fleurs de Dahlia deviennent doubles, les organes reproducteurs avortent plus ou moins; de sorte que souvent parmi cent fleurs on n'en trouve pas une seule qui soit pourvue de pistils parfaits et susceptibles d'être fécondés, et quand il s'en rencontrerait, la fécondation pourrait déjà avoir eu lieu avant l'épanouissement de la fleur.

Nous ne voulons pourtant pas dire par là que la fécondation naturelle doive nécessairement avoir lieu avant l'épanouissement de la fleur; nous avons souvent observé, au contraire, que dans les Dahlias, surtout dans les simples et semi-doubles, les fleurons du centre ne s'ouvraient pas tous à la fois, mais successivement, et en premier lieu ceux qui sont le plus près de la circonférence. Mais ce n'est pas ici que gît la difficulté. — On sait que lorsqu'on veut féconder artificiellement une fleur, la principale condition de la réussite consiste à priver les pistils de la fleur mère du contact des anthères qui les entourent, pour empêcher la fécondation naturelle. — On appelle cette opération castration ; elle est d'ailleurs facile à faire, dans une rose, un œillet, un pélargonium, etc. ; mais nous voudrions savoir comment les horticulteurs qui nous ont parlé de la fécondation du Dahlia , s'y sont pris pour enlever complétement les anthères des petits fleurons sans les détruire, et comment ils ont empêché que le pollen ne fût communiqué aux pistils des fleurons femelles. Toutes ces questions sont restées jusqu'à présent sans solution ; et cependant, à cause des difficultés qu'elles soulèvent, elles auraient mérité d'être vidées avant qu'on essayât de se prononcer d'une manière positive sur la fécondation de cette intéressante fleur.

Nous connaissons des jardiniers qui croient pouvoir obtenir des graines produisant de belles variétés en donnant à la plante-mère une grande abondance de fumier ; mais on sait aujourd'hui d'une manière positive, que quelque grande que soit la quantité de fumier, elle n'exerce aucune influence ni sur la forme ni sur la multiplication d'une fleur.

SCH.

(*La continuation au prochain numéro.*)

CULTURE ET MULTIPLICATION DES GLOXINIA;

Nomenclature des plus jolies espèces et variétés du genre.

En suivant la classification établie par de Jussieu, on trouve à peu de distance des Chélones et des Penstemons, un genre de plantes très-remarquable, très-connu, il est vrai, mais très-digne cependant de quelques lignes dans notre recueil. Ce genre, c'est la Gloxinie (*gloxinia*), créé en l'honneur de Gloxin, botaniste de Colmar. Le genre *Gloxinia*, en comprenant les *Sinningia*, se compose aujourd'hui d'une vingtaine d'espèces et variétés, toutes remarquables par leur corolle plus ou moins infundibuliforme ou campanulée, à tube quelquefois très-allongé, gibbeux à la base, à gorge amplement développée et ventrue, à limbe bilabié (à 2 lèvres), et à plusieurs lobes, dont celui du bas, souvent plus ample et plus allongé, présente quelquefois une jolie zone foncée ou des panachures de taches ou points d'une teinte plus obscure qui tranche agréablement sur la couleur des autres parties de la corolle, laquelle varie du blanc au jaunâtre, du pourpre foncé au violacé et au violet pur. Pour la plupart originaires de l'Amérique tropicale, les Gloxinies sont des plantes herbacées, vivaces, de serre chaude; elles se multiplient facilement de graines et se propagent encore plus promptement au moyen d'un gros tubercule comme les Gesnéries, autre genre si voisin, botaniquement parlant, qu'à mes yeux la *Gloxinia tuberosa* est une Gesnérie. Du tubercule il sort des feuilles épaisses, crénelées, plus ou moins arrondies, plus ou moins pétiolées, et souvent dentées; du centre de ces feuilles on voit sortir une petite tige ou pédoncule long de quelques centimètres, ployant sous le poids d'une ou de plusieurs grandes fleurs de la forme et des couleurs dont j'ai parlé plus haut.

Voici la liste des variétés les plus recommandables ou les plus nouvelles :

1. *Gloxinia handleyania.* — C'est une très-grosse fleur blanche, du fond de laquelle se détache une zone rouge, qui se détermine sur le limbe de la lèvre inférieure après s'y être un peu élargie de manière à simuler dans la fleur, vue d'une certaine distance, un battant de cloche. Cette variété, fort jolie, et d'une forme très-agréable, a été obtenue en Angleterre par M. Handley, jar-

dinier de Giles Bridges, à Narbourough, près Leicester. C'est une hybride obtenue d'une fécondation artificielle de la Gloxinie rouge avec la blanche.

2. *Gloxinia rubra.* — Charmante fleur rouge, devant laquelle nous sommes resté en admiration plusieurs fois cette année chez M. Chauvière.

3. *Gloxinia speciosa.* —Fleurs grandes et nombreuses d'un violet foncé superbe.

4. *Gloxinia speciosa*, var. *alba.* — Ainsi que son nom l'indique, ce n'est qu'une jolie variété à fleurs blanches de l'espèce précédente.

5. *Gloxinia speciosa*, var. *Menziesii.* —Tube floral d'un blanc pâle lilacé; limbe d'un violet moins foncé que dans l'espèce; intérieur de la corolle richement ponctué.

6. *Gloxinia hirsuta.* — Celle-ci est de la Nouvelle-Hollande; elle est très-remarquable par les longs poils dont ses tiges et ses feuilles sont garnies. Ses fleurs, petites et d'un bleu cendré, sont moins belles que celles des espèces précédentes.

7. *Gloxinia punctata.* — Fleurs blanchâtres, ponctuées de bleuâtre.

8. *Gloxinia caulescens.* — Celle-ci est charmante. Ses fleurs, d'un beau bleu d'azur, sont nombreuses et portées sur de longs pédoncules axillaires et terminaux, qui sont eux-mêmes portés sur une tige qui s'élève de 30 à 40 centimètres.

9. *Gloxinia lutea.* — Fleurs jaunes, portées sur des tiges de 30 à 40 centimètres.

10. *Gloxinia tuberosa.* — Fleurs blanches, longuement tubulées, s'éloignant beaucoup des Gloxinies proprement dites et leur étant inférieures.

11. *Gloxinia discolor.* — Fleur bleu pâle.

Presque toutes les espèces ou variétés ci-dessus ont des sous-variétés, *maxima, pallida, major, minor, etc.*, qui diffèrent du type par la couleur de la corolle, un peu plus ou un peu moins foncée, un peu plus ou un peu moins développée.

La culture des *Gloxinia* est simple et facile; une terre légère, dite *de bruyère,* convient à la plupart d'entre elles, des terreaux de feuilles très-consommées, auxquels on ajoute un huitième de sable de rivière très-fin, le tout bien mélangé, bien battu, fait une terre ou compost dans lequel les *Gloxinia* réussiront; mais il faut en général planter leurs tubercules dans des pots moyens,

petits même : ainsi un tubercule qui présente un diamètre de 10 à 15 centimètres (il y en a de ce volume) ne peut assurément pas être planté dans un pot de 8 cent. Mais mettons-le dans un pot dont les dimensions soient telles qu'il reste à peine un centimètre entre le tubercule et les parois internes du vase, nous obtiendrons des résultats satisfaisants, surtout si nous avons toujours soin de placer au fond de celui-ci un ou plusieurs tessons (morceaux de pots brisés) qui facilitent l'écoulement de l'eau des arrosements, car dans leur pays natal les *Gloxinia* croissent à une assez grande hauteur sur les montagnes et dans les lieux découverts, où elles jouissent sans entraves de toutes les influences solaires, ce qui explique que l'humidité est en général très-préjudiciable à leur parfait développement. Aussi, bien qu'au Mexique, au Brésil, à la Nouvelle-Hollande, etc., l'hiver soit la saison naturelle de la floraison de ces jolies plantes, presque toutes attendent l'été et l'automne pour fleurir dans nos serres. Si l'auteur d'un article inséré page 60 du *Bulletin du cercle général d'horticulture,* avait lui-même étudié en nature la culture des *Gloxinia,* il reconnaîtrait bientôt que le traitement général qu'il conseille d'appliquer à ces plantes est une monstrueuse absurdité que l'on s'étonne de trouver dans un journal qui est (ou paraît être du moins) l'organe des membres de la société sous les auspices de laquelle il se publie. Au lieu de placer les *Gloxinia* en plein air, contre un mur, exposés aux influences desséchantes des ardeurs du soleil en été, sans leur donner une goutte d'eau ; au lieu de dépoter les tubercules en octobre, de les conserver en hiver *dans de la mousse hachée et passée au four,* ou dans du sable fin bien sec, et de les déposer dans un endroit où la gelée ne puisse pénétrer ; de les laisser là jusqu'en mars pour les rempoter alors dans un terreau riche et substantiel, etc., etc., comme notre estimable collègue M. Lemaire conseille de le faire (*l. c.*), oubliant sans doute que le traitement qu'il propose est pour les plantes dont il parle ce que serait pour un homme qui, après un laborieux travail, a besoin de manger, l'ordonnance d'un médecin qui l'enverrait coucher sous prétexte de le fortifier ; nous, nous disons (non sans quelques connaissances pratiques qu'on acquiert en mettant les mains à la pâte) qu'en octobre et novembre la plupart des Gloxinies ont donné leurs fleurs ; la plante est fatiguée, épuisée ; il faut ranimer, exciter de nouveau la végétation, non pas en mettant le tubercule (dont la nature est bien

différente de celle du Dahlia) à dessécher dans de la mousse ou du sable passé au four, mais dans une terre légère dite de bruyère (1); un compost enfin tel que celui dont nous avons donné la recette plus haut; mouiller légèrement et à plusieurs reprises; placer les pots sur des tablettes de la serre, bassiner très-rarement, et alors seulement que la terre est tout à fait sèche, mouiller plus copieusement dès que la végétation se manifeste par des pousses aériennes, ce qui a lieu en hiver même pour quelques espèces, au printemps pour les autres. On jouira alors de toute la beauté des Gloxinies. La longue durée de leur floraison et l'abondance des fleurs qu'on obtient de chaque espèce avec les soins ci-dessus concourent à rendre ce genre digne de l'attention de toutes les personnes qui ont une serre chaude ou une bonne serre tempérée. V. P^t.

(*Journal français d'Horticulture pratique.*)

Culture du **Lisianthus russelianus**, d'après M. Lindley.

Le *Lisianthus russelianus* (fam. des solanées) est une charmante plante bisannuelle du Texas, très-délicate; sa culture est encore si peu connue que l'on n'a pu jusqu'à présent la conserver au Jardin des Plantes. M. Lindley indique un mode de culture dont les résultats ont été satisfaisants, nous conseillons aux horticulteurs d'en faire l'essai; ce serait une très-jolie acquisition pour la décoration des serres chaudes. Sa hauteur est de près d'un mètre : rameaux glabres et glauques ainsi que les feuilles qui sont opposées connées, ovales, oblongues, à trois et cinq nervures, aiguës et se changeant en bractées subulées à la base du pédoncule; calice à cinq lobes pourpres et marqués de nervures comme les feuilles.

Le mois de mars est l'époque la plus favorable pour semer les

---

(1) *Terre de bruyère!* voilà certes un mot bien vide de sens; nous l'employons par habitude. Mais hâtons-nous de dire qu'on peut faire une excellente terre *de bruyère* dans laquelle n'aura jamais poussé une seule *bruyère,* ainsi que le nom pourrait le faire supposer. Toute composition dans laquelle il entrera environ 60 parties de sable siliceux, de 38 à 40 parties de débris végétaux consommés, 1 partie de carbonate de chaux, fera une excellente terre de bruyère, aussi estimée que celle du bois de Meudon, près Paris, laquelle est à peu près composée des substances ci-dessus, ainsi que l'analyse du savant professeur du Conservatoire des arts et métiers, M. Payen, l'a démontré.

graines du *L. russelianus,* dit M. Lindley ; comme ces graines sont très-fines, cette opération demande des soins particuliers. Elles doivent être semées dans des terrines remplies moitié de terre franche et moitié d'un mélange de terre de bruyère et de terreau de feuilles, compost que l'on aura tassé dans ces terrines après avoir mis au fond quelques fragments de poterie : ce compost doit être couvert d'une épaisseur de dix à quinze millimètres de sable mouillé, sur lequel on sème les graines du *Lisianthus;* puis on répand par-dessus un peu de sable sec. Les terrines, recouvertes de cloches à multiplication, sont portées dans une serre à une température de 20 à 25 degrés centigrades. Il est essentiel de ne jamais arroser ces semis par-dessus ; mais seulement par imbibition, en posant les terrines dans des soucoupes remplies d'eau.

Au bout de trois semaines environ, les graines doivent lever ; une fois que les sujets ont pris un peu de consistance, par exemple au bout de quinze ou vingt jours, on les lève pour les planter chacun isolément dans un pot rempli du même compost que les terrines des semis. Ces pots doivent être placés sous châssis chaud, on peut alors les arroser largement. A l'automne suivant, on obtient de ce plant de petits arbrisseaux en miniature. En septembre on les rempote avec soin, pour donner à leurs racines les moyens de se développer pendant l'hiver : dès ce moment, tout arrosage donné à la surface des pots doit être supprimé ; mais il est important que les soucoupes ne restent jamais à sec. Durant l'hiver on prend toutes les précautions possibles pour qu'il ne tombe pas même une goutte d'eau sur les parties aériennes de ces jeunes *Lisianthus,* condition essentielle à leur conservation. On les maintient dans une atmosphère régulièrement chauffée à 12 ou 15 degrés centigrades, près des jours, dans une serre sèche et bien ventilée ; si l'hiver est sec on leur donne de l'eau une fois tous les quinze jours, seulement assez pour empêcher les plantes de se flétrir ; si l'hiver est humide, un arrosage léger chaque mois sera suffisant. Vers la fin de février, les sujets sont soumis à une chaleur sèche de 20 degrés centigrades ; lorsqu'on voit qu'ils commencent à se développer, on les rempote soigneusement dans des pots d'une bonne grandeur. Un *Lisianthus* ainsi traité a montré en Angleterre près de six cents boutons à fleur. Dès que ces plantes montrent leurs boutons, on ne peut leur donner ni trop de chaleur ni trop d'eau. Nous avons reconnu, ajoute M. Lindley, que la chaleur émanée

du fumier humide leur est particulièrement favorable ; pour obtenir le *Lisianthus russelianus* dans toute sa beauté, il ne doit pas, pendant cette période de son existence, être sous l'influence d'une chaleur humide moindre de 20 degrés. Toutes les fois qu'on les change de serre pour les exposer à une atmosphère différente, il faut éviter soigneusement qu'ils ne reçoivent directement les rayons solaires pendant les premiers jours qui suivent leur déplacement. Le *Lisianthus russelianus* soumis à ces procédés de culture s'est couvert en juillet de jolies fleurs pourpres, qui se sont succédé sans interruption pendant trois mois.

AUDOT fils.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Sur le genre Fuchsia.

J'ai lu, monsieur, avec plaisir, l'article de M. J. de Jonghe sur le genre Fuchsia dans votre Revue horticole (1), et je viens vous faire part de quelques remarques additionnelles en cas que vous les jugiez dignes de paraître dans votre utile journal.

Premièrement je ferai connaître que ce joli genre de plante est sujet à beaucoup de synonymies, car moi-même j'ai reçu la même plante sous quatre noms différents. En faisant donc connaître ici les synonymes de plusieurs espèces, je pense être agréable aux amateurs de ces belles fleurs.

Le *Fuchsia bellidifoliata* porte encore le nom de *rosea alba*, *albiflora*, et *belliana.* — Le *F. conspicua arborea* porte encore le nom de *prince of Wales, Eliot.* — le Fuchsia *magnifica* est le même que le *F. insignis* et *Elvira.* — Les *F. mirabilis* et *invincible* sont les mêmes. — Les *F. Dalstonia* et *hybrida arborea* sont les mêmes. — Les *F. bicolor* et *pulcherrima* sont les mêmes. — Les *F. Dicksoni* et *mutabilis erecta* sont les mêmes. — Les *F. blanda* et *acuminata* sont les mêmes. — Les *F. grandis* et *Thinnyana* sont les mêmes.

Cette synonymie a été vérifiée chez moi, et il est à désirer que chaque cultivateur qui en remarquera d'autres dans ses localités, les fasse connaître par la voie de votre journal.

Je vous engagerai maintenant à indiquer les noms des plus beaux *Fuchsia* dignes d'être cultivés, et qui se trouvent déjà

---

(1) Article reproduit, page 8 de notre dernière livraison.

dans le commerce en France, quoique non mentionnés dans la liste de M. de Jonghe.

Fuchsia Audotii (de M. Salter de Versailles).
——— Aurantia (magnifiq.).
——— Blücher.
——— Brennus.
——— Chauvière.
——— Conqueror.
——— Clio (superbe).
——— Delicata (magnifique).
——— Edwarsii.
——— Flora (Harrisons).
——— Giantess.
Fuchsia Stormontii.
——— Sanguinea.
——— Middletonia.
——— Meteor (superbe).
——— Racemiflora surpass.
——— Splendissima.
——— Salterii.
——— Thibautii.
——— Chandleri (superbe).
——— Excelsa.
——— Floribunda magna (superbe).

Toutes ces variétés ont fleuri dans mon établissement, et je puis assurer que ce sont de magnifiques fleurs. Parmi les nouveautés reçues en automne 1843, le *F. Exoniensis* paraît être la plus remarquable ; la fleur est de première grandeur, les sépales d'un carmin superbe et la corolle bleu indigo à reflets satinés. C'est une magnifique acquisition.

Les *Fuchsia* reprennent très-bien de boutures, et ce sont celles faites de bonne heure au printemps, qui font les plus belles plantes pour la saison ; il n'est pas rare de les voir s'élever à 1 m. 60 et 2 m. dans le courant de l'été. Tous les amateurs qui n'auraient qu'un châssis à melons peuvent les multiplier à l'infini ; les boutures se coupent à la longueur de 10 à 12 centimètres, on les plante isolément dans des petits pots, on les enterre dans la couche, avec ou sans cloche ; en 15 jours ou 3 semaines on pourra déjà les rempoter en de plus grands pots ; en laissant pousser sans les pincer et en supprimant les pousses inférieures jusqu'à la hauteur de 30 centimètres, on fera de charmants petits arbrisseaux ; on peut aussi laisser les branches inférieures, la plante fait alors une pyramide très-régulière. Il est des variétés telles que le *Chandlerii* qui naturellement ne font que des touffes basses près de terre ; pour en avoir de petits arbres élevés, il est essentiel de les surveiller de près pour supprimer toutes les pousses inférieures.

Les *Fuchsia* se cultivent aussi avec beaucoup de succès en pleine terre ; pour cela on choisit une plate-bande abritée du soleil de 10 à 3 heures, on y prépare un mélange de terre ordinaire, terreau de couche et terre de feuilles. En mai, lorsqu'il

n'y a plus de gelées à craindre, on les y plante avec leur motte, de telle manière que ceux qui poussent le plus luxueusement, comme les *Loudonia*, *Curtisii*, *excels*, *gem*, *meteor*, *tricolora erecta*, *conspicua arborea*, etc., soient sur le derrière ; dans le milieu on mettra les plantes d'une croissance plus lente, *delicata*, *Blanch*, etc. ; sur les devants toutes les variétés basses, *Chandlerii*, *Devoniana*, *racemiflora*, *princeps*, *tricolor*, *rosea alba*, *splendissima*, etc.

Ces plantes demandent beaucoup d'humidité l'été ; en automne, si on ne veut se donner la peine de les remettre en pots, ce qui est difficile si les plantes ont pris de l'extension, on peut totalement les effeuiller et à l'approche des gelées, couvrir le sol d'une épaisseur de 15 centimètres de feuilles sèches, ou de mousse, et si l'hiver n'est pas trop rude, au printemps suivant ces plantes repousseront du collet des jets vigoureux. On aura eu soin, pendant l'été, de faire quelques boutures de chaque espèce, pour les hiverner à l'abri du froid ; ces plantes dont la plupart perdent leurs feuilles se conservent très-bien dans un cellier ou une cave bien aérée.

Je termine cet article, déjà trop long, en recommandant ce beau genre à tous les amateurs de belles fleurs de longue durée, et en leur assurant que c'est un coup d'œil charmant qu'un groupe de Fuchsia entremêlé de toutes les couleurs, du blanc, du carné, du rose, carmin, bleu, orange, pourpre, etc., ces couleurs le plus diversement disposées. ADOLPHE WEICK, *horticult.*

(*Revue horticole.*)

FRUITS NOUVEAUX.

POIRE FREDERICH DE WURTEMBERG. — Ce fruit nouveau est très-estimé. Sa chair est blanche et fine, fondante et parfumée. Cette Poire, dont la forme est parfaite, mûrit au commencement de septembre ; elle acquiert un coloris très-vif et agréable. L'arbre est vigoureux et fertile ; il prospère également bien, soit en plein vent, soit en pyramide, soit en espalier. Son bois est très-lisse, de couleur jaune verdâtre ; les yeux sont très-éloignés sur les rameaux, ce qui force à tailler long. Feuillage luisant.

Cet arbre est en multiplication dans les pépinières de M. Jamin, à Paris, et de M. Transon-Gombault, à Orléans. Prix variant de 1 à 2 fr., selon la force des sujets.

LA CULTURE ET LA PROPAGATION DES CALCÉOLAIRES

(*Calceolaria corymbosa Cav.* (1).

Le *Calceolaria corymbosa* est au nombre des plantes qui ont une grande propension à donner, par le semis, de nouvelles variétés, ce qui contribue à en faire un objet de sollicitude pour les amateurs et les jardiniers; et en effet, lorsque le *Calceolaria* est bien cultivé, on peut le ranger parmi les plus belles plantes d'ornement.

Comme les soins à donner à cette plante présentent quelques particularités qui ne sont pas connues de tout le monde, nous avons cru rendre un service aux amateurs en leur communiquant une méthode de culture qui se base sur une expérience de huit ans, et en y ajoutant les perfectionnements qui sont depuis parvenus à notre connaissance.

Les Calcéolaires demandent une terre légère, médiocrement grasse et mêlée avec du sable, comme, par exemple, un compost mêlé de parties égales de terre de bruyère et de fumier de vache parfaitement décomposé. On prépare ce mélange en automne, et si la terre de bruyère ne contient pas assez de sable, il faudra en ajouter en quantité suffisante. Après avoir bien opéré ce mélange, on en forme un tas, qu'on retourne par deux ou trois fois pendant l'été, jusque vers l'automne, époque à laquelle on peut s'en servir, après l'avoir au préalable fait passer au crible.

Pour bien réussir dans la culture des Calcéolaires, une terre appropriée à la nature de cette plante est une des conditions principales; il faut que cette terre soit légère, poreuse et en même temps substantielle; si cependant elle est préparée d'après la méthode précitée, surtout si l'on prend du fumier de vache déjà consommé, elle ne sera pas assez excitante pour produire le grand nombre de fleurs qui fait précisément le mérite des Calcéolaires; nous conseillerons donc de suivre plutôt la méthode de M. Anderst, à Hanovre, qui se sert de fumier de vache frais pour composer sa terre, à la place de fumier consommé, qui

---

(1) Cet article sur la culture des *Calcéolaires* répond au désir qui nous a été exprimé par notre honorable abonné, M. H........ de H.....
(Note de l'éditeur.)

n'est plus autre chose que du terreau dépourvu en grande partie de ses facultés excitantes ; mais il est nécessaire que la terre reste au moins sept à huit mois préparée avant de s'en servir.

Beaucoup de jardiniers rejettent les fumiers animaux, croyant que les plantes en contractent la jaunisse, espèce de maladie qui s'annonce par une couleur pâle ou jaunâtre des feuilles, et qui a pour suite le dépérissement des plantes ; mais ce danger n'est point à craindre si l'on ne se sert pas du compost avant que le fumier se soit bien décomposé, ce qui a toujours lieu dans l'espace de sept à huit mois. D'autres horticulteurs cultivent leurs Calcéolaires dans de la terre de bruyère seule, ou dans du terreau provenant des vieilles couches ; mais, comme nous le disions tout à l'heure, par l'emploi de la terre de bruyère les Calcéolaires n'atteignent jamais le degré de développement et cette force qu'elles prennent dans le compost ; et quant au terreau des vieilles couches, on a trouvé que les fleurs n'y parviennent jamais au degré de beauté et de grandeur que leur procure le compost contenant du fumier de vache.

Les Calcéolaires se conservent en hiver en serre tempérée, à une température de deux à six degrés : les personnes qui n'ont pas de serre peuvent les placer dans une chambre non habitée. Beaucoup d'air et de lumière sont la condition principale de l'existence des Calcéolaires ; ainsi il faut les placer le plus près possible des fenêtres, et donner de l'air chaque fois que le temps le permet, la température extérieure ne fût-elle que de deux degrés. Cette mesure a pour but d'empêcher la propagation des pucerons, qui sont les ennemis les plus redoutables des Calcéolaires. Si, malgré cette précaution, les pucerons se multiplient de manière à faire craindre pour les plantes, il faudrait faire des fumigations avec de fort tabac, ce qui fera périr ces insectes promptement.

Au commencement d'avril, quand le temps commence à devenir plus doux, les Calcéolaires qu'on a conservées pendant l'hiver dans de petits pots, doivent être rempotés dans de plus grands. M. Anderst recommande de raccourcir à cette occasion la motte des racines, avant de les planter dans les nouveaux pots, sans cependant nous dire quel est le but de cette opération ; peut-être veut-il exciter par ce moyen la végétation de la plante ; mais nous croyons que la nouvelle terre dans laquelle on plante les Calcéolaires suffit pour exciter une végétation vigoureuse, et

qu'il n'est pas besoin à cet effet d'un moyen aussi violent que le retranchement des racines.

Vers la fin d'avril ou le commencement de mai, on porte les Calcéolaires qui, à cette époque, montrent déjà leurs tiges à fleurs, dans une bâche au jardin, ou bien on les place dans une division à part de la serre, seules ou parmi les Pélargonium. Tous les soirs on les asperge d'un peu d'eau, et pendant le jour on les abrite des rayons ardents du soleil en couvrant les châssis avec des nattes de paille ou de roseau. Celui qui veut placer ses Calcéolaires sur un gradin, doit choisir une place à l'abri du soleil du midi. En général, qu'on garde ses Calcéolaires en serre ou à l'air libre, il faut toujours les garantir d'un soleil trop ardent.

Après la floraison on rempote de nouveau ; on coupe, comme la première fois, les racines et on plante dans une nouvelle terre après quoi les plantes fleuriront une seconde fois.

On peut aussi planter les Calcéolaires sur une plate-bande dans le jardin ; mais si l'on en désire une belle floraison, il faut leur donner une terre semblable à celle que nous venons d'indiquer pour les Calcéolaires cultivées en pots. A cet effet, on ôte la terre là où l'on se propose de planter les Calcéolaires, à un pied de profondeur, on l'emplit du compost, et vers la mi-mai on y plante les Calcéolaires, d'après la hauteur de leur tige et leurs diverses nuances. Un parc de Calcéolaires ainsi disposé nous réjouira pendant tout l'été par ses belles fleurs.

Vers la mi-septembre, on ôte les plantes avec leur motte, on les met dans des pots auxquels on donne une place ombragée dans le jardin. Au bout de quatorze jours elles auront pris racine et recommenceront à fleurir.

La multiplication des Calcéolaires se fait ordinairement par boutures ; mais comme cette méthode de les propager offre des difficultés qui font qu'on ne réussit que rarement, nous conseillons de faire des marcottes.

Voici comment il faut procéder dans le marcottage des Calcéolaires :

Vers la fin du mois d'août ou au commencement de septembre, on ôte la terre du dessus des racines (à peu près un pouce), en ayant soin de ne pas les léser ; on remplace ensuite la terre ôtée par du sable blanc, de manière à ce que le pied des jeunes pousses soit tout à fait enterré dans le sable ; on tient ce sable

constamment humide. Si les pots, ainsi arrangés, sont placés dans un lieu tempéré et à l'abri du soleil du midi, les marcottes prendront racine au bout de trois à quatre semaines; alors on les sépare de la plante mère, et on les plante séparément dans de petits pots, jusqu'au printemps, où l'on procède d'après la méthode indiquée.

La propagation par graines est facile. Il faut que la terre dans laquelle on sème soit tamisée, mais de la même composition que le compost indiqué. Quelques-uns ont proposé de semer dans de la terre de bruyère, mais les jeunes plantes y restent chétives, ce qui influe défavorablement sur la vigueur et la beauté des plantes futures. Quand on possède une serre, on sème en février, alors que les jours commencent à allonger; mais celui qui est obligé de placer la terrine ou caisse dans sa chambre, doit attendre jusqu'en mars, afin de pouvoir donner aux jeunes plantes l'air qui leur est indispensable, comme il a déjà été dit. On a soin de ne pas laisser se dessécher la terre dans laquelle on a semé, en évitant toutefois l'excès d'humidité; on repique les jeunes plantes quand elles ont quatre ou cinq feuilles, et l'on observe à leur égard les mêmes soins que nous avons indiqués plus haut pour les plantes adultes.

Sch.

NOUVELLES ORCHIDÉES.

1. *Acrides affine*. — *Botan. Mag.*, t. 5049.

Cette plante a été trouvée par le docteur Wallich sur les montagnes du Népaul, aux environs de Shépore, et dernièrement aussi par M. Roxburgh à Silhet. M. Wallich en a envoyé plusieurs échantillons au jardin royal de Kew. Les nombreuses fleurs se développent sur une tige de six à huit pouces de longueur et pendante. Chaque fleur a un pouce de diamètre; les pétales carminés sont tachés de rouge foncé; le labelle orné d'une ligne rouge foncé au milieu. Cette belle plante développe ses fleurs en avril.

2. *Dendrobium Ruckerii*. — *Bot. Reg.*, t. 60.

Cette orchidée a été découverte par M. Cuming aux Philippines. Les fleurs ont à peu près deux pouces de diamètre; après leur parfait épanouissement, la face interne est d'un beau jaune nanquin, tandis que le revers en est blanc. Le labelle est d'un

jaune d'orange foncé portant une tache blanche oculaire au milieu; une lisière brunâtre garnit le bord de sa face interne, le bord extérieur est rouge. Elle a fleuri en février chez M. Sigismond Rucker-Esq.

3. *Mormodes aromaticum*. — *Bot. Reg.*, t. 56.

Le *M. aromaticum* ressemble beaucoup au *M. pardinum*, mais il est plus petit, a des feuilles plus courtes et produit beaucoup moins de fleurs. Les diverses parties de fleurs sont plus petites et diffèrent aussi par la couleur. Le *labellum* de *M. pardinum* a la même forme que les pétales, mais il est divisé en trois lobes et tient à la corolle par le moyen d'une espèce de petite tige qui manque dans le *M. aromaticum*. Cette plante est originaire du Mexique, d'où elle a été introduite en Angleterre il y a quelques années; elle n'est pas fort belle, mais elle est intéressante pour l'amateur, à cause de l'odeur de vinaigre aromatisé qu'elle exhale. Les fleurs sont marquées de taches couleur de chocolat, sur un fond blanc verdâtre.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Groseillier a fleurs blanches. *Ribes albidum*. Arbrisseau s'élevant de 1 mèt. 50 à 2 mètres, offrant le même port que le *Ribes sanguineum*, mais à grappes plus étendues, plus nombreuses, inclinées; feuilles à trois lobes réguliers; fleurs d'un blanc délicat, disque rose. Placé près des groseilliers à fleurs rouges, il fait un charmant contraste. Il se cultive et se multiplie comme le *R. sanguineum*. Cette variété a été obtenue de graines en Ecosse. Elle est à Paris, chez M. Rifkogel, et chez M. Thibaut.

MÉLANGES.

Clérodendron à fleurs éclatantes. — *Clerodendrum splendens*, famille des Verbenacées de Ad. Brongniart.

Arbuste grimpant, toujours vert, s'étendant à quatre mètres; tige et rameaux glabres, *feuilles* grandes, ondulées, pointues, subcordées à la base; en février et mars, *fleurs* en panicules nombreuses, terminales, corymbiformes; *calice* à cinq divisions souvent inégales; *corolle* à cinq lobes, à limbes d'un beau rouge éclatant; quatre *étamines* droites, beaucoup plus longues que le

style et se courbant vers le centre de la fleur au moment de la fécondation; *stigmate* bilobé.

Ce charmant *Clerodendrum* est une des plus gracieuses acquisitions faites depuis quelques années parmi les arbrisseaux grimpants de serre chaude. On en doit l'introduction en Angleterre à M. Whitfield, qui l'envoya de la colonie africaine de Sierra-Leone en 1839. Ce voyageur remarqua que les pieds du *C. splendens,* dont les racines se trouvaient abritées des rayons solaires par les arbres environnants, élançaient leur tige jusqu'à quatre mètres; tandis que ceux dont le pied se trouvait entièrement exposé à l'action du soleil ne s'étendaient jamais à plus d'un mètre.

L'individu qui est l'objet de notre description végète au Jardin des Plantes de Paris, à l'angle d'une bâche de la serre chaude, dans un encaissement de 50 centimètres carrés et de 65 centimètres de profondeur; il est cultivé dans un mélange d'un tiers de terre de bruyère et deux tiers de terre franche. Durant les mois de février et mars, ce pied a porté vingt-cinq panicules de fleurs, dont on a l'espérance d'obtenir des graines mûres. Pendant tout le temps de la végétation de cet arbuste, on l'arrose copieusement; la mouillure, quoique moins abondante, ne doit pas cesser même lorsque la végétation est arrêtée. — Multiplication facile de boutures de rameaux sous cloche.

Centropogon fastuosus.

Cette jolie plante de serre chaude possède deux propriétés qui la recommandent aux amateurs : sa facilité à reprendre de boutures faites sous cloche en terre de bruyère, et l'abondance de sa floraison. Ses fleurs sont d'une nuance rose satinée fort délicate. Ses caractères botaniques sont ceux du genre *Lobélia*, dont elle a été détachée.

La plante dont nous nous occupons a fleuri chez M. Chauvière pendant plusieurs mois de suite.

Au Jardin des Plantes on cultive le *C. fastuosus* dans la serre chaude; on lui donne un mélange de terre franche, de terre de bruyère et de terreau par parties égales. Cett plante ne demande que des arrosements modérés. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Le *C. fastuosus* a fleuri pour la première fois en Europe dans les serres du Jardin Botanique de Bruxelles, en 1841, et a été décrit sous ce nom par M. Scheidweiler dans le *Journal Universel d'Horticulture* de Berlin.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Phlox Drummundii.

Un membre du Cercle général d'horticulture, M. Etienne Coulon, jardinier à Saint-Mandé, a présenté, à l'une des dernières réunions de la Société, un bouquet magnifique de fleurs du *Phlox Drummundii* et de ses variétés. On sait que celles-ci sont aussi nombreuses que jolies ; aucune ne le cède au type, lequel est une plante herbacée, à rameaux velus et diffus, s'élevant à la hauteur de 50 à 60 centimètres. Traité comme plante annuelle, c'est-à-dire semé chaque printemps, le *Phlox Drummundii* donne des fleurs une partie de l'été. On sait combien elles sont gracieuses et variées dans la teinte qui colore leurs pétales : du rouge vif au rose tendre, du pourpre foncé au violet clair, les nuances sont graduées à l'infini. Avoir des fleurs en été, il n'y a rien que de très-commun : mieux vaut en obtenir en hiver ; c'est positivement ce que l'on peut faire avec le Phlox qui nous occupe. Loin d'être délicat et d'exiger le châssis en hiver, comme le dit l'*Almanach du Bon Jardinier*, le *Phlox* de *Drummond* est assez rustique lorsqu'il est fort ; il passe facilement l'hiver dans une simple orangerie ou dans un appartement, où il se couvre de fleurs pendant deux ou trois mois de la mauvaise saison. C'est alors une *mère féconde* pour les fleurs coupées ; ce sera la ressource de toutes nos bouquetières, lorsque Messieurs les fleuristes voudront bien se donner la peine d'en conserver quelques fortes touffes dans leur orangerie ou serre tempérée, car ce Phlox craint l'humidité. Il veut une terre légère, dans laquelle on fera entrer une moitié ou trois quarts de terre de bruyère ; quelques variétés délicates exigent la terre de bruyère pure et une exposition ombragée en été. Si on se propose de jouir des fleurs de ces Phlox en hiver, il faut les exciter à fleurir de bonne heure en été (mai et juin), puis les laisser souffrir jusqu'en septembre, en les arrosant rarement et en les exposant au grand air. C'est ainsi que les touffes s'aoûtent et acquièrent une consistance ligneuse qui leur permet de supporter plus facilement les influences climatériques, et surtout l'humidité constante de l'automne. Au commencement de septembre, on fait le rempotage ; on rajeunit la plante en supprimant les tiges mortes ou fatiguées ; on arrose copieusement chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Les plantes mettent à profit les soins dont elles sont l'objet à cette époque : elles se fortifient, prennent de l'accroissement, et donnent d'a-

vance l'assurance d'une ample floraison pendant l'hiver, si on a le soin de les placer dans un lieu bien éclairé, à une température de 8 à 9 degrés, qui peut sans danger descendre jusqu'à 4 et même 3.

Le *Phlox Drummundii* se multiplie aussi de boutures au printemps ; elles reprennent facilement. V. Pt.

(*Journal français d'Hort. prat.*)

Cire végétale.

M. Sigaud, médecin de l'empereur du Brésil, a adressé à l'Académie des sciences des échantillons de cire végétale qui lui ont été envoyés de Rio-Janeiro. Ce produit, qui porte le nom de *canauba*, provient d'un palmier qui croît en abondance dans les provinces du nord du Brésil, notamment dans celle de Ceara ; M. Manuel du Camara a nommé ce palmier *Corypha cerifera* (porte-cire) ; au Brésil, on retire, des feuilles de ce palmier, une cire végétale qui, mêlée à celle des abeilles, sert à différents usages domestiques ; les feuilles sont utilisées pour couvrir les maisons et faire des corbeilles ; les tiges, pour fermer les enclos de pâturages des troupeaux de chevaux et de bêtes à laine. Cette cire possède les mêmes propriétés que la cire des abeilles ; Brande l'a étudiée en Angleterre, et les essais exécutés soit dans ce pays, soit au Brésil, pour s'assurer si cette substance était propre à la combustion sous forme de bougies, ont réussi parfaitement. En y ajoutant un huitième de suif, on l'empêche d'être cassante ; mêlée à un quart de cire d'abeilles, elle donne des bougies d'excellente qualité. Il paraît que les Anglais se sont déjà emparés de ce produit inconnu parmi nous. M. Sigaud envoie également des échantillons d'une cire végétale nommée *ocuba*, provenant d'un arbuste qui croît en abondance dans la province de Para et à la Guyane française. Ce produit ressemble beaucoup à celui que M. de Humboldt a décrit sous le nom de cire *ibucuiba*, et dont M. Sigaud présente aussi des échantillons. Une commission est chargée de les examiner. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Société des Concombres.

Nous ne quitterons pas les Sociétés d'horticulture sans dire un mot à nos lecteurs de la distribution de prix que vient de faire

avec beaucoup de solennité la Société des Concombres (*Cucumber Society*) d'Ypswich, comté de Norfolk, en Angleterre. Le plus beau concombre, présenté au concours par M. Latter, a obtenu un prix de 100 francs. A la suite d'un somptueux repas, auquel ont pris part les exposants et leurs amis, M. Wild, secrétaire de la Société des Concombres, a exprimé le vœu de réunir en congrès tous les amateurs de concombres de la Grande-Bretagne. « Je proposerai à cette assemblée, a dit M. Wild, d'admettre sans frais, dans une salle qui n'aurait pas d'autre destination, les concombres exposés par des horticulteurs ayant obtenu des premiers prix pour cette culture. »

Pour bien comprendre l'importance de la proposition de M. Wild, il faut se rappeler que rien n'est gratuit en Angleterre ; on paie pour voir une exposition des produits de l'horticulture ; on paie aussi, et même fort cher, le droit d'y exposer, même quand on se met sur les rangs pour un concours. L'exemption des frais de cette nature serait donc une récompense d'une certaine valeur en même temps qu'un encouragement donné à la culture des concombres, dont nos voisins d'outre-Manche font un cas particulier.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LILLE.

Deux génies méconnus, les sieurs Chrysostôme Balme et François Arnol, sont prévenus d'escroqueries : et pourquoi donc, mon Dieu? Possesseurs de recettes admirables et de produits merveilleux de la nature, ils ont voulu faire participer l'humanité aux trésors qu'ils ont découverts.

La spécialité des nommés Balme et Arnol est surtout la vente de plantes étrangères portant des fleurs et des fruits extraordinaires.

On sait que M. Alphonse Karr, l'horticulteur le plus distingué de la littérature, ou le littérateur le plus spirituel de l'horticulture, a signalé plusieurs fois les romanciers modernes comme publiant de la nature une nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Dernièrement encore, à côté de l'*œillet bleu*, que M. Jules Janin a cru voir dans le jardin d'un

fleuriste, il plaçait l'*azalea* qui *grimpe* dans les livres de M. de Balzac, et les *chrysanthèmes bleus* qui s'épanouissent dans le roman *Consuelo,* de madame Dudevant. « Ces écrivains, disait-il, ont remarqué qu'il y a peu de fleurs bleues, et que la plupart de celles auxquelles a été accordé le privilége de cette magnificence sont des fleurs des champs. Ils ont songé à réparer cette parcimonie que Dieu a montrée de la couleur de son ciel. Vénus teignit de son sang la rose qui jusque-là avait été blanche ; c'est du sang de Pyrame et de Thisbé que le mûrier prit la teinte rouge de ses fruits : c'est dans leur encrier que madame Dudevant et M. Janin ont trouvé la couleur bleue qu'ils accordent aux chrysanthèmes et aux œillets. »

Qu'aurait dit M. Karr s'il avait eu entre les mains le catalogue de Balme et Arnol, où l'on voit figurer les plantes suivantes, et dont la rédaction est due à deux amateurs :

L'Ambassadeur des quatre puissances, qui monte à 2 mètres de hauteur, et qui donne plus de 500 fleurs doubles, toutes de différentes couleurs.

L'Arc-de-Triomphe, qui donne quatre tiges bien proportionnées, où il y a une masse de fleurs sur chaque, et une couronne sur celle du milieu, qui a 50 centimètres de diamètre, d'un beau bleu céleste.

La *Serpentaire unique,* d'un beau vert, dentelée et plissée.

La *Fleur des dames,* qui garnit tout un pavillon de fleurs et de feuilles, odeur de jasmin, trois couleurs : bleu, vert et rouge.

Le rosier bleu, cœur rose. — Le rosier jaune, cœur violet. — Le rosier blanc, cœur bleu. — Le rosier rose, cœur bleu. — Le rosier de la reine des fleurs, 200 roses doubles, rouge écarlate à cœur blanc.

La *canarine,* plante toujours verte, qui fleurit en hiver et en été ; la fleur est absolument faite comme l'oiseau le serin ! 12 variétés.

La rose à dix-sept couleurs. — La rose à sept étoiles.

L'*œillet monstrueux,* ayant 30 centimètres de diamètre, reste 9 mois en fleurs, de 14 nuances.

Oignon du Grand Gloria, qui donne quatre fleurs doubles imitant la rose à fleurs blanches et violet-bleu panachées, se met dans un vase, sur la cheminée, plein de terre.

Le cerisier nain ; huit cerises pèsent un demi-kilogramme ; on peut le mettre en pot ou en pleine terre.

Le pommier nain reinette, de Sibérie, donnant des pommes pesant un demi-kilogramme; on peut conserver son fruit pendant deux ans. Ce pommier ne se plante qu'en pot ou en caisse.

Le poirier de bon chrétien, venant de la Romanie, produisant des poires pesant 365 grammes, à peau bleue; fruit très-sain, goût délicieux, se conserve pendant trois ans.

La vigne céleste ou le raisin monstre, à 65 grammes le grain, ou à 5 à 6 kilogrammes la grappe.

Choux-fleurs d'Angleterre, se conservant deux années, et pesant 10 à 12 kilogrammes.

Asperges de Naples, d'un mètre de longueur et de quatre centimètres de tour.

Un catalogue ne prouve rien, dira-t-on; aussi les sieurs Balme et Arnol sont-ils porteurs d'un album, *fait en Hollande, à La Haye, le* 15 *janvier* 1843, où toutes ces plantes merveilleuses sont représentées au naturel, avec les couleurs les plus vives et les plus variées. Après tout cela, comment ne pas croire à leurs brillantes promesses? comment ne pas profiter de cette occasion unique?

Vous pensez peut-être que nos deux escrocs ont choisi Tourcoing pour centre de leurs opérations; eh bien! pas du tout! c'est à Roubaix, c'est dans la ville du progrès et des lumières qu'ils ont cherché leurs dupes, et, je le dis à regret pour l'honneur botanique de Roubaix, ils ont pleinement réussi. Leur catalogue, et surtout leur album, ont enflammé l'imagination des horticulteurs de la ville industrielle; mais, malheureusement, ils n'ont pas tardé à reconnaître qu'au lieu des fleurs rares, des plantes incomparables qu'on leur avait fait payer fort cher, ils n'avaient acheté que des plantes d'*oseille*, de *pissenlit*, d'*endive*, de *plantain*, et autres très-peu rares.

A l'audience, les prévenus croient encore à la vertu de leurs plantes et de leurs graines, qu'ils ont acquises de marchands inconnus.

Comme on le pense bien, le tribunal n'a pas admis ce système; et en déclarant les deux prévenus coupables d'escroquerie, il a condamné Balme à un an et un jour d'emprisonnement, et Arnol à six mois de la même peine.

(Extrait du *Journal de Lille*.)

Nouvelles horticoles.

Les progrès de l'horticulture sont rapides et remarquables dans toutes les directions ; chaque jour nous avons à en signaler quelques-uns. L'homme ignore encore, pour ainsi dire, le pouvoir que Dieu lui a donné de modifier la création pour ses besoins et ses plaisirs. Sans sortir du domaine de l'horticulture, deux voies encore peu battues s'ouvrent à des séries incalculables d'essais du plus haut intérêt : le croisement des races végétales par la fécondation artificielle et l'association des végétaux par la greffe.

L'un des hommes de France qui s'occupe le plus activement des applications possibles de la greffe, M. le docteur Bretonneau, de Tours (Indre-et-Loire), vient d'être reçu membre honoraire du Cercle général d'horticulture. M. Leséble, vice-président du Cercle, y a lu dernièrement un rapport sur les jardins de M. Bretonneau. L'on voit dans ces jardins les effets les plus singuliers de diverses greffes déjà connues et pratiquées ; un genêt blanc greffé sur un vigoureux cytise a pris le développement d'un saule pleureur ; des chionanthus greffés sur des frênes ont pris de très-grandes dimensions ; mais voici le résultat le plus digne d'attention :

Les greffes du lilas sur le frêne reprennent, sans pouvoir tenir plus d'un an ou deux. Ne pouvant vaincre cet obstacle, M. Bretonneau a réussi à le tourner. Divers essais lui ont démontré que le josikæa reprend sans difficulté sur le frêne ; or, le lilas de toute espèce reprend sur le josikæa, de sorte que, par cet intermédiaire, M. Bretonneau s'est donné des lilas d'espèces de choix végétant admirablement sur des frênes.

En suivant cette méthode, on peut espérer, dit M. Leséble, de voir un jour nos promenades ornées de frênes portant des têtes de lilas aussi fortes que des têtes d'ormes. Ce serait là une admirable conquête : et combien d'autres du même genre auxquelles personne n'a encore songé ! (*Le Jardin et la Ferme.*)

Établissement d'horticulture de Geest-St.-Remy, lez-Jodoigne. — Cet établissement, dirigé en personne par M. Bivort, son propriétaire, se distingue particulièrement par le bon choix de ses arbres fruitiers. Vers la fin de l'année courante, ou au commencement de 1845, les amateurs pourront s'y procurer

quarante sujets greffés de la poire dite *Triomphe de Jodoigne,* dont nous avons donné la description dans la première année de notre publication, et plusieurs autres fruits des meilleures espèces.

Nous remarquons dans le catalogue de cet établissement, parmi les poiriers, la ***Belle Sieulle***, la ***Beurré Gens,*** la ***Beurré Lombard,*** la *Camerline,* la ***Fondante Spence,*** la ***Double Philippe,*** la ***Reine des Belges,*** etc.

Indépendamment des poiriers, M. Bivort offre aux amateurs un choix des mieux assortis d'arbres fruitiers de toute espèce, des meilleures qualités, et à des prix extrêmement modérés. Le catalogue est envoyé franco aux personnes qui en font la demande par lettre affranchie.

— L'établissement de M. Jacob-Makoy, à Liége, l'un des plus riches de l'Europe en plantes de serre rares et nouvelles, offre en ce moment en souscription le Camellia *Baronne d'Udekem,* fleur moyenne, pleine, les pétales entiers et d'une imbrication parfaite, couleur saumon vermillonné et bronzé, avec une ligne blanche grisâtre métallique au centre de chaque pétale (ces nuances garanties constantes).

M. Jacob-Makoy a acquis toute l'édition de ce Camellia au prix de 2,500 fr., et l'offre en souscription à raison de 75 fr. un bel exemplaire d'un pied au moins, 125 fr. un fort, et 200 fr. un beau buisson.

C. commensa. Par son port et son feuillage, le Commensa ressemble au Donkelaari duquel il provient, mais il en diffère par sa fleur qui est d'une bonne dimension, de couleur rose vif quelquefois panaché de blanc et dont les pétales, au nombre de 60 à 70, sont arrangés avec une symétrie qui ne se rencontre dans aucun autre Camellia, même le Henri de Favre, *cœlestina, imbricata,* etc. ; le prix de la souscription est de 25 fr. pour une bonne plante et 50 fr. pour une forte.

Lorsqu'il y aura 50 lots retenus de celui-ci et autant de Baronne d'Udekem, la distribution en sera faite scrupuleusement, et M. Makoy s'engage à ne point en vendre ni donner avant l'expiration d'une année, à dater de l'époque de la livraison.

—

BIBLIOGRAPHIE.

M. J. de Jonghe, de Bruxelles, à qui nous devons une *Monographie du genre Cyclamen* que nous avons annoncée et recommandée il y a peu de temps, vient de publier une *Monographie du Pélargonium* (1), qui est sans contredit ce que nous avons de plus complet sur ce genre de plante, car le volume ne comprend pas moins de 144 pages grand in-18.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un prochain numéro; en attendant, nous dirons que le nom de l'auteur peut tenir lieu de toute autre recommandation.

M. Scheidweiler nous prie d'informer nos lecteurs qu'il décline toute responsabilité relative à l'insertion de l'article *sur la culture des roseaux*, inséré p. 24, et que nous avions emprunté au journal de M. Paquet pour compléter notre dernière livraison.

— Nous informons nos lecteurs agronomes qu'ils peuvent se procurer, moyennant 3 fr., la Méthode de fabrication des engrais qui a rendu célèbre dans toute l'Europe le nom de M. JAUFFRET. Les succès obtenus dans notre pays par l'application pratique de ce système nous dispensent d'autres détails. (*Voir aux annonces.*)

---

(1) Au bureau du Journal, prix 2 francs.



Oncidium Polychromum. Sch.

PLANTES NOUVELLES OU RARES

QUI CROISSENT EN BELGIQUE.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Oncidium polychromum. Nob. du Brésil. Fausses bulbes lisses, comprimées, sillonnées diphylles; feuilles lancéolées pointues, marquées de nerfs longitudinaux en dessous. La hampe droite rameuse, multiflore, à rameaux dévariqués fléchis. Les divisions de la fleur sont égales, lancéolées, ondulées sur le bord et pointues. Labellum divisé en trois lobes, dont l'intermédiaire transversale, échancré, muni à la base d'une crête composée de cinq lobes linéaires; lobes latéraux plus petits et arrondis. Ailes du gynostème larges, aiguës et dentelées sur le bord. Anthère subliloculaire; masses polliniques deux, presque globuleuses.

Les feuilles de cette belle Orchidée, qui fleurit en ce moment dans les serres de S. M. le Roi, à Laeken, ont 15 pouces de longueur et 1 pouce de largeur; les bulbes ont 3 pouces de hauteur sur 2 de largeur; la hampe s'élève à trois pieds environ et produit des rameaux alternes et horizontaux; fleurs assez grandes, ayant 9 lignes à 1 pouce de largeur. Les divisions de la fleur d'un jaune-verdâtre maculé d'olive foncé; labellum blanc pur, lavé et strié de rose à la base; gynostème légèrement courbé en dedans, jaune d'or au sommet, ainsi que les ailes et l'anthère d'un beau pourpre clair; enfin le stygmate et les parties environnantes oranges.

Il y a fort peu d'Oncidium qui pourraient rivaliser avec celui que nous venons de décrire, sous le rapport de l'élégance et de la beauté de la fleur; on n'y remarque pas moins de sept couleurs différentes, ce qui nous a déterminé à lui consacrer le nom de *polychromum*; mais si cette plante se distingue par la beauté de sa fleur, il est à regretter que celle-ci soit sans odeur.

Elle fleurit environ trois mois consécutifs. Sch.

NOTICE SUR LA REPRODUCTION DES DAHLIAS PAR SEMIS.

(Suite; voir le N° 2, page 39.)

Nous avons vu que dans les Dahlias simples et semi-doubles il existe deux sortes de fleurs : celles de la circonférence et celles

du centre. Les premières sont ordinairement femelles ; cependant elles ne le sont pas toujours, car souvent leurs pistils avortent et par conséquent l'ovaire ne peut pas se transformer en graine. Quant aux fleurs du centre, elles sont, comme nous l'avons dit, hermaphrodites et elles devraient naturellement produire des graines ; mais un fait que celui qui s'est occupé attentivement du Dahlia ne peut ignorer, c'est qu'il n'en est pas toujours ainsi. Cela tient, paraît-il, à l'extrême variabilité de cette plante, qui fait que, par suite de la tendance naturelle qu'ont les fleurs à se métamorphoser ou à changer de forme, leurs pistils ou plutôt leurs stigmates avortent, ce qui en rend la fécondation impossible. Que l'on se figure, en effet, une des petites fleurs jaunes du centre à l'état métamorphosé! De corolle régulière à limbe quinquedenté qu'elle était d'abord, elle est devenue irrégulière, s'est fendue du côté interne, le limbe s'est amplifié et a pris la forme d'une languette plus ou moins roulée en cornet, au sommet de laquelle on remarque souvent encore les vestiges des cinq dents de la corolle primitive. Cet entraînement ou amplification de la petite corolle en languette, a lieu semble-t-il aux dépens des organes sexuels, surtout des anthères, car quoique celles-ci avortent toujours, il en reste le plus souvent les rudiments des pistils. Cependant, la métamorphose qui frappe les fleurons du centre, qui les soustrait aux influences de leur nature, n'atteint pas les fleurons de la périphérie : ceux-ci restent dans leur état naturel, et c'est ce qui fait que ces derniers produisent toujours, s'ils sont pourvus de pistils, de meilleures graines que les fleurons du centre; c'est ce qui fait aussi qu'ils sont plus aptes à être fécondés artificiellement que les premiers. Plusieurs observateurs habiles ont fait la même remarque. M. Lechner, dans la *Gazette des Fleurs,* dit à cet égard : « Une » expérience de plusieurs années m'a appris que les graines qui » se forment au pourtour de la fleur, donnent le plus grand nombre de fleurs doubles ; » et le révérend M. Kranz, à Neuland, qui a fait la même observation, s'exprime à ce sujet de la manière suivante : « Je n'avais d'abord fait aucune attention aux » observations de M. Lechner, je n'aurais même pu en vérifier » l'exactitude, parce que je n'avais jamais recueilli les graines de » la périphérie ; mais depuis, mes idées ont changé, non-seulement parce que j'attendais de ces graines des fleurs doubles, » mais parce que je m'en promettais de plus parfaites. Ce qui m'a » fortifié dans cette pensée, c'est que d'autres encore que

» M. Lechner, assuraient que les graines de la périphérie donnent » de meilleures fleurs que celles du centre (1). » M. Kranz assure avoir gagné du Dahlia *Msr. Lecharlier*, d'une fleur qui est fort double, 6 graines de la périphérie, mais il doute lui-même que ces graines soient le résultat de la fécondation artificielle qu'il a essayée d'y opérer. M. Kranz pense en général (et nous sommes de son avis), que la fécondation artificielle est à peu près impossible à effectuer dans les Dahlias, et que quand même elle réussirait on n'y gagnerait rien; il veut en conséquence que nous cherchions plutôt à favoriser la fécondation naturelle, car il est de fait que certaines espèces, dont les fleurs sont cependant extraordinairement pleines, produisent plus de graines que d'autres qui le sont moins, et donnent en outre comparativement plus de fleurs parfaites. C'est ce qui explique pourquoi un amateur qui cultive un petit nombre de Dahlias est souvent plus heureux dans ses semis que d'autres qui en cultivent des bonniers entiers. Voici une preuve, quoique insuffisante peut-être, de ce que nous venons d'avancer : *Clara Novello*,, *Coccinea perfecta*, *Cox rival revenge* (Harr) *Fireball*, *Hope*, *Hero of Navarino* n'ont rien produit chez M. Kranz ; *Andrew Hofer*, *le Comte de Paris* (Salter), *Modell of perfection* (Syred), *Non plus ultra* (*Widnall*), *Lecharlier*, ont produit peu de graines et des plantes de peu de valeur; *lady Woodhouse*, *Yellow défiance* et *Levisham rival*, au contraire, se sont montrés d'excellentes plantes mères. Il serait intéressant de rechercher les caractères indiquant les meilleures variétés pour la reproduction. Voici la méthode qu'emploie le révérend M. Kranz pour obtenir de ses Dahlias des graines bonnes à la reproduction. Il élève ses Dahlias en arbre comme on le fait en Belgique et ailleurs, mais il n'élague pas, parce qu'il juge cette opération inutile. « J'avoue, dit M. Kranz, que certaines » sortes, traitées de cette manière, me donnent moins de graines » parfaites, mais il n'en est pas moins certain qu'à l'égard du » plus grand nombre, il est indifférent si elles sont élaguées ou » non. » *Lecharlier*, par exemple, donne toujours des graines parfaites, quel que soit le nombre de ses fleurs. Il n'a du reste pas encore été constaté d'une manière évidente que ce soit né-

(1) La maison Ch.-L. Spiedel, à Hambourg, offre en vente des graines de 148 sortes de Dahlias, récoltées de la périphérie et fécondées artificiellement. Les parents sont-ils nommés??

cessairement les graines les plus parfaites qui produisent les plus belles variétés, cette propriété se trouve au contraire assez souvent en opposition avec l'expérience ; car en élaguant un Dahlia, nous ne savons pas vers quel point les nouveaux efforts que nous le contraignons à faire se dirigeront ; si ce sera vers les pétales, vers les organes reproducteurs ou vers les feuilles ; et comment serions-nous sûrs de ne pas produire un effet contraire à ce que nous nous proposons? Voici un des faits qui prouvent l'incertitude de nos observations.

M. Neuman a remarqué que le réceptacle, c'est-à-dire la partie sur laquelle les petits fleurons du Dahlia sont insérés, se redresse après la fécondation ; M. Kranz a observé, au contraire, que le réceptacle s'incline vers la terre, après que la fécondation a eu lieu, et il cite comme exemples : *le Comte de Paris* (Salter), *Fireball, Lady Middleton, W. de Weissenborn, Princess royal* (Horwood), *Miss Abbot* et d'autres, qui portent leur pédoncule droit. Nous pensons que l'observation de M. Kranz est plus conforme à ce qui se passe réellement dans la nature, bien que, d'un autre côté, on voie quelquefois des réceptacles inclinés qui sont dépourvus de graines. De là résulte que ceux qui pratiquent l'élagage dans l'intention d'obtenir des graines plus parfaites, agissent au hasard, et risquent de ne pas gagner en qualité ce qu'ils perdent sûrement en quantité.

Quelques-uns arrachent ou coupent une partie des fleurons avant la fécondation ; mais ce moyen est violent et doit nécessairement apporter de la perturbation dans le développement de l'ensemble de la fleur et en particulier dans celui de la graine ; il faut ici laisser agir la nature. S'il était possible, continue M. Kranz, de démontrer que les graines rétrécies, donnent les fleurs les plus belles et les plus parfaites, il conseillerait de couper les petites fleurs plutôt que de les arracher.

On reconnaît que la fécondation a eu lieu lorsque les fleurs se détachent spontanément de la jeune graine. Il arrive cependant assez souvent que les pétales restent engagés entre les écailles qui recouvrent le réceptacle et enveloppent la graine ; ce qui fait que si le temps est recouvert et pluvieux, les graines se détériorent ; comme à cette époque ils se sont déjà séparés de la graine, on peut alors facilement les arracher, mais, nous le répétons, c'est le seul cas où il soit permis d'ôter les pétales et encore faut-il agir avec la plus grande circonspection, car si le pétale n'était

pas encore parfaitement séparé de la graine, l'effort qu'il faudrait faire pour l'arracher séparerait, du moins en partie, la graine du réceptacle, ce qui aurait pour résultat sa détérioration inévitable.

Beaucoup d'amateurs cherchent à abriter contre la pluie et la rosée les réceptacles chargés de graines, par le moyen de cornets en carton, de pots à fleurs, de capsules en fer-blanc, etc.; mais ces auxiliaires sont fort inutiles et même nuisibles ; car si l'atmosphère reste pendant longtemps humide, non-seulement ils ne garantiront pas les graines de l'effet de l'humidité, mais en interceptant le courant d'air ils empêcheront le dessèchement des réceptacles. Que nos lecteurs se souviennent, du reste, que les réceptacles qui contiennent des graines, sont toujours plus serrés et penchent vers le sol, de sorte qu'il est difficile que l'eau de pluie puisse y pénétrer.

Nous disions tout à l'heure, qu'à l'égard du Dahlia il vaut mieux laisser agir la nature, pour en obtenir des graines donnant de bonnes variétés, que de se donner la peine stérile de la fécondation artificielle. Tous ceux qui n'ont pas un intérêt particulier à laisser le public dans l'erreur sont du même avis. Un amateur de Dahlias, qui cultive cette fleur depuis longtemps avec un zèle infatigable, ayant reconnu l'inutilité de la fécondation artificielle pour obtenir de bonnes graines, se borne à préserver celles-ci de la détérioration pendant leur maturation. Il épluche avec précaution les pétales à mesure qu'ils se dessèchent, en commençant par ceux de la périphérie : il fait cette opération le matin, parce que les pétales se séparent alors plus facilement de la graine.

Souvent on est obligé, à cause des gelées, d'arracher les tubercules des Dahlias avant que tous les réceptacles soient mûrs. Comme la quantité de graines qu'ils contiennent est considérable, et qu'il serait fâcheux de les perdre, nous conseillons de suspendre dans un grenier bien aéré les branches garnies de réceptacles non encore mûrs, ils y achèveront leur maturité et donneront de bonnes graines.

M. de Müller, à Wahren (Mecklenbourg-Schwerin), a fait l'intéressante observation, que le dessin d'une fleur ou la distribution de ses couleurs se reproduit, quoique souvent sous une forme différente, dans les jeunes plants provenus de semis. C'est ainsi que le *Picta formosa* a donné des graines qui ont produit des

jeunes semblables à la mère par rapport au dessin, mais offrant un coloris différent. Un autre, rose avec les bouts des pétales blancs, a produit des jeunes beaucoup plus beaux que la mère sous le rapport de la couleur. J'en possède d'autres, dit M. de Müller, issus de l'*Incomparable,* en écarlat, carmin, vermillon, pourpre foncé, brun-jaunâtre, chair-jaunâtre, jaune citron, etc., tous fort constants et ayant les bouts des pétales blancs.

Cette expérience de M. de Müller, vient à l'appui de l'observation que nous avons hasardée ci-devant : que pour obtenir des graines donnant des fleurs distinguées, il n'est pas nécessaire de tenter la fécondation artificielle; mais qu'il suffit de choisir comme plantes mères celles qui sont distinguées, soit par la perfection de la forme, soit par la vivacité du coloris ou la beauté du dessin.

Comme nous ne considérons pas encore cette matière comme tout à fait épuisée, nous nous promettons de tenir nos lecteurs au courant des nouvelles découvertes qu'on pourra faire dans la suite.
Sch.

SOINS A DONNER AUX OEILLETS AU PRINTEMPS.

Comme l'œillet compte parmi ses admirateurs beaucoup de personnes qui en ignorent la culture et les soins qu'il faut leur donner pendant la végétation en été, pour en obtenir non-seulement des fleurs parfaites mais aussi de bonnes marcottes, nous allons en indiquer les points principaux.

Lorsque les marcottes et les vieilles plantes ont été hivernées dans une bâche à l'abri de la forte gelée et des souris, ce qui se fait ordinairement à l'égard des bonnes espèces, on les plante en mars ou vers le commencement d'avril, sur une plate-bande préparée d'avance. Il n'est pas sans danger de planter trop tard, surtout lorsque les plantes ont déjà commencé à entrer en végétation, car il en résulterait deux inconvénients; savoir : si la plante est délicate et faible, elle fleurira, mais elle ne fera pas de marcottes; de sorte qu'on est en danger de perdre peut-être une des meilleures variétés ; si, au contraire, le pied est fort, ses fleurs seront plus petites qu'elles ne seraient devenues si l'on avait planté de bonne heure. Pendant la plantation on doit veiller à ce que la terre ne se détache pas des racines, et si, malgré toutes les pré-

cautions, ce malheur survenait, il faudrait couvrir la plante pendant deux ou trois jours avec un pot à fleur, qu'on aurait soin cependant d'ôter à l'entrée de la nuit (pour autant toutefois que le vent ne vînt pas du nord ou de l'est) ; sous cet abri les plantes reprendront facilement. Souvent il arrive que vers le printemps, au moment de la transplantation, les œillets sont garnis à la base de feuilles mortes ; c'est un grand inconvénient et le résultat d'un marcottage mal exécuté. Ces feuilles mortes, lorsqu'on les y laisse, se pourrissent par l'humidité de l'air et communiquent la pourriture au pied de l'œillet qui en dépérit. L'amateur qui en a l'habitude peut les arracher en tirant doucement de gauche à droite ; mais pour celui qui n'a pas assez d'expérience, il faut les couper avec un canif, ou mieux avec des ciseaux. Il va sans dire qu'on doit arroser après la plantation, et que l'arrosement doit être continué pendant plusieurs jours, avec la précaution cependant de n'arroser que le matin, si les nuits sont froides ; mais si le temps se radoucit et si les gelées de nuit ne sont plus à craindre, on arrose préférablement le soir. La manière d'arroser les œillets n'est pas indifférente : quelques-uns arrosent près des racines seulement, ce qui fait que la terre se durcit près du pied de l'œillet, où elle devrait cependant être ameublie ; il vaut donc mieux arroser avec l'arrosoir muni de sa pomme, afin de faire participer les feuilles et la terre d'alentour au bienfait de l'arrosement. Comme l'œillet est une plante qui ne demande pas beaucoup d'humidité, l'arrosement ne devient pas souvent nécessaire, s'il est une fois en pleine végétation ; si cependant la sécheresse continuait, il faudrait arroser tous les jours, afin que les œillets ne se flétrissent pas faute d'humidité, car c'est une des particularités de cette plante, de ne plus reprendre, ou de reprendre fort difficilement, lorsqu'elle s'est une fois flétrie par suite d'une trop grande sécheresse. D'un autre côté, il n'y a pas lieu de craindre pour les œillets si les pluies se prolongent, car l'humidité surabondante qui nuit tant aux œillets cultivés dans des pots, ne fait aucun tort à ceux qui sont en pleine terre. Les sarclages et la destruction des mauvaises herbes sont de rigueur pour obtenir de belles fleurs des œillets. Le sarclage doit se faire avec les précautions nécessaires afin de ne pas léser les racines.

Lorsqu'on aura reçu de nouvelles sortes provenant d'une collection cultivée en pots, il faudra leur donner des soins tout particuliers. Dans ce but, on renoncera aux fleurs à la première

année, en coupant la tige dès qu'elle montre de la disposition à monter. En renonçant ainsi aux fleurs pour cette année, on obtient l'avantage, que du pied de la plante pousseront deux à quatre jets vigoureux, qu'on pourra marcotter, tandis qu'en laissant monter la tige, la plante ne fleurira qu'une seule fois et dépérira ensuite sans avoir fait de marcottes. C'est en négligeant les précautions indiquées qu'on a perdu souvent quarante sur cinquante nouvelles marcottes.

Dès que les tiges ont commencé à monter, on les attache à un soutien droit et uni, toutefois en ne serrant pas trop les liens, ce qui empêcherait les tiges de monter droit. Il arrive souvent que plusieurs ou la plupart des pousses latérales se disposent à monter comme la tige centrale, ce serait un grand inconvénient qui nous ferait perdre les meilleures marcottes; pour y obvier, on retranche ces tiges, en les coupant au milieu du second nœud; elles pousseront alors de nouveaux jets, qui ne monteront pas. Pour gagner de grandes fleurs, on ne laisse à la tige que quatre ou cinq fleurs; tous les boutons qui poussent latéralement à la tige doivent être supprimés.

SCH.

(*La suite au prochain numéro.*)

QUELQUES NOUVELLES AURICULES PROVENUES DE SEMIS, EN 1844.

Nº 62. *Camene*. Brun foncé velouté, liseré de brun clair; œil rond, jaune d'or foncé; tige forte, feuille ovale entière. La fleur ayant beaucoup de corps est d'une longue durée.

28. *Pline*. Disque jaune d'ocre nuancé de brun foncé; œil grand et rond; tige forte; feuille dentée.

37. *Clio*. Disque gris de lin nuancé de pourpre foncé; œil blanc et rond; feuille crénelée; tige un peu flasque.

26. *Couronne de Brabant*. Disque jaune citron, brillant, nuancé de brun foncé velouté; œil jaune, grand et rond, forme parfaite; feuille entière. C'est une des fleurs les plus parfaites qui existent.

32. *Hypodame*. Rouge nuancé de brun d'acajou; œil grand, rond, jaune pâle; tige forte, ombelle bien fournie; feuille entière.

53. *Nitocrès*. Disque couleur de brique, nuancé de carmin

foncé, velouté; œil rond, jaune d'or; belle forme; feuille dentée spathulée. Fleurit longtemps.

71. *Hortense.* Disque rose tendre nuancé de cramoisi pur; œil jaune rond; tige forte; ombelle parfaite; feuille ovale dentée.

15. *Arsinoë.* Cramoisi velouté liseré de cramoisi clair; belle forme; œil rond, jaune de soufre; feuille entière.

74. *Cassius.* Disque violet clair nuancé de pourpre foncé velouté; œil jaune, un peu anguleux; tige droite; feuille ovale, crénelée.

63. *Surprise.* Disque jaune d'or nuancé de brun foncé velouté; œil jaune, grand et rond; les fleurs sont d'une forme parfaite et de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Comme l'ombelle est trop fournie, il faut, si l'on veut longtemps jouir de la beauté de cette fleur, en supprimer quelques boutons, sans cela les fleurs se couvriront les unes les autres.

13. *Néréide.* Disque pourpre-cramoisi foncé uni; œil jaune, grand et parfaitement rond; feuille ovale dentée. La fleur n'est pas grande, mais elle se distingue par sa forme parfaite. Une des ombelles était garnie de fleurs roses nuancées de cramoisi.

47. *Euridice.* Disque couleur fleur de pêche nuancée de cramoisi foncé; œil rond, jaune pâle; feuille ovale dentée; tige droite, ombelle riche.

25. *Antenor.* Disque bleu clair nuancé de pourpre-bleuâtre foncé velouté; œil jaune pâle; feuille allongée entière. La fleur est très-grande et a une forme parfaite; la tige est forte. Ce qu'il y a de particulier dans cette fleur, c'est que les divisions du limbe ne sont pas échancrées, comme cela a ordinairement lieu dans les auricules liégeoises. Cette échancrure, que les connaisseurs regardent comme le principal caractère distinctif entre les auricules liégeoises et anglaises, je l'ai toujours considérée comme une imperfection qui défigure même la plus belle fleur, lorsqu'elle est trop profonde. Je regarde donc *Antenor* comme une des auricules les plus parfaites, et la destine au rôle de plante mère.

49. *Valérie.* Disque rouge de brique vif nuancé de brun d'acajou; œil jaune poudré; belle tige, beau bouquet; feuille ovale crénelée. Cette fleur produit beaucoup d'effet par son coloris peu commun.

77. *Galathée.* Brun foncé velouté liseré délicatement d'aurore; œil jaune d'or parfaitement rond; fleur petite, mais d'une forme

parfaite ; feuille spatulée. Cette fleur est vraiment magnifique ; j'espère que l'année prochaine elle deviendra plus grande.

92. *Romeo*. Disque pourpre clair nuancé de pourpre foncé velouté ; œil jaune et rond ; feuille ovale crenelée. La fleur est petite, mais la plante étant encore faible, il est à croire qu'elle deviendra plus grande.

75. *La modeste*. Disque couleur de chair nuancée de cramoisi sale velouté ; œil grand, rond, jaune pâle ; feuille entière. Cette fleur provient de la même plante mère que le n° 15, dont elle se distingue par la nuance. La forme de ces fleurs ne laisse rien à désirer, mais les jeunes plantes qui en proviennent ont le défaut de ne pas en donner de plus grandes par les semis : c'est pour cela que je n'en récolterai plus de graines.

SCH.

COUP D'OEIL

SUR L'HORTICULTURE CONTEMPORAINE.

Les jardins et le jardinage changent de forme et d'aspect de siècle en siècle en Europe. Tandis que l'immobile Orient, qui pourtant n'avait pas pu concevoir le parfait bonheur, la félicité céleste, ailleurs que dans un jardin, conserve l'antique confusion de ses bosquets où Sémiramis revenant au monde, en admettant qu'elle ait existé, pourrait se croire chez elle, l'Europe subit périodiquement, pour ses jardins, l'empire de la mode.

Les jardins géométriques, ornés avec profusion de monuments de sculpture et d'architecture, avec leurs longues lignes droites et leurs compartiments symétriques solennellement ennuyeux, ont régné despotiquement sur l'Europe sous le nom de *jardins français*.

Les jardins anglais, imités des Chinois, ont eu leur tour ; les Français, en Egypte, avaient établi un Tivoli au Caire, dans les bosquets de Mourad-Bey, convertis en *jardin anglais*.

Aujourd'hui, après une longue suite d'années de paix générale en Europe, dont, grâce au ciel, rien ne fait présager le terme, les jardins de tous les styles, de toutes les dimensions, se sont modifiés, améliorés, multipliés de toutes parts. On a vu récemment en Allemagne des villes fortes compter assez sur la paix pour

jeter les bastions dans les fossés, et s'entourer d'une riante ceinture de bosquets.

En France, si les grandes fortunes moins communes qu'en Angleterre et les libertés municipales moins bien comprises qu'en Allemagne, rendent plus rares les grands jardins publics et privés, par compensation, il faut le reconnaître, toutes les branches de l'horticulture sont en progrès.

La maraîchers de Paris et les hortillons d'Amiens sont toujours sans rivaux en Europe pour la culture des légumes, comme Montreuil pour les espaliers, Thomery pour les treilles, Vitry, Metz, Angers pour leurs pépinières. Plusieurs horticulteurs français, dont les noms reviendront souvent dans nos colonnes, font faire d'année en année des progrès nouveaux à l'utile culture des arbres à fruits.

La floriculture n'est pas moins prospère. Notre époque se distingue par le goût, peu répandu jusqu'à nos jours, des fleurs de collection. Tout le monde aujourd'hui veut avoir sa collection de Rosiers pour le printemps, de Dahlia pour l'automne. On commence à rencontrer dans tous les parterres des collections de Pensées, d'Auricules, d'OEillets, de Renoncules, d'Anémones, de Tulipes, de Jacinthes et de Chrysanthèmes de la Chine.

Pour peu qu'un amateur puisse donner à ses fleurs un abri pour la saison rigoureuse, il a sa collection de Camellia, de Pélargonium, de Cinéraires, de Calcéolaires, de Fuchsia, de Verveines, de Mésembrianthèmes ; les collections de plantes bulbeuses exotiques et de plantes grasses, ne sont pas moins répandues.

La Bruyère a spirituellement raillé l'amateur passionné de tulipes et de prunes ; s'il vivait parmi nous, il trouverait ridicules, non point les amateurs qui ont des collections de fruits ou de fleurs et qui se passionnent pour elles, mais bien ceux qui n'en ont pas, et qui dédaignent de s'en occuper.

Sous un autre point de vue, les Sociétés d'horticulture qui surgissent de toutes parts en France offrent, indépendamment de la propagation universelle du goût de l'horticulture, un moyen puissant de concorde et de fraternité ; elles rendent collègues, et bientôt amis, des hommes appartenant aux partis les plus opposés ; elles leur donnent occasion de nouer des relations, de faire des échanges, d'avoir besoin les uns des autres pour goûter les plaisirs variés que donne l'horticulture, plaisirs si vrais, si naturels, que nous les mettrions volontiers au rang des besoins.

Le voyageur étranger, s'il parcourt les parties de la France où l'horticulture est le plus en honneur, où le simple artisan, le cultivateur le moins aisé, soignent avec amour une plate-bande de fleurs ou un verger en miniature, voit du premier coup d'œil qu'il est dans une contrée où règnent l'aisance, l'esprit d'ordre et l'amour du travail. Ailleurs, s'il voit des habitations délabrées que n'égaie jamais l'entourage d'un jardin grand ou petit, c'est que le peuple de la contrée est insouciant et misérable, c'est que le jardin n'a pas encore triomphé du cabaret.

Nous serions heureux, dût l'impôt indirect sur les boissons rendre à l'Etat quelques millions de moins, de concourir pour notre part à substituer partout la passion des fleurs à celle de l'ivrognerie, à faire comprendre à l'artisan des campagnes combien le loisir des jours de repos peut lui offrir de bonheur sur quelques mètres carrés de terre couverts de fleurs écloses par ses soins : bonheur qu'il peut goûter chez lui et que peut partager toute sa famille.

Et vous, favoris de la fortune, heureux du siècle, qui portez les destins du monde dans votre bourse ou votre portefeuille, nous vous rappellerons souvent le vieux proverbe retourné : *Richesse oblige*. C'est une charmante obligation, vous en conviendrez, que celle de faire prospérer l'horticulture : elle a tant de jouissances délicates à vous offrir pour un peu d'or !

Rappelons en terminant que plusieurs souverains s'honorent en accordant à l'horticulture une faveur spéciale. On sait les sacrifices que s'impose le roi de Prusse pour doter Berlin d'un jardin d'hiver qui fera pâlir la serre du duc de Devonshire; ce qui est moins connu, c'est que le roi des Belges, le roi de Bavière et le prince Albert, presque roi d'Angleterre, pourraient en remontrer aux plus fins connaisseurs en horticulture.

Heureuse cette paisible science, chère à la fois aux rois et à toutes les classes de citoyens, contribuant à la fois à nourrir l'humanité et à parer son domaine !

« Je veux, » écrivait Napoléon en 1807, et l'histoire a conservé cette noble parole, « je veux que la France présente le » spectacle d'un pays où toute la population travaille à fertiliser » et à embellir notre immense territoire. »

L'horticulture a sa part dans le vœu du grand homme.

A. Y. — (*Le Jardin et la Ferme.*)

DU PHLOX, DE SA CULTURE ET DE SA MULTIPLICATION.

Parmi toutes les jolies plantes de pleine terre qui font l'ornement de nos jardins, il n'y a peut-être aucun genre dont la culture donne des résultats plus satisfaisants que celle du *Phlox*.

Ce nom provient du mot grec φλωξ, flamme, apparemment de l'éclat projeté par le coloris vif et brillant de ses fleurs. Le même nom se rencontre encore dans les ouvrages des anciens botanistes qui désignaient par ce mot un genre d'*Agrostemma*. Cependant, on n'entend plus aujourd'hui, sous le nom de *Phlox*, que l'espèce de plante dont nous nous occupons dans cet article.

Cette spécialité a été introduite des parties septentrionales de l'Amérique : La première espèce connue en Europe sous le nom de *Glaberrima*, fut introduite en 1725, la *Carolina* en 1728, *Paniculata* en 1732, *Maculata*, en 1740, *Divaricata* en 1766, *Pilosa*, *Ovata* et *Undulata* en 1759, *Suaveolens* en 1766, *Subulata* et *Setacea* en 1786, *Suffruticosa* en 1790, *Pyramidalis* et *Stolonifera* en 1800, *Amœna* en 1809, *Acuminata* en 1812, *Carnea* en 1816, et *Nivalis* en 1820.

Toutes ces espèces ou variétés furent successivement décrites à mesure de leur introduction en Europe, et l'on en trouve la des cription dans les nombreux ouvrages de botanique publiés pendant la seconde partie du siècle dernier. Ces *Phlox* subirent le sort d'un grand nombre d'autres plantes exotiques qui fructifient facilement dans nos climats. Les horticulteurs s'appliquèrent bientôt à semer les graines, et obtinrent des variétés nouvelles plus robustes et mieux acclimatées que les originaux, et produisant des fleurs plus nombreuses, plus grandes et mieux faites, d'un coloris plus vif et mieux diversifié. Ces variétés furent donc préférées aux types primitifs, et plusieurs de ceux-ci se perdirent insensiblement.

Depuis 1820, on a introduit encore d'autres espèces ou variétés de *Phlox* de l'Amérique septentrionale. Le *Bon Jardinier* pour l'année 1837, nous rapporte que M. *Lemon* avait reçu, de ce pays, un *Phlox* qu'il a appelé *Macrophylla* (à grandes feuilles), dont sont résultées plusieurs autres variétés de semis. Dans celles-ci, il distinguait plus particulièrement celle qu'il appelait *Grandiflora variegata*, dont la fleur, large d'un pouce, est marquée de lignes rouges sur un fond blanc, et celle qu'il nommait *Fragrans*, qui se garnit de rameaux florifères tout le long de sa

tige. Ces variétés nouvelles ont sans doute produit d'autres variétés plus intéressantes que les premières, et il doit en avoir été de même dans plusieurs localités où l'on a cultivé le *Phlox* avec une certaine prédilection. Cependant, on n'a pas toujours apporté assez de soin à constater les heureux résultats obtenus. Par ce motif, il devient de jour en jour plus difficile de faire mention des amateurs fleuristes distingués, et des horticulteurs zélés et persévérants à qui nous devons les perfectionnements obtenus pendant ces dernières années.

Quant à la culture du *Phlox*, elle est très-facile; on le plante en pleine terre, en automne ou au printemps. Toutes les espèces et les variétés connues s'y conservent facilement pendant l'hiver, à l'exception toutefois des espèces connues sous les noms de *Nivalis*, *Amœna*, *Setacea* et *Drumondii*. Ces 3 espèces et les variétés qui en proviennent, sont sans doute plus sensibles au froid de nos climats, parce qu'elles appartiennent primitivement aux régions méridionales de l'Amérique du Nord. La terre dans laquelle on place les *Phlox*, doit être d'une qualité franche, légère, amendée par de bon terreau, rendue un peu spongieuse par l'addition d'une certaine quantité de terreau de feuilles. Le *Phlox* croît dans ce genre de *compost* avec une grande vigueur et s'y conserve pendant trois ou quatre ans, en donnant chaque année une abondante moisson de fleurs. Cependant, on doit avoir soin chaque année au printemps, d'engraisser de terreau tout à fait consommé ou de bouse de vache, le sol où le *Phlox* est planté. A l'exception d'un grand nombre d'autres plantes, le *Phlox* a l'avantage de n'être attaqué par aucune espèce de vermines ni de pucerons. Les pousses se forment, se développent; les boutons apparaissent et s'ouvrent sans qu'aucun obstacle vienne contrarier le développement de la plante. Le pédoncule est assez ferme pour se soutenir; cependant, comme la grande abondance des fleurs pourraient en se développant faire incliner la tête de la tige, il est prudent de placer un tuteur à 2 ou 3 pouces du pied, afin de soutenir la plante contre les vents et les pluies.

Le *Phlox* fleurit ainsi du mois de mai au mois de septembre, soit que la plante se trouve exposée à un grand soleil, soit qu'elle se trouve dans une situation un peu abritée et sur un terrain sec ou humide. Nous l'avons vu prospérer dans ces différentes situations au jardin de M. *Ragonot-Godefroy*, avenue Marbeuf, Champs-Élysées, à Paris; dans celui de M. *H. Gillot*, à Saint-

Gilles-lez-Bruxelles, et de M. Henderson, *Pine-apple Place*, non loin de Londres. Nous citons de préférence ces trois établissements, parce que nous y avons remarqué le genre *Phlox* cultivé avec un soin tout particulier, et parce que ces trois jardins d'horticulture diffèrent essentiellement entre eux (1) : le premier étant humide et entouré de murs de tous côtés, le second très-humide et bien exposé au soleil, le troisième sec et exposé au très-grand soleil.

Le *Phlox* se multiplie aisément par boutures, par éclats détachés du tronc ou des racines de la plante et par graines. En suivant les deux premiers procédés, on propage seulement les espèces et les variétés connues. Par les semis, on peut espérer d'obtenir des variétés nouvelles, quelquefois plus belles sous plusieurs rapports que les anciennes, sur lesquelles les graines ont été récoltées. C'est par cette dernière manière de multiplier le *Phlox* que l'on a obtenu en Belgique, il y a peu d'années, des variétés qui ont été bien accueillies par tous les amateurs des plantes de pleine terre. Ce sont les variétés : *Dodoncei* gagnée en 1838, par M. *Van de Wiele* de *Malines*; la princesse *Marianne*, gagnée en 1840, par madame *Van Gaver* d'Anvers, à qui appartient le château de *Durne*, célèbre en Belgique par les services rendus à l'horticulture : nous en parlerons plus amplement dans une autre occasion. La troisième variété, connue sous le nom de *Van Houttei*, a été obtenue de semis par M. *Rodegase* de St.-Trond, amateur fleuriste zélé et instruit. Nous donnerons ci-après la description de ces trois *Phlox*. On dit que toute la collection de la troisième variété, la plus remarquable de toutes celles que nous connaissons, a été vendue à M. *Van Houtte* de Gand, pour la somme de 1200 francs, et l'on assure même que cet horticulteur distingué a fait, par cet achat, une bonne spéculation.

Ce résultat avantageux doit encourager les personnes qui s'occupent avec zèle de l'industrie fort estimable qui a pour but de féconder avec soin les plantes, objets de leur prédilection. Comme nous l'avons déjà dit plus haut, on a gagné également plusieurs variétés remarquables, en France et en Angleterre. Peut-être, au moment où nous écrivons, s'occupe-t-on à multiplier des nouveautés intéressantes qui seront mises dans le commerce au

---

(1) On peut citer à Paris, pour les collections de Phlox, MM. Rifkogel et Victor Verdier.

printemps de 1844. On nous en a cité quelques-unes, mais nous nous abstiendrons de mentionner ce que nous n'avons pas vu, et nous nous bornerons à donner ci-dessous la liste des espèces et des variétés de *Phlox* les plus remarquables, dont nous avons examiné attentivement les fleurs dans le courant de l'été dernier, et qui à nos yeux méritent de faire partie d'une excellente collection :

Noms.	Hauteur des plantes, pieds.	Description abrégée.
Alba Kermesiana.	2 à 2 $^{1}/_{2}$	fleur moyenne, pétales arrondis, blanc par le centre des pétales nuancé de carmin.
Alkadii.	2 $^{1}/_{2}$	fleur moy., carmin picoté de blanc très-belle variété.
Alba nova.	2	fl. grande, pétales arrondis, beau blanc pur.
Amœnissima. .	2 à 2 $^{1}/_{2}$	fl. très-gr., blanc moucheté de rose.
Blanc de Neuilly.	2 $^{1}/_{2}$ à 3	Obtenue en 1842, fl. gr. dans le genre de la *Princesse Marianne*.
Belgica.	2	fl. m., pourpre lilacé, centre rouge.
Brownii.	2 $^{1}/_{2}$	fl. gr., pourpre, excellente variété.
Carnea nova.	2 à 3	fl. m., couleur de chair, perfectionnement du Phlox triflora.
Cassellii.	2 à 3	fl. m., très-beau pourpre amarante.
Cordata grandiflora. .	2 $^{1}/_{2}$	fl. gr., violet au centre, blanchâtre.
Corymbosa.	3	fl. gr., pourpre foncé, fleurit en corymbe.
Decandollii.	3	fl. gr., violet, omniflore.
Dodoncei.	2	fl. très-gr., pourpre foncé, nuancé rose.
Donckelaarii.	2	fl. gr., pétales bien arrondis, blanc nuancé de pourpre.
Formosissima. .	2 $^{1}/_{2}$ à 3	fl. gr., beau pourpre, bouquets élégants, excellente variété.
Grandis nana. . . . , .	2	fl. très-gr., beau blanc, picoté de rose.
Hortensiflora. . .	2 $^{1}/_{2}$ à 3	fl. très-gr., lilas foncé, bouquets en forme de ceux que porte l'hortensias

Noms.	Hauteur des plantes, pieds.	Description abrégée.
Humboldtii.	3 fl.	m., pourpre, à centre cramoisi.
Knighti.	2 1/2 fl.	m., le plus beau des blancs.
Listoniana.	1 fl.	gr., pétales arrondis, beau rose foncé.
Mathiolii.	2 fl.	très-gr., blanc de lait, centre azuré.
Maidenblusch. . . .	2 1/2 fl.	gr., rose pâle, fleurit en pyramide.
Nitida.	1 fl.	gr., beau carmin foncé, distingué.
Oblita..	1 1/2 à 2 fl.	gr., blanc au centre des pétales; le reste pourpre pâle. Excellente variété nouvelle gagnée en Angleterre en 1842.
Princesse Marianne. . .	2 fl.	m., rose violet, bordé de blanc.
Pyramidata fol. var.	2 1/2 fl.	gr., rose pourpre, introduite en 1843.
Rodegasii.	1 1/2 fl.	gr., beau rose foncé.
Riversii ou Reveesii.	3 à 3 1/2 fl.	très-gr., pourpre, le centre des pétales blanc, un des plus beaux Phlox.
Superba blusch.	3 1/2 à 4 fl.	gr., lilas pâle, élégant.
Thompsonii major. . .	3 fl.	très-gr., lilas pâle, superbe.
Van de Wiellii.	3 fl.	gr., beau cramoisi foncé, bouquet de fleurs très-serrées.
Vanhouttei. . .	2 à 2 1/2 fl.	gr., rose cramoisi, bordé de blanc sur le liseré des pétales qui sont bien arrondis et se tiennent presque tous. Peut-être la plus belle des variétés.
Undulata fol. var.	3 1/2 à 4 fl.	m., pourpre prononcé, variété qui se distingue par son beau feuillage argenté.
Whelleerii.	2 1/2 fl.	m., lilas rose, au centre des pétales carminés.

Il y a encore bien d'autres *Phlox* qui mériteraient d'être cités ; mais nous croyons que cette liste est déjà assez étendue, et qu'elle

renferme un assez grand nombre de bonnes variétés, réunissant les qualités les plus rares, capables de satisfaire les connaisseurs les plus difficiles.

En terminant cette esquisse sur le *Phlox*, nous nous faisons un devoir de déclarer que notre seule intention a été comme toujours, en l'écrivant, de reconnaître le mérite des personnes zélées et intelligentes, à qui l'horticulture est redevable de ses progrès les plus récents dans les spécialités dont nous nous occupons. C'est ainsi que nous cherchons à être utile et à faire plaisir aux amateurs fleuristes qui aiment véritablement la science.

Bruxelles, octobre 1843. J. DE JONGHE.

(*Revue horticole.*)

DU GENRE MIMULUS ET DE SA CULTURE.

L'histoire du jardinage en Europe, et surtout celle de son influence sur le bien-être des populations et de sa marche parallèle à celle de la civilisation, formerait la matière d'un livre plein de précieux enseignements. Sans entreprendre une œuvre de si longue haleine, si fort au-dessus de nos forces, nous jetterons de temps en temps un coup d'œil rétrospectif sur les progrès de la science horticole depuis un demi-siècle, non pour faire de l'érudition mal à propos, mais pour passer en revue les principaux genres de plantes propres à l'ornement des jardins, et rappeler celles qui, dignes à tous égards des soins des horticulteurs, sont aujourd'hui, sinon perdues, du moins condamnées injustement à l'oubli, et reléguées comme des souvenirs dans les collections d'un petit nombre de curieux.

La floriculture a subi de tout temps les caprices de la mode ; plus d'une plante, objet d'une faveur passagère, s'est vue délaissée pour une nouveauté d'un mérite moins réel, ou pour quelque plante ancienne, objet d'un retour de faveur.

Nous regardons comme un devoir, sans trop nous arrêter au goût du moment, de faire ressortir les avantages de quelques plantes négligées, qui, par des qualités solides et un mérite où la fantaisie n'a point de part, ont droit à une place dans nos parterres.

Le genre *Mimulus*, de la famille des Scrophularinées, a subi ces phases de vogue et d'oubli.

Les Mimulus, originaires du Canada et de la Virginie, se recommandent avant tout par leur peu d'exigence et la facilité de leur culture; toute situation un peu ombragée leur convient; les rapports de leur climat natal avec celui de l'Europe tempérée en font chez nous des plantes presque toutes de pleine terre.

La floraison des Mimulus est abondante et très-prolongée ; les fleurs sont tubulées, divisées en deux lobes principaux, dont le supérieur est fendu en deux, et l'inférieur en trois. Dans la plupart des espèces, elles revêtent de très-belles nuances, les unes bleu-pâle, les autres écarlate, pourpre-violacé, rose-pâle ou jaune-orange taché de pourpre vif et velouté. Le plus souvent elles sont portées sur de longs pédoncules gracieusement inclinés; leurs couleurs se détachent sur un feuillage d'un très-beau vert. Quelques espèces sont rampantes; d'autres s'élèvent à diverses hauteurs, depuis 35 centimètres jusqu'à près d'un mètre. Cette grande variété de couleurs dans la floraison et de dimensions dans les espèces rend le genre Mimulus précieux pour la décoration de toute espèce de parterres.

Les premiers Mimulus ont été introduits en Europe en 1760. Leur nom générique est le diminutif du mot latin *mimus*, comédien, dérivé lui-même du mot grec *mimos* (μίμος), imitateur, singe. Ce mot fait allusion à la fleur de quelques espèces où l'on trouve une ressemblance avec un masque. La graine du *Mimulus Ringens,* le premier introduit en Europe, rappelle, en y mettant un peu de bonne volonté, la figure grimaçante du singe.

Nous donnons, d'après les meilleurs auteurs, la liste des plus belles espèces de Mimulus.

Mimulus de Virginie, *Mimulus Ringens*. Linné. Premier Mimulus introduit d'Amérique en France en 1760. Indigène dans l'état de Virginie (États-Unis d'Amérique). Tiges carrées et cannelées, de 50 centimètres à un mètre; feuilles dentées, opposées, lancéolées, aiguës; fleurs d'un bleu pâle, irrégulières, grandes ; fleurit en juillet et août; plante vivace et rustique.

M. glutineux, *M. glutinosus*. Wildenow. Introduit de la Californie en 1794.

M. orangé, *M. aurantiacus*. Curtis. Indigène au Pérou.

Ces deux espèces ont entre elles beaucoup d'analogie. Ce sont de jolis arbustes d'orangerie de plus d'un mètre de hauteur. Tige

cylindrique, divisée en rameaux assez nombreux, rouges à leur base; feuilles persistantes d'un vert foncé en dessus, pâle en dessous, exsudant, ainsi que les fleurs et les rameaux, une viscosité assez tenace. Floraison prolongée pendant tout l'été, jusqu'en octobre; fleurs remarquables, nuance orangée vive, odeur légère mais agréable.

M. ponctué, *M. guttatus*. Decandolle. Introduit du Pérou probablement en 1826. Tige de 40 centimètres de hauteur; floraison prolongée de mai en août; fleurs grandes, d'un beau jaune ponctué de rouge vif.

M. à grandes taches. *M. rivularis*. Hort. Paris. Connu dès 1826. Même port que le précédent. Floraison de juin en août. Fleurs plus larges que celles du *M. guttatus;* marquées d'une large tache de pourpre sur fond orange.

M. varié, *M. variegatus*. Hort. Paris. Connu dès 1835. Il paraît être une variété du précédent. Chacune des cinq divisions du limbe de la corolle orange porte une tache pourpre; le reste du limbe est ponctué de la même couleur.

M. rose, *M. roseus*. Lindley. Introduit de la Californie en 1831 : tige droite, visqueuse, de 40 centimèt. de hauteur, feuilles d'un vert foncé en dessus, vert-pâle en dessous. Fleurs d'un beau rose, ponctuées de pourpre à la partie inférieure du tube. Floraison en juillet et août.

M. à fleurs écarlates, *M. cardinalis*. Douglas. Introduit de l'Amérique du Nord en 1835. Tige de 70 centim. à 1 mètre. Fleurs écarlates très-grandes; floraison de juillet en septembre.

Ce Mimulus, un des plus beaux du genre, a déjà donné trois variétés toutes également belles : *M. atro-roseus*, — *M. insignis*, — *M. pallidus*.

M. musqué, *M. moschatus*. Douglas. Introduit en 1824 de la Colombie, où il croît sur le bord des eaux. Toute la plante est revêtue d'un duvet glanduleux à odeur de musc très-prononcée qui perd de sa force pendant l'hiver. Fleurs petites, nombreuses, d'un jaune franc; floraison de juillet en septembre; plante rampante et vivace.

Le *M. moschatus* peut être précieux pour décorer certaines parties de terrain à la fois humide et ombragé où beaucoup de plantes d'ornement ne peuvent croître.

La culture des Mimulus est des plus simples. Le sol qui leur convient le mieux est une terre franche, douce, mêlée par par-

ties égales à la terre de bruyère. Tous les Mimulus aiment l'humidité. Bien qu'ils résistent presque tous en pleine terre aux hivers du climat de Paris, il vaut mieux, pour en obtenir une belle floraison, leur faire passer l'hiver dans l'orangerie et les remettre en pleine terre au printemps.

Tous les Mimulus donnent en Europe des graines fertiles qu'il faut semer au moment de leur maturité, parce qu'elles perdent très-vite leurs facultés germinatives. On multiplie aussi les Mimulus par la division des pieds et par boutures, qui reprennent avec une extrême facilité.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

---

*Des Plantes de pleine terre en général et de l'***Hépatique** *en particulier.*

Le goût de la culture des plantes de pleine terre est plus généralement répandu que celui des plantes cultivées dans les serres. La raison en est fort simple : c'est que les plantes de pleine terre demandent peu de soins ; certaines espèces croissent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes et n'exigent que de temps à autre l'attention du jardinier, soit pour être replantées, au printemps, dans une terre franche-légère, soit pour recevoir, au mois d'avril, un peu d'engrais liquide. D'autres genres paraissent même acquérir plus de vigueur lorsqu'elles sont laissées dans un certain abandon, pourvu qu'on les débarrasse seulement des mauvaises herbes qui croissent autour d'elles. Un grand nombre, nous dirons même le plus grand nombre de ces plantes, ne veulent pas d'abri pendant l'hiver ; elles résistent aux plus grands froids et aux pluies les plus abondantes, si toutefois elles ne se trouvent pas dans un sol ou trop humide ou trop sec. Il importe donc, avant tout, d'éviter ces deux inconvénients. Ainsi l'entretien facile d'une foule de plantes de pleine terre a pour résultat d'en conserver le goût, pendant toute la vie, chez les personnes qui ont commencé une seule fois à y prendre plaisir. Dominées par une passion modérée, ces personnes se préoccupent cependant, de temps à autre, au printemps et à l'automne, du désir de posséder les nouveautés reconnues bonnes pour enrichir et pour compléter la garniture de leurs plates-bandes. Le nombre de ces amateurs s'est

même considérablement accru en Belgique pendant ces dernières années. Nous en connaissons plusieurs dont la persévérance est plus grande et dont les connaissances sont plus étendues que celles des principaux amateurs qui s'occupent chez nous de plantes de serre. Ceux-là ne montrent pas moins d'empressement que ceux-ci à acquérir une variété nouvelle obtenue de semis, ou une espèce exotique introduite des pays étrangers.

En dehors des collections de *dahlia*, de *phlox*, de pivoines, d'œillets, de *verbena*, d'aconits, de plantes *bulbeuses*, etc., etc., il existe certaines spécialités dont nous ne possédions, il y a peu d'années, que quatre ou cinq variétés distinctes; on en compte maintenant une vingtaine au moins. Il s'agit ici plus particulièrement de l'Hépatique. Tous les amateurs de plantes de pleine terre possèdent ce joli végétal; on l'aperçoit à peine dans les corbeilles des parterres, tant il est humble et modeste. Pendant une grande partie de l'année, on l'oublie entièrement. Aussi, bien des sujets ont-ils été détruits par la bêche ignorante d'un maladroit apprenti. Bien souvent on ne pense à l'Hépatique qu'au mois de février, alors qu'au milieu des neiges elle lève ses jolies corolles blanches, purpurines et bleuâtres, pour les épanouir aux premiers rayons du soleil de printemps. Alors seulement on songe à elle, parce qu'elle est la première de toutes nos fleurs de jardin qui viennent charmer nos regards et nous égayer. Satisfait du gracieux aspect de cette floraison printanière, le jardinier lui promet des soins, de l'attention, car elle les mérite; mais ces promesses sont bientôt oubliées. Que l'on soit seulement attentif à la préserver des mauvaises herbes et à lui donner un peu d'engrais au printemps : c'est tout ce que cette intéressante plante exige. Quinze jours après la floraison, les corolles se flétrissent et tombent; les feuilles apparaissent, se développent et couvrent toute la plante. Vers la fin de l'été, ces feuilles se flétrissent également, et l'on ne voit presque plus rien de cette intéressante végétation. A peine si on y remarque quelques pédicelles.

Dernièrement, nous avons admiré dans les serres de M. Van Houtte de Gand plusieurs variétés remarquables de l'Hépatique; les fleurs ont des nuances très-diversifiées et elles sont fort jolies. Il y en a de couleurs rose, rouge, carmin, lilas-pâle, blanc-carné, etc., etc.

Il paraît que ces variétés nouvelles ont été gagnées de semis par M. de *Rodegase* de Saint-Trond, le même qui a obtenu de

graine le beau *Phlox* nommé *Van Houttei*. Nous ne pensons pas qu'il puisse déplaire à cet horticulteur zélé que nous rendions ici hommage à qui il est dû. Ces variétés nouvelles de l'*Hépatique* étaient cultivées en pots et se trouvaient dans une serre tempérée. Chacune des variétés porte un nom différent et se trouve cotée à des prix assez élevés dans le catalogue de ce bel établissement.

Voici les noms des variétés qui nous ont paru les plus distinguées : *Alphonse Karr*, *Amaranthina Barlowi*, *Belle de Flandre*, *Carminca van Houttei*, *Gloire de Belgique*, *Napoléon*, *Rev. Herbert*, *Rose de Flandre*, et *Violaceo-cœruleo*.

Cette plante se cultive aisément en pots et vient très-bien à une fenêtre d'appartement; elle forme ainsi un *trio* avec le *Cyclamen* et la *Cinéraire*, trois plantes qui se cultivent le mieux pendant l'hiver dans une jardinière d'appartement. Elles y fleurissent longtemps et produisent un charmant effet. Pour entretenir l'Hépatique en pots, nous supposons que l'amateur possède plusieurs plantes; celles-ci se trouvent ordinairement en pleine terre. Il en enlève au mois d'août, pendant un temps pluvieux ou humide, un ou plusieurs sujets, auxquels il a soin de laisser une bonne motte de terre. Il les place successivement chacun dans un pot à moitié rempli de terre franche légère, un peu sablonneuse. Placée à l'ombre, la plante reprend au bout de quelques jours sa vigueur ordinaire; on l'arrose à mesure que la végétation paraît plus active. Vers la fin d'octobre, on rentre les pots dans l'orangerie ou dans la serre tempérée. On place aussi les pots le plus près qu'il est possible de la lumière. Ces plantes exigent plus d'eau lorsque la floraison se développe davantage. On humecte la motte de la terre de préférence par le bas, pour préserver les pédoncules des plants d'un excès d'humidité.

Aussitôt après la floraison, vers la fin de mars, on place l'Hépatique défleurie à l'air libre et on la replante peu de jours après en pleine terre. La multiplication se fait par éclats détachés de la touffe, au moment où l'on replante le sujet dans la plate-bande, ce qui doit se pratiquer autant que possible par un temps humide.

J. de Jonghe.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES.

Salvia azurea HORT. C'est sans contredit la plus florifère des Sauges. Ses tiges atteignent jusqu'à 1 mètre de hauteur ; chacune d'elles se ramifie au sommet, et se couvre d'au moins huit ou dix panicules denses. Les feuilles sont presque linéaires ; les fleurs sont remarquables par l'ampleur de la lèvre inférieure. Le beau bleu azuré a valu à cette plante le nom sous lequel les horticulteurs la connaissent ; mais déjà les botanistes viennent de changer le nom spécifique en celui de *floribunda,* prétendant que cette espèce n'est pas la véritable *Salvia azurea.* Quoi qu'il en soit de la *Sauge azurée* ou de la *Sauge à fleurs nombreuses*, c'est une plante charmante, que l'on multiplie de greffes sur les tubercules de la *Salvia patens*, de couchage et de boutures difficiles à s'enraciner. Elle passe l'hiver en pleine terre en l'abritant d'un peu de litière ; elle donne des fleurs une partie de l'été, et n'exige d'autres soins que ceux que nous donnons aux autres Sauges, qui font un si bel effet dans nos parterres. Cette plante vaut encore de 2 à 3 fr., et se trouve portée sur tous les catalogues marchands, et notamment sur ceux de MM. Martine, Chauvière, Thibault, Souchet, etc.

Camellia alba nova. — Jusqu'ici on a toujours exclusivement prôné parmi les Camellias blancs le *C. candidissima* comme la variété la plus remarquable. Nous avons tout récemment vu et comparé celle-ci avec l'*alba nova*, l'une et l'autre cultivées chez M. Ryfkogel, horticulteur, rue de Vaugirard, 125 ; nous avons reconnu une grande supériorité à l'*alba nova.* C'est une fleur de 9 à 10 centimètres de diamètre, garnie de sept à huit rangs de pétales larges, arrondis, parfaitement imbriqués, d'un blanc d'albâtre, et formant la rosette au centre. Feuillage d'un vert très-gai, moins allongé et d'un port plus gracieux que celui du *candidissima,* qui, d'ailleurs, a le très-grand défaut de jaunir et de se panacher comme les feuilles de l'*Aucuba japonica.* Sa fleur est moins fournie, les pétales sont plus pointus, la plante est plus grêle et beaucoup moins recommandable que l'*alba nova*, que nous signalons aux amateurs de fleurs blanches..... en *Camellia.*

(*Journal français d'Horticulture pratique.*)

La Pivoine en arbre, *Gloria Belgarum.*

Un amateur fleuriste de Bruxelles nous rapporte qu'il a vu fleurir au jardin de M. Ch. Goethals, de Gand, une Pivoine en arbre, obtenue de semis. La plante fleurit pour la cinquième fois et, chaque année, les fleurs ont été identiquement les mêmes que cette année-ci. En ce moment elle porte sept fleurs qui produisent un effet vraiment étonnant. Ces fleurs ont chacune au moins dix pouces de diamètre ; elles sont toutes très-doubles, et, sans avoir une forme tout à fait imbriquée, elles n'en sont que d'autant plus belles. Mais ce n'est pas seulement par son grand développement que la fleur de cette magnifique acquisition est remarquable, elle l'est plus particulièrement par son coloris. En effet, on y remarque, au fond des corolles, une nuance d'un rouge-pâle cramoisi ; vers le milieu des pétales on aperçoit une nuance d'un rose ponceau, et sur le bord des feuilles flurales, un rose cerise brillant. Tous ces différents tons de coloris seront difficiles à saisir par le peintre le plus habile. Déjà deux artistes ont exercé leur talent à reproduire cette admirable fleur, et chaque fois leur dessin a été bien au-dessous du sujet qu'ils voulaient représenter.

Tous les connaisseurs qui ont vu et admiré cette nouvelle Pivoine, la placent bien au-dessus de tout ce qu'ils connaissent en ce genre. Des amateurs sincèrement dévoués à la culture des plantes regrettent vivement que le propriétaire de cette production indigène, à laquelle on a donné le nom de *Gloria Belgarum,* ne veut à aucun prix la vendre ni s'en dessaisir.

Æschynanthus Boschianus. De Vriese.

Cette plante nouvelle est fort jolie et remarquable par l'abondance de ses fleurs d'un beau rouge écarlate. Voici la description communiquée par M. le professeur de Vriese, d'Amsterdam :

« Tiges ramifiées dès la base, grimpantes, volubiles ; feuilles ovales, ou ovales subcordées, aiguës, brillantes en dessus, pâles en dessous ; fleurs solitaires, axillaires ; calice large, ouvert, lustré, à bords réfléchis, presque quinquélobé ; corolle écarlate. »

L'*Æschynanthus Boschianus* croît à l'état sauvage dans l'île

de Java ; il grimpe le long du tronc des arbres qui tapissent les pentes du mont Gédé.

M. J. Makoy tient dès à présent, à la disposition du commerce, de jeunes sujets de cette plante au prix de 25 francs : il en est seul propriétaire.

Les serres de M. Jacob Makoy, horticulteur à Liége, sont au nombre des plus riches de la Belgique, c'est-à-dire de l'Europe. Nous n'ajouterions rien à la réputation de cet horticulteur en lui donnant ici les éloges qu'il mérite ; nous dirons seulement qu'il se recommande vis-à-vis des acheteurs par une bonne foi scrupuleuse, et qu'on peut recevoir les yeux fermés les nouveautés qu'il expédie.

Pour donner une idée des richesses horticulturales réunies dans les serres de M. J. Makoy, il faudrait plus d'espace qu'il ne nous est possible de lui en accorder. Son nom reviendra souvent dans nos colonnes. Nous indiquerons seulement quelques-unes des plantes les plus nouvelles et les plus dignes d'attention parmi celles qui figurent sur son catalogue.

Plantes de serre chaude. — *Æschynanthus Boschianus; Agatophyllum aromaticum; Artocarpus rigida* (Java); *Befaria Glauca* (Caracas); *Bignonia Pareira* (Brésil); *Brugmansia Knightii; Echites atropurpurea* (Brésil); *Elæocarpus lanceolatus* (Java).

Orchidées. — *Ærides affine; Angræcum eburneum; Barkeria Lindleyana; Cattleya gigantea* (Brésil).

Palmiers. — *Areca alba; Areca aurea; Chamærops excelsior; Molina chilensis.*

La serre froide et la serre tempérée ne sont pas moins riches en nouveautés et en raretés de la plus belle végétation.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Société royale de Flore de Bruxelles.

45e *Exposition.*

L'exposition d'été aura lieu cette année le dimanche 16 juin.

Prix du concours. — 1° Au plus bel envoi de 30 plantes en fleurs, comprenant au moins 15 espèces. — Une médaille en ver-

meil pour premier prix, une en argent pour deuxième prix, et une en bronze pour accessit.

2° A la plante fleurie qui, parmi les espèces ou variétés exotiques nouvellement introduites, se distinguera par sa beauté, sa rareté ou par les avantages qu'elle présentera au commerce par sa multiplication. (Mêmes prix.)

3° A la plante fleurie provenant de semis et qui, parmi celles qu'on a nouvellement obtenues par ce moyen dans le royaume, se distinguera par sa beauté ou par les avantages qu'elle offrira au commerce par sa multiplication. (Mêmes prix.)

4° A la plante offrant le plus bel aspect par sa floraison et sa bonne culture. (Mêmes prix.)

Médailles spéciales.—5° Au plus bel envoi de *Pelargoniums*, 30 variétés bien distinctes.— Une médaille en argent pour prix; une en bronze pour accessit.

6° A la plus belle collection de 25 variétés distinctes de *Roses Thé* et de Bengale en fleurs. (Mêmes prix.)

7° A la plus belle collection de 50 roses coupées bien fleuries, dites *Roses Cent-feuilles* et de *Provins*. (Mêmes prix.)

8° A la collection la plus méritante de plantes du même genre, autres que les *Pelargoniums, Roses du Bengale* et *Cent-feuilles*, comprenant au moins 12 plantes d'espèces ou variétés différentes en fleurs. (Mêmes prix.)

Le salon de l'exposition sera ouvert le dimanche, 16 juin, à 9 heures du matin. Les sociétaires et leur famille y seront admis à cette heure; mais les personnes qui ne font pas partie de la société, ne seront admises qu'à midi, et les deux jours suivants depuis 10 heures du matin jusqu'à 4.

Société d'Horticulture d'Anvers.

PROGRAMME DES CONCOURS OUVERTS ENTRE LES JARDINIERS-FLEURISTES.

6e *année*, 1844.

Le Conseil d'administration prévient les jardiniers-fleuristes, que des médailles seront décernées, *au nom de la ville*, le lundi de la grande kermesse, 19 août, à 9 heures du matin, au marché aux Fleurs de la place Verte.

Les dispositions réglementaires arrêtées sont les suivantes :

La première catégorie comprend les jardiniers possesseurs de serre ou d'orangerie.

PREMIER CONCOURS.

A la collection de plantes la plus distinguée par le nombre et le mérite de ses espèces et variétés.

PRIX : Médaille en argent. 1er ACCESSIT : Médaille en bronze. 2e ACCESSIT : idem.

La seconde catégorie comprend les jardiniers qui ne cultivent que des plantes annuelles et de pleine terre.

DEUXIÈME CONCOURS.

Au contingent le plus riche en plantes annuelles ou vivaces.

PRIX : Médaille en argent. 1er ACCESSIT : Médaille en bronze. 2e ACCESSIT : Idem.

TROISIÈME CONCOURS.

Au bouquet de fleurs coupées le plus remarquable par l'arrangement, la variété et le mérite de ses fleurs.

PRIX : Médaille en argent. 1er ACCESSIT : Médaille en bronze. 2e ACCESSIT : Idem.

A ce dernier concours sont admis indistinctement tous les jardiniers.

Il sera fait attention aux espèces de plantes nouvellement introduites dans le commerce, à celles qui par l'intelligence et les soins de l'horticulteur, auront varié l'époque naturelle de leur floraison.

Les procédés nouveaux et utiles à la multiplication des plantes seront aussi pris en considération, ainsi que tout ce qui peut aider aux progrès du jardinage.

La commission des juges étant convoquée pour huit heures du matin, lundi 19 août, au marché aux Fleurs de la place Verte, on prie les concurrents de présenter à temps leur collection et leur bouquet, afin que le jury puisse prononcer immédiatement.

Anvers le 5 mai 1844.

Le secrétaire,
RIGOUTS-VERBERT.

Le président,
P.-J. DE CATERS.

Le 2 juin doit avoir eu lieu l'exposition d'été, à l'Orangerie du Jardin Botanique ; des médailles ont été décernées :

1° A la plus belle collection de plantes en fleurs, qui présentera le plus grand nombre d'espèces et variétés du même genre.

2° A la plus belle collection de plantes en fleurs de genres différents.

3° A la plante en fleurs la mieux cultivée.

4° A la plante en fleurs la plus rare ou le plus nouvellement introduite dans le royaume.

5° Au contingent le plus riche en belles plantes rares ; le nombre ne pourra être moindre de 8 plantes ni dépasser 18. La floraison n'est point exigée.

6° A la plus belle collection de plantes annuelles ou vivaces en fleurs; au moins 20 espèces ou variétés et au plus 40.

Les branches fleuries et coupées pourront également concourir.

7° A la collection la plus méritante de 40 roses détachées de la plante.

A ce concours sont admis indistinctement les sociétaires et les amateurs qui ne font pas partie de la Société.

Nous rendrons compte ultérieurement des résultats de cette exposition.

3e Floraison du *Paulownia imperialis*.

Obtenu de graines en 1836 par les soins de M. Neumann, ce bel arbre, que chacun peut voir en pleine fleur en ce moment au Jardin-des-Plantes, a déjà atteint une hauteur de plus de 5 mètres, le tronc mesure 35 centimètres de diamètre à sa base. L'essor rapide de sa végétation et la grande quantité de fleurs dont il se charge au printemps, le rangent parmi les végétaux les plus précieux de nos jardins d'ornement. Le fait curieux de son inflorescence a été signalé déjà plusieurs fois par M. Neumann. Cette année pour la troisième fois le *Paulownia* a répondu à l'attente qu'avaient fait naître les nombreuses grappes florifères dont il s'était couvert à l'automne dernier : nous avons compté au moins 150 panicules, longues de 40 à 45 centimètres, portant chacune de 20 à 30 fleurs d'un bleu-violacé superbe et répandant une odeur assez agréable, éloignée des types ordinaires. Le nombre d'individus de cet arbre répandus aujourd'hui

chez les horticulteurs, tous provenant du pied que nous signalons, est tel que l'on compte qu'il a rapporté, jusqu'à présent, au commerce de l'horticulture près de 250 mille francs.

M. Uterhart, propriétaire à Farcy-les-Lys, près Melun, annonce le *Paulownia imperialis* aux prix suivants :

De 10 à 20 centimètres de hauteur,			1 fr. 50	à 2 fr.
De 30 à 60	—	—	2 »	à 4 »
De 60 à 130	—	—	6 »	à 8 »

tous également rustiques, ayant été élevés en pleine terre et empotés en automne.

Nous engageons les horticulteurs de Belgique qui auraient des conditions équivalentes à offrir aux amateurs à nous les communiquer ; sinon nous réunirons les commandes qui pourront nous être adressées, afin d'en faire une demande globale, et par conséquent peu coûteuse en ce qui concerne le transport, à l'établissement susnommé. (*L'éditeur.*)

Nouvelles Horticoles.

—Le savant docteur Hooker, directeur du jardin de Kew, s'occupe de la publication des *Collections botaniques* (Botanical Collections), qu'il a recueillies dans son dernier voyage au pôle antarctique ; cet ouvrage, illustré d'un grand nombre de figures exécutées avec des soins dignes de son utilité pour l'avancement de la science, va paraître incessamment format in-4°. Le gouvernement anglais accorde à M. Hooker une indemnité de 1,000 livres sterling (25,000 fr.) pour l'indemniser des frais de cette publication ; c'est une dépense digne d'un gouvernement éclairé.

— *Société horticulturale de Londres.* — Cette société ouvrira, dans le local dépendant de son jardin, des expositions de fleurs et de fruits qui auront lieu le 18 mai, le 15 juin et le 13 juillet de cette année.

On peut s'adresser, pour tous les renseignements relatifs à ces expositions, au local de la Société, Regent-Street, 21, à Londres.

— L'exposition du printemps de la *Société royale de Botanique de Londres* a eu lieu le 30 avril dernier, au siége de la Société, dans Regent's park. Cette exposition était brillante surtout en

Orchidées très-belles, en Rosiers, Azalées, Rhododendrum, Pelargonium et Bruyères ; toutes ces plantes, les Azalées surtout, étaient couvertes d'une riche et brillante floraison. Parmi les Orchidées, on remarquait surtout un *Cyrtopodium punctatum* dont le feuillage se présentait comme une palme large de plus d'un mètre et chargée d'un nombre infini de grappes de fleurs ponctuées de rouge ; et un *Aërides Brookii*, d'une belle végétation, également couvert de fleurs odorantes comme celles de l'*Aërides odorata*. Les collections de Rosiers étaient nombreuses et fort belles, bien que leur floraison fût avancée d'un mois. Un magnifique individu de l'*Erica aristata major* a remporté le premier prix, bien mérité, de la plante rare la mieux fleurie, 62 prix principaux ont été décernés.

— Dans un compte rendu de la *Société royale d'Horticulture de Londres*, nous trouvons que les recettes effectuées par cette société dans le cours de l'année passée s'élèvent à la somme énorme de 7,566 livres sterling 15 shillings 1 penny (159,170 francs)!

Société royale d'horticulture de Paris. — Divers travaux dignes d'intérêt ont rempli la dernière séance présidée par M. Loiseleur-Deslongchamps en l'absence de M. Héricart de Thury.

M. Poiteau a lu une note sur la poire d'Angora, l'un des fruits les plus communs et les plus estimés qui se mangent à Smyrne et à Constantinople. Jusqu'à présent on avait confondu cette poire avec le catillac, gros fruit à cuire, très-commun en France, et qui ne devient jamais mangeable en mûrissant. La Société royale d'horticulture a reçu directement de Constantinople un pied de poirier d'Angora, et des poires emballées dans une boîte de fer-blanc soudée. Les poires sont arrivées complétement pourries, mais conservant leur forme ; c'est un fruit peu volumineux qui n'offre aucun rapport avec le catillac ; les pepins, également différents de ceux des espèces connues, ont été recueillis et semés.

Quant au poirier, il est arrivé dans un état presque désespéré, ayant l'écorce ridée et les racines pourries ; cependant, planté dans le jardin de la Société, il commence à végéter et l'on espère le sauver. Il est greffé sur franc d'une espèce inconnue.

Le trajet de Constantinople à Marseille se fait rapidement par les paquebots à vapeur. On reçoit souvent à Paris des poiriers venus par le roulage de pepinières éloignées de la capitale ; ces arbres sont restés en route plus longtemps que ne doit y rester

un poirier d'Angora expédié de Constantinople. La société en attend de nouveaux échantillons qu'elle s'empressera de propager, et le fruit en vaut la peine.

Nous ferons observer à cette occasion combien il est à désirer que l'on s'occupe sérieusement de régénérer nos arbres fruitiers, et de régulariser la production des fruits pour la consommation de Paris. Hors les gens très-riches, personne n'obtient plus à Paris un fruit mangeable. Le prix croissant du loyer des terres aux environs de la capitale a fait rejeter par les jardiniers, comme peu productives, les meilleures espèces; des fruits à peine bons pour la fabrication du cidre sont expédiés sur Paris par bateaux; les cerises, les prunes, sont également en décadence. Il est pourtant certain que, dans l'état avancé de notre horticulture, Paris pourrait être approvisionné de très-bons fruits de chaque saison à des prix en rapport avec les salaires de la population ouvrière.

— Nous apprenons que M. Donckelaar père, jardinier en chef du jardin botanique de Gand, M. Joseph Van Damme, ancien chef du jardin du Casino, M. Constant Gheldolf, horticulteur propriétaire, M. Brunon Boddaert, id., M. Dieudonné Spae, horticulteur, viennent d'être nommés membres de la Société royale pour l'encouragement de l'horticulture dans les Pays-Bas. C'est le célèbre Von Siebold qui s'est chargé de faire parvenir à nos concitoyens le diplôme qui leur confère cette qualité.

Buis remarquable.

A Wynendael, près de Thourout (Flandre occidentale), propriété de M. Matthieu, se trouve un buis dont la couronne a 13 pas de diamètre et le tronc 1 mètre 22 centimètres de tour.

La plantation de cet arbre remarquable doit remonter au XIIe ou au XIIIe siècle.

— Les amateurs d'horticulture admirent en ce moment un magnifique *Cactus,* qui fleurit pour la première fois et qui a été obtenu par M. Jacobs, notaire, Fossés-aux-Loups, n° 31, à Bruxelles. Ce *Cactus,* dont le disque de la fleur a plus d'un demi-mètre de circonférence, est entièrement neuf dans son espèce et mérite l'attention des véritables amateurs. On propose de le nommer *Ackermani major.* M. Jacobs s'est empressé de le faire peindre.



Calotropis géant. Calotropis gigantea.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Calotropis géant. *Calotropis gigantea.* D. C. *Asclepias gigantea.* And. Rep. Famille des Asclépiadées. Plante ligneuse, très-laiteuse, pouvant s'élever en pleine terre, dans une serre jusqu'à 2 mètres, et en pot à 1 mètre; tige droite, d'un vert jaunâtre, peu ramifiée, feuilles sessiles, ovales, arrondies, longues de 10 à 12 cent., larges de 6 à 7, blanchâtres; calice à 5 folioles ovales, concaves, glabres. Corolle rosacée à 5 divisions profondes presque deltoïdes, blanchâtres extérieurement, lavées de purpurin ou de lilas à leurs extrémités.

Cette magnifique plante a fleuri, au Jardin du Roi, pour la première fois, au mois d'août 1843; elle demande à être bien soignée pour les arrosements et n'aime pas l'humidité. On la cultive dans de la terre de bruyère pure un peu sablonneuse. Nous avons reçu assez souvent des graines de cette plante, mais, jusqu'à présent, nous n'avions pu les conserver, parce qu'elles recevaient sans doute trop d'humidité. Cette plante est fort curieuse et peut être cultivée comme plante d'ornement. Se multiplie de boutures, dont il faut avoir soin, lorsqu'on les coupe, de laisser découler le lait et sécher un peu la plaie avant de les planter.

Neumann.

SOINS A DONNER AUX OEILLETS

PENDANT ET APRÈS LA FLORAISON.

(*Suite; voir la 3e livraison, page* 70.)

Les amateurs qui cultivent leurs œillets dans des pots, placent ceux-ci sur des gradins où ils peuvent les garantir de l'ardeur du soleil et des averses, par le moyen de nattes, de planches ou d'une toile cirée qu'on place au-dessus. Si les œillets ne restent ainsi couverts que pendant les heures les plus chaudes de la journée, ou pendant que durent les averses, il n'y a rien à objecter, mais si au contraire ils restent ainsi pendant des journées entières à l'ombre de ces abris, nous ne pouvons que désapprouver un usage qui fait à ces plantes plus de tort que de bien.

Un œillet qui pendant plusieurs générations a été cultivé dans des pots, est déjà, par cela même, plus tendre et plus délicat qu'un œillet qui est cultivé en pleine terre. Si l'on ajoute, que par ces couvertures continuelles il s'étiole plus ou moins, sans que cependant cela paraisse, on ne s'étonnera pas si, le plus souvent, les marcottes provenant de collections cultivées dans des pots ne réussissent pas. Les personnes d'ailleurs qui ont quelque connaissance de la culture des œillets, savent parfaitement que les plantes d'œillets qui croissent en pleine terre et exposées au plein soleil, donnent seules des marcottes vigoureuses et saines. Si cependant on voulait cultiver une partie de ses œillets dans des pots pour en jouir davantage, nous conseillerions d'en planter un ou deux pieds en pleine terre, afin de mieux conserver l'espèce. On a aussi remarqué que ces couvertures diminuent considérablement la production de la graine, et dans tous les cas la récolte n'est pas aussi abondante par cet usage que par une culture en pleine terre.

Quelques espèces d'œillets ont les boutons gros et courts, se fendant latéralement à leur épanouissement. Ordinairement les œillets qui ont ce défaut ne sont pas tolérés dans une collection choisie. Si cependant on voulait les conserver pour quelque raison particulière, comme par exemple pour la rareté du coloris, ou eu égard à la qualité de leur parfum, on pourrait, à l'effet de remédier en partie à l'inconvénient signalé, glisser un petit morceau de carte à jouer, coupé en forme de triangle à l'endroit où le calice veut se fendre. On pourrait encore, au moyen d'un canif bien affilé, rendre plus profondes les cinq incisions du bord du calice; certains amateurs coupent de petites bandes de vessie de veau ou de porc, qu'ils font détremper pendant quelques minutes dans de l'eau froide et qu'ils collent ensuite autour du calice; ce dernier moyen m'a paru le plus facile à exécuter.

L'amateur qui est en possession de bonnes espèces d'œillets, cherche naturellement à les conserver. L'œillet sauvage et quelques variétés ordinaires, sont sans doute perennants, mais pour ce qui regarde les œillets cultivés, bien qu'ils durent quelquefois jusqu'à quatre ans, on remarque cependant que d'année en année ils perdent de leur beauté, produisent des fleurs plus petites, et dépérissent enfin totalement. Le seul moyen de conserver les variétés qu'on possède, c'est de se procurer de nouvelles plantes par les jets qui se forment autour de la base de la tige. Ce re-

nouvellement de la plante se fait soit par boutures, soit par marcottes.

Veut-on multiplier les œillets par boutures, on coupe la branche par le milieu d'un nœud, on divise le pied de la bouture par une incision verticale jusqu'au nœud suivant, on met la bouture ainsi préparée dans un petit verre contenant de l'eau de pluie qu'on place ensuite au soleil. Quand après un, deux ou trois jours, les deux branches du pied se seront écartées l'une de l'autre, on plantera les boutures dans une couche ou dans un pot à fleurs. Dans le premier cas, on met un châssis, dans l'autre on couvre les boutures avec une cloche de verre vert. Les boutures traitées d'après cette méthode, produiront des racines au bout de cinq à six semaines, quelquefois plus tôt, selon la température de la saison.

Le marcottage est plus sûr et par suite employé de préférence par les cultivateurs d'œillets. Le meilleur instrument pour marcotter, c'est une lancette à lame étroite et à deux tranchants. Il est essentiel que le pied d'où naissent les racines soit aussi large que possible, c'est-à-dire qu'il soit formé de la moitié du nœud que l'on tranche. Il est vicieux d'introduire le tranchant d'un canif (instrument dont on se sert le plus souvent pour marcotter) dans le nœud et de remonter ensuite d'un seul trait jusqu'au nœud suivant, de cette manière le pied est souvent sans base et ne peut pas former des racines.

Voici comment je procède pour marcotter : j'enlève d'abord les deux paires de feuilles qui sont attachées autour des nœuds, puis je passe la lame de la lancette à travers la tige, entre les deux nœuds, en descendant jusque dans le nœud inférieur ; ensuite je tranche ce nœud juste dans son milieu et toujours du côté de la terre. On sait comment il faut fixer les marcottes dans la terre avec de petits crochets de bois, mais ce qu'on n'observe pas toujours assez scrupuleusement, c'est qu'on laisse souvent au pied de la marcotte quelque vestige des feuilles. Ces débris sont inutiles et empêchent que la marcotte pousse des racines. Immédiatement après le marcottage, on arrose la terre avec un arrosoir muni de sa pomme. Cet arrosement doit être continué tous les jours, afin que la terre ne se dessèche pas, ce qui empêcherait également la formation des racines.

Souvent les jets latéraux naissent à une distance trop élevée au-dessus du sol pour qu'on puisse les marcotter commodément :

dans ce cas, quelques amateurs exhaussent la terre autour du pied ; d'autres marcottent dans de petits cornets de plomb laminé. La dernière méthode est plus facile à exécuter et les marcottes y font plus facilement des racines.

Les marcottes font des racines dans l'espace de cinq à six semaines ; on les détache alors de la plante mère et on les plante dans de petits pots qui conviennent pour leur faire passer l'hiver.

Quant à l'époque à laquelle il faut marcotter, on a trouvé que la première quinzaine du mois d'août est la plus convenable à cette opération, sauf les plantes de semis, qui fleurissent plus tard ; celles-ci réussissent encore lorsqu'on les marcotte pendant les derniers jours de ce mois. Les marcottes qu'on fait dans une saison plus avancée ne réussissent pas.

Beaucoup de personnes ont l'habitude de couper, pendant le marcottage, les extrémités des feuilles, ce qui non-seulement est inutile mais même nuisible. Les feuilles sont le principal mobile de la végétation, la cause du mouvement et de l'ascension de la séve, et elles contribuent beaucoup à la reprise des marcottes ; si donc elles sont en partie coupées, il y a perturbation dans leurs fonctions, ce qui ne peut que nuire aux nouvelles plantes. D'ailleurs, les feuilles ainsi mutilées donnent une mauvaise apparence à la plante ; puis, comme elles se dessèchent et dépérissent avant le temps, les bourgeons qui se trouvent à l'aisselle de chaque feuille ne recevant plus de nourriture, avortent, ce qui fait que ces plantes font leurs marcottes trop au-dessus de la terre. On fera donc mieux de ne rien retrancher aux feuilles.

Nous ne pouvons terminer cet article sans recommander encore à nos lecteurs quelques précautions qu'il est utile d'observer dans le marcottage des œillets. On se rappelle que nous avons conseillé d'opérer le marcottage par deux incisions, l'une verticale, l'autre transversale ; la dernière doit trancher exactement la moitié du nœud. Il faut garder que le tranchant de la lame n'entame l'autre moitié de la tige qui doit rester intacte, car s'il arrivait que la marcotte ne tînt plus qu'à une partie de l'écorce, elle recevrait trop peu de nourriture et se dessécherait, attendu que l'ascension de la séve a lieu dans l'intérieur de la tige et non dans l'écorce.

On a aussi fait l'observation que dans un terrain qui retient longtemps l'humidité ou qui est d'une nature très-forte, les marcottes ne font que de faibles racines ou qu'elles n'en font pas

du tout. Cet inconvénient peut être prévenu en remplaçant la terre forte par une terre plus légère.

Lorsque, par une cause quelconque, une marcotte n'aurait pas fait de racines, on la laisse à sa place sans la détacher de la plante mère, jusqu'au printemps suivant.

Dans un prochain numéro nous parlerons de l'hivernage des marcottes.

DESCRIPTION DE QUELQUES OEILLETS DISTINGUÉS,

par M. Wapnitz (1).

Le goût pour ces excellentes fleurs se répandant de plus en plus dans notre pays, nous croyons faire plaisir aux amateurs en reproduisant la description que M. le docteur Wapnitz a donnée des variétés les plus distinguées qu'il possède. Comme nous possédons nous-même la plupart des variétés dont il s'occupe, nous pouvons garantir l'exactitude de ces renseignements.

M. W. a enrichi sa collection des fleurs les plus renommées en Europe, il est donc à même, plus que personne, de juger de leur mérite.

Le premier envoi consistait en 39 variétés : les marcottes plantées dans une terre composée de parties égales de sable, de bouse pourrie, de terre de bruyère et d'argile (2) montraient dès l'abord une végétation vigoureuse et la floraison répondait parfaitement à mon attente. Ceux qui se distinguaient surtout par la netteté du dessin et leur coloris brillant, étaient : *Laura, Toison d'or, Belle Laurence, Osiris tendre, Emérence, Camin, Cupidon, Epaminondas, Fortunatus* et le *Vert de Blomberg*. Ce dernier, *Laura*, *Cupidon* et *Toison d'or,* sont des fleurs qui font l'ornement des collections les mieux choisies. Quant au *Vert de Blomberg*, il m'est inexplicable comment on a pu y découvrir la moindre trace de vert. J'ai reçu cet œillet directement de source, et malgré cela je dois à la vérité de dire que la cou-

---

(1) Extrait de la *Gazette des fleurs*.

(2) Cette composition est la meilleure que je connaisse pour les œillets. Le fumier de cheval, fût-il même tout à fait décomposé, ne convient ni pour les œillets ni pour les auricules, comme je l'ai souvent éprouvé à mon grand détriment.

leur verte ne s'y trouve pas. Il a fleuri chez moi et chez un de mes amis à la même époque, et chaque fois il s'est montré en bizard allemand, dont le dessin se composait de gris d'acier, de carmin, de cerise et de pourpre (1). Ces couleurs sont couvertes d'un vernis luisant et transparent, ce qui rend cette fleur une des plus extraordinaires, et impayable pour un véritable connaisseur. Elle possède en outre la propriété de varier dans le coloris, selon le climat et la terre dans laquelle elle est plantée. Il n'y a donc pas lieu de suspecter la bonne foi de l'inventeur de cet œillet, ou de regarder comme un rêve de son imagination, s'il dit y avoir trouvé du vert parmi des raies bleu d'acier et rose foncé, ou, que quelquefois son œillet présentait dans un fond vert, des raies rouges et violettes (2). Il est incontestable que dans cet œillet le mélange de la terre a une grande influence sur la coloration, car nous nous rappelons avoir lu quelque part, qu'une terre contenant de la chaux, de la marne et du salpêtre, provoque dans cet œillet la couleur verte. Ce qui confirme cette assertion, c'est qu'un autre amateur, M. Weise à Stargard, a également observé le vert dans un sol marneux. Nous conseillons à tous les amateurs de mêler une partie de marne à la terre dans laquelle ils plantent leurs œillets, elle empêche, dans la plupart des cas, les couleurs de couler, ce qui rend les fleurs unies. M. W.... s'est promis de planter son œillet, prétendu vert, dans une terre marneuse, pour s'assurer de l'effet de cette substance sur le coloris, mais son regret, si la fleur ne changeait pas, ne devrait pas être fort grand, car telle qu'elle est actuellement, son port noble et élégant, son coloris remarquable, font oublier une petite perfection de plus.

Pendant la floraison j'ai visité la collection de M. le docteur Schmitt, à Bingen. On ne peut se figurer une réunion plus imposante d'œillets distingués que celle que j'y ai vue. On y trouve réunies toutes les perfections : santé, vigueur des plantes ; grandeur et ampleur des fleurs ; fonds d'une grande pureté, dessin d'une grande netteté et régularité, etc.

---

(1) En 1843, il a fleuri dans la collection de S. M. le roi, à Laeken. Sa couleur était d'un bronze verdâtre uni, tout à fait extraordinaire et jusqu'à présent inconnue dans les œillets.

(2) L'olive et le bronze sont un mélange de vert et de rouge : un œillet présentant une de ces couleurs, est donc susceptible d'avoir quelquefois des raies vertes, lorsque les couleurs se séparent.

M. S. possède à un haut degré l'art de coordonner avec goût ses œillets sur des gradins ; il a surtout soin de donner au fond, derrière les gradins, une couleur foncée, ce qui relève le coloris des fleurs à fond blanc.

Je parlerai d'abord des fleurs unies, que les amateurs admettent ou rejettent de leurs collections, suivant leur goût ou leur caprice. Aussi un œillet uni n'est beau que lorsque la couleur en est parfaitement pure ou bizarre, la forme régulière, le pétale rond et la fleur grande, comme, par exemple, le *Candidissima.* Il est fâcheux qu'il soit aussi capricieux dans sa multiplication. J'ai distingué, outre celui-ci, un jaune pâle, très-double, parfaitement rond, à port élégant, la fleur avait trois pouces de diamètre. Un autre, également sans défaut, avait cinq pouces de diamètre, couleur rose pur. Le dernier se distinguait par une grande richesse de fleurs, phénomène rare quand les fleurs sont très-grandes. J'ai remarqué encore, parmi ces œillets unis, les représentants de toutes les couleurs qu'on ait observées dans ce genre ; la couleur dominante était le gris cendré ; le violet foncé, le ponceau, le pourpre, l'écarlate, le jaune de soufre, le violet, le saumon, l'isabelle, le chair, le chamois, le puce, le cuivré, etc. Parmi les fleurs à dessin je mentionnerai d'abord les *Picotes-liserés,* à feuilles parfaitement rondes. En effet, il n'y a rien de plus délicat que cette fine lisière bordant un pétale d'un blanc pur, ou jaune, dans toutes les nuances ; *Comte Kinsky* et *Dianore*, fameux picotes, se distinguaient avant tous les autres. Parmi les picotes à dessin allemand, ancien et moderne, plusieurs à fond blanc de neige, avec du lilas, gris argenté et rose, attiraient notre attention. Les picotes romaines, espagnoles, françaises, italiennes, hollandaises ; les picotes pyramidales, et les picotes bizarres y avaient leurs représentants de la plus grande beauté. Après avoir quitté la première série de la deuxième classe d'œillets de notre système, je tournai mon attention vers la classe des doublettes et bizarres allemands et flamands (les anglais des allemands). En effet, rien de plus imposant qu'un œillet flamand parfait, avec sa forme de rose de Hollande, et ses raies larges rubannées, mais ces œillets sont rares, et la plupart de ceux qu'on voit encore aujourd'hui portent le timbre de la dégénérescence.

M. S. ne souffre dans sa collection aucun œillet flamand ayant des stries étroites parmi les raies larges, ce qui augmente de beaucoup la valeur de ses fleurs ; c'est seulement à l'égard de

Grenoble que M. S. a fait une exception. Ce grenoble est une doublette allemande à fond pourpre strié et picoté de blanc, ce qui ne laisse pas de produire un effet agréable. Un œillet bien rare est *Frauermantel* (Manteau de deuil); le dessin et la forme en sont extraordinaires et d'une grande beauté, mais la fleur pourrait être plus grande. Je ne saurais dire si les picotes doublettes et les picotes bizarres avaient leurs représentants dans la collection. Ces fleurs sont très-rares et par conséquent difficiles à discerner dans une collection aussi nombreuse. Mais en revanche, j'ai remarqué une grande richesse en flammés et en parmelottes. Plusieurs jeunes de semis se distinguaient par une grandeur énorme et par un coloris brillant. J'ai distingué entre autres un flammé bizarre fond chair, dessin écarlate et pourpre, qui méritait toute l'admiration d'un amateur; et un autre flammé picoté, fond lavé de pourpre clair velouté, picoté de pourpre foncé, pétale rond et fleur de trois pouces de diamètre; acquisition précieuse qui à elle seule pourrait donner une idée des plus favorables de la collection. Dans une autre division, on remarquait 6 à 8 nouvelles parmelottes à fond jaune ou blanc lavé de rose ou de pourpre. C'est avec une grande satisfaction encore, que j'ai retrouvé dans une autre division, sous le n° 102, *Baron de Gemünden*, un des plus beaux œillets qui existent et que je recommande spécialement aux amateurs. Plus loin, une autre parmelotte à fond blanc lavé de rose, se distinguait par ses fleurs précieuses; n° 70 à fond jaune pâle picoté de carmin, et n° 192 fond jaune pâle picoté de carmin clair, n'étaient pas moins belles. Comme doublette-parmelotte, je signalerai *Comte Azor*, *Non plus ultra* et *Gloire de Bingen*, recommandables sous tous les rapports. Le dernier est une nouvelle doublette-parmelotte à fond blanc lavé d'aurore et à raies carminées, le bord du pétale blanc, légèrement dentelé; ceci est un petit défaut mais il est effacé par la rareté du coloris, les couleurs tranchantes et la netteté du dessin. On remarquait qu'en général les jeunes des semis avaient été choisis avec une rigoureuse sévérité, ce qui donne tant de valeur à ces nouvelles acquisitions.

J'ai fait mention, au commencement de cette relation, d'un œillet blanc, *le Candidissima*. Il y a longtemps qu'un amateur distingué, M. E., en consacrant un article spécial à cette fleur, en avait fait ressortir la pureté de la couleur blanche, recouverte d'un vernis luisant; la grandeur de la fleur, qui est de 4 pouces;

sa belle forme, les pétales parfaitement ronds; l'odeur délicieuse qu'elle exhale, et enfin sa fécondité extraordinaire en graines. J'ai eu l'occasion de constater les qualités que M. E. attribue au *Candidissima*, qualités que l'on trouve si rarement réunies dans une seule fleur.

Dans un des prochains numéros nous consacrerons un article spécial à la description des œillets les plus remarquables qui fleuriront à Bruxelles et aux environs.

QUELQUES NOUVEAUX CACTUS HYBRIDES,

GAGNÉS PAR M. STEVENS, FABRICANT,

Faubourg de Laeken-lez-Bruxelles.

M. Stevens, amateur de Cactus, s'occupe depuis une quinzaine d'années de la culture des Cactus, et a particulièrement porté son attention sur la production des hybrides. Nous devons rendre hommage à M. Stevens d'avoir donné cette direction à son activité, car ces sortes d'expériences sont non-seulement fort utiles à la science, mais encore il a été constaté que les hybrides produisent en général de fort belles fleurs et fleurissent plus facilement que les espèces originaires.

Il paraît que c'est en Angleterre et en Allemagne qu'on a fait simultanément les premiers essais pour obtenir des hybrides de cactus. En Angleterre on a gagné un hydride magnifique par la fécondation du *C. speciosissimus* avec *C. Ackermanni*, appelé *Conway's giant*. Les fleurs en ont huit pouces de diamètre, et sont d'un écarlate saturé; le stigmate est violet luisant. Cet hybride a été vendu au prix de deux livres sterling. MM. Davies et Comp. ont obtenu des hybrides de *C. grandiflorus* et *speciosissimus*. Les fleurs réunissent les caractères de leurs parents. L'un a des fleurs semblables à celles du *grandiflorus*, mais elles sont roses. M. Sello, jardinier du roi de Prusse, a obtenu un hybride de *C. spec.* et *C. phyllanthoïdes*. On le considère comme un des plus beaux qui aient été gagnés jusqu'à ce jour. Il ressemble, quant à la forme extérieure et au port, au *Phyllocactus Ackermanni*; mais les pétales sont d'un violet brillant et se terminent en pointe brunâtre.

Nous citons ces faits pour encourager les amateurs de cactus à continuer ces intéressants essais, en les invitant de plus à les étendre aussi aux autres genres de cactus. Il serait surtout fort curieux de tenter la fécondation artificielle entre les *Mammillaria*, les *Echinocatus*, les *Echinopsis* et les *Apuntia*.

M. Stevens a eu l'obligeance de nous montrer ses cactus hybrides : il en possède un fort grand nombre, parmi lesquels nous avons distingué les suivants :

1. — *Phyllocactus hybr. Stevensii.*

Provenant de *P. alatus* fécondé par le pollen de *C. speciosissimus.*

Il a la forme du *P. alatus*, mais les tiges sont glauques à côtes rougeâtres. Les fleurs ont à peu près 4 pouces de longueur, le tube est droit et vert ; pétales extérieurs écartés, étroits ; les internes imbriqués, lancéolés, mucronés à fond carminé, nuancé de vermillon ; étamines rougeâtres de la longueur des pétales, anthères blanches ; style rouge pâle, ainsi que les stigmates. La hauteur de la plante est de deux pieds et demi environ.

2. — *Phyllocactus hybr. amœnus.*

Provenant de *P. Ackermanni*, fécondé par le pollen de *C. Speciosissimus.*

La plante a 3 pieds de hauteur à peu près et ressemble à l'*Ackermanni*. Les fleurs ont cinq pouces de longueur ; les pétales imbriqués ouverts, spatulés, terminés en mucrone, fond carmin nuancé de cramoisi clair ; pétales extérieurs blancs, rosés au bout.

3. — *Cereus hybride.*

Provenant de *C. speciosissimus*, fécondé par le pollen de *C. flagelliformis.*

Cet hybride est intéressant sous le rapport de sa fleur et de son port. La tige est cylindrique, vert obscur, de six à sept côtes ; auréoles garnies de 12 épines raides mais courtes. La fleur ressemble à celle du *C. flagelliformis ;* elle a 3 pouces de longueur ; le tube de la fleur rouge violacé, les pétales sont lancéolés, carminés, violets sur leurs bords ; les extérieurs recourbés en arrière. La fleur, quand elle est ouverte, a trois pouces de diamètre, la tige deux pouces environ.

DESCRIPTION D'UN NOUVEAU GENRE D'ORCHIDÉES.

TROPHIANTHUS (1).

Caractère générique. Périgone ouvert, folioles libres, lancéolées, carenées, pointues, presque égales. Labelle entier soudé avec la colonne; celle-ci est droite et charnue. Anthère...... Masses polliniques deux, oblongues sillonées, caudicule filiforme, glande en crochet; ovaire arqué, triangulaire, creusé en gouttière sur la partie antérieure.

TROPHIANTHUS ZONATUS.

Car. spec. Fausses bulbes caulescentes, allongées comprimées, engaînantes à la base. Feuilles coriaces, allongées, acuminées, carenées sur la surface inférieure. Hampe courte, axillaire uniflore. Sépales latéraux droits, le supérieur triangulaire au sommet; pétales recourbés. Labelle à lobe ample, transversal, échancré, ayant les bords infléchis vers le milieu. Les feuilles ont trois pouces de longueur sur un de largeur. Les divisions de la fleur, qui a un pouce et demi de diamètre, sont charnues, verdâtres, tachées jusque vers le milieu de macules pourpres. Le labelle est d'un blanc pur orné d'une bande rose transversale. Le stigmate pourpre foncé. Cette orchidée distinguée, que nous considérons comme nouvelle, est originaire du Brésil, et fleurit en ce moment dans les serres de Mgr. le duc d'Arenberg. Elle est sans odeur.

MISCELLANÉES.

DE L'INFLUENCE DE LA LUNE SUR LES PLANTES.

L'influence, si souvent discutée de la lune sur les végétaux, paraît être aujourd'hui un fait hors de doute. Cependant nous ne croyons pas que cette influence se manifeste à un degré aussi élevé qu'on avait cru assez généralement jusqu'ici pouvoir attribuer à cette planète. Comme il est encore assez difficile de déterminer d'une manière précise jusqu'à quel point s'étend cette in-

(1) Τρόπις (carène), ἄνθος, fleur. Fleur à pétales carenés.

fluence, il est nécessaire de recueillir autant d'observations que possible, afin de pouvoir en tirer des conclusions applicables aux diverses opérations agricoles et horticoles. Les faits qui ont été constatés à cet égard jusqu'aujourd'hui, sont les suivants :

1. — Aux Indes occidentales on a fait depuis longtemps la remarque que le bois coupé en pleine lune a moins de valeur, se détériore plus vite, est plus promptement attaqué par les vers, que le bois coupé à une autre époque de la lune. La même observation a été faite chez nous. Le bois destiné aux constructions et à d'autres usages doit être coupé deux ou trois jours avant la nouvelle lune, parce qu'alors il contient moins de séve ; ce qui s'accorde du reste avec une autre observation, c'est qu'il tombe généralement peu de pluie entre le dernier quartier et la nouvelle lune.

Le chêne, en particulier, doit être abattu vers le 16 octobre, parce que tout bois de cette espèce coupé hors de cette époque, est sujet à être attaqué par les vers ou à se corrompre d'une autre manière.

2. — Dans les Indes orientales on a observé l'influence positive de la lune sur les plantes. Des végétaux étiolés dans l'obscurité ont recouvré leur couleur verte par la lumière de la lune (1). Des fruits mûrissent plus facilement ; des cadavres d'animaux entrent plus facilement en décomposition, lorsqu'ils sont exposés à l'influence de la lumière lunaire.

3. — Il est positif que certaines plantes dont les graines sont semées pendant la lune croissante, prospèrent mieux. Des scorsonères semées pendant la lune croissante deviennent caverneuses. Les greffes réussissent généralement mieux lorsqu'on les exécute pendant le croissant de la lune. Des melons et des concombres semés à cette époque fleurissent longtemps, mais les fleurs ne donnent que peu de fruits. Les fleurs d'agrément fleurissent plus longtemps et plus abondamment.

(1) Ceci ne fournit aucune preuve de l'influence spéciale de la lune sur les plantes, car toute autre lumière, même celle d'une bougie ou d'une lampe, aurait produit le même effet.

Graminée propre à former des bordures le long des chemins ombragés.

On sait que fort peu de plantes prospèrent dans les lieux ombragés ; il devient surtout très-difficile de conserver des plantes dans ces conditions, si le terrain est sablonneux. M. Bouché, jardinier du roi de Prusse, vient de découvrir que le paturin des bois (*Poa nemoralis,* Lin.) est la plante qui, plus qu'aucune autre, convient à cette situation.

Le paturin des bois est une plante vivace, qui n'est point traçante ; bien cultivé, il forme une bordure très-serrée et égale ; les plus fortes gelées, ni l'humidité, ni la sécheresse. ne lui font aucun tort, mais dans les lieux ouverts et exposés aux rayons ardents du soleil il dépérit.

Ce paturin croît en grande abondance dans les bois ; il est donc facile de s'en procurer. Pour bien le conserver et taller il faut le faire couper souvent, car il a une grande propension à monter en fleurs.

SUR LA CULTURE DES ARBRES FRUITIERS.

Lorsqu'on se détermine à planter des arbres fruitiers, on se pose d'abord les questions suivantes : Quels sont, parmi les fruits, ceux qui méritent le plus à être cultivés ? — Réussiront-ils dans le terrain que je puis leur donner ?

A ces deux questions, qui devraient recevoir leur solution avant qu'on se décidât à planter, on ne peut cependant répondre d'une manière positive qu'après un grand nombre d'expériences. La culture des arbres fruitiers est chez nous d'une grande importance, et c'est précisément pour ce motif qu'on ne plante pas un arbre au hasard, sans savoir ce qu'on peut en attendre au bout d'un certain temps, c'est-à-dire en se conformant, dans le choix des variétés, aux exigences de l'exposition et de la nature du terrain.

Aujourd'hui que le nombre des variétés connues est très-grand, car on compte 1200 variétés de pommes, 800 de poires, 200 de prunes, etc., auxquelles on en ajoute encore tous les jours de nouvelles, il ne serait pas sans intérêt de soumettre de nou-

veau à la critique les espèces réputées bonnes, afin de connaître jusqu'à quel point les diverses natures de terrains et les diverses expositions du pays, conviennent le mieux à leur production, car tout n'est pas également bon pour une seule localité. Mais ce champ est vaste, et un seul homme ne suffirait pas à cette besogne ; il faudrait pour la compléter que les pomologues se cotisassent, afin que cet ouvrage fût fait avec le soin et la circonspection nécessaires.

Il serait difficile de discerner parmi le grand nombre d'espèces, celles qui se qualifient pour la table ou pour l'usage domestique, mais peu à peu on parviendrait cependant à reconnaître les espèces mauvaises ou médiocres, qui seraient à remplacer par de bonnes.

En considérant d'abord les sortes destinées à l'usage domestique, au commerce, etc., les amis de la culture des arbres fruitiers auraient égard : 1° à la durée de l'arbre ; 2° à sa fécondité ; 3° à l'aptitude du fruit à se dessécher, ou à servir à la fabrication du cidre. Quant à la prospérité des sujets, on peut bien admettre que toutes les sortes n'atteignent pas partout la perfection dont elles sont susceptibles ; c'est pour ce motif qu'il faut apporter une grande attention à considérer l'exposition, le sol et les autres circonstances climatériques. Relativement à l'exposition en particulier, il faut, par exemple, planter les espèces tardives dans les meilleures expositions ; car, par suite de ce qu'elles sont déjà de leur nature plus tardives, leurs fruits ne mûriraient qu'imparfaitement, s'ils se trouvaient dans une exposition opposée.

Il serait peut-être fort utile de remarquer avec plus de précision l'époque de la floraison des diverses espèces de fruits. En Suisse, par exemple, le vent du sud ou le *Föhn,* détruit en fort peu de temps les plus belles espérances, s'il commence à souffler pendant que les arbres fruitiers sont en fleurs ; dans cette circonstance, il est donc prudent d'avoir des espèces qui fleurissent à des époques différentes. Chez nous, les vents du nord et d'est détruisent souvent les fleurs des pêchers, des cerisiers et des abricotiers. En plantant quelques pieds d'espèces tardives, on a du moins l'espoir de ne pas perdre tout le fruit de ses soins et de ses peines.

Pour les contrées élevées et âpres, il y a dans le nombre de nos arbres fruitiers des espèces qui y prospèrent ; ici il faudrait

avoir surtout égard à celles dont les fleurs ne souffrent pas par les gelées tardives.

Les arbres fruitiers offrent plusieurs particularités par rapport au terrain qu'ils exigent. Le pommier, avec ses racines horizontales et souvent fort longues, demande un sol argileux, frais, noir et riche, tandis qu'au contraire le poirier, à cause de ses racines perpendiculaires qui forment peu de racines capillaires, veut un terrain plus profond, substantiel, mais plus sec. Dans un sol humide, le poirier languit et ses fruits deviennent mauvais ; de là résulte que cet arbre fruitier convient mieux que le pommier pour les terrains élevés. Mais il faut aussi considérer le sous-sol ; tantôt celui-ci est argileux ou glaiseux, tantôt il se compose de gravier, de sable ou de débris pierreux. Dans le premier cas, il est frais et souvent humide ; dans l'autre, il est plus sec. Dans un terrain à sous-sol argileux, on planterait de préférence des pruniers, qui aiment un terrain frais, même médiocrement humide, et une exposition libre. C'est cette dernière circonstance qui explique pourquoi, pour la plupart des cas, on rencontre dans ces fruits cette absence d'arome et de goût agréable, qui les distinguent lorsqu'ils croissent dans des terrains renfermés entre de hautes murailles, ou à l'ombre de hauts arbres.

Pour ce qui concerne les espèces de fruits fins et délicats, les fruits de table, combien n'y en a-t-il pas d'excellents qui demeurent inconnus, et qui cependant remplaceraient certainement avec avantage les mauvais et les médiocres, quand on en aurait une fois reconnu les qualités (1)? Beaucoup d'anciens fruits sont originaires du midi de la France, et dans le nombre il s'en trouve d'excellents ; mais parmi ceux-ci plusieurs n'atteignent pas à toute leur perfection, surtout lorsqu'en les plantant on n'observe pas toutes les précautions nécessaires. Souvent on voit au lieu d'un arbre sain, couvert de fruits délicieux, un arbre maladif et languissant, tandis que la même espèce, greffée sur un sujet plus convenable, ou plantée dans un autre terrain, conserverait ses qualités primitives. Je crois qu'on devrait

---

(1) Nous ne parlons pas ici des arbres fruitiers choisis qu'on trouve dans les jardins des amateurs et riches particuliers, mais de ceux qui se rencontrent généralement dans les villages où il y a un grand nombre d'arbres qui ne méritent pas la place qu'ils occupent.

avant tout recommander les espèces provenant de pays septentrionaux, qui doivent avoir plus de propension à s'améliorer dans notre climat. Parmi les espèces que nous recevons du midi de la France, il y en a plusieurs, surtout les variétés d'automne et d'hiver, qui atteignent rarement à leur perfection, de sorte que souvent l'on ne reconnaît plus aux fruits l'espèce qui les a produits, et cela arrive surtout lorsqu'on n'apporte pas assez de soin au choix du sujet. Nous citerons un exemple à l'appui de cette opinion : la poire dite *Saint-Germain*, greffée sur coing et placée dans un sol sec, porte de mauvais fruits, car cette espèce demande un terrain frais, sans égard si elle est à haute tige ou naine ; l'opposé arrive, lorsque le *Beurré gris* est planté dans un terrain humide : son fruit y deviendra rabougri et se gercera ; la *Bergamotte crasanne*, délicieuse poire d'automne, donne annuellement une récolte abondante si elle se trouve dans un terrain humide, tandis que d'autres espèces demandent à se trouver dans une condition contraire. De tout ceci résulte que dans la culture des arbres fruitiers, il y a une foule de circonstances secondaires à prendre en considération.

Cependant, comme on ne se trouve pas toujours dans le cas de pouvoir choisir entre un terrain humide ou sec, froid ou chaud, il serait fort à désirer que l'on connût la nature de terrain propre à chaque sorte de fruit, genre de connaissance que cependant nous sommes encore fort éloignés de posséder.

On pourrait nous objecter qu'ayant déjà un nombre fort considérable de fruits, nous devrions bien nous en contenter ; mais c'est justement ce grand nombre qui devrait nous engager à chercher à connaître ceux d'entre eux qui réunissent toutes les perfections, pour les propager et les rendre plus communs ; car ne vaudrait-il pas infiniment mieux propager les meilleures sortes, que de planter, comme il arrive encore annuellement, des espèces plus que médiocres. Le gouvernement prussien a senti avant tous les autres cette vérité. Les instituteurs des villages et des petites villes ont chacun leur jardin et leur pépinière ; outre qu'ils sont obligés d'apprendre aux enfants la greffe et la plantation des arbres, ils sont tenus de cultiver les meilleures espèces de fruits connus. Le cultivateur qui veut planter un arbre dans son jardin ou dans son verger, peut s'en procurer à un prix modique chez l'instituteur. De cette manière, les bons fruits se propagent insensiblement dans le pays. En Belgique, les fruits

excellents ne manquent pas, mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient généralement répandus ; ce sont surtout les pommes et les poires d'été, les prunes et les cerises, qui sont généralement mauvais. Pourquoi de pareils arbres existent-ils encore? Ne serait-il donc pas possible de les remplacer par de meilleurs ? Les fruits d'été trouvent sur les marchés des villes un débit toujours assuré et prompt, c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les cultivateurs ne songent pas beaucoup à en cultiver de meilleures sortes ; ils y gagneraient cependant, car on ne fait aucun cas de mauvais fruits, et bien des personnes en achèteraient si elles en trouvaient de meilleures espèces.

Quant aux fruits de table, qui assurent également un bénéfice considérable au cultivateur, il faudrait choisir les espèces qui, cultivées à haute tige, donnent le plus grand produit, car les arbres en pyramide et en espalier ne lui conviennent pas, soit parce que le rapport n'en est pas assez considérable, soit parce que la taille de ces arbres exige un temps que la plupart des cultivateurs ne peuvent lui accorder.

Nous reproduirons dans notre prochain numéro une méthode facile de décrire les arbres fruitiers et leurs fruits, que M. le docteur Liegel a publiée dans les *Annales de la Société d'horticulture du royaume de Prusse*. SCH.

SERRES REMARQUABLES ÉTABLIES A BIERBEY,

PRÈS WAVRE.

A trente-cinq kilomètres de Bruxelles, dans une des propriétés les plus richement pourvues de ce que la nature et l'art ont de plus splendide et de plus rare, s'élèvent les belles serres de M. le baron Deman de Lennick. Heureux propriétaire de ce beau domaine, M. Deman est un de ces hommes modestes qui aiment la nature et les arts dans ce qu'ils ont de plus aimable ; si ses salons renferment des beautés artistiques de premier mérite, de ces *riens* élégants qui font le charme de la vie intérieure, les serres de son parc sont remplies de végétaux choisis parmi les plus rares et les plus précieux, aux formes les plus nobles et les plus gracieuses. En visitant ces magnifiques pavillons, on ne sait ce qu'on doit admirer, ou du nombre infini des plantes qu'ils abritent, ou de l'exubérante végétation, de l'inflorescence éclatante, qui partout y dénotent une culture irrépro

chable. Si nous avions à conseiller le plan d'un parc où toutes les exigences et tous les agréments de la vie seraient renfermés, nous citerions la résidence de M. de Lennick ; tout y a été créé par lui, exécuté sous ses yeux : ici est la ferme entourée de prairies où les bestiaux paissent en liberté ; plus loin est la laiterie ; là les plantations potagères et économiques, les céréales, puis le moulin qui les réduit en farine ; près du château, qui domine tout l'ensemble, est le jardin d'agrément avec ses bosquets, ses quinconces, ses fleurs ; au delà, le parc proprement dit occupe une vaste étendue ; puis enfin, devant un immense parterre destiné à recevoir une innombrable multitude de végétaux des climats tempérés, cette belle ligne de serres se déployant sur une longueur de près de 430 mètres, y compris les bâches à forcer ; les serres sont élégamment ornées et entièrement construites en fer ; les pavillons latéraux servant d'orangerie et celui du milieu, où croissent les végétaux de serre chaude, ont 13 mètres 50 centimètres de haut ; ils rappellent, par leur structure, ceux du Muséum d'histoire naturelle de Paris ; la largeur de ces serres est de 10 mètres. Les pavillons sont liés entre eux par deux serres tempérées, l'une destinée uniquement aux *Camellia*, l'autre renfermant les plantes de serre tempérée. Les Camellia et les Rhododendrum tenus dans ces serres pour donner des fleurs toute l'année, sont de la plus belle vigueur ; les espèces en sont choisies ; les Camellia surtout forment une collection très-remarquable par la force des individus ; ainsi nous avons compté parmi ceux-ci 25 pieds de 3 mètres de haut, 16 de 4 mètres, tous taillés en quenouille pour rendre leur floraison plus abondante ; ils forment un fond devant lequel sont placés en groupes serrés des centaines d'autres individus moins élevés. Nous avons remarqué encore 50 pots de Pelargonium tricolor, de 40 centimètres de haut, constamment en fleurs, et 400 pieds de violette de Parme en arbre, dont quelques-uns ont douze ans et forment de véritables petits arbres exhalant toute l'année la plus suave odeur. Dans l'orangerie se distingue tout d'abord un *Araucaria excelsa* fort beau, presque aussi élevé que celui du Jardin des Plantes de Paris ; un *Protea argentea* de près de 4 mètres et une foule d'autres végétaux ne le cédant aucunement en beauté aux plantes des autres serres. La serre chaude est très-riche en individus beaux et rares ; nous citerons, au milieu de cette belle végétation tropicale : un *Yucca draconia* de 13 mètres de haut, un

Doryanthes excelsa dont la tige florale s'élève à 7 mètres, un *Laurus cassia* de 12 mètres, et bien d'autres de grande taille offrant l'apparence d'une forêt ; nous avons distingué encore un *Chamedorea simplicifrons* magnifique, un *Pitcairnia Humboldtii* rare par sa vigueur. Les *Cycas* et les *Zamia* ornent admirablement ce pavillon ; parmi ces derniers, nous avons remarqué un *Zamia* (*species nova*) portant 50 feuilles, dont les plus longues ont 2 mètres de longueur ; les folioles sont d'un vert-luisant légèrement jaunâtre, ovales, aiguës, bien étalées ; l'espèce avec laquelle il a le plus d'analogie est le *Z. pungens*.

L'espace nous manque pour énumérer tout ce que les serres aux Geranium, aux Palmiers, renferment de richesses végétales.

La serre à Orchidées, riche en Épiphytes très-belles du Brésil et du Mexique, possède un pied de Vanille qui, s'il était développé, s'étendrait sur une ligne de 20 mètres de longueur ; cette magnifique Vanille fleurit abondamment chaque année ; mais M. de Lennick, ignorant le procédé assez difficile pour la féconder artificiellement, n'en a pas encore obtenu de fruits. Nous lui avons indiqué celui que nous employons au Jardin des Plantes de Paris, au moyen duquel nous voyons mûrir chaque année des gousses de Vanille très-parfumées.

Les bâches à forcer les Ananas et les légumes, la serre à forcer les arbres fruitiers, ne sont pas moins dignes de remarque. Nous y avons vu au milieu de mars des Abricotiers en pleine terre couverts de fruits noués et déjà avancés ; des Pêchers en espaliers également chargés de pêches grosses comme des noisettes ; deux forts pieds de vignes de Franckental garnis de plusieurs centaines de grappes dont la maturité était déjà avancée ; la Fraise que nous y avons vu cultiver est l'espèce dite Van Donckelaer : elle est très-fructifère et très-avantageuse à forcer.

Premier admirateur de ses richesses artistiques et végétales, M. de Lennick, avec cette cordialité franche et affable décelant l'homme de bien, se plaît à en faire apprécier le mérite aux étrangers qui veulent bien le visiter. En sortant de ce véritable Eden, on regrette de n'y pouvoir passer le reste de sa vie. Cette résidence toute princière gagne d'autant plus à être vue qu'elle forme une opposition remarquable avec les campagnes uniformes environnantes, qui sont à une assez grande distance exclusivement consacrées à la grande culture.

NEUMANN et AUDOT fils. (*Le Jardin et la Ferme.*)

ARBORICULTURE.

Les Anglais s'occupent activement de naturaliser dans leur île les arbres exotiques propres au climat de ses différentes régions ; leurs expériences à ce sujet méritent de fixer l'attention des propriétaires éclairés, au moment où les questions du reboisement des hauteurs et de la plantation des terrains vagues préoccupent tant de bons esprits.

M. Hartweg, voyageur botaniste d'un mérite distingué, a rapporté en Angleterre un grand nombre de Conifères du Mexique ; il explore encore en ce moment cette contrée si riche en végétaux curieux de toute espèce encore inconnus à l'Europe. La latitude tropicale du Mexique n'est point un obstacle à la naturalisation en Europe d'un grand nombre de ses végétaux ; l'élévation des plateaux où ils croissent naturellement les met dans des conditions de climat peu différentes de celles de la France et de l'Angleterre : en voici quelques exemples.

Pinus Llaveana. Trouvé dans les montagnes de Zincapan, à 2,600 mètres d'élévation, sous le 21e degré de latitude, il a résisté en Angleterre au rude hiver de 1837 à 1838.

Abies Douglasii. Croissant à la même hauteur, sous la même latitude, il a cependant péri à la suite du même hiver ; mais c'est par une cause accidentelle, et sa naturalisation n'en paraît pas moins probable.

Pinus Oocarpa. Croissant sous le 19e degré de latitude, à 1,000 mètres seulement d'élévation, il ne résiste pas aux hivers ordinaires du climat de l'Angleterre.

Pinus Leiophylla. Il a supporté le plein air dans le jardin de la Société royale d'horticulture de Londres ; les extrémités de ses feuilles ont été seules atteintes par la gelée ; dans une situation abritée, on espère lui faire aisément passer l'hiver sans aucune protection. Sa situation naturelle est sous le 19e degré 30 minutes de latitude, à 2,200 mètres d'élévation.

Pinus excelsa (*Pseudo-Strobus ?*). Quoiqu'il ait un peu souffert des hivers rudes sous le climat de Londres, comme il croît au Mexique à plus de 2,700 mètres d'élévation, il doit pouvoir supporter le climat de l'Europe tempérée (depuis cinq ans qu'il existe en pleine terre au Jardin des Plantes de Paris, il a très-bien réussi). Il en est de même des Conifères nouvellement intro-

duites sous les noms de *Pinus Teocote, P. devoniana, P. Russeliana*, *P. Apulcensis*, *P. Montezuma*, *P. Ayacahuite* et *P. Hartwegii*. Ces derniers sont livrés à la pleine terre du Jardin des Plantes depuis le printemps de 1844; on ne peut encore rien dire sur leur naturalisation sous le climat de Paris.

Les *Cyprès Thurifères* des environs d'Angangueo et les *Genévriers flaccides* de Regla, district de Real-Monte, paraissent indifférents au froid.

On s'étonne, d'après cela, que l'*Abies Religiosa*, le roi des Conifères d'Amérique, trouvé à plus de 600 mètres plus haut que le *Pinus Llaveana*, dans les montagnes de Real-Monte, soit si sensible au froid en Europe. Nous pensons, ajoute le *Gardener's Chronicle*, que ce bel arbre, planté comme dans son pays natal, dans une situation à la fois sèche et élevée, y serait tout aussi rustique et aussi peu sensible au froid que les plus robustes de nos Conifères. Des essais dans cette voie nous semblent très-dignes d'être tentés en France; il paraît que l'*Abies Religiosa* ne gèle en Angleterre que parce que les premiers froids d'automne surprennent ses pousses dans un état de végétation fort peu avancé. Nous signalons ces faits au zèle de nos plus habiles expérimentateurs. N'est-il pas bien à désirer que l'Etat constitue sur divers points de la France des jardins d'essai, entretenus à ses frais, sur un pied digne d'une grande nation ? A. Y.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Moyen facile de faire germer les graines du Cèdre du Liban.

Toutes les personnes qui se livrent à la culture des arbres et s'occupent de leur multiplication, savent combien il est difficile d'extraire les graines des cônes du Cèdre du Liban, sans en perdre un assez grand nombre; souvent on les retire d'entre les écailles avec la serpette, ou bien on perfore l'axe du fruit avec une vrille ou une mèche de vilebrequin; ce dernier moyen est préférable en ce qu'il sépare souvent le cône en plusieurs parties, et laisse apercevoir les graines.

M. Leroy (André), pépiniériste très-distingué à Angers, emploie un moyen beaucoup plus simple et plus naturel; au lieu de chercher à extraire les graines des cônes, il plante ces derniers en entier dans le sol; les graines trouvent dans cette condition

une humidité convenable pour leur germination, se développent entre les écailles, dont beaucoup se détruisent d'elles-mêmes ; il est facile alors de les enlever pour les transplanter ensuite, soit en plates-bandes, en terrines ou en pots, ce moyen est avantageux pour les cultivateurs qui s'occupent de la multiplication de ces arbres, en ce qu'il se rapproche le plus de la nature ; car toutes les graines fertiles germent dans cette condition.

PÉPIN.

— Voici une autre observation relative à la germination du même Cèdre.

M. Pépin a présenté à la Société royale d'Agriculture des graines d'un Cèdre du Liban, récoltées sur un individu planté au Jardin des Plantes en 1735, par Bernard de Jussieu. Ces graines ont germé pendant l'hiver dernier dans leurs cônes *encore attachés à l'arbre;* depuis la fin de janvier chaque coup de vent en faisait tomber une certaine quantité. Cette germination prématurée est due sans doute à la douce température et à l'humidité qui ont régné durant l'hiver. C'est la première fois que M. Pépin ait eu à remarquer ce fait. La plupart des graines étaient très-renflées, d'autres avaient leur tigelle déjà développée à une longueur de 4 à 6 centimètres ; la membrane ailée qui accompagne la graine y était le plus souvent adhérente. Plusieurs centaines de ces graines, ramassées sur le sol, ont été semées en février, et sont en parfait état de végétation ainsi que toutes celles qui, depuis, ont été mises en terre. (*Revue horticole.*)

Note sur une manière de greffer

Pour hâter la fructification ; par M. LECOQ, *jardinier de la Société royale d'horticulture.*

On est surpris que les semis des arbres fruitiers ne soient pas aussi fréquents qu'ils devraient l'être. On doit, sans nul doute, attribuer la rareté des essais en ce genre à l'énorme laps de temps qu'il faut pour juger les gains. En effet, pour un amateur comme pour un cultivateur, 10 à 15 ans d'attente sont bien dans le cas de décourager. Je crois cependant avoir trouvé le moyen d'abréger ce long espace, et je vais communiquer le procédé que j'ai employé pour juger un arbre fruitier dont le fruit ne m'était pas connu, procédé qui m'a parfaitement réussi, et

peut s'employer avec succès pour les Poiriers et les Pommiers.

Je reçus, au printemps de 1833, une branche de Poirier, sans indication de nom, et que l'on m'assura être un fruit excellent, ayant beaucoup de rapport avec le Saint-Germain. J'étais alors pépiniériste, et je ne voulais pas livrer un arbre sans être bien sûr de son fruit. Je m'imaginai donc de faire trois greffes en fentes de cette branche de Poirier. Je choisis à cet effet trois branches principales sur une quenouille qui avait huit ans de plantation. Je taillai ces branches à 33 centimètres de la tige, je fixai à chaque branche une greffe pourvue de deux yeux, qui poussèrent très-bien et émirent chacune deux rameaux de 70 à 80 centimètres. L'année suivante, je taillai ma quenouille comme d'habitude, excepté les branches provenant de ma greffe, que je conservai dans toute leur longueur; je les arquai en les inclinant vers la terre, et je les amenai le plus près possible de la tige de l'arbre où je les fixai; elles passèrent l'année dans cet état. Chaque œil à bois, loin de se développer, se mit à fruit. La troisième année, je détachai mes branches; elles se redressèrent un peu, ce qui permit à la séve de circuler plus librement, et je récoltai, cette même année, sur mes trois greffes, 36 Poires que je reconnus pour être la *Pastorale*.

En même temps que je tentais l'expérience ci-dessus, j'avais fait quatre autres greffes en fente sur de jeunes Cognassiers : je les coupai à un œil au mois d'août suivant; elles me donnèrent 32 yeux que je greffai à œil dormant; il en réussit 29 que je livrai au commerce l'année que je pus juger les fruits.

Cette greffe peut donc être employée avec succès pour juger un arbre provenu de semence. Seulement il est à regretter de sacrifier un bon fruit pour en récolter peut-être un mauvais; mais ceux qui ont de vieilles quenouilles peuvent pratiquer cette greffe sans faire grand sacrifice.

On pourrait faire des plantations de porte-greffe en Poiriers ou Pommiers francs, ou en Cognassiers, que l'on élèverait en quenouilles pour cet usage.

On peut greffer plusieurs fois sur la même branche. Ainsi une branche que l'on aura coupée, lors de la première greffe, à 33 centimètres de la tige, pourra être greffée six fois en en coupant 5 centim. chaque fois que l'on y placera une nouvelle greffe. Il est bien entendu que, du sujet sur lequel on fait ces expériences, il ne s'agit pas de faire un arbre parfait, mais tout

simplement un porte-greffe dont on cherche à tirer le parti le plus avantageux.

J'ai vu, il y a cinq ans, pratiquer en grand, dans le potager du roi, à Versailles, la greffe dont j'ai l'honneur de vous entretenir, mais, cette fois, avec des espèces connues. Jamais je n'ai vu de récolte aussi copieuse, mais je crois que ces produits ne peuvent durer plus de deux ou trois ans. (*Revue horticole.*)

Société royale et centrale d'agriculture du département de la Seine.

Séance solennelle du 14 *avril.*

Le prix de 1,500 francs, pour un *Manuel Pratique de la culture maraîchère,* qui avait été proposé par le ministre de l'agriculture pour être mis à la disposition de la Société royale et centrale d'agriculture, n'a pas encore été remporté cette année. Le Mémoire présenté par MM. Moreau et Daverne paraissait cependant devoir être couronné, mais des circonstances sont venues à la traverse, et le prix a été remis. La Société reconnaissant néanmoins l'excellence du Mémoire de ces intelligents cultivateurs, leur a décerné, à chacun, une médaille d'or de la valeur de 500 francs, et a ordonné que le travail qu'ils ont présenté, sous forme de Manuel Pratique, serait inséré dans les Mémoires de la Société.

Extrait des *Prix proposés par la même Société.*

Pour 1845. Introduction, dans un canton de la France, d'engrais ou amendements qui n'y étaient pas usités. — Pratique des irrigations. Percement de puits forés, applicables aux besoins de l'agriculture : prix de 1,500 francs. — Desséchement des terres argileuses et humides au moyen de puisards ou boit-tout artificiel, de sondages et de coulisses ou rigoles souterraines : prix de 1,000 francs. — Pour de bonnes observations sur l'Histoire naturelle des insectes nuisibles à l'agriculture. — Indication ou mise en pratique de moyens propres à encourager la culture de la Patate. — Manuel théorique et pratique de la culture maraîchère : prix de 1,500 francs.

Pour 1846. Essais comparatifs de culture des Plantes les plus propres à fournir des fourrages précoces pendant les mois de mars et d'avril : prix de 1,000 et de 500 francs.

Pour 1846 *et* 47. Reboisement des terrains en pente : prix de 1,000 francs.

Pour 1848. Propagation des bonnes espèces d'arbres à fruits, par la voie du semis : prix de 1,000 francs.

Des prix et des accessit consistant en médailles d'or, d'argent et de platine, ainsi qu'en ouvrages sur l'agriculture, seront décernés pour ces différents concours, dont on peut connaître les détails dans le programme qui se distribue à l'Hôtel-de-Ville.

(*Revue horticole.*)

Nouveautés horticoles.

Les conquêtes de l'année dernière en *Dahlia*, Fuchsia, Pelargonium, Verveines, Cinéraires, Calcéolaires, sont nombreuses et remarquables par leur beauté et leur variété. Ces belles plantes sont, dès à présent, en vente chez nos principaux horticulteurs, dont les catalogues n'ont jamais été plus riches que cette année en nouveautés d'une grande distinction. Nous croyons rendre service à nos lecteurs en rappelant les spécialités de quelques-uns de nos principaux établissements consacrés à la floriculture.

M. John Salter, avenue de Picardie, à Versailles, annonce cent vingt-sept Dahlias nouveaux pour 1844; leur prix varie de 5 à 12 francs, les Dahlias de 1843 sont cotés de 2 à 3 francs.

Jamais les semis de Fuchsia de cet habile horticulteur n'ont produit un plus grand nombre de belles variétés hybrides que cette année; ses nouveautés, malgré leur mérite, sont cotées aux prix les plus modérés. L'établissement de M. Salter se distingue aussi par un beau choix de Pensées, de Chrysanthèmes, de Pelargonium et de diverses plantes de serre tempérée, principalement dans les genres Achimenes et Gloxinia, si justement recherchés des amateurs.

M. Chauvière, rue de la Roquette, à Paris, annonce la plus nombreuse collection de Dahlias de la capitale, riche en magnifiques nouveautés de toute nuance et de toute grandeur. On sait que sa collection de Pelargonium augmente tous les ans sa juste réputation.

En dehors de ces deux spécialités, M. Chauvière réunit, dans son vaste local, un très-bel assortiment de plantes d'ornement,

depuis les plantes de serre chaude jusqu'à celles de pleine terre.

M. Thibaut, rue Saint-Maur, à Paris, s'adonne particulièrement à la culture des plantes de serre ; on peut voir réunies chez lui les nouveautés les plus intéressantes en Orchidées, plantes qui offrent au véritable amateur, outre leur beauté incontestable et la bizarrerie de leur végétation, l'attrait d'un genre particulier de culture et le plaisir de la difficulté à vaincre.

MM. Cels frères, chaussée du Maine, 77, rassemblent ce qu'il y a de plus nouveau en Erica, Epacris, Protéacées, Cactées, Orchidées et plantes de serre de toute espèce.

M. Rifkogel, rue de Vaugirard, horticulteur hollandais, s'occupe spécialement de l'introduction des plantes nouvelles en tout genre ; son catalogue annonce, comme une charmante nouveauté pour bordure, l'*Oxalis Deppei,* au prix modique de 75 centimes le cent et 6 francs le mille. Les plantes de collection de pleine terre, des genres Lilium, Gladiolus, Phlox, sont cultivées en grand chez M. Rifkogel.

M. Pelé, rue de l'Oursine, connu par ses belles collections de plantes de pleine terre et ses conquêtes importantes dans les genres Auricula, Pœonia, Iris et plusieurs autres, annonce, pour le 1er mai prochain, la mise en vente de son *Chrysanthemum striatum.*

Nous devons encore mentionner, comme riches en nouveautés dans plusieurs genres, le catalogue du bel établissement de Fromont, toujours à la hauteur de son ancienne renommée, et celui de M. Uterhart, à Farcy-les-Lys, près de Melun, dignes l'un et l'autre de l'attention des amateurs par un choix de végétaux d'ornement de divers genres, difficiles à trouver ailleurs au même degré de perfection.

Gardons-nous d'oublier, au nombre des nouvelles horticoles du jour, l'ouverture d'un cours de botanique donné à l'Athénée par une jeune et jolie personne, mademoiselle Magaud, tous les mardis, pour les dames exclusivement. Nous craignons que mademoiselle Magaud, dont on nous a vanté l'esprit et la diction élégante, ne soit fort embarrassée pour certaines parties excessivement délicates de son sujet dont elle ne pourra s'abstenir de parler. (*Le Jardin et la Ferme.*)

— Les amateurs vont admirer depuis quelque temps une jeune vigne de treille, portant plusieurs grappes, dont les fleurs

non épanouies présentent déjà plus de 45 centimètres de longueur, ce qui peut faire présumer que ces grappes parvenues à leur développement pourront avoir au moins 60 centimètres (phénomène remarquable pour ces contrées). Cette vigne se trouve chez M. Pierre De Coster, jardinier-fleuriste, rue du Champ de l'Eglise, n° 275, à Laeken.

Société d'Horticulture d'Anvers.

RÉSULTAT DU CONCOURS DU 1er JUIN.

PREMIER CONCOURS.

Pour la plus belle collection de plantes en fleurs, qui présentera le plus grand nombre d'espèces et de variétés du même genre.

La médaille est décernée à la collection de Calcéolaires de M. Le Grelle-d'Hanis.

1er accessit : à l'unanimité, aux Cinéraires de M. Constant van Havre. 2e accessit : à l'unanimité, aux Pelargonium de M. Constant van Havre, prénommé. Ont mérité une mention honorable les collections suivantes :

Pelargonium, de M. P.-J. de Caters, président de la Société ; Pelargonium, de M. C. Portaels, à Vilvorde ; Calceolaria, de M. Meeussen ; Fuchsia, idem ; Fuchsia, de Mme Kramp-Reyniers ; Erica, de M. Moens ; Calceolaria, de M. Bonnie, père ; Pelargonium, idem.

DEUXIÈME CONCOURS.

Pour la plus belle collection de plantes en fleurs de genres différents.

Le prix est décerné à la collection de M. G. Moens.

1er accessit : à l'unanimité, à celle de Mme Kramp-Reyniers. 2e accessit : à celle de M. J. van Beirs. Mention honorable est votée à celle de M. Meeussen.

TROISIÈME CONCOURS.

Pour la plante en fleurs la mieux cultivée.

La médaille est adjugée au n° 1072, Lilium excelsum de M. Le Grelle-d'Hanis.

1er accessit : au n° 57, Fuchsia corymbiflora, de M. J.-M. Grisar. 2e accessit : au n° 487, Hydrangia Hortensis, de M. Constant van Havre.

Les autres plantes admises à l'honneur de concourir pour ce prix, obtiennent, par cette distinction, la mention honorable.

Fuchsia corymbiflora, de M. J.-M. Grisar; Fuchsia Venus Victrix, idem; Fuchsia fulgens multiflora, de M. Meeussen, fils; Fuchsia Conica, de Mme Kramp-Reyniers; Æschynanthus grandiflora, idem; Acropea loddigesii, de M. Ed. Le Grelle; Fuchsia corymbiflora, idem; Calceolaria species, idem; Erica vestita coccinea, de M. Verschaffelt, à Gand; Erica vestita alba, idem; Lilium japonicum verum, de M. Le Grelle-d'Hanis; Lilium longiflorum, de Mlle Zoë de Knyff, à Waelhem; Erica propendens, de M. G. Moens.

QUATRIÈME CONCOURS.

Pour la plante en fleur la plus rare ou le plus nouvellement introduite dans le royaume.

La médaille est accordée au n° 271, Gunnera scabra, de M. J.-M. Gogel, négociant.

1er accessit : au n° 511, Echites rosa campestris, de M. Alex. Verschaffelt, à Gand. 2e accessit : au n° 512, Oncidium nova species, idem. La mention honorable est votée aux Rhododendrum semis, de Mme Kramp-Reyniers; Mammillaria specs. du Mexique de M. Ravets; Epidendrum specs. de M. Le Grelle-d'Hanis; Pitcairnea undalata, de M. G. Moens; Begonia hydrangifolia, idem; Justicia carnea superba, idem; Volkamaria rubra simplex, idem.

CINQUIÈME CONCOURS.

Pour le contingent le plus riche en belles plantes rares; le nombre ne pourra être moindre de 8 plantes ni dépasser 18. La floraison n'est point exigée.

Après un examen attentif, des deux collections qui se présentent, l'une de M. Alex. Verschaffelt de Gand et l'autre de M. J. van Geert de Gand, le jury soumet et le conseil adopte la proposition d'accorder à chacune, à mérite égal, une médaille en argent.

SIXIÈME CONCOURS.

Pour la plus belle collection de plantes annuelles ou vivaces en fleurs ; au moins 20 espèces ou variétés et au plus 40.

Le prix est adjugé à la collection de M. M. Sterckmans, horticulteur à Louvain.

Accessit : à M. G. Moens, horticulteur. Ont mérité une mention honorable, les collections de M. Bonnie fils et le Jardin Botanique.

SEPTIÈME CONCOURS.

Pour la collection la plus méritante de 40 roses détachées de la plante.

La collection de M. E. Rosseels, aîné, architecte de jardins anglais à Louvain, obtient le prix à l'unanimité.

L'accessit est adjugé à celle de M. Sterckmans, horticulteur à Louvain.

Avant de terminer, M. le président fait connaître que la proposition du jury, de décerner une médaille en bronze aux Fuchsia de M. Le Grelle-d'Hanis est acceptée, il adresse ensuite des remercîments à MM. les juges et particulièrement à M. Portaels de Vilvorde, puis lève la séance.

Société royale de Flore.

Voici le résultat de la décision du jury de la Société royale de *Flore* à Bruxelles, qui a eu lieu samedi 15 juin, au Musée.

Pour le plus bel envoi composé de 30 plantes en fleurs, ou davantage, comprenant au moins quinze espèces, 1[er] *prix :* une médaille encadrée en vermeil a été décernée à M. Alexandre Verschaffelt, jardinier fleuriste à Gand.

2[e] *prix :* Une médaille en argent, au duc d'Aremberg.

3[e] *prix :* Une idem en bronze, à M. le baron Vanwerde ; à la plante fleurie qui, parmi les espèces ou variétés exotiques nouvellement introduites, se distingne par sa beauté, sa rareté, ou par les avantages qu'elle présente au commerce par sa multiplication.

1[er] *prix :* Une médaille encadrée en vermeil, au nº 61, *Eugenia Malaccensis,* appartenant à S. A. S. le duc d'Aremberg.

2e *prix :* Une médaille en argent, au n° 670, *Statice macrophylla,* exposé par M. Alex. Verschaffelt de Gand.

3e *prix :* Une médaille en bronze au n° 306, *Echeveria gracelis pica,* envoyé par M. D. Van Halewyck, propriétaire à Bruxelles.

A la plus belle plante provenant de semis.

1er *prix :* Médaille encadrée en vermeil, au n° 674, *Pœonia* (herbacea), duc de Brabant, magnifique semis obtenu par M. Verschaffelt.

2e *prix :* Médaille en argent, au n° 62, *Gesneria hybrida marmorata,* semis distingué obtenu par le duc d'Aremberg.

Médaille en bronze, au n° 673, *Gladiolus Rosamundi major,* par M. Verschaffelt.

A la plante offrant le plus bel aspect par sa floraison et sa bonne culture.

1er *prix :* Médaille encadrée en vermeil au n° 199, *Erythrina crista galli,* appartenant à M. Decraen, jardinier fleuriste, boulevard de France, à Bruxelles.

Médaille en argent, au n° 619, *Cattleya mossicea,* exposé par M. Verschaffelt, de Gand.

Médaille en bronze, au n° 864, *Fuchsia venus victrix,* exposé par M. J. de Jonghe, secrétaire-adjoint de la Société.

Au bel envoi de *Pelargonium* dont le nombre est fixé à 30 variétés bien distinctes.

Médaille en argent, à M. Médaer, jardinier-fleuriste, à St.-Gilles-lez-Bruxelles.

Accessit, en bronze, à M. de Jonghe.

A la plus belle collection de 25 variétés distinctes de *Roses Thé* et de *Bengale* en fleurs.

Médaille en argent à la collection de M. De Craen.

Accessit, en bronze, à M. J. Verschaffelt.

A la plus belle collection de 50 roses coupées bien fleuries, dites *Roses cent-feuilles* et de *Provins.*

Médaille en argent à la collection de M. Sterckmans, architecte de jardins et horticulteur à Louvain ; celle en bronze, pour accessit, à M. Rossels aîné, architecte de jardins et horticulteur à Louvain.

A la collection la plus méritante de plantes du même genre, autres que les *Pelargonium , roses du Bengale ,* et *roses cent-feuilles,* comprenant au moins 12 plantes d'espèces ou variétés différentes en fleurs.

Médaille en argent, à la collection de bruyères, appartenant à M. Jean Vangeert, horticulteur à Gand.

Médaille en bronze, à la collection de *Fuchsia,* de M. de Jonghe.

Le jury a accordé en outre deux médailles extraordinaires, dont une à la collection de fleurs *Pivoines coupées,* envoyée par M. Verschaffelt, l'autre à la collection *Roses coupées,* envoyée par M. Joseph Janssens, horticulteur à Louvain.

Société royale d'agriculture et de botanique de Gand.

Le concours de plantes, ouvert à l'occasion de l'exposition d'été, a été jugé le 22 juin. Les prix ont été décernés comme suit :

1° La médaille en or, pour la collection la plus belle, la plus variée et la mieux cultivée d'au moins 75 plantes en fleurs, à M. Jean Verschaffelt. — L'accessit, une médaille en argent, grand module, à M. le chevalier Heynderycx. — Mention honorable et une médaille en argent, à M. H. Mathot.

2° La médaille en argent, grand module, pour la plante en fleurs qui se distingue le plus par sa beauté et sa bonne culture, à M. Mechelynck pour sa *Ixora coccinea.* — L'accessit, une médaille en argent, petit module, à M. Alex. Verschaffelt, pour sa *Maxillaria Deppeii,* et à M. J. Donkelaar pour sa *Camarotis purpurea.*

3° La médaille en argent, grand module, pour la collection la plus riche et la plus variée de 50 *Pelargonium* en fleurs, à M. Louis Van Houtte. — L'accessit, une médaille en argent, petit module, à M. le chevalier Heynderycx. — Mention honorable à M. Moens d'Anvers.

4° La médaille en argent, grand module, pour la collection la plus riche et la plus variée de 50 *Roses du Bengale* en fleurs, à M. Ambroise Verschaffelt, fils. — L'accessit, une médaille en argent, petit module, au même.

5° La médaille en argent, grand module, pour la collection la plus riche et la plus variée de 75 *Calceolaria* en fleurs, à M. J. de Saegher.

6° La médaille en argent, grand module, pour la plus belle collection de 75 *Fuchsia* et *Verbena* en fleurs, à M. J. de

Saegher. — L'accessit, une médaille en argent, petit module, à M. Louis Van Houtte.

Faisant usage du pouvoir que le règlement lui confère, le jury a décerné des médailles en argent ou des mentions honorables à différentes collections, appartenant à MM. Alex. Verschaffelt, Ambroise Verschaffelt, J. de Saegher, D. Spae, J. Van Geert, Aug. Van Geert, F. de Coninck et De Gyselaar, de La Haye.

CONSERVATION DES FRUITS.

— On lit dans les journaux quotidiens : « M. Victor Pâquet, qui a présenté de si beaux fruits conservés à la dernière exposition de la Société royale d'horticulture de Paris, les avait conservés dans des tiroirs hermétiquement clos, au fond desquels il y avait une couche de sciure de bois blanc, mélangée d'un huitième de charbon de hêtre pulvérisé, suffisante pour y enterrer aux deux tiers environ, les jolies poires et les belles pommes exposées par M. Pâquet, qui prétend qn'on peut conserver ainsi, jusqu'au printemps, les beurrés, les crassannets et tous les fruits d'automne. Voilà de ces découvertes qu'il faut encourager comme l'a fait la Société d'horticulture, en donnant une médaille d'argent à M. Pâquet. »

SOCIÉTÉ DE FLORE DE VERVIERS.

PROGRAMME

DE L'EXPOSITION AU BÉNÉFICE DES INDIGENTS.

Le conseil d'administration fixe l'Exposition de Fleurs au 7 juillet 1844, — premier dimanche du mois.

Des médailles d'honneur et des accessit seront accordés :

1° Pour la plante en fleurs la mieux cultivée;

2° Pour la plus riche collection de plantes en fleurs;

3° En outre, le jury pourra décerner une médaille et deux accessit au contingent le plus remarquable de plantes en fleurs d'un même genre.

Toute collection de plantes d'un même genre qui aura obtenu une médaille ou un accessit, ne sera pas admise à concourir pour le prix de belle collection.

Les plantes devront être envoyées *franco* au local de l'Exposition, le samedi 6 juillet avant midi *au plus tard,* et les listes indicatives chez le secrétaire de la Société, place Saint-Remacle, le mercredi 3 du même mois.

Les plantes, fleurs, etc., portant indication de leurs noms et dont la liste aura été remise à temps au secrétaire, seront seules admises à concourir pour les prix.



Phlox éclipse

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

PHLOX ECLIPSE.

Tige droite, cylindrique, glabre dans sa partie inférieure, scabre supérieurement, haute de trois pieds et demi. Feuilles ovales-lancéolées, aiguës, ondulées, munies d'une côte saillante et scabres à leur face inférieure. Calice à divisions lancéolées-linéaires aiguës. Fleurs de grandeur moyenne, blanches, à lobes parfaitement arrondis, ayant le bord lavé de rose tendre tirant un peu sur le lilas; la gorge amaranthe. Panicule pyramidale, allongée, obtuse au sommet, très-fournie, fleurs serrées.

Cette charmante variété fleurit pour la première fois dans la grande collection de M. Rodigas, auquel nous devons déjà plusieurs des variétés les plus distinguées de ce genre.

Sch.

COURTE INSTRUCTION POUR DÉCRIRE LES ARBRES FRUITIERS ET LEURS FRUITS.

Aujourd'hui que la Pomologie fait des progrès immenses; que presque partout on organise des expositions; que l'on gagne et répand de nouvelles variétés, nous croyons être utiles aux amateurs de fruits, qui n'ont pas l'habitude des descriptions et qui cependant voudraient faire connaître au public leurs nouvelles espèces, en reproduisant *un Plan complet de description des arbres fruitiers et de leurs fruits,* que nous trouvons dans les *Bulletins de la Société d'horticulture du royaume de Prusse,* T. XVII, p. 65. Nous sommes persuadés que ce travail ne sera pas moins agréable aux véritables connaisseurs, qui y rencontreront tous les caractères distinctifs reconnus dans les arbres fruitiers en général.

(Voir pour l'explication des mots techniques, le petit Dictionnaire à la fin de cet article, page 147.)

I. L'Arbre.

A l'égard de l'arbre, on considère :

1. La hauteur de la tige ou du tronc; s'il est perpendiculaire ou oblique, comme le *griottier;* s'il est en arbrisseau nain ou à

haute tige ; si, enfin, il reste petit ou s'il acquiert une élévation considérable ou moyenne.

2. La couleur de l'écorce, dans certains cas.

3. La disposition et la direction des branches : elles sont pendantes, penchées, étalées ou horizontales ; elles s'élèvent plus ou moins verticalement et forment avec le tronc un angle plus ou moins ouvert ; elles sont éparses, serrées, verticillées, avec ou sans épines.

4. La disposition des branches à fruits : elles sont éloignées, serrées, allongées ou courtes.

5. Quelquefois on indique la forme, la grandeur et la couleur des yeux à fruits.

6. L'épanouissement des fleurs : s'il a lieu avant, simultanément, ou après les feuilles. Les fleurs se montrent solitaires, à deux, en ombelle ou en grappe.

7. Les pétales : ils sont grands ou petits, étalés ou connivents, ronds ou échancrés, blancs ou lavés de rose.

8. Les feuilles des yeux : leur couleur, leur forme, leur grandeur et leur durée.

9. Le feuillage : s'il est faible ou touffu.

10. La durée de l'arbre : s'il est difficile, relativement au froid, à l'exposition et au sol.

11. La fertilité.

12. Si c'est une espèce ou une variété.

13. S'il est indigène ou exotique.

14. S'il croît dans un sol cultivé ou sauvage.

15. S'il pousse ou non des rejetons.

16. Si l'arbre veut être à haute tige ou nain ; s'il réussit sur cognassier, St.-Jean (Paradis), ou sur *Quénot* (Mahaleb).

17. Le bois : s'il est fragile ou tenace ; sa couleur.

18. L'arbre se distingue-t-il par des caractères particuliers ?

II. Les Branches de l'année.

1. Elles sont longues, courtes, grosses ou grêles.

2. Elles sont droites, recourbées, ou flexueuses.

3. La couleur : elle est différente à l'ombre et au soleil, à la base et à l'extrémité.

4. Elles sont lisses, luisantes, rudes.

On y distingue en outre :

5. Les tiquetures, la pellicule argentée, la fleur, etc.

6. La vestiture : les branches sont duvetées, laineuses, le duvet et la laine sont épais, rares, longs, courts, à la base ou au sommet, ou sur quelques endroits seulement?

III. Les Yeux.

1. Ils sont gros, petits, grands, longs, courts, étroits.
2. Coniques, cordiformes, ventrus, ronds.
3. Pointus, acuminés, obtus.
4. Cotonneux, farineux, écailleux, lisses, luisants.
5. Le coloris en est rouge, brun, jaune, noir.
6. Eloignés ou rapprochés.
7. Apprimés, verticales, écartés, enfoncés.

IV. Les Supports ou Lambourdes.

1. Ils sont gros, petits, larges, étroits, hauts, courts, longs, obliques, perpendiculaires.
2. En forme de bourrelet, cylindriques, anguleux.
3. Luisants au bord; on en indique en outre la couleur.
4. Deux ou trois fois cannelés, annulaires, lisses.

V. Les Feuilles.

1. Elles sont grandes, petites ou moyennes.
2. On en indique la longueur et la largeur, en pouces et lignes.
3. On en distingue la forme : elle est ovale, elliptique, allongée, lancéolée, arrondie, cordiforme, allongée-ovale, allongée-lancéolée; on indique l'endroit où se trouve la plus grande largeur.
4. Le sommet en est arrondi, obtus, pointu, a cuminé.
5. Droites ou recourbées.
6. Planes, en gouttière, naviculées ou à forme de nacelle, ondulées ou crispées.
7. Epaisses, minces, molles, raides ou coriaces.
8. Côteuses ou veinées. On indique la grosseur des côtes et des veines, et leur distribution.
9. Lisses, duvetées, luisantes ou opaques.
10. Rugueuses, boursouflées ou unies.
11. Vert-pâle ou foncé.
12. Elles sont bordées de dentelures profondes, courtes, pointues, obtuses, fines, grosses, doubles, ou elles sont crénelées.

VI. Les Pétioles.

1. Les pétioles sont longs ou courts.
2. On en indique la mesure en pouces et lignes.
3. Gros ou grêles.
4. Lisses ou duvetés.
5. Cannelés, on indique la profondeur de la cannelure.
6. On indique la couleur et
7. Les glandes qui sont de petits corps arrondis qui se trouvent sur le pétiole : on considère leur situation, soit près de la base de la feuille, soit éloignées de la base ; si elles sont parallèles ou les unes plus près de la feuille que les autres. Les glandes fournissent des caractères distinctifs dans les pêchers et les pruniers.

VII. Les Stipules.

Les stipules sont de petites feuilles situées à l'endroit où le pétiole est inséré. Elles sont :

1. Filiformes, lancéolées ou en forme de languette.
2. Incisées, dentées en scie ou crénelées.
3. Grandes, petites, minimes, ou manquent totalement.

VIII. Les Feuilles accessoires.

Ce sont de petites folioles qui ont leur place à la base des pédoncules ou parmi les autres. Elles ont les propriétés des feuilles, mais elles sont plus petites.

Les pomologues décrivent les branches d'été et leurs feuilles d'une manière très-détaillée, et omettent de parler de celles des branches à fruits, qui en diffèrent cependant considérablement par la forme et la grandeur. Les anciens pomologues n'y voyaient aucune différence, ce qui fait que leurs descriptions sont souvent fort peu claires. Tous mentionnent les stipules, mais des feuilles accessoires on ne parle qu'à l'égard des cerisiers, dans lesquels, à la vérité, elles sont d'une grande importance. Les pétales, malgré leur similitude apparente dans les divers genres, diffèrent cependant dans leurs formes et fournissent de bons caractères dans la connaissance des arbres, surtout des pruniers. Ce sont ces caractères qu'il faut faire ressortir parce qu'ils facilitent beaucoup la connaissance des arbres. Les écailles ou les feuilles qui couvrent les yeux sont caractéristiques dans les cerisiers, car

elles persistent plus longtemps, et diffèrent dans les cerisiers à fruits doux ou acides.

EXEMPLE DE LA DESCRIPTION D'UN ARBRE.

La Prune verte d'Italie.

L'arbre prend une stature moyenne ; il est porté à la pousse verticale, projette de nombreuses branches grêles, et se couvre d'un beau feuillage touffu, fleurit tard et abondamment ; les fleurs paraissent après les feuilles, sont ordinairement à deux, pétales petits, il est difficile relativement au froid. Les branches d'été sont d'une longueur moyenne, grêles, d'un brun violacé, duvetées, épiderme argenté accompagné de points et de taches. Les yeux éloignés, courts, arrondis, acuminés (1), apprimés-perpendiculaires. Les supports sont petits, grêles, courts, faiblement cannelés. Les feuilles moyennes sont longues de deux pouces et demi, larges d'un pouce cinq lignes, lisses et luisantes sur la surface supérieure, poilues, rugueuses, vert pâle en dessous, doublement dentées, ondulées. Les pétioles sont longs de huit lignes, grêles, plus fortement duvetés au-dessus qu'en dessous ; faiblement cannelés, le plus souvent rouges, rarement glanduleux. Les feuilles qui se trouvent près des fruits sont singulièrement longues et étroites ; elles sont ovales-lancéolées, longues de trois pouces et demi environ, larges de 1 $^1/_4$ pouce. La plus grande largeur se trouve vers le sommet. Les stipules sont grandes, lancéolées, les dentelures profondes, obtuses.

On a cherché à établir des règles générales pour la description des fruits, comme on l'a fait à l'égard des arbres, mais chaque espèce de fruits ayant ses caractères particuliers, nous avons préféré, dans le but de faciliter les descriptions, traiter chaque genre de fruits séparément.

A. FRUITS A PEPINS. — IX. Caractères de la pomme.

a. *Caractères extérieurs.*

1. Manière d'attache à l'arbre : solitaire, à deux ou par paire, par touffe ; tient fortement ou faiblement à l'arbre.

2. Odeur : forte, faible, fine, agréable, désagréable, acidule,

---

(1) Acuminé signifie, en terme pomologique, un organe qui se termine en pointe courte.

musquée, parfumée, aromatique, de coing, de violette, de rose, de fraise, de framboise, d'aunée.

3. Poussière glauque ou fleur-bleuâtre (1), épaisse, claire, blanchâtre, bleuâtre.

5. La peau est luisante ou mate.

6. Grosseur. Un fruit est petit, très-petit, gros, moyen, fort gros. On en indique la grosseur par pouces et par lignes ou par centimètres.

7. La forme : haute, plate, déprimée, arrondie, sphérique, oblique, irrégulière, belle, ovale, oviforme, elliptique, parabolique, conique, cylindrique, anguleuse, à côtes ou à forme de calville, à forme de reinette. Le plus grand renflement est au milieu, vers l'ombilic, de deux tiers ou de trois quarts vers la queue. On décrit particulièrement l'arrondissement du sommet et de la base.

8. Les côtes, angles et plies (2). Les côtes sont en arête, arrondies, aplaties, égales, inégales, se tirent de l'ombilic vers la queue, ou se trouvent seulement autour du premier, où souvent elles sont nombreuses et serrées. Les découpures des petites côtes autour de l'ombilic s'appellent plies ; elles sont profondes, superficielles, étroites, larges.

9. Les bosses, se trouvent ordinairement autour de l'ombilic ; elles sont petites, grosses et moins nombreuses. Les bosses qui se trouvent près de la queue s'appellent *bourrelets*. Celles du plus grand renflement du fruit ne sont que des élévations inégales.

10. Les mamelons sont de petites protubérances : ils s'y trouvent en petit nombre.

11. L'ombilic.

a. Il est ouvert, clos, étoilé, couronné, foliacé, laineux, poilu, sec, vert, défectueux, absent.

b. D'après sa situation, il se trouve au sommet, saillant, enfoncé dans une cavité, latéralement déplacé par une bosse.

c. Sa cavité est large, étroite, superficielle, profonde, en assiette, lisse, rouillée, garnie de plies ou de cannelures, de bosses, de protubérances, régulière, déplacée, inégale.

12. La queue ou le pédoncule est grêle, gros, long, court, droit, oblique, courbé, annulaire, échiqueté, pelliculé (3), li-

---

(1) On entend par ce terme la poussière glauque ou bleuâtre qui recouvre les prunes, les pommes et quelquefois les poires. (*Le traducteur.*)

(2) Les plies se nomment aussi échancrures.

(3) C'est-à-dire couvert d'une membrane qui se détache par lambeaux.

gneux, charnu ; ou il est transformé en bourrelet charnu, vert, rouge, jaune, brun, rouillé, pourvu d'un entre-nœud tiqueté, cicatrisé, parsemé de petites excroissances; il est attaché superficiellement, dans une cavité ou sur une pointe.

13. La cavité de la queue est large, étroite, profonde, superficielle, en entonnoir, lisse, rouillée, régulière, inégale, entourée de bosses, de protubérances au milieu du fruit ou latéralement.

14. Relativement à la couleur, la pomme est unie, colorée, belle, peinte.

On y distingue les couleurs suivantes :

a. Vert, vert foncé, vert pâle, céladon ;

b. Jaune, jaune de citron, jaune de cire, jaune d'or, lavé de jaune, jaune de paille, jaune blanchâtre ;

c. Blanc, blanc de neige, blanc de lait, blanc de paille.

d. Rouge, de terre, de sang, d'ocre, foncé, clair ; strié de rouge, flammé de rouge, lavé de rouge, cramoisi, vermillon, lie de vin, rouge de brique, rose.

15. Les tiquetures sont grandes, petites, rares, nombreuses, comme aspergées ; quant à leur couleur, elles sont vertes, jaunes, brunes, grises, rouges, blanches, noires, encadrées de rouge ; elles se transforment en stries, en lignes, en figures et en taches.

16. La rouille forme des taches ou mouchetures de formes différentes plus ou moins étendues, ou des lignes diversement entrelacées qui imitent quelquefois la forme de caractères ; souvent la rouille recouvre totalement le fruit. La rouille est toujours rude au toucher, épaisse, mince, transparente, comme aspergée.

17. Les taches de fer sont larges, petites, rarement nombreuses; les taches de foie ont la couleur de la rouille, mais elles ne sont jamais rudes.

Caractères internes.

18. La peau est épaisse, mince, fine, dure et tenace, ou tendre et succulente, grasse, sèche.

19. Dans la chair on distingue :

a. L'odeur. Souvent une pomme n'exhale d'odeur que lorsqu'elle a été découpée;

b. La couleur. Elle est blanche, blanc-mat, blanc de neige, blanc-brillant ; brillante sur la cassure, jaune, jaunâtre, verte,

verdâtre, rouge, rougeâtre ou verdâtre du côté interne de la peau ou autour du trognon, veinée de rouge ou de vert ;

c. La consistance. Elle est ferme, coriace, tendre, fine, molle, grossière, lâche, cassante, succulente, très-succulente, abondante en suc, sèche, moelleuse, granulaire (rarement), craquetante ;

d. La saveur. Elle est douce, acide, vineuse, sucrée, mielleuse, aqueuse, agréable, aromatique, aromatisée, parfumée, sans arôme, insipide, fade, astringente, amère, musquée, de muscat, de rose, de cannelle, d'aunée, d'anis, de fenouil, de fraise, de framboise, balsamique, de calville, de reinette, de coing.

20. Le trognon , il est :

a. Grand, petit, large, étroit, aminci vers l'ombilic ou vers la queue, arrondi, cordiforme, oval, régulier, irrégulier, ouvert, clos ;

b. Les loges sont grandes, petites, larges, étroites, spacieuses, longues, courtes, ouvertes, closes en forme de coquille ;

c. L'axe est solide, creux, fort, faible, court, long, déchiré ;

d. Les pepins sont parfaits, vides, minces, épais, arrondis, longs, pointus, ovales, blanchâtres, jaunes, bruns, bruns de café, noirs, gros, petits, détachés, libres.

21. L'ombilic est concave, cylindrique, globuleux, allongé, court, grand, petit, clos au fond, défectueux, desséché, peu apparent.

22. Maturité : Pomme d'été, d'automne, d'hiver. On indique le mois ; le premier, second, dernier tiers du mois.

23. Le fruit se ride ou il se garde bien.

24. Estimation du fruit :

a. Sa valeur sous le rapport de la qualité et de la beauté ;

b. Il mérite d'être conservé ou non ;

c. Il tient fortement à l'arbre, il tombe facilement ;

d. Il se crevasse par l'effet des pluies prolongées ;

e. Conserve ses qualités sur l'arbre ou devient fade ;

f. Son utilité : il est fruit de table, ou convient au marché, à la fabrication du cidre, etc.

25. On indique les caractères particuliers du fruit et de l'arbre, auxquels on peut facilement les reconnaître.

Analogies que le fruit présente avec d'autres.

27. Notices :

a. Synonymie ;

b. Citations ;

c. L'origine du fruit, avec indication de la source où l'on peut se procurer des arbres ou des greffes ;

d. Observations.

EXEMPLE DE LA DESCRIPTION D'UNE POMME.

Empereur Alexandre. 1er *rang.*

Cette pomme est un rambour d'automne extraordinairement grand, magnifique, passablement haut, rond, déprimé ; à peau blanc-jaunâtre, striée et lavée de cramoisi, et d'un goût un peu aromatisé et parfaitement doux.

La pomme est fortement attachée à l'arbre, de sorte qu'un vent, fût-il assez fort, ne la fait pas tomber ; les fruits pourris même ne tombent pas facilement. L'odeur est un peu violacée. La grandeur est considérable ; elle appartient à la catégorie des plus grandes pommes ; son diamètre est de 4 pouces sur 3 1/2 de hauteur. La forme en est variable ; le plus souvent elle paraît être plus haute que large, obtuse, conique, régulière, sans bosses et protubérances ; quelquefois un peu oblique, plus largement arrondie autour de la queue qu'au sommet où elle est obtuse ; souvent sa forme est plus ronde, mais dans tous les cas la pomme est plus large que haute, et son plus grand diamètre se trouve un tiers au-dessus de sa base. L'ombilic est rentrant, couronné de feuilles larges, droites, terminées en longue pointe, et entouré de côtes fines, qui cependant quelquefois sont plus larges et plus saillantes, et se tirent vers la base du fruit. Le pédoncule est fort long, logé dans une cavité infundibuliforme (en entonnoir) profonde, recouverte de rouille ; sa peau est tendre, blanc-verdâtre d'abord, puis jaune pâle striée et lavée de cramoisi vif ; les tiquetures sont fines et peu nombreuses. La chair est blanche, légère, moelleuse, riche en suc, d'une saveur agréable, aromatisée et d'une douceur de sucre pure. Le trognon qui fait corps avec le pédoncule est quelquefois ouvert au centre ; ses loges sont spacieuses, comprimées et ne renferment que rarement des pepins parvenus à perfection. Le tube du calice est tronqué, conique.

Le fruit mûrit en novembre, et se conserve sans se rider jusque dans l'hiver, mais alors il se tache et se blettit.

Empereur Alexandre est un beau, bon et très-grand fruit, qui

plaira à tout le monde. L'arbre porte annuellement, mais pas abondamment, ce qui est ordinaire dans les fruits de son poids.

Littérature. DIEL, *Description systématique des fruits à pepins,* cahier 23, ou 2e nouvelle série, page 65. *Transactions of the horticult. Society of London,* vol. II, 1818, p. 407. *Catalogue of the fruits of the Horticult. Society of London,* 2e édition, 1831, p. 2, n° 10. Cette pomme est originaire de Moscou, sous le nom primitif de *Aporta;* en Angleterre elle a été introduite sous le nom d'*Empereur Alexandre.*

X. Caractères des Poires.

Caractères extérieurs.

1. Manière d'attache du fruit à l'arbre; voir 9, n° 1.
2. L'odeur, 9, n° 2.
3. La poussière glauque manque dans les poires (1).
4. La surface, si au toucher elle est rude, glabre, etc., 9, n° 4.
5. Le luisant, etc.
6. La grosseur, 9, n° 6.
7. La forme, 9, n° 7. — Plusieurs des termes que nous avons indiqués dans les pommes, comme : à forme de calville, de rambour, de reinette, sont, dans les poires, remplacés par les suivants : à forme de pomme, de bergamotte, de poire, de doyenné, conique, turbinée, de perle, de rousselet.
8. Les côtes, angles, plies, 9, n° 8.
9. Les bosses, protubérances, etc., 9, n° 9.
10. Les mamelons, papilles, 9, n° 10.
11. L'ombilic, 9, n° 11, *a. b. c.*
12. La queue, 9, n° 12.
13. La cavité, 9, n° 13.
14. Le coloris, 9, n° 14, *a. b. c. d.*
15. Les tiquetures, 9, n° 15.
16. Les taches de rouille, 9, n° 16.
17. Les mouchetures, les taches de fer et de foie, 9, n° 17.

Caractères internes.

18. La peau, 9, n° 18. Quelques poires qui sont plus aromatisées étant mangées avec la peau, on ne les pèle pas.

(1) Elle n'y manque pas, mais elle est moins perceptible que dans les pommes et les prunes.

19. La chair.

a. L'odeur, 9, n° 2, et n° 19, *a;* on y ajoute l'odeur de bergamotte, de rousselet.

b. Le coloris, 9, n° 19, *b.*

c. La consistance, 9, n° 19, *c.*

La chair de la poire ne se tache pas et ne devient pas amère, mais en revanche elle est : fondante ou beurrée, semi-fondante, *crépitante* à la bouche, pierreuse. Les pommes dont la chair est cassante sont ordinairement bonnes, les poires dans ce cas sont mauvaises. Quant à

d. La saveur, n° 19, *c.* L'acide, la saveur d'anis, de fenouil, d'aunée, de framboise, de fraisier, de calville, de reinette, de coing, la saveur balsamique ne s'y trouve pas, mais nous y avons celle de bergamotte et de rousselet.

20 jusqu'à 27, comme dans les pommes.

B. FRUITS A NOYAU. — XI. Caractères de la prune.

Caractères extérieurs.

1. Manière d'attache du fruit à l'arbre :

a. Solitaire, rarement à deux, quelquefois en bouquet.

b. Le fruit tient fortement à l'arbre, ou s'en détache facilement. Dans les fruits à pepins, la queue fait corps avec le fruit; dans le fruit à noyau, au contraire, elle s'en détache, car elle n'y est qu'articulée.

2. L'odeur est particulière, aromatisée, le plus souvent elle manque totalement; elle est forte ou peu sensible.

3. La grosseur, elle est mesurée :

a. La hauteur, de la queue jusqu'à l'ombilic ou jusqu'au point pistilaire, ce que l'on appelle aussi *la pointe du fruit;*

b. La largeur, de la partie antérieure jusqu'à la postérieure (du ventre jusqu'au dos);

c. L'épaisseur, le diamètre des deux côtés.

4. La forme. Elle est :

a. Ronde, arrondie, ovale-oviforme, cordiforme, allongée, cylindrique ;

b. Comprimée, déprimée; un fruit déprimé est plus large que haut ; un fruit comprimé a les côtés aplatis ;

c. Le renflement du dos, du ventre est égal ou inégal ;

d. Le plus fort renflement se trouve au milieu, vers le haut

ou vers la base, près du point pistillaire ou près de la queue;

e. Pointu, arrondi au sommet ou à la base.

5. La couture est :

a. Profonde, superficielle, à peine visible, une ligne, ou une raie plus ou moins apparente, descend le long du dos, ou elle n'existe pas.

6. L'ombilic est proéminent, concave, au milieu du sommet ou latéralement.

7. Le point pistillaire. On y distingue :

a. La grandeur, le coloris, la forme ;

b. Il est proéminent ou non ;

c. Il est situé au sommet, dans une cavité; celle-ci est arrondie, ovale, plus élevée d'un côté que de l'autre, inclinée vers le dos ou vers le ventre ;

d. Il se trouve au milieu du sommet, ou latéralement ; au milieu de la cavité ou sur le bord.

8. La queue. Elle est :

a. Longue, courte;

b. Grosse, grêle, roide, ligneuse, droite, flexueuse ;

c. Lisse, velue. On en indique :

d. La couleur, les tiquetures, les taches de rouille, les mouchetures ; la queue est latéralement couverte de rouille ou toute verte.

9. La cavité. Elle est :

a. Profonde, superficielle, étroite, évasée, en entonnoir (infundibuliforme), scutelliforme, ronde, ovale, ouverte du côté de la couture ;

b. Située au milieu, latéralement ou déplacée par une bosse ;

c. Plane, située sur une pointe.

10. La fleur bleuâtre ; on indique la couleur, l'épaisseur.

11. La couleur, 9, n° 14, *a*. *b*. *c*. *d*.

a. On y remarque outre toutes les couleurs des fruits à pepins, le bleu, le violet, le bleu foncé, le bleu noir, etc.

b. Les taches de rouille, les tiquetures, les mouchetures, les taches de foie, 9, n°s 15, 16 et 17.

Caractères internes.

12. La peau est :

a. Epaisse, mince, transparente, tenace, amère, acide, mangeable ou non mangeable;

b. Se laisse séparer facilement, difficilement, ou point du tout.

13. La chair est :

a. Blanche, jaune, jaune foncé, jaune d'or rougeâtre, verdâtre.

b. D'après la consistance, la chair est :

Ferme, duriuscule, molle, pâteuse, fine, grossière, fibreuse, succulente, sèche, croquante, luisante, transparente, traversée de fibres rougeâtres autour du noyau, qui colorent souvent ce dernier.

c. Sa saveur est sucrée, acide, aqueuse, fondante, agréable, relevée, aromatique, aromatisée, parfumée, musquée, insipide, fade, amère, amère autour du noyau ou en dessous de la peau.

14. Le noyau

a. Gît dans une cavité où il est intimement enveloppé de la chair;

b. Il se détache de la chair, ou y adhère totalement, ou ne s'en sépare que partiellement. On indique :

c. La largeur, l'épaisseur et la longueur du noyau;

d. Sa forme : elle est ovale, oviforme, allongée, lancéolée, régulière, arrondie, oblique, obtuse ou pointue ; le dos, le ventre régulièrement ou irrégulièrement renflés, le plus fort renflement ou épaisseur au milieu, au sommet ou à la base;

e. Les côtés, plans, convexes, rugueux, cicatrisés, unis ou anguleux ;

f. Les arêtes dorsales sont séparées à la manière des abricots, libres, effacées; l'arête du milieu relevée, tranchante, émoussée, large à la base, égale ; les arêtes latérales séparées, peu apparentes ou réduites à des lignes filiformes, côtées de sillons ; sillons superficiels, profonds, peu apparents. — On en indique le nombre ;

g. Les arêtes du ventre tranchantes, obtuses, dentelées ; le sillon étroit, large, profond, superficiel, partiellement effacé en haut ou en bas.

15. L'amande.

La forme de l'amande est déterminée par celle du noyau et du fruit.

16. L'époque de la maturité.

Le fruit mûrit au premier, deuxième ou troisième tiers du mois. On a l'habitude d'indiquer un autre fruit connu qui mûrit à la même époque.

17. Jugement du fruit.

a. Son mérite, l'interne aussi bien que l'extérieur, sa qualité et sa beauté ;

b. S'il mérite d'être multiplié ou non ;

c. Eclate par la pluie ou non ;

d. S'il se conserve longtemps sur l'arbre et en bon état, ou s'il perd de ses qualités, s'il se ramollit, s'il devient fade, farineux, insipide ;

e. S'il trouve de l'emploi dans l'économie domestique, s'il se mange frais ou sec, etc.

18. On indique les caractères les plus marqués auxquels on peut reconnaître l'arbre.

19. On indique les analogies que présente le fruit avec d'autres fruits semblables. Ces caractères de comparaison sont pris dans le fruit, la queue, le noyau, l'amande et dans la stature de l'arbre.

20. Notices :

a. Synonymie ;

b. Particularités ;

c. Indications relatives à l'origine de l'arbre ou des greffes ;

d. Littérature.

EXEMPLE DE LA DESCRIPTION D'UNE PRUNE.

Prune Washington. 1er *rang.*

Le fruit est fort gros et se rapproche de la prune jaune à œuf ; sa longueur est d'un pouce neuf lignes, sur un pouce et dix lignes de diamètre et de largeur. Pour la forme, elle est comprimée-arrondie, et s'amincit régulièrement vers les deux extrémités, où elle est tronquée, le dos aplati, le plus grand renflement est au milieu. Le fruit est aussi quelquefois un peu cylindrique, quelquefois un peu plus haut que large, ayant le ventre et le dos un peu aplatis ; cette prune n'est pas constante dans sa forme, car souvent elle est arrondie-ovale. La couture est ordinairement superficielle, le dos offre quelquefois un sillon large ; elle divise le fruit inégalement, ce qui fait que l'une des deux moitiés est plus renflée. Le point pistillaire est petit, jaunâtre, un peu proéminent, situé au milieu du fruit dans une cavité oblongue, à côté de laquelle s'élève la pointe. La queue est grosse, longue de 8 lignes, courbée, verte, velue ; la cavité est superficielle, rétrécie, s'abaissant vers la couture. La fleur qui recouvre le fruit est mince,

blanchâtre. Le coloris est caractéristique ; le fruit est vert d'abord qui vire au jaunâtre et se couvre d'une teinte rosâtre à la maturité, ce qui lui donne une apparence fort belle. Lorsque l'on efface la poussière on fait disparaître aussi le rouge en grande partie et le fruit devient jaune-brunâtre ; il semble que la poussière elle-même gagne cette teinte rougeâtre, puisqu'elle s'efface avec elle. Le fruit a l'apparence marbrée, car des taches et des raies jaunes se montrent à travers la couleur rougeâtre. Des tiquetures petites, blanches, sont en petit nombre. On y voit rarement des taches de rouille. La peau est tenace, peu épaisse, si tendre et transparente, que la vue pénètre à travers les fibres de la chair, et que la moindre pression y produit une tache ; elle se laisse facilement séparer, est acidiule, insipide à la maturité. La chair est jaune d'or, du côté de l'ombre jaune-verdâtre, un peu dure, fibreuse, cassante, mais succulente et fondante. Parfaitement mûr, son eau a une saveur douce agréable ; les fruits cueillis les premiers sont un peu acidiules, les derniers sont fades. Le noyau est libre dans sa cavité, quelques fibres restent seulement attachées à l'arête dorsale ; il a onze lignes de longueur sur huit de largeur et cinq d'épaisseur ; il est oval arrondi au sommet avec une courte proéminence à l'extrémité de l'arête dorsale ; à sa base, il est un peu comprimé, tronqué. Les deux côtés (les joues) convexes rugueuses, poussant de leur base, et même du milieu quelquefois, des excroissances filiformes. Le dos offre trois arêtes obtuses, arquées à la manière du noyau d'abricot ; l'arête moyenne est fort proéminente. Les arêtes du ventre sont tranchantes, un peu dentelées, le sillon large et profond. La plus grande largeur du noyau est au milieu ; le dos est évasé.

Le fruit mûrit au commencement de septembre, après la mirabelle jaune.

La prune *Washington* est un très-gros, beau et bon fruit, qui mérite d'être propagé, quoiqu'il n'appartienne pas tout à fait au premier ordre. Il n'est pas facilement abattu par le vent.

Cette prune est reconnaissable par sa grosseur, par sa teinte jaune lavée de rose et par sa forme arrondie ovale et aplatie.

L'arbre est grand, gros et fort. Les feuilles, remarquables par leur grandeur, d'un vert-jaunâtre ou vert-clair.

Ce fruit ne peut, à cause de sa teinte particulière, être confondu avec aucun autre.

L'auteur de cet article a reçu des greffes de cette prune de la

Société économique impériale et royale de Vienne, et de MM. Baumann frères, à Bollwiller, deux arbres sous les noms de *Philippe Ier* et *Jackson.* Elle a été décrite pour la première fois par l'auteur dans son *Traité systématique sur la connaissance des Prunes,* p. 263. Elle est aussi indiquée dans le *Catal. Horticult. of London,* t. II, édit. 1831, p. 154, n° 266.

XII. Caractères de l'Abricot.

Caractères extérieurs.

On décrit l'abricot d'après les mêmes caractères que la prune, mais il manque constamment à ce fruit la fleur bleuâtre. A l'égard de la surface, elle est unie ou inégale, glabre, rude, cotonneuse, duvetée, luisante ou mate.

Caractères internes.

Ce sont les mêmes que dans la prune; à l'égard de l'amande, on indique si elle est douce ou amère. La chair n'adhère jamais au noyau (1).

XIII. Caractères de la Cerise.

Caractères extérieurs.

Les mêmes caractères que la prune, mais il manque à la cerise la poussière et l'odeur.

Quant à la queue, il faudrait ajouter s'il y a un support ou non. Dans les cerises acides il existe souvent encore à la maturité les feuilles accessoires. La queue est toujours dépourvue d'une vestiture quelconque.

Relativement au coloris, la cerise est unie lorsque la peau est noire, rouge, brune, jaune ou blanche.

Elle est bigarrée, lorsque la couleur fondamentale blanche ou jaune est plus ou moins rayée de rouge.

Caractères internes.

Dans les cerises on n'indique pas la couleur de la chair, mais

(1) Nous croyons que l'auteur s'est trompé sur ce point; dans quelques abricots à chair fibreuse, comme celui de Breda et de Nancy, celle-ci adhère fortement au noyau, quand le fruit a bien mûri et dans une bonne exposition.

celle de leur eau. Celle-ci est colorée ou incolore. Quant à la saveur, M. De Truchsess emploie la dénomination de *piquante*, mais je ne sais pas quelle est la cerise dont l'eau soit piquante.

XIV. La Pêche.

Caractères extérieurs.

Les mêmes que dans la prune. La surface des pêches est lisse ou cotonneuse. Le coton est épais, court, clair, long, à peine perceptible. Plusieurs pêches sont allongées et se terminent en haut par une espèce de mamelon, lequel sert de support au point pistillaire. Les pomologues ont donné différents noms à cette partie du fruit, comme teton, cornet, bouton, tête, pointe, etc. Elle est grosse, petite, longue, courte, arrondie, pointue; elle est logée superficiellement dans un sillon, dans une fente, ou elle est absente.

La longueur de la queue n'est point indiquée, parce qu'elle est fort courte. La couture se tire le long du dos; quelquefois cependant le côté opposé (le ventre) est marqué d'un sillon, ce qui doit être indiqué lorsqu'il y a lieu. Ce sillon se remarque aussi dans quelques abricots.

Caractères internes.

Comme dans les prunes.

C. FRUITS A COQUES.

Dans ces fruits on décrit :

1. Le brou ou l'enveloppe extérieure; elle est : épaisse, mince, coriace, verte, colorée, molle, raide, ligneuse, membraneuse, ouverte, close, échancrée, laciniée, etc.

2. La noix : on la considère, comme le noyau, d'après sa grosseur, sa forme, sa couleur. Dans la noisette on indique l'étendue de l'écusson (la partie où la noix adhère à son enveloppe). Elle fournit un bon caractère distinctif.

3. La coque : elle est épaisse, mince, fragile, dure. La couleur.

4. L'amande : on la considère d'après sa grosseur, sa forme, sa couleur, son goût; d'après la couleur des enveloppes membraneuses, d'après sa couleur interne, et enfin si elle remplit la coque ou non.

5. La croix, est la partie membraneuse qui partage en quatre parties l'amande de la grosse noix.

D. FRUITS A BAIES.

A l'égard de ces fruits, on peut s'en rapporter à ce que nous avons dit des autres fruits. Nous ferons seulement une exception par rapport à la vigne.

XV. La Vigne.

1. La vigne est haute, arborescente, petite, durable, délicate; elle convient pour les treilles, pour la serre, pour le vignoble, pour la muraille ; on en indique le rapport.

2. Les jets sont gros, grêles, courts, longs ; on indique la couleur, les cannelures, les raies, les points.

3. Les nœuds sont gros, petits, rapprochés, éloignés ; on indique la longueur des entre-nœuds.

4. Les feuilles de la vigne ont une forme particulière. L'on y distingue :

a. Les découpures, qui sont trilobées, quinquelobées, profondes, peu profondes, laciniées, semi-laciniées ;

b. Les lobes, celui du milieu, les latéraux ; ils sont cordiformes, ovales, lancéolés, obliques, obtus, pointus, entiers, dentés;

c. Les dents, comme dans 5, nº 12 ;

d. Les coupures, leur forme et disposition; fermées, ouvertes, ovales, rhombiformes ;

e. La vestiture ; voir 5, nºs 6, 8, 9. Les feuilles de la vigne sont encore hérissées, laineuses, tomenteuses.

5. Les pétioles, 6, nºs 1 à 7.

XVI. Le Raisin ou la Grappe.

1. La grosseur : on l'indique d'après la mesure métrique.

2. La figure ; elle est pyramidale, rameuse, simple, cylindrique, serrée, lâche.

3. Les pédoncules sont glanduleux, verruqueux, lisses ; on en indique la couleur.

4. Les grains ; on les considère d'après :

a. La grosseur ;

b. La forme. *Voir* article *Prune*, 11, *a-e ;* rond, déprimé, oval, oviforme, cylindrique, à teton, en forme de cornet ;

c. La peau, sa couleur, veinée, tiquetée, blanche, gris-rougeâtre, bleue, couverte de fleur-bleuâtre, rouge, verte; épaisse, mince, tenace;

d. Le point pistillaire, que les ampélographes modernes appellent l'ombilic; il est petit, grand. 11, n° 7;

e. La chair : elle est dure, molle, succulente; le jus ou l'eau est incolore, coloré, à 1, 2, 3 pepins, ou sans pepins, 11, n° 13;

f. La saveur, 11, *c*.

5. L'époque de maturité, 11, *c*.

On peut, d'après les indications qui précèdent, décrire tous les autres fruits à baies, de même que les oranges, les citrons, les figues, les nèfles, etc. SCH.

NOTES EXPLICATIVES

SUR QUELQUES MOTS TECHNIQUES CONTENUS DANS L'ARTICLE QUI PRÉCÈDE.

ACIDULE, Légèrement acide.
ACUMINÉ, Dont l'extrémité offre une pointe allongée et très-aiguë.
AMPÉLOGRAPHE, Qui a fait la description de la vigne.
ANNULAIRE, Qui ressemble à un anneau.
APPRIMÉ, Rapproché, s'appliquant avec force contre une autre partie.
CANNELÉ, A cannelures, creusé à la surface.
CONIQUE, En forme de cône, de pain de sucre.
CONNIVENT, Se dit des parties d'une plante qui tendent à se rapprocher.
CORDIFORME, Qui a la forme d'un cœur.
CRAQUETANTE, Qui craque, produit un petit bruit.
CRÉPITANTE, Qui produit un certain bruit, qui pétille, etc.
DURIUSCULE, Un peu dur.
ELLIPTIQUE, D'une manière abrégée.
FILIFORME, Délié comme un fil.
FOLIACÉ, Qui est de la nature des feuilles, qui en a l'apparence.
GLABRE, Sans poils, sans duvet.
GLOBULEUX, Composé de globules, petits corps sphériques.
GRANULAIRE, Qui se compose de petits grains réunis.
INCISÉ, Parties dont le limbe ou les bords sont divisés.
INFUNDIBULIFORME, Qui a la forme d'un entonnoir.
LACINIÉ, Se dit des feuilles découpées de manière à figurer d'autres feuilles étroites et longues.
LAMBOUBDE, Petite branche longue et maigre qui naît vers le bas des branches de l'année précédente.
LANCÉOLÉE, Qui a la forme d'un fer de lance.
LIGNEUX, De la nature ou de la consistance du bois.

Lobe, Divisions larges et arrondies de certaines feuilles.
Naviculé, En forme de nacelle.
Obtus, Arrondi, émoussé.
Ombelle (en), Réunion de pédoncules ou de petits rameaux sans feuilles, qui, partant de l'extrémité d'une tige, s'évasent comme les rayons d'un parasol, et portent les fleurs et les semences.
Oviforme, Qui a la forme d'un œuf.
Papille, Petit mamelon.
Pelliculé, A peau mince.
Rhombiforme, Ayant six faces parallèles.
Rugueux, Se dit d'espèces de rides qu'on voit sur une surface raboteuse.
Scutelliforme, Qui a la forme d'un bouclier.
Stries, Petites côtes ou filets séparés par des raies ou lignes enfoncées.
Tomenteux, Couvert de poils courts et serrés.
Turbiné, Se dit de ce qui a la forme d'un cône retourné, d'une toupie.
Ventru, A gros ventre.
Verruqueux, Qui a la forme d'une verrue.
Verticillé, Qui forme des anneaux.
Vestiture, Surface d'un corps.

HORTENSIAS BLEUS.

On a, dans le courant de l'année dernière, dans le sein de la Société d'horticulture, parlé à plusieurs reprises des hortensias bleus. C'est une modification qu'on peut faire subir à volonté à cette belle plante.

Il y a quelques années, on annonça, comme un moyen sûr d'y arriver, de mêler à la terre de la poussière d'ardoise. Le hasard nous a mis sur la voie d'un autre moyen plus facile encore. Nous avons à la campagne des hortensias très-vigoureux qui s'élèvent à plus de un mètre, et, lorsque la gelée n'y met pas obstacle, se couvrent pendant trois mois au moins de leurs fleurs si belles. Ils sont placés en terrain ordinaire. Pour soutenir leur vigueur et l'augmenter encore, nous avons fait mettre au pied d'une partie d'entre eux de la terre tourbeuse prise dans un défriché des environs. Tous les hortensias qui avaient reçu de cette terre, plus vigoureux encore qu'à l'ordinaire, ont donné des fleurs bleues. Cependant les plus grands ont poussé des fleurs roses au centre de la touffe dont les racines n'ont point eu de cette terre nouvelle. Quelques-uns qui n'en avaient reçu que d'un côté, ont donné de ce côté-là des fleurs bleues, et des fleurs roses sur tout le reste

de la plante. Il y a eu pendant plusieurs années des fleurs qui offraient une nuance très-agréable, mêlée de bleu et de rose. Cette faculté s'est affaiblie dans presque tous les pieds, et il faudra leur redonner une nouvelle dose de terre tourbeuse pour rappeler la nuance du bleu vif qui va si bien à côté de la nuance rose.

Toutes les terres tourbeuses n'ont pas cette faculté ; nous avons à la ville des hortensias dans une terre de cette nature qui n'ont pas changé de couleur. A quel principe serait due cette métamorphose?

On pourrait croire que ce serait à une modification particulière de l'argile, qui serait la même dans notre terre tourbeuse que dans l'ardoise. Nous croyons que cette terre offrirait dans tous les sols la même propriété. C'est ce que nous vérifierons sur nos hortensias de la ville.

Il y a là un fait qui peut se féconder par l'expérience ; et l'analyse chimique qui comparerait la composition de cette argile avec celle de l'ardoise pourrait mettre sur la voie de cette modification particulière de l'argile qui transforme ainsi la couleur rose de l'hortensia.

On peut se demander si cette modification pourrait se reproduire de la même manière sur les autres fleurs roses. Nous répondrons que des rosiers placés à côté des hortensias et à portée de la terre argileuse n'ont semblé en recevoir aucune modification. Mais il serait curieux et intéressant de savoir si d'autres fleurs conserveraient aussi leur couleur. (*Le Cultivateur.*)

PLANTES NOUVELLES OU PEU CONNUES.

Chrysanthemum frutescens flore luteo. *Chrysanthème frutescent à fleurs jaunes.*

M. Goutant, horticulteur à l'île de Porquerolles (Var), a obtenu de semis en 1842 une variété à fleurs jaunes de ce Chrysanthemum, qui vient de fleurir, il y a un mois, au Jardin des Plantes de Paris, d'un pied envoyé par M. Goutant. Il paraît vraisemblable que la floraison continuera une partie de l'année. Cette variété est pour moi une nouveauté, car je n'ai pas connaissance que l'on ait encore obtenu dans les semis de Chrysanthèmes ligneux, tels que les *C. frutescens*, *grandiflorum*, *tanacetifolium*, *fœniculacœum*, etc., des fleurs autres que des blanches, qui en sont les types. J'ai remarqué seulement des changements dans la forme du feuillage, lequel est plus ou moins

fin et découpé. C'est aussi ce qui est arrivé dans la variété dont il est ici question, où les découpures des feuilles sont plus fines que celles du type dont il est sorti. La famille des Composées est nombreuse en belles plantes, et il est probable que l'on obtiendra de beaucoup d'entre elles, par les semis, des variétés de couleurs comme on en a obtenu des Chrysanthèmes de l'Inde, des Dahlias et des Reines-Marguerites. PÉPIN.

Tanghinia veneniflua. Dupetit-Thouars. *Cerbera Tanghin.*

Arbuste de la famille des *Apocynées,* pouvant s'élever à la hauteur de 5 à 6 mètres ; *fleurs* en panicules, comme le *Cerbera Manghas,* mais ayant la corolle un peu plus rosée ; le *calice* est formé de 5 sépales pointues, caduques ; la *corolle* est monopétale, un peu en entonnoir, divisée en cinq parties assez larges un peu obtuses ; 5 *étamines* en forme d'alène, terminées par des sommets érigés et très-rapprochés les uns des autres ; *style* court, portant un *stigmate* en forme de tête ; le *fruit* est une baie charnue, arrondie, marquée par un sillon longitudinal divisé en deux parties renfermant chacune une graine.

Cette plante est originaire de Madagascar ; je l'ai rapportée en 1824 au Jardin du Roi, à Paris, où elle a fleuri pour la première fois en juin 1844.

Les nègres me parlaient souvent de cette plante et m'assuraient qu'en temps de guerre ils empoisonnent leurs sagayes avec le lait qui découle facilement de la tige lorsque l'on y fait une incision. Je reconnus la véracité de ce fait à l'île Bourbon. Un pied de ce *Tanghinia* avait été planté dans le Jardin botanique de cette colonie ; les esclaves malgaches le reconnaissaient et ne s'en approchaient qu'avec crainte. Ce végétal peut se multiplier de boutures ; mais nous ne le propageons pas à cause du danger qui pourrait résulter pour les garçons jardiniers de toucher des boutures exsudant un si subtil poison. NEUMANN.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Anœctochilus setaceus, BLUME (ἀνοῖχτος, ouvert, χεῖλος, lèvre). — Orchidée délicate des Indes orientales, toujours verte ; feuilles ovales arrondies, de couleur vert olive, ayant l'apparence d'un velours de soie très-fin sur lequel se détachent des nervures orangé brillant ; les tiges florales s'élèvent à 16 ou 18 centimètres et portent ordinairement quatre fleurs verdâtres peu apparentes ;

mais du milieu de chacune d'elles se détache un labelle blanc, ouvert, garni sur ses bords de nombreux et petits appendices, comme s'il était entouré d'une frange fine. Cette plante, encore rare en France, ne se rencontre que chez MM. Cels, au Jardin des Plantes, et chez les principaux horticulteurs de la Belgique ; elle est recherchée par son charmant feuillage et la singularité de son labelle. On la tient en pot en terre de bruyère qu'il faut avoir bien soin de ne jamais tenir trop humide ; elle demande à être presque constamment couverte d'une cloche en verre blanc ayant pour objet de maintenir les parties aériennes de la plante dans un milieu moite favorable à sa nature.

Cette petite Orchidée, dit le *Gardener's Chronicle,* est appelée à l'île de Ceylan *Rajah Wanya;* elle croît en abondance dans les endroits marécageux. Les indigènes ignorant l'influence attractive de l'eau sur les végétaux, disent que lorsque les arbres inclinent leurs rameaux vers l'eau, c'est un hommage qu'ils rendent à la présence du Rajah Wanya, le *Dieu des bois.*

Semis de Cinéraires.

Les semis de cinéraires ont donné cette année un grand nombre de fleurs plus parfaites que tout ce que l'on avait vu jusqu'à présent. Nous signalerons les semis de M. Barbier (sur l'Avenue, 82, à Neuilly). Nous en avons remarqué entre autres 18 variétés, toutes plus jolies les unes que les autres. Telles sont :

Bleu royal.	Élisa Barbier.
Etoile de Vénus.	Tricolore.
Comte de Paris.	Mère de famille.
Polka.	Bouton d'émail.
Firmament.	Manteau impérial.
Fleurette.	Hélène d'Orléans.
Bleu perfection.	Princesse de Joinville.
Madame Audot.	Duchesse de Nemours.
Désirée.	Caprice.

Beaucoup d'individus de semis n'ont pas encore fleuri chez M. Barbier, et pourront produire des beautés.

Sur le séparage des jeunes plantes de semis.

L'habitude générale est de semer dru, parce que l'on a toujours lieu de craindre que les graines reçues des pays lointains

ne germent pas, ou du moins qu'il n'en germe qu'un petit nombre, ce qui arrive très-fréquemment. Lorsque par bonheur elles réussissent bien, l'on regrette d'avoir semé trop serré. Aujourd'hui, après plusieurs tentatives, je n'éprouve plus ce regret. J'ai remarqué que les graines, lorsqu'elles commencent à germer, peuvent être séparées plus facilement que lorsqu'elles sont tout à fait germées, c'est-à-dire quand la radicule touche au fond des pots. Ceci s'applique à toutes les plantes en général.

On sème ordinairement en pots, en pleine terre, tous les arbres verts, toutes les espèces de thé, le *Cunonia capensis,* les *Dombeya,* les Palmiers, les Passiflorées, les Annonées, les Légumineuses, etc. Dès que la radicule commence à sortir de la graine, on peut sans danger enlever la graine germée et la planter isolément, pourvu qu'elle soit remise dans les mêmes conditions où elle était auparavant, c'est-à-dire dans une terre à la même température et au même degré d'humidité.

Les graines que l'on sème ordinairement sur couche ou dans la serre ont à peine besoin d'être recouvertes de terre ; car sous les châssis l'humidité est souvent surabondante, et dans les serres l'air est trop aride pour provoquer la germination. Dans le premier cas, l'humidité contenue dans l'air renfermé sous le châssis fait le même effet que la terre dont la graine pourrait être recouverte ; dans le second, l'on peut obtenir la même humidité en recouvrant les pots ensemencés, soit avec des cloches, soit avec des verres disposés de manière à pouvoir donner un peu d'air lorsqu'on s'aperçoit que les gouttes d'eau commencent à tomber sur les graines. Ainsi que je viens de le dire, la graine peut être séparée au moment où la radicule commence à se montrer.

Si j'ai tant tardé à publier cette observation, c'est qu'il me restait à examiner des semis de la famille des Conifères ; les premiers essais tentés sur ce sujet datent de loin ; je suis persuadé qu'ils seront d'une utilité pratique pour l'agriculture et l'horticulture. Mes essais ont été faits non-seulement sur les plantes de serres, mais aussi sur les arbres de pleine terre ; je puis assurer que l'on perd moins de sujets en les repiquant au moment de la germination, que si l'on attendait qu'ils fussent déjà germés, car lorsque le bourgeon commence à se montrer, il est déjà un peu tard.

Neumann.

Le BLANC, maladie des Pensées.

Beaucoup de Pensées sont atteintes en ce moment d'une maladie connue sous le nom de *blanc*. Consulté sur les moyens de la détruire, voici ce qui nous a été répondu par M. HAQUIN, horticulteur liégeois qui possède et multiplie pour le commerce les plus belles variétés de ce genre de plantes.

« Je crois pouvoir assurer que ce qui occasionne le *blanc* sur les Pensées est l'arrosement avec de l'eau trop froide, surtout lorsqu'elles ont transpiré par un temps sec et chaud. C'est pour cela que j'ai déjà recommandé de ne jamais les arroser le soir (1), mais plutôt le matin, avant que le soleil donne sur elles.

» J'ai planté 4 pieds de pensées de même variété à une même exposition. Un de ces pieds a été arrosé tous les soirs avec de l'eau sortant du puits; un second pied à la même heure, avec de l'eau de puits qui avait séjourné 24 heures dans une cuvette, à l'air et au soleil; un troisième a été arrosé de bon matin avec la même eau; le quatrième n'a reçu aucun arrosement.

» Ces arrosements étaient faits avec un arrosoir à pomme. Il en est résulté que la première a gagné le blanc en 12 jours, la deuxième en 22, la troisième et la quatrième sont restées saines. Il faut remarquer que les expériences ont eu lieu en 1842, pendant les sécheresses de juillet.

» Le blanc me paraît être produit par une mouche ou un champignon inperceptible à l'œil.

» Ce que j'ai trouvé de mieux pour guérir les Pensées, c'est de les arroser avec de l'eau très-fortement imprégnée de savon, et lorsque les feuilles ont été mouillées pendant quelques heures par cette eau, de les laver avec les doigts, feuille par feuille, en supprimant les plus malades. Il faut pour cela des soins et de la patience que l'on ne doit pas regretter quand il sera question de variétés précieuses. En outre, on rajeunira autant que possible en éclatant tous les jeunes jets qui se trouveront aux plantes mères, et on les repiquera dans un autre parc. »

(*Revue horticole.*) HAQUIN.

Liége, 25 mai 1844.

---

(1) Voir ce journal, 1re année, page 337. M. Ragonot Godefroy a aussi traité ce sujet dans son ouvrage *sur la Pensée*. Paris, Audot, 1844.

Sur la culture des Pensées.

Pour empêcher le dépérissement fréquent des pensées, on indique le moyen suivant :

La terre qu'on emploie dans cette culture se compose d'un mélange de parties égales d'argile et de feuilles pourries, auquel on ajoute 20 litres de sable et 10 litres de chaux éteinte et réduite en poussière. On place quelques poignées de ce mélange autour des racines. Sch.

SERRE GIGANTESQUE.

A Chatsworth (Angleterre) on a tranformé un acre (1) de terre en une seule serre. Plus de 70 mille pieds carrés sont couverts d'un toit vitré, le tout est chauffé à l'eau chaude. A l'intérieur est un jardin à l'anglaise, avec des sentiers et des chemins pour les voitures, de sorte que ceux qui visitent cette serre peuvent la parcourir à pied, à cheval ou en voiture. Les plantes les plus rares et de presque tous les climats tropicaux y croissent et fleurissent en pleine terre. De petits ruisseaux sillonnent ce lieu enchanteur, et des bassins contiennent l'eau nécessaire pour les arrosements.

Société d'Horticulture d'Anvers.

EXPOSITION DE FLEURS DE DAHLIA,

FIXÉE AU 15 SEPTEMBRE PROCHAIN ET LES DEUX JOURS SUIVANTS.

CONCOURS ENTRE LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

1° Pour la collection de 80 Fleurs de Dahlia, les plus distinguées par leur nouveauté, leur variété et leur beauté.

Chaque fleur doit être accompagnée d'une étiquette portant son nom.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

2° Pour les 10 Fleurs, les plus rares et les plus méritantes, prises dans les collections du précédent concours et désignées par les exposants.

(1) L'acre anglais équivaut à 40 ares et demi à peu près. L'amateur qui communique cette nouvelle ne dit pas si c'est d'un acre qu'il entend parler ou d'un champ d'une mesure à lui inconnue, qui a été converti en serre.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

3° Pour la collection de 40 Fleurs de Dahlia, distinguées par leur beauté, leur variété et leur belle culture.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

Ne seront pas admises au concours, les Fleurs de Dahlia fleurissant pour la première fois en Belgique.

Personne ne pourra être compétiteur aux 1er et 3e concours.

4° Pour la Fleur la plus remarquable, par sa forme, sa nuance et sa grandeur, obtenue de semis par un sociétaire et dont il est encore seul propriétaire.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

CONCOURS ENTRE LES AMATEURS NON MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

5° Pour la collection de 60 Fleurs de Dahlia les plus distinguées par leur nouveauté, leur variété et leur beauté.

A chaque fleur doit être attaché un billet indiquant son nom.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

6° Pour les 10 Fleurs les plus rares et les plus méritantes, prises dans les collections du précédent concours et désignées par les exposants.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

Les concurrents sont priés d'envoyer une note des Fleurs de Dahlia à l'adresse du secrétaire, au plus tard le jeudi 12 septembre, 6 heures du soir.

Les Fleurs seront admises au Salon d'Exposition (Orangerie du Jardin Botanique) du vendredi 13 septembre jusqu'au lendemain 9 heures du matin.

On n'admettra que des Fleurs de Dahlia concurrentes.

EXPOSITION DE FRUITS ET DE LÉGUMES.

IL SERA DÉCERNÉ :

PREMIER CONCOURS.

A la collection de Poires à couteau, la plus belle et la plus variée.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

DEUXIÈME CONCOURS.

A la collection de Pommes, la plus belle et la plus variée.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

(Il ne sera pas admis plus de 4 fruits de la même variété, aux deux premiers concours.)

TROISIÈME CONCOURS.

A la collection la plus remarquable et la plus variée de fruits de table.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

QUATRIÈME CONCOURS.

A la plus belle collection de Raisins.

Prix : Médaille en bronze.

(Le jury pourra décerner une médaille en argent, si le contingent offre au moins 15 variétés bien venues et à maturité parfaite.)

CINQUIÈME CONCOURS.

Au plus bel Ananas.

Prix : Médaille en bronze, ou bien en argent s'il se présente 5 variétés bien cultivées.

SIXIÈME CONCOURS.

Aux Fruits les plus nouvellement gagnés ou introduits dans le royaume.

Prix : Médaille en bronze.

(Le jury pourra décerner une médaille en argent, si le contingent couronné offre au moins 20 variétés bien venues et d'un mérite reconnu.

SEPTIÈME CONCOURS.

A la plus belle collection de Légumes.

Prix : Médaille en bronze.

HUITIÈME CONCOURS.

Au Fruit le mieux venu.

Prix : Médaille en bronze.

NEUVIÈME CONCOURS.

Au Légume le mieux venu.

Prix : Médaille en bronze.

DIXIÈME CONCOURS.

Au plus beau contingent de céréales ou d'autres plantes ayant rapport à l'agriculture, et cultivées en grand dans la province. — (Les personnes étrangères à la Société pourront prendre part à ce concours.)

Prix : Médaille en argent.

ONZIÈME CONCOURS.

Au plus bel envoi de Fruits, par une personne non membre.

Prix : Médaille en argent.

DOUZIÈME CONCOURS.

A la plus belle collection de Légumes exposée par une personne non membre.

Prix : Médaille en bronze.

L'Exposition des Fruits et Légumes n'est pas obligatoire ; le conseil d'administration engage cependant les sociétaires à vouloir y participer de tous leurs moyens, et invite particulièrement ceux qui auront, à l'époque de cette Exposition, des plantes en fleurs à vouloir bien les envoyer pour l'ornement du salon.

Les concurrents devant prendre l'engagement le plus formel de n'envoyer que des produits horticoles provenant de leur culture, le conseil d'administration prie messieurs les membres de vouloir bien prévenir leurs jardiniers, que toute infraction, quelque légère qu'elle soit, à cet article du règlement, entraîne l'exclusion des concours.

Le conseil d'administration invite les personnes qui désirent concourir, à vouloir désigner à quel concours elles destinent leur envoi, les prévenant en même temps, que le contingent déjà couronné ne pourra plus se présenter pour un prix subséquent.

Le secrétaire,
RIGOUTS-VERBERT,
Petit-Marché, no 744.

Le président,
P.-J. DE CATERS.

Les plantes désignées de préférence pour être offertes en fleur à l'exposition prochaine d'hiver 1845, sont : 1° *Dahlia,* 2° *Lilium superbum,* 3° *Hemerocallis Japonica,* 4° *Aster Amellus,* et 5° *Gladiolus Dalleni.*

Société royale d'Horticulture et d'Agriculture de Liége.

PROGRAMME DE LA TRENTE-HUITIÈME EXPOSITION.

Septième exposition de fleurs de Dahlias.

Le conseil d'administration, dans sa séance du 9 juin 1844, a fixé sa septième exposition de fleurs de Dahlias, au 8 septembre prochain (2e dimanche du mois) ; elle se terminera le 10 au soir.

Des médailles seront décernées :

DAHLIAS.

1. Au plus bel envoi composé de 25 fleurs différentes et bien distinctes, présentées par un amateur, une médaille en vermeil.

2e *Prix :* Médaille en argent.

2. Au plus bel envoi composé de 50 fleurs différentes et bien distinctes, présentées par un horticulteur, une médaille en vermeil.

2e *Prix :* Médaille en argent.

3. A la fleur de semis de dahlia la plus remarquable et dont le mérite sera reconnu, une médaille en vermeil. L'exposant devra posséder seul toute l'édition.

4. A la fleur de dahlia la plus remarquable par son mérite et sa nouveauté, une médaille en argent.

5. A la plus belle collection d'au moins 25 dahlias en fleurs cultivés en pots, médaille en argent.

6. A la plus belle plante en fleur obtenue de semis, et dont le mérite sera reconnu, une médaille en argent.

Le genre dahlia est exclu de ce dernier concours.

Les concurrents prennent l'engagement formel de n'exposer que des fleurs provenant de leur culture : l'exclusion du concours serait la conséquence d'une infraction prouvée à cet engagement.

Les fleurs devront être envoyées au local de l'exposition le samedi sept septembre avant une heure. Le lendemain, jour de l'exposition, à huit heures très-précises du matin, le jury se réunira au salon pour procéder aux opérations du concours.

— Les fleurs de dahlias devront être dûment munies de numéros correspondant à une liste nominative ; cette liste sera tenue secrète par le secrétaire, qui seulement, en cas de contestation, la remettra au président du jury.

Les envois de fleurs de Dahlias ne pourront pour le concours excéder le nombre fixé par le programme ; toutefois les sociétaires sont priés d'envoyer des fleurs, plantes, etc., pour l'ornement du Salon.

Le conseil d'administration fixe au 20 octobre 1844 (3e dimanche du mois) l'exposition de céréales, fruits, légumes et instruments aratoires.

Nous en donnerons le programme dans le prochain numéro.

RÉSULTATS DE L'EXPOSITION D'ÉTÉ DU 26 JUILLET 1844.

La séance est ouverte à 4 1/4 heures, sous la présidence de M. De Fays Dumonceau ; présents : MM. A. Simonis, Lecharlier, Degey, Henrard, D. Philippe, Dayeneux, Guillaume et Demet-Jacob membres du jury, et MM. Vanderstraeten, vice-président, Lemmens, E. Defresne, Charles Lesoinne et Florenville, secrétaire, membres du conseil d'administration.

Le jury s'occupe des différents concours dans l'ordre suivant :

1° Pour la collection la plus belle et la plus nombreuse de plantes en fleurs.

M. Vanderstraeten ne prend point part au vote.

La médaille en argent pour la collection d'amateurs est décernée à celle de M. A. Vanderstraeten.

La même médaille pour la collection de jardiniers est votée à l'unanimité à celle qui appartient à M. Jacob-Makoy.

2° Pour la plante la plus récemment introduite en Belgique et dont le mérite sera reconnu, médaille en vermeil.

Cette médaille est décernée par acclamation au *Dichorizandra species*, plante magnifique du Mexique, appartenant à M. Jacob Makoy.

3° Pour la collection la plus belle et la plus variée d'au moins 50 pelargoniums en fleurs, médaille en argent.

Aucune collection n'est présentée pour ce concours.

4° Pour la collection la plus riche et la plus nombreuse de rosiers en fleurs, médaille en argent.

Cette médaille est décernée à la collection de rosiers de Bengale, appartenant à M. Mawet.

5° Pour la collection de rosiers en fleurs réunissant la beauté à la nouveauté, médaille en argent.

6° Pour la plus belle plante en fleurs obtenue de semis et dont le mérite sera reconnu, médaille en argent.

Aucune collection n'est présentée pour ces deux concours.

7° Pour la plus belle collection de plantes en fleurs d'un même genre, tels que Lilium, Amaryllis et autres plantes bulbeuses d'un même genre.

M. Defresne ne prend point part au vote.

La médaille en argent est votée à l'unanimité moins une voix, à la collection de Liliums appartenant à M. E. Defresne.

8° A la plus belle collection soit de Verbena, de Fuchsia, de

Calceolaria, de giroflée ou autres plantes d'un même genre, cultivées en pots, médaille en bronze.

Cette médaille est décernée à la collection de calceolarias appartenant à M. Bosch, négociant à Maestricht, et la mention honorable à celle d'amaranthes crètes-de-coq, exposée par M. G. Dozin.

9° A la plus belle collection d'au moins 30 variétés d'œillets cultivés en pots, médaille en argent.

La collection n° 1, appartenant à M. Beaufays, obtient la médaille.

Le jury vote ensuite une médaille en bronze à M. Desruelle pour un plant superbe d'Erithryna cristagalli qu'il a exposé.

— Les amateurs de plantes rares savaient, depuis quelques jours, qu'un *Sobralia-Macrantha* devait, pour la première fois, étaler ses magnifiques corolles à Bruxelles ; en effet, l'apparition a eu lieu dans la nuit du 17 au 18 courant, dans les serres de MM. Vandermaelen, à l'établissement géographique, et tout fait présumer que l'on pourra jouir pendant une quinzaine de jours de la floraison de l'une des plus belles espèces de la famille des Orchidées. Le *Sobralia-Macrantha*, que l'on a dit originaire du Guatemala, s'est aussi retrouvé sur divers points de l'intérieur du Mexique, d'où il a été envoyé à M. Vandermaelen par le naturaliste voyageur Ghiesbrecht, notre compatriote. Cette plante, introduite en Europe dans le courant de l'année 1842, n'avait, à notre connaissance, encore fleuri en Belgique que chez M. Donckelaer à Gand. MM. Vandermaelen accueillent avec plaisir tous les amateurs et s'empressent de satisfaire la curiosité qui les attire auprès de la superbe plante jusqu'à présent inconnue à presque toute l'Europe.

— On voit depuis quelque temps en pleine floraison, dans les serres de M. J.-B. De Saegher, rue de la Clef, N° 71, à Gand, une superbe et admirable plante récemment importée de la Nouvelle-Hollande. On y remarque également plusieurs orchidées en fleurs des plus remarquables. Les amateurs sont invités à aller les voir.

.

ɪrunâtre ; tige
) centimètres
'e au sommet
échancrées en
-dessus, mar-
gros, creusés
ıervures de la
feuilles supé-
leurs naissent
feuilles ; elles
ɜnt une pani-
ique, un peu
:é de pourpre
rieur allongé,

ɔuis, jardinier
ıdation artifi-
ii. Elle parti-
ɜaucoup cette
: surtout de la

heureux cette
. quelques-uns
ɜ nous les fas-
ous avons dis-

lique, strié de
posés en forme
la fleur : deux

ɶillet celle où les



Gesneria hybrida marmorata.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Gesneria hybrida marmorata.

Racine tuberculeuse, à peau luisante hérissée brunâtre; tige droite, cylindrique, un peu rameuse, haute de 60 centimètres environ, verte, duvetée, grisâtre au milieu, pourpre au sommet et à la base; feuilles opposées, allongées, hispides, échancrées en cœur à la base, doublement dentées, rugueuses au-dessus, marquées de nervures saillantes en dessous; pétioles gros, creusés en gouttière au milieu, recouverts, ainsi que les nervures de la surface inférieure, de feuilles à poils pourpres; feuilles supérieures plus courtes, exactement cordiformes. Les fleurs naissent au sommet de la tige et des branches, à l'aisselle des feuilles; elles sont solitaires ou le plus souvent à trois, et forment une panicule étalée; tube de la corolle presque cylindrique, un peu courbé en dedans, duveté, pourpre clair marbré de pourpre foncé; le limbe de la corolle inégal, lobe supérieur allongé, échancré; lobes inférieurs égaux.

Cette hybride magnifique a été gagnée par M. Louis, jardinier de Mgr. le duc d'Aremberg, au moyen de la fécondation artificielle du *G. superba*, par le pollen du *G. Douglasii.* Elle participe des caractères des deux. Nous apprécions beaucoup cette belle hybride, à cause de la beauté de ses formes et surtout de la pureté du coloris de la fleur.

OEILLETS.

La plupart des amateurs d'œillets n'ont pas été heureux cette année dans leurs semis. Cependant nous en avons vu quelques-uns chez M. Forkel, jardinier du Roi, qui méritent que nous les fassions connaître à nos lecteurs. Parmi les picotes nous avons distingué les variétés suivantes :

I. A FOND BLANC :

1. *Picote hollandaise*, fond pur, satiné métallique, strié de rose le plus pur. Les pétales presque ronds sont disposés en forme d'*œillets* (1). Le calice cylindrique; diamètre de la fleur : deux

(1) Dans la classification des œillets, on appelle *forme d'œillet* celle où les

pouces et demi. Cet œillet n'a qu'un défaut, c'est que les stries sont un peu larges sur quelques-uns des pétales.

2. *P. hollandaise,* fond pur, satiné, strié de gris violacé; pétales presque ronds, disposés en rose; calice un peu trop renflé, ce qui fait qu'il crève quelquefois; mais on prévient cet inconvénient en aidant un peu. Nonobstant ce défaut, cet œillet est une fleur du premier rang; diamètre: 3 pouces; odeur forte.

3. *P. hollandaise,* fond blanc de lait, strié de vermillon. Les pétales dentelés se disposent en rose, calice cylindrique; diamètre: 2 pouces 8 lignes; odeur forte. Le dessin de cette fleur est parfait, mais il lui faudrait un peu plus de régularité dans la forme.

4. *Picote-bizarre hollandaise,* fond satiné, strié de pourpre et de rose cendré; pétales ronds, disposés en rose; calice cylindrique; odeur forte; diamètre: 2 pouces 4 lignes. Il manque à cette fleur, pour être parfaite, un peu plus de régularité dans la disposition des pétales.

5. *Picote-bizarre française,* ancien dessin ou avec pyramide; fond pur, strié de lilas et de pourpre; pétales dentés, disposés en forme d'œillet; calice un peu renflé, mais comme les pétales ne sont pas fort nombreux la fleur se fait bien. Le crochet qui se trouve à chaque côté de la pyramide n'est pas toujours bien distinct, et comme les stries, surtout celles qui forment la pyramide, sont un peu larges, cet œillet n'appartient qu'au second rang.

6. *Picote allemande,* dessin moderne, fond pur abondamment strié de rose; les pétales nombreux et ronds affectent la forme de rose parfaite; odeur forte; diamètre: 2 pouces 8 lignes. C'est un des plus beaux œillets qui existent de ce genre.

7. *Picote-bizarre allemande,* dessin ancien, fond pur strié de carmin et de pourpre; pétales dentelés nombreux, régulièrement disposés en rose; calice cylindrique; odeur faible; diamètre: 2 3/4 pouces. Le dessin de cet œillet manque de netteté, quoique la fleur produise un bel effet parmi les autres.

8. *Picote allemande,* dessin ancien; fond très-pur, strié de pourpre clair; pétales ronds disposés en rose; calice cylindrique; odeur forte; diamètre: 2 1/2 pouces. Les stries sont dessinées avec beaucoup de netteté et de régularité, mais elles sont un peu larges.

---

pétales sont imbriquées et diminuent insensiblement de la circonférence au centre. La valeur d'une telle fleur augmente par la perfection dans l'imbrication.

9. *Picote allemande,* dessin ancien ; fond un peu rougeâtre strié de pourpre ; pétales dentelés disposés en forme d'œillet ; calice cylindrique ; odeur faible ; diamètre : 2 1/2 pouces. Le fond rougeâtre et les dentelures des pétales diminuent de beaucoup le mérite de cet œillet.

10. *Picote-bizarre rubanée,* fond blanc strié et rubané de rose et de pourpre ; pétales ronds, disposés en rose.

Cette classe de picotes a été adoptée depuis quelques années par les amateurs allemands. J'en possède trois dans ma collection, qui m'ont été envoyés par un de mes amis. Quant à moi, j'avoue franchement que ce dessin ne répond pas aux règles de la beauté ; il n'est autre qu'un dessin picoté, entremêlé de raies irrégulières, qui ne contribuent en rien à relever la beauté de la fleur ; aussi suis-je résolu d'éliminer ces picotes de ma collection.

11. *Picote allemande,* fond pur, strié de cramoisi foncé ; pétales de la circonférence un peu dentelés, ceux du centre ronds ; calice régulier ; odeur très-forte ; diamètre : 2 1/2 pouces. La netteté du dessin et la régularité de la fleur élèvent cet œillet au premier rang.

II. A. — À FOND JAUNE.

12. *Picote-bizarre hollandaise,* fond jaune de canari strié d'aurore et de lilas cendré ; pétales un peu dentelés, disposés en forme d'œillet, régulière ; calice cylindrique ; odeur faible ; diamètre : 2 3/4 pouces.

13. *Picote-bizarre française,* ancien dessin, fond jaune pâle strié de rose, de gris cendré et de chair ; pétales ronds, disposés en forme d'œillet ; calice cylindrique ; odeur forte. Cette fleur offre une grande netteté de dessin et une grande régularité. Les pétales de la circonférence se réfléchissent quelquefois en arrière, ce qui fait paraître la fleur plus petite qu'elle ne l'est en réalité.

14. *Picote-bizarre allemande,* dessin moderne ; fond jaune pâle strié de pourpre foncé et de chair ; pétales ronds, disposés en rose ; calice cylindrique régulier ; odeur faible ; diamètre : 3 pouces. Cette variété, comme toutes les picotes allemandes qui ont un dessin abondant, produit un grand effet, mais pour le connaisseur les stries ne seraient pas assez nettement dessinées.

B. — DOUBLETTES (1).

(1) Nous entendons par *doublette-flamande,* un œillet quelconque dont le dessin consiste en raies larges et rubanées, sans aucun égard à la couleur. L'œillet de cette classe doit avoir le pétale parfaitement rond, dans le cas

15. *Doublette-flamande,* fond sang-de-bœuf rayé de gris-violacé cendré; pétales un peu dentelés disposés en rose; calice régulier; odeur forte; diamètre : 3 pouces. Le fond de cet œillet est d'un beau rouge de sang, les raies sont formées d'une espèce de violet couvert de gris cendré épais, qui semble indiquer que des cendres y ont été répandues à profusion. La forme laisse un peu à désirer.

16. *Doublette-allemande,* fond rose, très-clair, rayé et strié abondamment de rose foncé; pétales dentelés, nombreux, disposés en rose; calice régulier; odeur forte; diamètre : 3 pouces et quelques lignes. Cette fleur est distinguée par la grandeur et la richesse du dessin, et mérite une place dans chaque collection choisie, bien que l'amateur tant soit peu capricieux regrettera peut-être que la couleur du fond et celle du dessin soient au même ton.

III. Flammés :

17. *Flammé-picoté-bizarre,* fond chamois sale, flammé et strié de cramoisi clair, de violet cendré et de pourpre; pétales dentelés disposés en forme d'œillet; calice cylindrique; odeur faible; diamètre : 2 1/2 pouces.

18. *Flammé-bizarre flamand,* fond jaune-paille lavé de rose-cendré, rubané et flammé de chair, de pourpre et de mine de plomb; toutes ces couleurs ont un reflet métallique; pétales parfaitement ronds, nombreux, disposés en rose; odeur faible. C'est une des acquisitions les plus précieuses du semis; le fond est jaune, couvert d'un vernis de rose cendré transparent; les couleurs du dessin sont distribuées avec la plus grande régularité. La plante étant faible, il n'était pas possible de bien déterminer la véritable grandeur de la fleur.

19. *Flammé-picoté-bizarre,* fond chamois lavé de pourpre clair, strié et flammé de pourpre foncé et de mine de plomb métallique; pétales dentelés et disposés en forme d'œillet; calice cylindrique; odeur faible; diamètre : 3 pouces.

IV. Parmelottes :

20. *Parmelotte-picoté-bizarre,* fond lavé de cramoisi et strié de pourpre; pétales nombreux, dentelés, disposés en rose; calice renflé se rompant quelquefois; odeur forte; diamètre :

---

contraire il est rejeté; on fait seulement exception à l'égard de ceux qui sont distingués par une couleur rare ou bizarre.

3 pouces. Cet œillet, malgré ses imperfections, mérite une place dans les collections.

21. *Parmelotte-picotée*, fond blanc strié de cramoisi-violacé ; pétales un peu dentelés disposés en rose ; le limbe des pétales se courbe légèrement en dedans, de sorte que la fleur, vue de côté, paraît blanche; calice cylindrique; odeur forte; diamètre : 2 1/2 pouces.

22. *Parmelotte-simple*, fond blanc de crème lavé de rose; pétales peu nombreux, dentelés; calice cylindrique; odeur forte. Cette variété a paru digne d'être gardée à cause du fond jaunâtre, ce qui est encore assez rare dans cette classe d'œillets.

23. *Parmelotte-doublette-allemande*, fond blanc de lait rayé et strié de rose pur; pétales presque ronds, disposés en rose; calice cylindrique régulier; odeur forte; diamètre : 2 1/2 pouces. Cette parmelotte ressemble, par son dessin et sa forme, à une doublette allemande; mais le dessous, ainsi que le bord des pétales, sont blancs, ce qui la fait reconnaître pour une véritable parmelotte.

24. *Parmelotte-picotée*, fond blanc finement et abondamment strié de violet clair ; pétales dentelés, disposés en rose ; calice cylindrique ; odeur forte; diamètre : 2 1/2 pouces. Belle fleur.

25. *Flammé-doublette-bizarre*, fond chamois flammé et rayé de chair, de pourpre et de rouge de laque; pétales dentés ; calice cylindrique; sans odeur; diamètre : 3 pouces à peu près. Quoique les pétales soient un peu dentés et la fleur pas tout à fait régulière, cette charmante variété plaira à tout le monde, tant il est vrai que souvent certaines imperfections s'effacent et se font oublier par d'autres qualités supérieures. En effet, il y a peu d'œillets de la classe des flammés où les couleurs soient aussi pures et distribuées avec plus d'harmonie. C'est un œillet du premier rang.

SCH.

NOUVELLES PLANTES D'ORNEMENT.

Sphenogyne speciosa. D. C.

(Ord. naturel des composées ou synanthérées.)

Plante annuelle du cap de Bonne-Espérance, à racines fibreuses ; tige rameuse, haute de 30 à 40 centimètres ; feuilles linéaires.

Les fleurs sont rayonnantes, jaune orangé, dentelées à leurs extrémités, d'un beau brun violacé en dessous ; le centre de la fleur est rougeâtre.

On sème les graines en février, sur couche, et l'on repique les jeunes plants, vers la mi-mai, sur les parterres ; ils fleurissent en juin et juillet.

C'est une des plus belles plantes annuelles. On en trouve les graines chez M. Rampelbergh, Grand'Place, à Bruxelles.

Aristolochia gigas. Hartweg.

Elle est originaire de Guatemala. La tige est grimpante ; feuilles cordiformes ; fleurs grandes de 14 pouces et au-dessus, à fond rose tacheté de pourpre, ou couleur de chocolat.

Cette plante demande une place dans une serre chaude, où elle fleurit annuellement. Il y a peu d'Aristoloches qui fleurissent avec plus de facilité et plus richement que celle-ci ; mais malheureusement les fleurs offrent l'inconvénient d'exhaler une odeur fort désagréable, ce qu'elle a du reste de commun avec beaucoup de ses congénères.

Elle se trouve dans les serres de S. M. le Roi, à Laeken.

Gloxinia speciosa fl. roseo.

Nous avons vu dans les serres de S. M. le Roi, à Laeken, une charmante variété de *Gloxinia speciosa fl. rubro,* à fleurs rose pur, marquées en dedans et en bas d'une large raie blanc de neige. La tige est plus élevée et plus forte que dans la mère-plante. Nous ne savons pas si la plante est une hybride ; nous en donnerons plus tard une figure avec la description détaillée.

Lycaste Skinneri. Paxtons Mag. of Botany.

(Ord. nat. des Orchidées.)

Caractère générique. — Fleurs en gueule ; divisions internes de la fleur souvent inégales, creusées en gouttière à la base. Labellum pourvu dans son milieu d'un callus charnu transversal, entier ou échancré ; gynostème allongé, semi-cylindrique, quelquefois velu. Quatre masses polliniques sont réunies à leur base par une caudicule courte ; glande petite, arrondie subulée.

Le docteur Lindley vient de séparer par les caractères indiqués, le genre de *Lycaste* du genre de *Maxillaria,* et de placer

au premier le *M. aromatica, macrophylla, cruenta,* et d'autres du même groupe.

M. Batemann indique le *Lycaste Skinneri* comme la plus belle des Maxillaires connues jusqu'à ce jour. La fleur a 6 pouces de diamètre ; chacun des sépales extérieurs a un pouce et demi de largeur ; ils sont d'un blanc pur, lavés à leur base de rose clair ; les pétales sont roses striés et picotés de carmin. Le gynostème est blanc au sommet et tacheté de rose à la base. Quant à la forme, la fleur ressemble à celle de *Lycaste Deppii.*

Nous n'avons pas eu occasion de voir la figure que M. Lindley a donnée de cette orchidée ; mais nous avons lieu de croire, d'après la description, que c'est la même que nous avons décrite il y a deux ans, dans la *Gazette générale d'Horticulture de Berlin,* sous le nom de *Maxillaria virginalis.* L'échantillon qui a servi à notre description a fleuri pour la première fois dans le Jardin Botanique de Bruxelles, et se trouve aujourd'hui en la possession de Mgr. le duc d'Aremberg. Depuis, il a fleuri annuellement et a porté trois ou quatre fleurs.

Dolichos subrhombeus, NOB.

Tige vivace, volubile ainsi que les rameaux un peu hispides ; feuilles composées, à l'instar des haricots, de trois folioles presque rhomboïdes, mucronées, glauques en dessous, vertes au-dessus ; stipules à la base des folioles filiformes ; pédoncules très-longs à quatre ou cinq fleurs lilas lavées de pourpre vers le bord ; gousses en faucille, glauques, renfermant quatre graines et terminées par un style flexueux persistant.

Ce Dolic, dont l'origine nous est inconnue, fleurit depuis plusieurs années dans les serres chaudes de S. M. le Roi, à Laeken. Il fleurit presque toute l'année. Les fleurs sont nombreuses, mais sans odeur.

Gesneria inflata, NOB.

Tige cylindrique, droite, simple, cotonneuse ; duvet rougeâtre du côté du soleil ; feuilles pétiolées, opposées, ovales-oblongues, crénées, rudes au-dessus, couvertes d'un duvet purpurin en dessous ; pédoncules solitaires, plus courts que les feuilles ; lobes du calice étroites, aiguës ; corolle renflée dans son milieu, pubescente extérieurement ; limbe à cinq lobes égaux.

La racine de cette plante est noueuse, traçante, recouverte de bulbilles arrondies et aplaties. Les fleurs ont un pouce de longueur, sont d'un carmin clair extérieurement et jaunes en dedans. Glandes épigynes, cinq.

Cette espèce est originaire de la Colombie et a fleuri en juin et juillet au Jardin Botanique de Bruxelles.

Gesneria pallida, NOB.

Racine placentiforme ; tige droite, cylindrique, herbacée, hispide ; feuilles opposées, pétiolées oblongues hispides, crénées, rugueuses, obtuses, marquées de nerfs fort saillants à leur surface inférieure ; pédoncules axillaires, solitaires ou à deux, plus longs que le pétiole, disposés en grappe terminale ; lobes du calice égaux, aigus ; corolle carénée, hispide ; limbe inégal, lèvre supérieure plus longue que l'inférieure, bifide crénelée.

La corolle est d'un rouge pur, mais très-pâle, longue d'un pouce et demi, glandes périgynes au nombre de quatre, la postérieure plus grande que les trois antérieures.

La tige a deux pieds et demi de hauteur ; les feuilles trois pouces de longueur sur un et demi de largeur.

Cette *Gesneria* est originaire de la Colombie ; elle a aussi été trouvée au Mexique.

Tradescantia mucronata.

Tige ascendante, glabre, rameuse, feuilles oblongues, charnues, glabres sur les deux surfaces, mucronées, ciliées sur le bord ; gaînes des feuilles ciliées à leur orifice ; ombelles axillaires et terminales multiflores, pédoncules glabres, sépales extérieurs poilus, verts, concaves, aigus ; les intérieurs ovales, aigus, plus longs que les extérieurs, blancs ; filaments blancs, barbus à la base ; anthères jaunes, égales, à loges réunies par un connectif large, échancré ; ovaire glabre, style blanc, droit filiforme, aminci vers le sommet. Stigmate presque pointu.

Cette espèce se rapproche beaucoup par son port extérieur du *T. crassula,* mais il s'en distingue par les caractères indiqués.

Elle est originaire du Mexique et a fleuri pour la première fois en Belgique dans les serres tempérées du Jardin Botanique de Bruxelles.

SCH.

Variétés de fleurs d'amateurs.

Nous avons reproduit dans l'avant-dernier numéro de ce journal, une variété de Phlox gagnée par M. le docteur Rodigas, à Tirlemont. Cet amateur zélé nous écrit, sous la date du 24 juillet dernier, que, parmi plusieurs milliers de jeunes plants de ses semis, il s'épanouit journellement des Phlox qui surpassent en beauté les variétés que nous avons vues antérieurement. M. Rodigas nous avait déjà montré, il y a quelques semaines, plusieurs de ses variétés, qu'il avait fait peindre pour les mettre successivement sous les yeux de nos lecteurs. Nous y avions surtout remarqué le Phlox *dilecta*, Rod., distingué par la grandeur de sa fleur et l'intensité de son coloris cramoisi foncé; le Phlox *fleur de Marie*, rose pâle, presque blanc, à gorge amaranthe; le Phlox *grata*, lilas, lavé de rose foncé. Mais ce que M. Rodigas nous a fait voir en dernier lieu surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à présent dans ce beau genre de fleurs. Dans la crainte sans doute d'être taxé d'exagération, il nous a envoyé deux fleurs naturelles desséchées pour en faire la description : la première offre à peu près un pouce de diamètre; le bord parfaitement rond, à fond blanc pur, strié et panaché de lilas; divisions du limbe sans aucune échancrure. Si l'on veut bien admettre que d'après les règles de la beauté, les fleurs striées et panachées occupent le premier rang parmi les fleurs de collections, ce Phlox, qui est le premier connu en ce genre, doit être admis à cet honneur. A notre avis il est de beaucoup supérieur au Phlox *Van Houttei*.

L'autre variété est lilas uni, pour autant que nous avons été en état de le juger : la fleur dépasse d'un millimètre un écu de cinq francs. Nous doutons fort que cette grandeur énorme puisse être dépassée dans ce genre.

M. Rodigas nous prévient qu'il a préparé à peu près cinquante descriptions de ses acquisitions les plus marquées. Nous les reproduirons dans la suite. SCH.

PLANTES ET VARIÉTÉS NOUVELLES

QUI FLEURISSENT ACTUELLEMENT EN BELGIQUE.

Dichorisandra ovata. Mart. dans *Roem. et Schult syst.*, 7, 1182, et *Kunth Enumer. plant.*, t. V, p. 110. Ord. naturel des Commélinées.

Racine tuberculeuse, tubercules de la grosseur d'une noix jusqu'à un œuf de poule; feuilles ovales, acuminées, glabres sur les deux surfaces ; les gaînes pubescentes ; la tige droite, quelquefois un peu flexueuse, glabre parsemée de petites taches pourpre-foncé ; haute de deux à trois pieds, elle se termine en grappe terminale, pyramidale, paniculée et raide : les rameaux étalés horizontaux, courts et portant chacun 4, 5 ou 6 fleurs ; les pétales obovales portant au sommet une petite pointe obtuse.

Cette plante a été découverte par M. de Martius, au Brésil, dans la province Minas-Geraes. On peut la classer parmi les plus belles plantes de nos serres chaudes ; elle produit surtout le plus bel effet par sa panicule composée de grandes fleurs du bleu d'indigo le plus pur, relevé encore par les six étamines jaune d'or. La floraison commence vers la mi-juillet et dure jusqu'à fin de septembre.

J'ai vu le premier échantillon de cette plante dans les serres de S. M. le Roi, à Laeken. Pour bien fleurir, cette plante demande à être plantée dans un pot plus haut que large, car les tubercules montrent une végétation descendante ; elle veut en outre une terre substantielle, composée de terre de bruyère, de feuilles et de fumier de vache pourris. Je crois avoir aussi remarqué qu'une lumière trop intense serait contraire à cette Dichorisandre.

Variétés de Mimulus.

Nous avons remarqué chez M. Louis, jardinier de Mgr. le duc d'Aremberg, deux nouvelles variétés de Mimulus qui méritent que nous en fassions mention.

La première provient du *M. aureus :* la fleur a environ 13 lignes de longueur ; l'extérieur est orangé, lavé de vermillon transparent ; la gorge maculée est striée de carmin foncé ; lobes supérieurs du limbe échancrés, les inférieurs crénelés. Les feuilles sont grandes, profondément dentées en scie, vert foncé luisant. Cette plante se distingue particulièrement par la forte odeur musquée qu'elle exhale.

La deuxième variété provient du *M. Parmentieri :* la corolle est grande, rose extérieurement; gorge jaune d'or, marquée d'une tache oblongue pourpre clair, lobes du limbe rose foncé, parsemé de taches cramoisies. Elle est sans odeur.

Variétés de Glayeuls.

M. de Craene, horticulteur boulevard extérieur de la porte d'Anderlecht, se livre depuis quelques années avec beaucoup d'ardeur à la culture des Glayeuls. Nous y avons remarqué un grand nombre de variétés provenant du *G. floribundus*, fécondé par le pollen du *G. cardinalis*. Plusieurs de ces variétés étaient distinguées par la grandeur de la taille et par le coloris pur et tendre des fleurs.

Les amateurs de ce genre y trouveront de quoi satisfaire leur goût, surtout dans les nuances rose, blanc, cramoisi clair et lilas.

Les acides sont un engrais pour les plantes bulbeuses.

Un amateur de plantes bulbeuses a communiqué à la *Gazette des Fleurs*, un article relatif à des expériences qu'il avait faites dans le but de connaître l'effet des acides sur la végétation des plantes bulbeuses. Trois bulbes de la variété des jacinthes blanches précoces à forcer, avaient été plantées dans trois pots différents et remplis de la même terre. Dès que les boutons commençaient à se montrer (1er février) et après avoir marqué chaque pot d'un numéro, le n° 1 fut arrosé avec un mélange de 1 partie d'acide sulfurique et 500 parties d'eau; le n° 2 fut arrosé avec de l'acide chlorhydrique étendu également de 500 parties d'eau, et le n° 3 avec de l'eau pure. La bulbe dans le pot n° 1 a poussé promptement sa tige, mais les feuilles sont restées courtes; le 1er mars les premières fleurs ont commencé à se colorer et à s'épanouir. Celle contenue dans le pot n° 2 a développé ses fleurs cinq jours plus tard; les feuilles et la hampe sont restées plus courtes que dans le pot n° 1. Dans le n° 3, les fleurs se sont épanouies douze jours après les premières; la hampe est restée courte, mais en revanche les feuilles ont poussé fort longues.

De ces expériences l'auteur conclut : que les acides sont un engrais pour les plantes bulbifères.

Quant à l'acide sulfurique, il est connu qu'il agit favorable-

ment dans certaines circonstances sur la végétation des plantes, quoique nous ne connaissions pas bien encore son mode d'action, que quelques-uns attribuent à sa force stimulante ; d'autres, au soufre qu'il contient et qu'il introduit dans la circulation après avoir été absorbé par les racines, soit seul, soit combiné avec la chaux ou avec les autres alcalis contenus dans la terre. L'acide chlorhydrique s'est montré seulement comme un faible stimulant ; et quant à la bulbe qui avait été arrosée avec de l'eau pure, elle a poussé plus tard que les autres. L'auteur ne dit pas si les fleurs des deux bulbes qui avaient été arrosées avec de l'eau acidulée étaient plus grandes ; il parle seulement de la hauteur de la hampe et de la longueur des feuilles ; de sorte que tout l'avantage qui résulterait de l'emploi des acides pour arroser les bulbes se bornerait à avoir des fleurs quelques jours plus tôt. La bulbe, enfin, qui avait été arrosée avec de l'eau pure, avait poussé une tige fort courte ; mais c'est là un accident qui arrive souvent, surtout lorsque l'on place les bulbes dans un endroit chaud avant qu'elles aient fait leurs racines.

L'auteur de cet article aurait donc bien fait, ce nous semble, pour rendre ses expériences concluantes, d'opérer sur un plus grand nombre de bulbes, et non-seulement de constater l'effet de l'acide sulfurique sur l'accroissement des feuilles et des hampes, mais encore sur la grandeur et la couleur des fleurs.

Sch.

L'AUNE BLANC, *Alnus incana*.

A mesure que les besoins de la civilisation détruisent progressivement les anciennes forêts, ces mêmes besoins, qui vont toujours croissant, nous obligent aussi à pourvoir à leur remplacement. Nous avons donc cru utile de consacrer de temps à autre un article à cette importante matière. Ce qui nous a principalement déterminé à parler aujourd'hui de l'*Aune blanc*, c'est que de nombreuses recherches nous ont convaincu de la préférence que cet arbre mérite sur l'*aune glutineux* ou commun, qu'on plante généralement en Belgique sur le bord des fossés, des chemins, des emprises, etc.

L'Aune blanc est une espèce bien distincte de l'aune commun, qui croît spontanément dans la Laponie, la Suède, la Prusse, en

Autriche et en Suisse, et qui, à cause des avantages que procure sa culture, se rencontre maintenant dans plusieurs provinces de l'Allemagne et surtout dans la Prusse rhénane.

D'après M. de Burgsdorff (*Nouv. Manuel forestier,* tom. I, p. 172), l'Aune blanc croît dans sa jeunesse incomparablement plus vite que l'aune commun, mais à vingt ans il cesse de croître ; cette circonstance doit déterminer à quatorze ans l'exploitation à taillis de cette espèce d'aune.

Dans quelques localités des provinces rhénanes, le taillis d'Aune blanc est exploité, par aménagement ou rotation de 12 à 15 ans, selon la qualité du terrain ; dans les localités les plus favorablement situées on obtient, d'après un rapport officiel que nous avons sous les yeux, un bénéfice net annuel de 3 écus par journal, ou de 57 fr. 60 c. par hectare, ce qui est énorme dans un pays où le prix du bois n'atteint pas la valeur qu'il a en Belgique.

L'Aune blanc fleurit dans les mois de mars et d'avril, et la semence mûrit dans le mois de septembre. Les feuilles sont ovales et terminées en pointe ; elles sont finement dentées sur leurs bords, vertes et lisses en dessus, blanchâtres, cotonneuses et relevées par dessous de nervures saillantes. Le pétiole a neuf lignes de longueur.

L'écorce est verte sur les jeunes sujets et sur les rameaux, blanche et unie sur les vieux arbres, et ressemble assez à celle du hêtre. Le bois diffère de celui de l'aune commun par sa couleur blanche. Il réussit très-bien dans les endroits non abrités et dans toutes sortes de terrains, frais ou secs, fermes ou légers.

On le sème, d'après M. de Burgsdorff, vers la fin de l'automne ou au printemps, et il réussit également à ces deux époques. On le transplante avec beaucoup de facilité et de succès comme petits plants et comme arbre à tige, soit au printemps dans des terrains humides, soit en automne dans des terrains secs ; la grande quantité de racines qui ne pivotent pas, garantit la réussite de cette opération.

Comme cet arbre précieux réussit également sur les plus hautes montagnes, dans les climats les plus froids, et dans les plaines sablonneuses et brûlantes, il mérite qu'on le cultive avec soin dans toutes les provinces. Cultivé en arbre, il atteint une élévation de 50 à 70 pieds.

Sch.

ARBRES FRUITIERS.

FRUITS ROUGES.

La partie la plus directement utile de l'horticulture, celle qui contribue pour une part importante à l'alimentation de la population des villes, intéresse au plus haut degré l'économiste et l'homme d'Etat aussi bien que l'horticulteur. Parmi les choses qui se mangent, il n'en est pas de plus universellement goûtées que les fruits de toute espèce. La qualité des fruits livrés à la consommation influe puissamment sur la santé publique. On sait combien les mauvaises prunes causent de fièvres automnales intermittentes, et combien de dyssenteries, souvent mortelles, résultent de la consommation du raisin à demi mûr et des fruits verts de toute espèce.

En principe, il devrait y avoir de bons fruits pour tout le monde, et, en attendant qu'il puisse en être ainsi, l'autorité devrait interdire la vente des fruits pernicieux ; ce serait déjà un moyen puissant d'obliger les cultivateurs placés dans le rayon d'approvisionnement des villes, à éloigner de leurs vergers les arbres à fruits de qualité inférieure. Ensuite, au lieu de s'en remettre exclusivement à l'intérêt privé, du soin de satisfaire aux besoins de la consommation, l'autorité aurait des mesures à prendre pour favoriser indirectement la multiplication des bonnes espèces de fruits, et mettre pour cet objet, comme pour tous les autres, l'équilibre entre le prix des denrées de consommation et les facultés du consommateur.

En attendant, c'est aux horticulteurs, dont les arbres fruitiers sont la spécialité, qu'il appartient de tendre vers ce but dans les limites de leurs moyens. Ceux de nos confrères qui peuvent exercer à cet égard la plus utile influence, ce sont les pépiniéristes; il est évident que, du moment où ils offriront aux cultivateurs d'arbres à fruits des espèces de choix aussi productives que les espèces inférieures, celles-ci se trouveront tout naturellement exclues, par la raison qu'un bon arbre ne tient pas plus de place qu'un mauvais. En effet, la cause unique pour laquelle les meilleurs fruits autrefois si communs sur les marchés de la capitale ont cessé de s'y montrer, c'est que les arbres qui les por-

tent sont en général moins productifs que les arbres à fruits médiocres qui les ont remplacés dans les vergers.

Le prix des loyers allant toujours en augmentant, les cultivateurs ont été forcés de renoncer aux bonnes espèces, trop peu productives. Nous nous proposons de passer successivement en revue les divers genres d'arbres fruitiers. Nous parlerons de chaque espèce aux deux époques de la maturité des fruits et de la plantation des arbres. Le moment actuel appelle notre attention sur les *fruits rouges*, spécialement sur les cerises, dont les bonnes espèces commencent à être livrées à la consommation.

On se souvient encore du temps peu éloigné de nous où, parmi les cerises vendues sur les marchés de Paris, le premier rang appartenait à la cerise aigre à courte queue, connue sous le nom de *Cerise de Montmorency*. Le défaut principal de toutes les cerises de ce temps-là étant un excès d'acidité, les marchandes qui parcourent les rues de Paris ont conservé l'habitude de crier A LA DOUCE CERISE! Or, on ne voit presque plus maintenant à Paris que des cerises qui pèchent précisément par un excès de douceur un peu fade, pour qui cette manière de les annoncer ne devrait pas être une bien puissante recommandation.

On sait que tous les cerisiers, originaires de l'Asie-Mineure, ont passé par l'Italie pour se répandre dans le monde entier : car les parties tempérées de l'Amérique du Nord ne sont pas moins riches que l'ancien continent en bonnes espèces de cerises. A part toute division systématique, les cerisiers présentent deux sections bien tranchées, dont l'une comprend tous les cerisiers à branches redressées, et l'autre tous les cerisiers à branches pendantes.

Ceux de la première section ont en général des fruits doux à chair ferme, portés sur de longs pédoncules; la situation droite de leurs branches tient à la nature solide du bois dont elles sont formées, lequel ne fléchit pas sous la charge des cerises.

Les cerisiers de la seconde section portent en général des fruits aigres à courte queue; la chair de ces fruits est molle, et leur noyau, peu volumineux, est moins gros et moins dur que celui des fruits des cerisiers appartenant à la première section.

Parmi les cerisiers à branches redressées, on possède beaucoup d'espèces à la fois précoces et très-productives. Les cerisiers des

bonnes espèces à branches pendantes, sont au contraire en général tardifs et médiocrement fertiles. On comprend, par ce simple exposé, comment les premiers ont dû finir par évincer les seconds.

L'Angleterre et la Belgique possèdent depuis longtemps plusieurs bonnes espèces de cerises cultivées presque à l'exclusion de toutes les autres. Nos vergers en réunissent quelques-unes sous le nom collectif de cerises anglaises. Le doyen des arbres de cette espèce est cultivé en espaliers dans le jardin du château royal de Windsor. Il date du règne de George Ier ; il est par conséquent plus que séculaire. Son tronc, creusé depuis longtemps par l'âge, ne vit plus que par l'écorce et ne donne qu'un bien petit nombre de fruits, mais d'une qualité si parfaite qu'ils sont réservés pour la table royale. John Rogers, dans son excellent traité de la culture des arbres à fruits (*Fruit cultivator*), rapporte que, sous George III, des valets étaient placés en faction toute la journée devant ce cerisier pour en éloigner les oiseaux à l'époque de la maturité des cerises. Malheur à celui qui aurait cédé à la tentation de goûter à un seul de ces fruits précieux !

En Belgique, l'espèce la plus estimée est connue dans les provinces wallonnes sous le nom de *Tempe et Tard,* ce qui signifie précoce et tardive, parce qu'elle est en effet la première et la dernière, sa floraison ayant lieu non pas tout à la fois, mais successivement. La cerise *Tempe et tard* de Belgique est d'une saveur agréable, à la fois douce et légèrement acide ; sa chair n'a pas plus de consistance que celle des cerises aigres proprement dites ; elle est donc aussi saine et aussi facile à digérer que la cerise de Montmorency, et les arbres qui la produisent sont trois ou quatre fois plus productifs que ceux de cette dernière espèce. On sait que le défaut de toutes les cerises trop douces c'est d'être en général de difficile digestion, ce qui ne permet pas d'en manger à la fois une grande quantité.

Parmi les cerises les plus en faveur à l'époque actuelle, l'admirable de Soissons reproduit exactement la *Tempe et tard* de Belgique. L'arbre se met vite à fruit et charge beaucoup. Le premier rang n'appartient pourtant pas à cette cerise, mais à une très-belle espèce encore peu répandue, donnée il y a quatre ans seulement par M. le docteur Bretonneau, de Tours, sous le nom de cerise de Spa, à M. Jamin, qui la multiplie avec succès. L'opinion de cet habile horticulteur, dont la

collection d'arbres à fruits est sans rivale en Europe, nous semble d'un si grand poids en cette matière, que nous n'hésiterons pas à placer comme lui la cerise de Spa en première ligne parmi toutes celles qui proviennent d'arbres à branches redressées. Quoique son origine ne nous soit pas connue, son nom semble indiquer qu'elle a été obtenue en Belgique; probablement, en cherchant bien, on lui trouverait des liens de parenté avec les cerises May-Duck et Cherry-Duck d'Angleterre. Viennent ensuite presque au même rang, quant à la qualité, la belle Audigeoise et la belle de Choisy; mais la première est la plus productive des deux.

On a beaucoup multiplié, depuis quelques années, aux environs de Paris, la cerise hâtive d'Angleterre, ou royale hâtive, qui se recommande surtout par sa précocité; elle mûrit dès la fin de mai.

Nommons encore la cerise Reine-Hortense, fruit excellent qui réunit, comme la princesse dont on lui a donné le nom, la bonté à la beauté; il est permis de louer les morts sans être suspect d'adulation. La cerise Reine-Hortense tient le milieu entre les cerises douces à chair ferme et les cerises aigres proprement dites; aucune espèce de cerisier connue ne charge autant que le cerisier Reine-Hortense.

Les cerises May-Duck et Cherry-Duck partagent toujours avec les meilleures espèces de France la faveur des amateurs.

Ainsi la Montmorency, la vieille cerise par excellence du peuple de Paris, est détrônée, probablement pour toujours. Elle n'en reste pas moins un excellent fruit, toujours digne de figurer dans les vergers des vrais connaisseurs; nous devons exprimer ici le vœu que les amateurs aisés ne négligent pas de nous en conserver le type, et que quelqu'un de nos horticulteurs livrés à la propagation des bonnes espèces de fruits parvienne à doter l'horticulture d'une cerise joignant l'abondance de la production aux autres qualités qui recommandent la cerise de Montmorency.

Quoiqu'on fasse maintenant assez peu de cas des cerises à chair cassante, nous rappelons cependant le beau Bigarreau-Napoléon, le meilleur des bigarreaux, digne d'être propagé par son volume, sa couleur, et l'excellence de sa qualité.

On donne de grands éloges à une cerise noire de Prusse, mûre à la fin de juin, jusqu'à présent encore peu répandue.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer en ter-

minant que les sujets tout formés, bons à planter, pris dans les meilleures espèces de cerisiers, se vendent à des prix excessivement modérés, et que, parmi ces espèces, la plupart ne sont ni moins productives, ni plus difficiles sur la qualité du sol que les arbres qui portent ces exécrables petites guignes fades et les griotes qui font grincer les dents rien qu'à les regarder. Ces fruits détestables, nuisibles aux estomacs tant soit peu délicats, pourraient donc peu à peu, sans porter préjudice aux cultivateurs, disparaître du marché de Paris ; il suffirait, pour que ce but fût atteint, que les cultivateurs eussent le bon esprit de remplacer par des espèces choisies les cerisiers de mauvaise nature, à mesure que le temps les détruit.

Dans les pays vignobles, les vieux vignerons, à qui l'âge et l'expérience donnent une autorité admise sans contestation, forment dans chaque canton une réunion qui surveille la conservation des bons cépages, et maintient la qualité des vins. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans les cantons spécialement consacrés à la culture des arbres à fruits? Nous voudrions que les vieux jardiniers éclairés par une longue pratique agissent par voie de conseil, s'ils ne le peuvent autrement, pour accomplir la tâche utile, mais difficile, de régénérer les arbres à fruits dans le rayon d'approvisionnement de la capitale. A. Y.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Poires nouvelles ou peu connues. Extrait d'un rapport par M. Poiteau. (*Annales de la Société royale d'horticulture.*)

Poire Joséphine de Molinez. Haute de 7 centimètres, turbinée, ventrue, chair fine, fondante, eau abondante, sucrée, très-bonne. Excellente poire à propager. Etait mûre le 18 mars.

Beurré gris d'hiver nouveau. Presque ronde, 8 cent. de haut. chair fine, très-fondante, eau abondante, sucrée, légèrement parfumée. Etait mûre le 29 janvier. Poire à propager.

Passe colmar doré. Grosse, forme du bon chrétien, 9 cent. sur 7, chair granuleuse, mais fondante sans être beurrée, eau abondante, sucrée, savoureuse, excellente. Bonne à propager. Etait mûre le 29 janvier.

Beurré Starckmann. Grosseur et forme du messire Jean

allongé, chair un peu grenue, fondante, eau abondante, sucrée, relevée. Bonne à multiplier. Etait mûre le 31 janvier.

Beurré Sprin. Forme et grosseur d'un moyen doyenné, chair demi-fine, beurrée, fondante, eau sucrée, très-bonne à propager. Mûre le 1er février.

Vrai Ambert. Forme et grosseur d'une forte mouillebouche, chair ferme, grain peu fin, fondante, eau abondante, sucrée, savoureuse, parfumée, très-bonne. Excellente poire à propager. Mûre le 20 février.

Ces poires, et plusieurs autres, ont été communiquées à la Société royale d'horticulture par MM. Jamin et Durand, pépiniéristes, rue de Buffon, 19, à Paris. (*Revue horticole.*)

Culture forcée du pêcher.

Les Anglais, en raison du climat de leur île, attachent beaucoup plus d'importance que nous à la culture forcée des arbres à fruits ; le grand nombre des propriétaires opulents laisse d'ailleurs aux jardiniers anglais beaucoup plus de latitude qu'aux nôtres à cet égard.

Au moment où la Société royale d'horticulture de Paris décerne une médaille d'or pour les fruits obtenus par la culture forcée, il n'est pas sans intérêt de rappeler que dès le 16 avril des pêches parfaitement mûres ont été présentées à la Société d'horticulture de Londres.

Ces fruits provenaient de la culture de M. W. Hutchison, jardinier de M. Shirley à Eatington, dans le comté de Warwick ; la difficulté vaincue par M. Hutchison est d'autant plus grande qu'en Angleterre les mois de février et mars ont été excessivement froids.

Voici comment il rend compte de son opération dans une note adressée avec les pêches mûres à la Société :

« Les pêchers forcés ont été élevés en pots, dans la serre aux » ananas ; les premiers ont été mis en place dans la serre à forcer » le 25 novembre 1843, et les premiers fruits mûrs ont été » récoltés sur ces arbres *le 7 avril* 1844 ; ils étaient meilleurs » que ceux de ma culture de l'année dernière et plus précoces de » 5 jours. Les arbres ont aussi un bien meilleur aspect ; ils sont » parfaitement garnis de bon bois, et tout me porte à croire que

» le pêcher, convenablement traité, peut être forcé impunément » plusieurs années de suite (1). Je ne doute pas qu'on ne puisse » obtenir des pêches mûres *en mars*.

» La culture des pêchers forcés montre la véritable manière de » traiter les pêchers en espalier à l'air libre. Préparer pour ces » arbres de larges plates-bandes profondément défoncées, c'est » dépenser en pure perte beaucoup d'argent. Une largeur de 2 » mètres et une profondeur de 45 à 50 centimètres suffisent et » au delà ; le sol doit être parfaitement sain, riche sans être trop » gras, et d'une ténacité moyenne entre la terre forte et la terre » légère ; pourvu qu'il soit parfaitement ameubli. Dans un sol » semblable, les pêchers végéteront très-bien et donneront des » récoltes abondantes s'ils sont convenablement conduits. Mes » arbres forcés, maintenus dans l'étroit espace d'un pot, prouvent » évidemment que le pêcher peut avec très-peu de terre porter » des fruits parfaits.

» Je n'ai jamais soumis mes arbres à aucune fumigation ; les » seringages donnés à propos doivent toujours suffire à tenir les » pêchers exempts d'insectes. » (*Gardener's Chronicle.*)

Nous croyons cette note d'un praticien éclairé digne de l'attention de ceux qui s'occupent de la culture du pêcher ; cependant nous ne croyons pas que le pêcher forcé en pot puisse rapporter plus de deux fois. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Guano d'Afrique.

Tout le monde a entendu parler du Guano ou Huano, substance fertilisante usitée de toute antiquité par les Péruviens avant l'arrivée des Espagnols, peuple essentiellement agriculteur. Le Guano existe en dépôts d'une grande puissance sur quelques îles voisines du littoral des côtes du Pérou ; les gens du pays le considèrent comme une véritable *Colombine*, formée des excréments accumulés des innombrables oiseaux palmipèdes, seuls habitants de ces lieux déserts. Depuis quelques années seulement, le Guano a été importé en Angleterre, où il est actuellement employé en quantités importantes par l'agriculture, comme engrais pulvérulent. Il en a été fait aussi des importations en France ; on sait que le Guano a été essayé par les plus habiles agronomes, qui

---

(1) Cette opinion est celle de M. le comte Lelieur. *Voyez* POMONE FRANÇAISE. (*Note du traducteur.*)

tous ont reconnu ses propriétés fertilisantes actuellement hors de doute. Ce qu'on sait moins généralement, c'est que l'odeur ammoniacale du Guano s'empare tellement de la coque du navire employé à le transporter, qu'il devient impossible de le désinfecter, et qu'il ne peut plus pour ainsi dire être affecté à d'autres transports. On sent combien les équipages doivent en être incommodés durant une traversée excessivement longue, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de doubler le cap Horn ou de passer le détroit de Magellan.

Aujourd'hui, voici venir sur les marchés d'Angleterre du Guano d'Afrique, et voici un certificat de M. le docteur William Herepath, professeur de chimie, attestant, après vérification faite par l'analyse, que le Guano d'Afrique vaut celui du Pérou.

Il paraît qu'il en existe plusieurs grands gisements sur la côte occidentale d'Afrique. Le Guano analysé par M. W. Herepath venait de plusieurs petites îles de la baie d'Angra-Peguena ; on en attend d'un jour à l'autre plusieurs cargaisons dans le port de Londres. Si le Guano d'Afrique vaut celui du Nouveau-Monde, il y aura économie de plus de moitié sur les frais de transport. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Physiologie végétale.

De l'influence des rayons solaires transmis par des verres colorés sur la végétation des plantes et la germination des graines ; par M. Zantedeschi.

Voici l'exposé sommaire de ces expériences :

Une caisse de bois fut divisée en sept cases, et chacune de celles-ci fut fermée avec un des verres colorés suivants : orangé, violet, jaune, bleu, vert, noir. L'auteur n'avait pu se procurer de verre rouge. Un pied de balsamine fut placé dans chacune des cases fermées par les verres orangé, jaune, vert, bleu et violet.

Sous le verre bleu, la plante s'allongea plus que sous tous les autres verres.

Sous le verre vert, il n'y eut aucun allongement sensible ; la plante périt le huitième jour.

La plante qui eut le plus de vigueur fut celle qui se trouvait sous le verre violet, mais cependant ses fleurs périrent.

Les plantes les plus faibles furent celles qui se trouvaient sous les verres orangé, jaune, vert et bleu.

Sous les verres violet et vert, les feuilles conservèrent leur couleur verte; sous tous les autres verres, elles jaunirent.

Sous les verres violet, bleu et vert, les tiges se courbèrent vers la lumière; sous les verres orangé et jaune elles restèrent droites.

Dans d'autres expériences, M. Zantedeschi plaça sous le verre vert des pieds d'*Ocymum viride*, de *Myrthus moschata* et de *Cereus pentalophus*. Les deux premières de ces plantes perdirent leurs feuilles; la troisième se maintint longtemps en bon état, et s'allongea beaucoup en se courbant vers la lumière.

M. Zantedeschi sema des graines de balsamine dans les cases de son appareil, recouvertes par les différents verres colorés. Ces graines germèrent, dès le second jour, sous le verre vert : elles germèrent, le troisième jour, sous le verre violet; le quatrième jour, sous les verres jaune et orangé; le cinquième jour, sous le verre bleu; enfin elles ne germèrent que le neuvième jour dans celle des cases qui, n'ayant point de verre, était à la lumière et à l'air libre.

Sous le verre vert, les feuilles cotylédonaires prirent une teinte verte que n'avaient pas celles qui étaient librement exposées à la lumière, sous tous les autres verres, ces feuilles devinrent jaunâtres.

M. Zantedeschi expose ensuite les expériences suivantes qu'il a faites sur des pieds d'*Echino-cactus Ottonis*, placés dans les cases fermées par des verres colorés, et cette fois il avait pu se procurer un verre rouge pour fermer une de ses cases. Dans l'espace de temps qui s'écoula depuis le 26 juin jusqu'à la fin d'octobre, les plantes mises en expérience jeunes encore, prirent des développements divers sous les différents verres colorés. Leur accroissement en longueur fut de 2 centimètres sous les verres violet et orangé; cet accroissement fut de 1 1/2 centimètre sous les verres jaune et vert : ce même accroissement est de 1 centimètre seulement sous les verres rouge et bleu.

Dans deux autres mesures prises antérieurement, l'une le 19 juillet, et l'autre le 6 août, l'ordre de l'accroissement de ces plantes avait été tout à fait différent; en sorte que l'auteur renonce à tirer aucune conclusion de ces expériences.

M. Zantedeschi, ayant semé des graines d'*Echino-cactus Ottonis* dans chacune des cases de son appareil, vit germer ces graines en vingt-quatre jours dans les cases fermées avec les verres violet et bleu et dans la case qui était sans verre; ces graines germèrent en vingt-neuf jours dans la case fermée avec un

verre vert, et en trente jours dans la case fermée avec un verre rouge.

M. Zantedeschi plaça des plantules d'*Oxalis multiflora* dans les cases de son appareil ; elles se comportèrent comme il suit :

Les tiges de cette plante se courbèrent vers la lumière sous les verres violet, bleu et vert ; elles n'offrirent aucune inflexion vers la lumière sous les verres rouge, jaune, orangé et noir.

M. Zantedeschi tire les conclusions suivantes de ses expériences :

La végétation, sous l'influence de la lumière transmise par tous les verres colorés, est languissante et maladive, ainsi que l'avaient observé Senebier et Carradori.

L'ordre observé pour la germination sous les verres colorés est différent de celui qui a été observé par Senebier.

La lumière violette a une puissance peu inférieure à celle de la lumière ordinaire pour verdir certains végétaux, ainsi que l'avait dit Senebier ; la balsamine est dans ce cas ; mais cela n'a pas lieu pour l'*Oxalis multiflora*.

Quant à la vigueur de la végétation, elle n'est point plus grande sous le verre violet qu'elle ne l'est sous les verres jaune et rouge, ainsi que l'avait observé Senebier.

La lumière verte est moins favorable à la végétation que la lumière rouge.

La plus grande vigueur de végétation a lieu sous le verre bleu pour l'*Oxalis multiflora*.

M. Zantedeschi pense que les anomalies présentées par ces expériences proviennent de ce que ce n'est pas seulement la lumière qui agit sur les plantes pour favoriser leur végétation, mais aussi d'autres agents à l'influence desquels est soumise d'une manière variable la vitalité des tissus, et cela suivant la diversité des plantes.

Lorsque l'on accorde un peu d'attention à ces expériences et à un grand nombre d'autres faites par plusieurs physiciens, et ayant toutes pour but d'observer les effets des rayons solaires colorés sur la végétation des plantes, on reconnaît que la lumière colorée n'est pas favorable à la végétation. Ce qui s'explique facilement si l'on considère que l'action chimique de la lumière se trouve en raison inverse de sa force lumineuse.

Il est probable que l'action de la lumière est chimique, car en même temps qu'elle détruit l'équilibre de l'électricité et qu'elle échauffe les corps qui sont soumis à son action, elle détruit aussi l'équilibre entre la chaleur et la cohésion de la matière. De là résulte que si les plantes sont exposées à l'action directe de la lumière, l'acide carbonique que les feuilles contiennent est décomposé, l'oxygène s'échappe par leurs pores et le carbone se combine avec d'autres éléments et constitue avec ceux-ci la matière verte, cause de la couleur verte des feuilles. Si une plante, contrairement à sa nature, était exposée à une lumière trop vive ou à une action de la lumière trop prolongée, elle serait surexcitée et dépérirait au bout de quelque temps.

Tout horticulteur un peu expérimenté a déjà reconnu l'exactitude de ce que nous avançons, et si l'on admet la justesse de l'observation de M. Ruland, que l'action chimique des rayons lumineux est en raison inverse de leur force, il n'y a pas lieu de s'étonner que toutes les plantes qui croissent sous l'influence d'une lumière colorée, doivent être languissantes et maladives, parce qu'elles sont surexcitées.

La meilleure méthode de tempérer la lumière trop vive pour nos serres, restera donc toujours de blanchir à la chaux, ou avec une autre substance analogue, les vitres des châssis. Les plantes reçoivent de cette manière une lumière affaiblie, à la vérité, mais toujours incolore, et c'est ce qui leur convient.

On a proposé, pour couvrir les serres à Orchidées, des châssis à verres verts, dans l'intention probablement d'imiter par ce moyen l'ombre verte qui se forme sous les arbres des forêts touffues de la zone tropicale; mais on n'a pas songé qu'une ombre colorée se modifie suivant la couleur de l'objet sur laquelle elle est projetée, ou de celle du milieu qu'elle traverse. Tout verre coloré qu'on voudrait employer pour les serres nous paraît donc devoir exercer une action délétère sur les plantes.

Sch.

La lumière de la lune exerce-t-elle une action sensible sur les plantes?

Longtemps on a cru que les rayons de cet astre avaient une action puissante non-seulement sur les plantes, mais même sur les minéraux, sur les rochers, et presque sur tous les êtres de la

nature ; puis passant d'un extrême à un autre extrême, on a assuré que cette action était complétement nulle. C'était aller trop loin.

La lumière de la lune exerce une action réelle sur les plantes. On voit toujours celles-ci s'incliner sensiblement vers sa lumière et en recevoir des modifications appréciables. Les rayons lunaires, tout incalorifiques qu'ils soient, contribuent à la teinte verte qui caractérise les feuilles. Des expériences récentes communiquées à l'Académie de Naples par M. Giulj, et qui avaient été précédées il y a longtemps par les observations toutes semblables de l'académicien français Teissier, mettent cette action hors de doute.

Ces expériences ont été faites sur des plantes de la même espèce et dans un état physiologique entièrement semblable. Les unes étaient exposées directement aux rayons de la lune, tandis que les autres en étaient complétement abritées à l'aide d'un écran.

M. Arago fait observer toutefois avec beaucoup de raison que la circonstance d'un écran n'est pas indifférente. Le refroidissement nocturne par voie de rayonnement pouvant abaisser la température de la plante de 6, 8 et même 10 degrés, doit exercer ici une influence dont on ne saurait se dispenser de tenir compte. Il est donc bon que ces expériences soient reprises et refaites avec plus de précision. Ph. B.

(*Revue horticole.*)

Société royale d'Horticulture et d'Agriculture de Liége.

PROGRAMME DE LA TRENTE-NEUVIÈME EXPOSITION.

Huitième Exposition de céréales, fruits et légumes.

Le conseil d'administration fixe au 20 octobre 1844 (3e dimanche du mois) l'exposition de céréales, fruits, légumes et instruments aratoires.

Elle se terminera le 23 au soir, et elle aura lieu à la grande salle académique de l'université.

Des médailles seront décernées :

1° A la collection de fruits la plus remarquable et la plus variée ; elle devra comprendre 20 variétés, chaque variété se composera de cinq fruits. (Médaille en argent.)

2° Au fruit le plus récemment gagné ou introduit et dont le

mérite sera reconnu ; le contingent devra être de six fruits au moins. (Médaille en argent.)

3° Aux fruits les mieux venus ; il faut exposer au moins cinq espèces, chacune se composant de cinq échantillons. (Médaille en argent.)

4° A la collection la plus belle et la plus nombreuse de légumes. (Médaille en vermeil, ou une prime de *quarante francs*, au choix de l'exposant.)

5° Au légume le plus nouvellement introduit, ou au plus remarquable parmi les plus récemment importés et dont le mérite sera reconnu. (Médaille en argent.)

6° Au légume le mieux venu, quand il aura été constaté qu'il provient d'une culture en grand ; le nombre d'exemplaires de la même espèce ne pourra être au-dessous de douze. (Médaille en bronze.)

7° A la plus belle collection de céréales cultivées *en grand* dans la province ; les échantillons exposés ne pourront compter moins d'un demi-setier en graines, et d'une demi-gerbe pesant 5 kilog. de la paille provenant de ces céréales. (Médaille en or d'une valeur de 100 francs.)

8° A l'instrument d'agriculture ou de jardinage le plus remarquable, et dont l'utilité est constatée. (Médaille en argent.)

9° A la plus belle collection d'instruments aratoires. (Médaille en vermeil.)

10° En outre le jury pourra accorder soit une médaille en or d'une valeur de 100 francs, soit une médaille en vermeil, selon son mérite, à la plante la plus nouvellement introduite en Belgique et dont l'utilité aura été constatée sous le rapport agricole, commercial ou industriel.

— MM. les sociétaires qui voudront concourir pour les sept premiers prix, seront tenus de joindre aux fruits, légumes ou céréales exposés, des certificats d'origine constatant qu'ils proviennent de leurs cultures ; toute infraction à cette règle entraînera l'exclusion du concours.

L'exposant devra accompagner son produit des pièces justificatives prouvant tant son introduction que son utilité.

Les divers objets devront être déposés *franco* au local de l'exposition, le vendredi 18 octobre avant midi, *au plus tard*, et les listes indicatives chez le secrétaire de la Société, au gouvernement, rue Agimont, à Liége, le jeudi 17 du même mois.

Les fruits, légumes, etc., portant indication de leurs noms et dont la liste aura été remise à temps au secrétaire, sont seuls admis à figurer au catalogue et à concourir pour le prix.

Pour concourir à cette exposition il n'est pas nécessaire de faire partie de la Société; ainsi tout cultivateur ou autre personne habitant la province sera admis à concourir. La Société désirant améliorer autant que possible les céréales cultivées dans le pays, ainsi que les instruments qui y ont rapport.

— Le jury se réunira le vendredi avant-veille de l'exposition, à 3 heures précises de relevée.

— Une commission, sous la présidence de M. Defays-Dumonceau, se trouvera au Salon pour diriger les préparatifs de l'exposition, la police de la salle et les soins à donner aux objets exposés.

— Le Salon sera ouvert le dimanche aux sociétaires, aux dames de leurs familles et aux étrangers, de 10 heures du matin à midi et demi, et de 2 1/2 à 5 heures du soir; le public y sera admis les trois jours suivants.

— Le mercredi 23 octobre, à 3 heures, il y aura une assemblée générale pour la remise des médailles, la réception des candidats présentés et la tombola.

Le secrétaire,
AUG. FLORENVILLE.

Le président,
DE FAYS-DUMONCEAU.

Société royale de Flore de Bruxelles.

EXPOSITION DE FLEURS ET DE PLANTES DE DAHLIAS.

SEPTEMBRE 1844.

Dans son assemblée du 4 août dernier, le conseil d'administration de la Société royale de Flore a arrêté les dispositions suivantes pour la prochaine exposition de *Dahlias*.

ARTICLE PREMIER.

L'exposition de fleurs et de plantes de *Dahlias* aura lieu dans le local du Musée, les 22, 23 et 24 septembre 1844.

ART. 2.

Il sera décerné :

1° A la collection de cinq fleurs les plus parfaites et fleurissant

pour la première fois en Belgique, soit qu'elles y aient été obtenues de semis ou nouvellement introduites.

Prix : Médaille en vermeil. — *Accessit :* Médaille en bronze.

2° A la plus belle collection présentée par un amateur et composée de 25 fleurs choisies.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

3° A la plus belle collection présentée par un jardinier, et composée de 25 fleurs choisies.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

4° Au plus bel envoi de 12 variétés de *Dahlias,* cultivés en pots, et présentés par un amateur.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

5° Au plus bel envoi de 12 variétés de *Dahlias,* cultivés en pots, et présentés par un jardinier.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

6° A la plus belle collection de 30 fleurs bien distinctes, envoyées par une personne ne faisant pas partie de la Société.

Prix : Médaille en argent. — *Accessit :* Médaille en bronze.

Art. 3.

Les fleurs destinées au premier concours devront être accompagnées d'une étiquette portant leur nom lisiblement écrit, avant d'entrer au salon.

Art. 4.

Les exposants prennent l'engagement formel de ne présenter au concours que les fleurs ou plantes leur appartenant, et le conseil d'administration se réserve de faire, s'il le juge convenable, une vérification à cet égard.

Art. 5.

Les exposants devront prévenir le secrétaire de la Société de l'envoi qu'ils se proposent de faire. Il est indispensable que cette information lui parvienne *au plus tard le vendredi soir* 20 *septembre* 1844, afin qu'il puisse réserver pour chaque collection une des places qui seront désignées le lendemain matin par la voie du sort.

Art. 6.

Les envois de fleurs ou de plantes de *Dahlias* ne pourront excéder le nombre fixé par le programme ; si cependant une des collections dépassait ce nombre, l'exposant sera obligé, sous

peine de la voir écartée du concours, de la réduire au maximum déterminé. Chaque exposant pourra néanmoins, pour orner le salon, envoyer des fleurs jusqu'à la concurrence du nombre 100, mais ces fleurs ne pourront pas concourir pour les prix, et ne seront placées qu'après que les collections du nombre déterminé par le programme auront été mises en place.

Art. 7.

Les envois de fleurs ou de plantes ne pourront concourir qu'autant qu'ils seront parvenus au local de l'exposition, *le samedi* 21 *septembre* 1844, *avant midi.* A chaque envoi devra être joint un billet cacheté renfermant le nom de l'exposant, et les renseignements nécessaires pour faciliter les opérations du jury.

Art. 8.

Les membres de la Société seront chargés de recevoir les fleurs et de surveiller le buffet pendant l'exposition.

Art. 9.

Les sociétaires, leur famille et les exposants, munis de la présente circulaire, seront reçus au salon, le dimanche 22 septembre, à neuf heures du matin ; le public sera admis à midi, et les deux jours suivants depuis dix heures du matin jusqu'à quatre.

Art. 10.

Le jury se réunira le samedi 21 septembre, à une heure de relevée, pour décerner les médailles.

N. B. MM. les membres de la Société royale de Flore sont prévenus que l'*Exposition d'hiver,* 1844-1845, *est fixée au dimanche* 9 *mars* 1845 ; le programme leur en sera adressé lorsqu'il aura été arrêté par le conseil d'administration.

BIBLIOGRAPHIE.

Art de construire et de gouverner les serres, par Neumann, chef des serres au Jardin du Roi. Ouvrage accompagné de figures de toutes les serres, bâches et châssis. 1 vol. in-4° avec 21 planches gravées, 7 fr. (1).

---

(1) Se trouve à Bruxelles, au bureau du *Journal d'Horticulture pratique.*

Contenant les articles suivants :

Des serres en général : emplacement, exposition, classification des serres. — Construction, choix des matériaux. — Formes des serres. — Inclinaison. — Châssis, vitres, toiles, paillassons. — Distribution intérieure, chaleur artificielle, ventilation. — Arrosages et seringages. — Rempotages. — Ombrage, propreté, destruction des insectes ; avec 20 figures.

Châssis froid. — Bâches à murs creux, entourées d'un fossé, — anglaises. — Châssis à primeurs. — Orangerie. — Serre froide ; avec 20 figures.

Serre tempérée. — Serre chaude sèche. — Serre chaude humide. — Serre aux Orchidées. — Aquarium. — Serre aux Plantes grasses. — Serre aux Pelargoniums. — Serre pour les plantes bulbeuses ; avec 12 figures.

Serres à multiplications, à boutures, à forcer ; avec 15 figures.

Serres de constructions diverses. — Jardins d'hiver. — Serre de Chatsworth avec 26 figures.

Ce livre, impatiemment attendu des amateurs de plus en plus nombreux parmi nous de la culture des plantes de serre, renferme le résumé des observations d'un des plus habiles praticiens qui honorent l'horticulture contemporaine. L'auteur aurait pu le rendre beaucoup plus volumineux en y traçant l'historique des serres, et en grossissant son travail de digressions sur les questions accessoires plus ou moins liées à son sujet ; mais guidé surtout par le désir d'être utile, il n'a voulu rassembler dans ce traité que des notions applicables et profitables ; il a voulu pouvoir, comme il le dit en terminant, servir de memento à ceux qui savent, de guide à ceux qui désirent savoir.

L'ouvrage de M. Neumann sur les serres sera bientôt entre les mains de tous ceux qui s'occupent en France de cultiver les plantes des régions tropicales, riche et admirable végétation hors de laquelle il n'y a, pour ainsi dire, pas d'horticulture ornementale possible en Europe.

Les soins apportés aux figures et à l'exécution matérielle du livre le rendent digne du talent de l'auteur, digne aussi d'être recherché de tous ceux qui, joignant le goût des arts à celui de l'horticulture, veulent qu'un bon livre réunisse à la fois la valeur du fond à l'attrait de la forme. YSABEAU.

(*Revue horticole.*)

LA ROSE, SON HISTOIRE, SA CULTURE ET SA POÉSIE,

PAR M. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS.

(Paris, Audot, 1844) (1).

L'auteur s'est plu à rassembler dans cet ouvrage tout ce que des recherches pleines de patience et d'érudition ont pu lui fournir de renseignements sur l'histoire et la culture de la reine des fleurs.

C'est sans doute une chose bien digne de remarque que l'état stationnaire de cette culture chez les anciens, chez les Arabes, au moyen âge et jusque dans les temps modernes, où le nombre des variétés de Roses n'a commencé à s'accroître que depuis les premières années de ce siècle, par l'introduction de la Rose de Chine, plus connue sous le nom de Rose de Bengale. Deux autres séries non moins nombreuses, les Roses Ile Bourbon et les Roses Noisette, sont encore plus récentes ; la génération actuelle a vu leur naissance.

Les amateurs du genre Rosier, et ils deviennent plus nombreux de jour en jour, trouveront réunies dans le livre de M. Deslongchamps une foule de notions éparses dans toute une bibliothèque ; les érudits sauront gré à l'auteur de sa bibliographie, qui rassemble les titres de tous les ouvrages où il est question de la Rose ; enfin, les amateurs de poésie galante et parfumée n'auront point à chercher ailleurs une foule de pièces de vers plus ou moins gracieux, quoiqu'un peu fades, inspirés par la Rose aux poëtes du temps où le madrigal fleurissait en France : heureux temps où l'on pouvait espérer de passer immortel avec un simple quatrain !

Les horticulteurs liront avec fruit le chapitre consacré à l'examen des maladies du Rosier et des moyens d'y porter remède. Un autre chapitre, plein d'intérêt, traite d'un insecte particulièrement nuisible au Rosier, et des moyens d'arrêter ses ravages.

Le livre de la Rose nous paraît destiné à ajouter à la réputation de l'auteur ; il est ce qu'on devait attendre de son savoir et de son talent justement appréciés du public.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

(1) Nous nous chargerons volontiers de faire venir de Paris quelques exemplaires de cet ouvrage pour ceux d'entre nos abonnés qui le demanderont. (*Note de l'éditeur.*)

Dans l'établissement de M. Alex. Verschaffelt, horticulteur à Gand, se trouvent en ce moment plusieurs semis *Lilium lancifolium* qui fleurissent pour la première fois. Les amateurs sont priés d'aller les examiner. Sous peu le *Bonapartia juncea* sera en fleur ; sa tige a maintenant une élévation de quinze pieds.

ANNONCE.

OIGNONS ET GRIFFES DE FLEURS.

Vandendriesse et Panis, marchands grainiers du Roi, Grand'-Place, n° 24, à Bruxelles, ont l'honneur d'annoncer aux amateurs qu'ils viennent de recevoir un superbe assortiment d'Oignons de Fleurs, tels que : Jacinthes de Hollande, simples et doubles, de différentes couleurs, par noms et en mélange ; Tulipes, simples et doubles, hâtives et tardives ; Narcisses à bouquet ; Iris d'Angleterre, d'Espagne et de Perse ; 35 espèces de Glayeuls ; 3 espèces de Lilium lancifolium ; Jonquilles ; Renoncules ; Anémones ; Antholizes Crocus, etc., etc. ; ainsi qu'un grand nombre d'autres espèces trop longues à détailler.

La modicité des prix et leur qualité supérieure ne laisseront rien à désirer.

Ils expédient en province et à l'étranger. — S'adresser par lettres affranchies.



Pois de Kentuky.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

POIS DE KENTUKY.

C'est sous ce nom que nous cultivons depuis cinq ans une sorte de pois que nous devons à la libéralité d'un de nos amis. Ce pois appartient au groupe des pois à écosser, ou à parchemin.

Sa fane s'élève à la hauteur de cinq pieds et au-dessus dans les bons terrains ; sa fleur est purpurine, et sa cosse pourpre foncé, quelquefois aussi, mais accidentellement, pourpre marbré de vert. Elle contient six ou sept grains, allongés, gros, verts, lisses, moelleux, d'une saveur sucrée un peu piquante, mais fort agréable. Quelques personnes lui trouvent un goût approchant celui des fèves de marais quand elles sont encore jeunes. A la maturité le grain est ridé d'une couleur grisâtre.

Nous avons fait quelques recherches pour connaître l'origine de ce pois distingué, qui, comme nous venons de le dire, nous a été communiqué sous le nom de *kentuky;* mais nous n'avons rien pu découvrir à son égard dans les ouvrages d'horticulture qu'il nous a été permis de consulter. Nous nous bornons donc à recommander ce pois aux amateurs, bien convaincu que nous sommes qu'ils ne regretteront pas le terrain qu'ils auront consacré à sa culture; car si réellement ce pois n'avait d'autre avantage sur les autres variétés que sa cosse pourpre foncé, nous n'en eussions peut-être parlé que comme d'un objet de curiosité, mais il est distingué par une saveur particulière qui ne se rencontre dans aucune autre espèce connue.

Les amateurs trouveront ce pois chez M. Rampelbergh, marchand grainetier, Grand'Place, à Bruxelles.

CONSIDÉRATIONS

RELATIVES AUX EFFETS PRODUITS SUR LE CLIMAT PAR LE DÉFRICHEMENT DES BOIS,

D'après les observations qu'on a faites dans un grand nombre de pays. Traduit en partie de Bronn, *Histoire de la Nature*, vol. II, page 470.

On sait que la végétation est la cause médiate et générale de l'humidité de l'air; cependant elle l'est d'une manière diverse : d'abord, elle en empêche l'évaporation totale vers les régions supérieures de l'atmosphère en augmentant la pluie; puis elle attire à elle constamment l'humidité du sol qu'elle dégage ensuite par les feuilles, et maintient de cette manière non-seulement les couches d'air qui se trouvent entre le sol et la cime des arbres dans un état de fraîcheur bienfaisant pour le monde organisé, mais la surface du sol, qui a été desséchée par la chaleur, trouve dans les vapeurs aqueuses qu'elle absorbe pendant la nuit, le moyen de recouvrer son état hydraté, indispensable à la croissance des plantes. La végétation par la force attractive, au moyen de laquelle elle tient en suspension dans l'air les vapeurs aqueuses, sous la forme de brouillards, nuages, etc., les maintient aussi dans cet état de tension imparfait qui les empêche de se dissoudre complétement dans l'atmosphère, ce qui nous priverait pour toujours de la pluie et de la rosée. En ce que les forêts empêchent les changements trop fréquents de l'atmosphère et interceptent les vents secs, elles contribuent directement à la conservation de l'humidité du sol. Par la grande quantité de feuilles qu'elles perdent annuellement, elles recouvrent le sol d'une couche humeuse et végétale qui, plus qu'aucune autre, est propre à attirer constamment les vapeurs aqueuses qui sont suspendues dans l'atmosphère, à les absorber en grande quantité et à les retenir pendant la sécheresse. La forêt qui est en position de recevoir sur son feuillage, ainsi que sur la couche humeuse qui couvre son sol, une plus grande masse d'eau de pluie qu'un terrain en pente et découvert, la répartit d'une manière plus égale et la retient plus longtemps que celui-ci. Enfin, les bois et forêts augmentent réellement la quantité de pluie, soit par le prompt refroidissement des vapeurs que les vents amènent de

loin par-dessus les bois, soit par la grande masse de vapeurs qui sont suspendues dans l'atmosphère des bois et que les vents froids précipitent, en partie, par la force mécanique et attractive que les bois exercent sur les nuages pendant leur passage, action à laquelle l'électricité n'est pas étrangère. Par ces raisons, on voit souvent les vapeurs de l'air se tranformer en nuages à mesure qu'elles se rapprochent des hauteurs couronnées de bois, planer au-dessus pendant quelque temps, se dissoudre enfin en pluie, puis se résoudre de nouveau et devenir invisibles quand, par la force du vent, ils en sont chassés ; mais si les hauteurs montagneuses sont découvertes, elle sont beaucoup plus propres (comme les plaines, mais celles-ci dans un moindre degré) à distendre et à dissoudre davantage les nuages par l'air échauffé qui remonte le long de leurs flancs, nonobstant l'attraction qu'exercent en général les montagnes sur les vapeurs aqueuses de l'air et leur tendance à les coaguler ou à les réduire en pluie. Une végétation riche et étendue, surtout lorsqu'elle contient des tourbières, répand l'humidité nécessaire non-seulement dans ses environs, mais dans toute la contrée ; et, par suite de l'accumulation de l'eau dans leur sein, les bois deviennent la cause primitive des sources, des rivières et des fleuves qui fécondent les pays d'alentour. Cependant cela a lieu plutôt dans les hautes forêts et les tourbières élevées, que dans les plaines où la végétation est moins riche ; les montagnes ont en outre la faculté d'attirer les nuages et de les arrêter en fortifiant ainsi ces actions réciproques ; et comme les fleuves qui descendent des hautes montagnes ont ordinairement un cours très-long, ces effets bienfaisants sont portés à des distances fort éloignées.

En ce que les arbres ombragent les ruisseaux et les fleuves, et par leur propre extension entretiennent la fraîcheur de l'atmosphère, ils diminuent essentiellement l'évaporation des eaux courantes et leur envoient de nouvelles sources, tandis que dans les pays découverts et vagues, les rivières se perdent dans les sables ou n'offrent que des courants périodiques. — Ces effets, bien que presque toujours constants en eux-mêmes, ont cependant des suites fort différentes, puisque des circonstances souvent opposées, comme les climats chauds et froids, les saisons, le jour et la nuit, en modifient la nature.

Les faits que nous venons de citer se trouvent à tel point en harmonie avec les lois connues de la physique, qu'ils peuvent

se passer de tout autre appui ; seulement nous devons faire remarquer que de petites places découvertes, isolées, situées dans les forêts, ont presque toujours une température beaucoup plus élevée que les environs, parce qu'un renouvellement de l'air chargé de vapeurs est chose bien difficile dans ces situations. Rien n'est plus propre à nous faire connaître les effets du défrichement des bois, que les observations qu'on a faites dans les mêmes lieux à des époques différentes, parce qu'il est plus facile d'éviter les erreurs auxquelles sont sujets les calculs arithmétiques. Ces changements se reconnaissent le plus clairement dans la pluie, les sources et les fleuves. Partout on se plaint d'une diminution des eaux, et réellement elle est si rapide, qu'on ne peut la mesurer dans de courts intervalles; quand bien même les causes de ces phénomènes ne seraient pas toujours démontrées d'une manière incontestable, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont les mêmes partout.

L'Allemagne était du temps de Tacite une forêt marécageuse. Depuis, beaucoup de marais ont disparu avec les forêts, mais sans doute aussi par d'autres causes.

M. de Reck rapporte que la diminution de l'eau est presque générale dans la Forêt-Noire : des hommes expérimentés la fixent à 0,25 depuis 50 ans. Une maison appelée encore aujourd'hui *le Moulin*, était destinée, en 1698, à moudre le grain pour un couvent dont elle formait une dépendance; aujourd'hui ses habitants sont obligés d'envoyer à une lieue et demie de distance pour abreuver le bétail, parce que le ruisseau qui faisait mouvoir le moulin est tari.

Berghaus a constaté une diminution sensible de l'eau dans le Rhin, l'Elbe, l'Oder, la Vistule et la Memel. Il attribue cette diminution de l'eau, comme d'ordinaire, au défrichement des bois. Pfeil, au contraire, fait remarquer que, pendant ces vingt dernières années, c'est-à-dire l'époque de la diminution de l'eau dans l'Elbe et dans l'Oder, il n'y a pas eu de défrichements de bois, ni près des sources de ces fleuves, ni le long de leur cours, et que même plusieurs dépeuplements passagers de districts forestiers considérables, qui ont eu lieu au commencement de ce siècle, sur les hauteurs de la Hercynie, par certains insectes destructeurs, n'ont amené aucune diminution dans l'eau desdites rivières. Il cherche à démontrer par la physique générale que bien que les forêts constituent la condition principale des fleuves

dans les climats chauds, il n'en est pas de même dans la zone des tourbières marécageuses du nord de l'Europe ; il prétend, au contraire, que ce sont précisément les hauteurs découvertes marécageuses qui donnent naissance aux fleuves les plus considérables de l'Europe. Il ajoute que la crainte de perdre les eaux qui alimentent les nombreuses usines, a empêché le gouvernement hanovrien de dessécher et de transformer en forêts les marécages étendus situés au pied du Brochen. M. Pfeil, enfin, est tenté de considérer le dessèchement des marécages et tourbières de la Hercynie et des districts métallurgiques, comme une des causes de la diminution des eaux dans les rivières qui y prennent leur origine. Dans la Styrie inférieure aussi on a remarqué une diminution de l'eau, surtout un tarissement des petites rivières, depuis le défrichement des bois.

La diminution dans le lac de Genève a été constatée par de Saussure, et ce savant l'attribue en grande partie au défrichement et même au dépeuplement des bois. En France, on observe les mêmes phénomènes : d'après Rivière, les champs et les chemins souffraient beaucoup des inondations lorsque le Bocage (Vendée) était encore couvert de bois ; tandis que depuis 1808, où les premiers défrichements ont commencé, les champs souffrent beaucoup de la sécheresse et les sources et les puits tarissent fort souvent. La Provence, et notamment le département du Var, étaient arrosés, avant 1821, par un grand nombre de sources et de ruisseaux ; mais dès que les bois d'oliviers eurent été détruits par la gelée, les sources tarirent et le pays est devenu désert. (*L'Institut,* 1836, IV, 114.) Une commune de la vallée de Montmorency ayant transformé une forêt de 15 hectares en terre arable, perdit par suite la seule source d'eau potable qu'elle possédât. A Courson (Yonne), dit M. Rougier de la Bergerie, des vieillards se souviennent encore de deux moulins qui étaient situés sur une rivière qui, depuis que tous les bois d'alentour ont été dérodés, ne coule plus que pendant l'hiver. Les charmantes sources de Druyes qui, il n'y a pas encore un siècle, envoyaient leurs eaux à l'Yonne par onze bouches, ne coulent plus que par trois ; dans d'autres lieux, les ruisseaux ordinaires sont devenus ruisseaux périodiques. (Rougier.) Plus bas nous citerons encore d'autres faits. André Ossy, dans son ouvrage sur le canal de Languedoc, a démontré que les sources autour du bassin de Saint-Terrol ont diminué par suite du faux système de

l'administration forestière de l'endroit. En Russie, les mêmes plaintes sont générales. Dans la Nouvelle-Russie, on trouve dans les gorges et les vallées profondes des débris de vaisseaux qui prouvent que jadis elles étaient des lits de rivières navigables. On rencontre encore dans les gouvernements de l'intérieur, des personnes âgées qui se rappellent qu'un grand nombre de ces gorges étaient des marécages couverts de bois, de roseaux, de broussailles, qui donnaient naissance à une foule de ruisseaux; mais par suite de la disparition des bois, ces lieux sont devenus secs et présentent aujourd'hui un aspect de stérilité désolant : et il n'a fallu que vingt ans pour opérer ce changement! Ce qui précède a pour résultat la diminution des eaux dans les grands fleuves : le Dniéper nous en fournit un exemple frappant. Ce fleuve s'ensable tous les ans de plus en plus. Les pays situés dans les lignes d'Orenbourg contenaient, au milieu du dernier siècle, cinq fois autant de forêts qu'aujourd'hui. Rytschkow (en 1060?) parle de lacs et de fleuves qui remplissaient jadis des gorges vides aujourd'hui; et l'Emba, d'après le témoignage de témoins oculaires, était un fleuve navigable avant que les Kirgises nomades eussent abattu les bois qui couvraient ses rivages. Enfin, les obstacles que le Wolga et ses affluents opposent à la navigation, deviennent d'année en année moins surmontables, à mesure que les bois disparaissent de leurvoisinage.

(*La suite au prochain numéro.*)

Notice sur les Fonctions des feuilles.

M. John Draper a fait connaître quelques observations intéressantes sur les fonctions des feuilles. « Depuis longtemps, » dit-il, on nous apprend que les parties vertes des végétaux » absorbent, sous l'influence des rayons solaires, de l'acide carbonique, et exhalent du gaz oxygène; M. Daubeny a déjà démontré, depuis 1836, que cet oxygène est mélangé avec de » l'azote. M. Draper prouve que cette décomposition ne dépend » ni de la chaleur ni des rayons chimiques, mais uniquement de » la lumière, peu importe sa couleur. »

Ce phénomène s'explique facilement sans que nous ayons besoin pour cela d'avoir recours au carbonate d'ammoniaque au-

quel M. Liebig attribue un rôle beaucoup trop important dans l'acte vital de la plante. L'on sait que, pendant la végétation, des matières sont décomposées dans l'intérieur de la plante, et que cette décomposition ne peut avoir lieu sans la participation de l'oxygène de l'air atmosphérique. Cet oxygène constitue avec la surabondance de carbone que les plantes absorbent dans le sol, de l'acide carbonique, qui se forme toujours pendant les décompositions organiques du premier degré; l'azote, avec lequel l'oxygène est mélangé dans l'air atmosphérique, étant devenu libre, s'échappe avec l'acide carbonique par les pores des feuilles. Pendant que les plantes sont soustraites à la lumière. l'acide carbonique n'est pas décomposé; mais à la lumière solaire le carbone se sépare de l'oxygène et celui-ci, mêlé à l'azote, s'exhale par les feuilles. La quantité d'oxygène qui s'échappe par les feuilles est en général peu considérable dans notre climat, nonobstant les calculs de M. Liebig, dont MM. H. Mohl et Schleiden ont démontré la fausseté, et cela s'explique facilement si l'on considère qu'il faut une lumière assez intense pour décomposer l'acide carbonique. Il y a certainement des lois végétales qui ont une valeur générale, comme, par exemple, la nutrition, l'assimilation, la décomposition de la séve crue; mais ces lois souffrent des modifications non-seulement dans les groupes naturels, mais encore d'après l'individualité du végétal. C'est ce qui explique pourquoi un laurier, un oranger, un camellia, etc., vivent sous une lumière moins forte qu'un rosier, un pommier, un chou, un navet, etc.; tandis que toutes ces plantes se nourrissent et absorbent leur nourriture de la même manière.

De la Longévité des graines.

La durée de la faculté germinative des graines a été depuis longtemps l'objet de débats d'un vif intérêt de la part des physiologistes. C'est ainsi qu'on a souvent prétendu que des grains de froment, qui avaient été trouvés dans les tombeaux des anciens Egyptiens, avaient encore germé; cependant plusieurs connaisseurs doutaient de l'exactitude de ce fait; mais les expériences auxquelles M. Tupper s'est livré dernièrement en Angleterre, le mettent hors de doute. Ce savant a semé, en observant les précautions nécessaires, 12 graines de froment provenant

d'un tombeau qui date de 3,000 ans au moins. Une seule des 12 graines a levé, mais la plante en était chétive et n'a produit que deux épis renfermant 27 graines. Lorsque celles-ci furent semées l'année suivante, le froment avait recouvré son ancienne force et il s'est trouvé qu'il appartenait à l'espèce du froment d'Egypte que nous connaissons sous le nom de *froment composé* (*Triticum compositum*). Ce froment descend donc, dit M. Tupper, d'une graine conservée depuis le *temps des Pharaons,* et dans quelques années nous mangerons du pain du froment sortant peut-être des greniers de *Joseph.*

De la Gunnera scabra.

Dans notre relation du résultat de l'exposition de fleurs de la Société d'horticulture d'Anvers de cette année, N° 4, page 128. il est dit que dans le concours pour la plante la plus rare ou le plus nouvellement introduite dans le royaume, la médaille a été accordée à la *Gunnera scabra* de M. J.-M. Gogel, négociant à Anvers.

Nous avions dès l'abord l'intention de donner une description de cette plante intéressante, si la matière abondante ne nous en avait pas empêché. Nous y revenons donc aujourd'hui.

Le genre de *Gunnera* appartient à la famille naturelle des urticées; il a été formé par Linnée en l'honneur de monseigneur Gunner, évêque de Norway. Les caractères qui le distinguent sont des fleurs hermaphrodites ou dioïques. Le périgone soudé avec l'ovaire se compose de quatre divisions, dont deux fort petites, les deux autres plus grandes et plus apparentes tombent bientôt après leur épanouissement, ou avortent quelquefois; deux étamines épigynes alternent avec les deux petites divisions du périgone. L'ovaire est en-dessous de la fleur et porte à son sommet deux pistils plumeux ; le fruit est simple et contient sous une enveloppe épaisse une seule graine. La *Gunnera scabra* a été décrite par Ruiz et Pavon dans la *Flore du Pérou* où il s'en trouve une figure sur la planche 44. D'après Humb. et Kunth (*Synop. plantar. Æquinox.*, tome I, page 378), elle croît également dans la province de Caracas, sur les Andes péruviennes, dans la Nouvelle-Grenade, dans la vallée de Quito, près du village Chillo, et au Chili, à 400 jusqu'à 1340 pieds

au-dessus du niveau de la mer. Elle fleurit en avril jusqu'en juin.

Les fleurs de *Gunnera scabra* sont réunies en châtons disposés en thyrse, le calice se soude avec le fruit, constituant une espèce de baie. La plante est vivace, acaule, les feuilles primaires sont pétiolées arrondies; les suivantes sont palmées et fort rudes. La racine de la plante adulte dans un terrain humide est longue d'une aune, de la grosseur d'une cuisse humaine, garnie de feuilles de 10 pouces de longueur et d'autant de largeur, traversées de cinq côtes qui se terminent en autant de lobes, veinés et dentés ; le pétiole est long d'un pied. La hampe naît du milieu du collet, elle a un pied de hauteur sur 1/2 pouce de diamètre ; elle est rude comme les feuilles et garnie du haut jusqu'en bas de petits châtons, qui laissent des fruits rouge jaunâtre de la grosseur des grains de millet. Toute la plante est remplie d'un jus mucilagineux qui noircit à l'air. Les teinturiers coupent la racine en tranches, les font cuire avec une certaine terre noire et l'emploient ensuite pour teindre en noir ; les tanneurs en font usage dans la préparation des cuirs. Les pétioles rouges, après qu'on les a pelés, se mangent comme les asperges; avec les feuilles on prépare une tisane qu'on boit pour se rafraîchir pendant les chaleurs ; la décoction de la racine est considérée comme un excellent moyen contre les hémorragies et la diarrhée; le mucilage enfin est employé comme cataplasme émollient, qu'on applique sur les reins et sur le dos pour la fièvre. La racine augmente son volume du triple pendant la décoction. Comme cette plante croît aussi au Chili, il est probable qu'elle se laisserait facilement acclimater en Belgique, si l'on en semait les graines que la plante produit en abondance.

La description que nous venons de donner de cette plante est d'après Feuillée, Ruiz et Pavon ; il paraît cependant que les feuilles et la hampe deviennent beaucoup plus grandes et plus volumineuses. L'exemplaire de 5 à 6 ans qui a fleuri chez M. Gogel, le seul qui possède cette plante en Europe, si nous ne nous trompons, porte des feuilles de 6 pieds de longueur sur 4 de largeur, et une hampe de 2 à 3 pieds de hauteur.

Sch.

Gazon.

Pour se procurer un beau gazon, on sème un mélange composé d'un quart de graines d'*Agrostis stolonifera*, d'un quart de *Poa pratensis* et de deux quarts de *lalium perenne*. Le jeune gazon doit être souvent fauché par un temps couvert et pluvieux, puis tassé au moyen d'un rouleau de pierre ou de bois dur. De temps en temps on coupe, par le moyen d'une houlette tranchante, les mauvaises herbes. Si le terrain est sec et maigre on l'engraisse de fumier court mêlé avec de la chaux. Ce fumier attire pendant la nuit l'humidité de l'atmosphère, ce qui rafraîchit le gazon pendant la sécheresse ; l'usage fréquent du rouleau le rend fin et égal.

PLANTES RARES ET INTÉRESSANTES

QUI FLEURISSENT EN BELGIQUE.

Cycas circinalis.

Il y a quelques années, nous avions l'occasion de voir en fleur chez M. François Vandermaelen, un magnifique échantillon femelle de *Cycas circinalis*, aujourd'hui, c'est un individu mâle qui fleurit dans les serres de Mgr. le duc d'Arenberg, au parc d'Enghien. Les *Cycas* forment des troncs comme les palmiers, et ont une végétation terminale, c'est-à-dire qu'on n'y voit ni branches ni rameaux. Le sommet du tronc est simplement couronné de deux cercles de feuilles qui se déroulent pendant leur développement à peu près comme celles des fougères. Le fruit du *Cycas* est gros comme l'œuf d'une poule et ne contient qu'une seule graine.

Le *Cycas circinalis* porte des feuilles en peigne dont le pétiole est garni, le long du bord, de piquants. La fleur mâle a environ la grosseur d'une tête d'enfant, et se compose d'écailles dans la substance desquelles sont implantées 4 capsules qui sont remplies de pollen. Ces écailles sont couvertes extérieurement d'un duvet rougeâtre qui, vu de loin, produit un bel effet, mais exhale une odeur désagréable.

La fleur femelle diffère par la forme, elle a quelque chose d'analogue à la crête du coq, et porte sur les côtés les jeunes fruits. Ce *Cycas* est originaire des Indes orientales, du Malabar, du Japon, etc., où il croît dans les terrains sablonneux et sur les

montagnes ; il y atteint une hauteur de 40 pieds comme le cocotier.

L'histoire de cette plante est curieuse et présente plusieurs particularités qui, nous l'espérons, intéresseront nos lecteurs. D'abord il sort de la terre, non une tige mais un cône de feuilles qui s'épanouit peu à peu, et bientôt on aperçoit trois cercles de feuilles dont le premier se compose de 16, le suivant de 9 et l'interne de 8. Ces feuilles sont simples et ont la longueur d'un homme, tandis que le cône n'a que huit pouces. Les premières feuilles font bientôt place à des feuilles pinnées comme l'arbre en porte toujours. Quand l'arbre est parvenu à l'âge de six ans, il commence à fructifier. Un *Cycas* qui a une fois porté des fruits en produit tous les deux ans, mais nous ne savons pas si cela a lieu aussi régulièrement dans nos serres, où les plantes ne se trouvent pas dans leur position naturelle. Un *Cycas* peut être considéré comme une espèce de bulbe plantée au sommet du tronc, car au fond du cône à fruit on en trouve chaque fois un nouveau qui en continue l'accroissement. Le fruit a la grosseur d'un œuf de poule ou un peu moins ; il est recouvert extérieurement d'une espèce de brou comme les noix ; en dedans on trouve une amande douce comme les châtaignes. Le brou est rougeâtre, rempli d'une pulpe douce et d'un goût agréable. A chaque fleur femelle on trouve 2, 4, quelquefois 6 fruits.

Le *Cycas* commence à porter des fruits dès la sixième année et continue jusqu'à sa centième. Aux Indes on multiplie l'arbre par des feuilles qu'on plante dans la terre. Les chrétiens qui habitent Malabar, ornent leurs églises les jours de fête avec les feuilles du *Cycas*, parce qu'elles conservent longtemps leur fraîcheur : de là le nom portugais de cet arbre *Palma d'Igresia* (palmier de l'église).

On emploie le suc des feuilles dans la médecine contre la colique, la morsure des serpents, et extérieurement dans les ulcères. Les fruits se mangent avec du sucre. Les Japonais font avec la moelle du tronc une espèce de fécule propre à la confection du pain, qu'ils appellent *Sagu* ou sagou. C'est pour cela qu'on avait cru longtemps que le sagou du commerce provenait de cet arbre, mais nous savons aujourd'hui que c'est une espèce de palmier, le *Sagus Rumphii wiled*, qui fournit la plus grande partie du sagou au commerce.

Rumph, qui appelle le *Cycas*, *Sagor calappa* ou Cocotier légumier, dit qu'on mange à Amboine les jeunes feuilles comme les

asperges ; les habitants les apportent au marché. Rheede, dans son ouvrage sur les Indes, vol. III, dit que le *Cycas* commence à fructifier dès sa sixième année, comme nous l'avons mentionné plus haut. Rumph, au contraire (*Herbier d'Amboine*, vol. I), dit que la végétation du *Cycas* est fort lente, soit qu'on l'élève de graines ou de rejetons ; que pendant longtemps il ne porte que des feuilles, et que celles-ci même se développent lentement ; il ajoute que dès que l'arbre est parvenu à la hauteur de 5 à 6 pieds, son accroissement devient plus accéléré, surtout les individus mâles. Sa hauteur ne dépasse ordinairement pas 12 pieds, quoique parfois on en voie aussi de 24. Il croît partout : sur le bord des rivières, dans les fonds sablonneux ; on le plante aussi sur les tombeaux. On le multiplie par la couronne tendre que l'on retranche et qu'on plante dans du sable ; cependant il lui faut un an avant qu'elle pousse des racines.

Les feuilles sont douces ; l'écorce l'est aussi, mais elle contient beaucoup de mucilage gommeux ; l'amande est moins agréable au goût, et plutôt amère à l'état frais ; la moelle est tendre, pulpeuse, blanche, mucilagineuse et contient de la farine, qu'on peut en séparer par un simple lavage.

On fait de plus usage de cet arbre dans la cuisine : les jeunes feuilles donnent un excellent légume ; on mange les jeunes tiges comme des asperges, et elles en ont aussi le goût, qualité précieuse dans un pays où les légumes sont rares ; on cuit les amandes à l'eau, puis on les sèche au soleil. Quand on veut en faire usage, on les cuit dans le bouillon, ou dans le lait de cocotier.

Moyen de découvrir la présence du coton dans les tissus de lin.

Nous lisons dans *l'Ami des Arts*, journal polytechnique qui paraît à Francfort, un article intéressant de M. le docteur Böttger, d'après lequel il serait facile de découvrir, dans les tissus de lin, la présence du coton, fraude à laquelle un grand nombre de fabricants semblent se livrer aujourd'hui au préjudice des consommateurs.

Depuis longtemps on sait que, pour découvrir le coton dans les tissus de laine, il suffit d'échauffer un petit morceau de ces étoffes avec de l'acide nitrique pendant quelques minutes ; si, après avoir lavé le morceau de tissu à l'eau pure, on en sépare

un fil, il faut que les fibres qui composent celui-ci se présentent uniformément jaunes ; si, au contraire, une partie en est blanche, c'est du coton. La théorie de cette expérience se base sur le fait que l'acide nitrique a la propriété de communiquer une teinte jaunâtre à la fibre animale avec laquelle il est mis en contact, mais il n'a aucune action identique sur la fibre végétale. C'est cette expérience qui a donné l'idée à M. B. d'essayer un procédé analogue sur les tissus de lin. Il va sans dire que l'acide nitrique ne peut être employé dans cette circonstance, car il ne produit aucun changement ni sur la couleur du lin ni sur celle du coton; M. B. a donc choisi la potasse caustique. Dans une dissolution d'une demi-once de cet alcali, unie à une demi-once d'eau échauffée au degré de l'eau bouillante, on place un morceau d'un pouce carré de l'étoffe que l'on veut éprouver, on l'y maintient pendant deux minutes en ébullition, on l'en retire avec une petite baguette de verre, puis, sans le laver, on le place entre du papier non collé, doublement plié ; on presse légèrement, après quoi on en tire une douzaine de fils. On reconnaît tout de suite lesquels d'entre ces fils sont de coton et lesquels sont de lin : les derniers seront d'un jaune foncé, tandis que les fils de coton seront d'un jaune de paille clair.

Il va sans dire que les tissus que l'on veut soumettre à cette expérience doivent être blancs et non teints. Comme la potasse caustique est une substance fort âcre, qui pourrait devenir dangereuse pour celui qui l'emploierait inconsidérément, on fera bien de s'adresser à un pharmacien, qui pourra faire l'épreuve en quelques minutes.

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE SEINE-ET-OISE.

Dans une des dernières séances de la Société d'horticulture de Versailles, M. l'abbé Caron lui a communiqué une note fort intéressante sur un phénomène jusqu'ici inaperçu, qui accompagne dans certaines plantes l'acte de la fécondation. Un botaniste allemand, M. Hartig, ayant retranché les stigmates de plusieurs variétés de Campanules, en obtint cependant des graines fécondes. On savait avant lui que le style de ces fleurs est garni de poils qui jouissent de la singulière propriété de se courber sur eux-mêmes au moment où les anthères laissent échapper le pollen, et qui tombent quand la fécondation est accomplie. M. Hartig a démontré

par ses observations que ces poils imprégnés de pollen opèrent une fécondation en quelque sorte complémentaire, en pénétrant par leur pointe dans le tissu du style au-dessous du stigmate, et conduisant le pollen jusqu'aux ovules pour les féconder ; c'est ce qui explique la production des graines fertiles après le retranchement du stigmate.

Les expériences de M. Hartig ont paru à la Société très-dignes d'intérêt, comme tout ce qui se rattache à la connaissance des phénomènes naturels ; elle a chargé M. Pajard, l'un de ses membres, de les vérifier par de nouvelles observations et de lui en rendre compte.

Nous avons reproduit cette notice, non parce que nous sommes convaincu de la justesse de l'observation de M. Hartig, mais pour faire remarquer comment parfois des personnes, fort instruites d'ailleurs, peuvent être induites en erreur en observant trop superficiellement les découvertes d'autres observateurs, ou en restant dans l'ignorance des écrits contemporains. M. Hartig regarde la dichogamie des Campanulacées, ou le phénomène dont il s'agit, comme une chose toute nouvelle, ce qui pourtant n'est pas. M. Sprengel l'avait déjà signalé, et dernièrement cette découverte a fait l'objet de discussions fort intéressantes de la part de MM. Brogniart, Treviranus et Schleiden. Voir *Ann. des Sc. naturelles*, 1839, p. 244 ; *Flore* ou *Gazette botanique*, 1840, p. 680 ; *Archiv. de Wiegmann*, 1841, p. 392 ; SCHLEIDEN, *Principes de la Botanique scientifique*, t. I, p. 237.)

Voici comment il faut s'expliquer le phénomène qui fait l'objet de la prétendue découverte de M. Hartig.

Certains végétaux produisent, sur quelques-uns de leurs organes, des poils d'une structure particulière, dont le contenu disparaît à une certaine époque sans qu'il soit remplacé, à ce qu'il semble, par de l'air, au contraire : le poil se retire, pour la plus grande partie, dans sa propre cavité. Un genre de plantes des plus connues, qui offrent ce phénomène, est celui des Campanulacées ; le style de ces fleurs est couvert de poils collecteurs, qui sont ordinairement couverts de pollen ; à l'époque de la fécondation, ces poils, en se retirant dans leur cavité, entraînent quelques grains de pollen qui, de cette manière, arrivent aux conduits intercellulaires du style, d'où ils descendent jusqu'à l'ovaire et y opèrent accidentellement la fécondation. Ce qu'il

importe ici de faire remarquer, c'est que M. Hartig assure n'avoir jamais observé la fécondation des Campanulacées par la voie naturelle du stigmate. Si la fécondation des Campanulacées n'avait réellement lieu que comme M. Hartig l'a observée, le fait serait d'un grand poids dans la physiologie végétale; mais MM. Brogniart, Treviranus et Schleiden ont vu, de manière à ne pas en douter, que la fécondation dans les Campanulacées a lieu ordinairement par la voie du stigmate, comme dans les autres plantes, et que le mode de fécondation dont parle M. Hartig n'est qu'accidentel et de fort peu d'importance dans la théorie de la fécondation. Il n'y a du reste qu'une seule famille naturelle où la fécondation ait lieu d'une manière exceptionnelle et différente de celle des autres familles, ce sont les Asclépiadées.

Sch.

CORRESPONDANCE : DAHLIAS, ARROSEMENTS ARTIFICIELS.

Liége, le 21 septembre 1844.

A Monsieur l'éditeur du JOURNAL D'HORTICULTURE PRATIQUE, *à Bruxelles.*

J'ai cultivé le Dahlia cette année avec tant d'avantages, j'ai eu de si grandes fleurs et en si grande abondance, que tous les amateurs qui ont vu ma plantation, composée d'au moins 300 sujets de premier choix (non 300 variétés), ont applaudi à mes succès; j'ai choisi tout un autre système de culture des années précédentes; je ne le donne pas comme nouveau, mais encore est-il que je ne l'ai vu décrit nulle part et qu'il est dû à mon raisonnement. Désirant faire connaître à tous les amateurs ce mode de culture, aussi avantageux que facile, je viens vous en faire part en vous priant de bien vouloir en rendre compte dans un prochain numéro de votre journal.

J'ai remarqué que lorsque l'on plante le dahlia dans un terrain où l'on a mis beaucoup d'engrais, il y croît avec trop de vigueur, il y acquiert une force et une grandeur démesurées; par cette raison toute la force passant dans les branches et les feuilles, les boutons ne reçoivent pas assez de nourriture pour se former convenablement; de là de petites fleurs, parce que la plante ayant épuisé le sol lors de la floraison, il ne lui reste tout au plus que la nourriture nécessaire à son entretien. Or donc, on désire obtenir du dahlia de grandes et belles fleurs et non de

fortes branches et des feuilles de dimension gigantesque. Pour parer à cet inconvénient, voici comment je m'y suis pris. J'ai planté mes dahlias dans le sol bien ameubli, tel qu'il se trouve, c'est-à-dire sans y mettre le moindre engrais ; j'ai laissé végéter mes plantes comme elles ont voulu jusqu'à ce qu'elles fussent bien mises à boutons ; ceux-ci parfaitement établis, j'ai fait couvrir entièrement le sol de 5 à 6 centimètres de fumier bien consommé ; peu de temps après cette opération, les racines sont arrivées à fleurs de terre et sont venues puiser dans cet engrais une nouvelle force, qui a fait développer les boutons d'une manière surprenante ; j'ai eu des fleurs énormes et en quantité. Cette méthode de couvrir le terrain, comme je l'indique ci-dessus, a plusieurs bons résultats : d'abord, elle empêche les rayons solaires de dessécher la terre et, par là, garantit de la sécheresse les petits filaments des racines qui sont à la surface du sol ; puis, soit que les plantes reçoivent des arrosements par les pluies ou artificiellement, il faut que ces arrosements passent à travers cette couche d'engrais et par cette opération s'emparent chaque fois d'une partie de l'humus contenu dans celui-ci. Inutile, je crois, de rappeler que l'on doit tailler de la manière ordinaire, en supprimant les branches superflues et la trop grande quantité de boutons. Quelques cultivateurs de dahlias ôtent en taillant une partie des feuilles ; je trouve ce mode vicieux, les feuilles absorbent de la nourriture pour l'entretien de la plante et n'en dépensent presque pas, vu qu'elles ont atteint tout leur développement, tandis que c'est l'inverse pour les jeunes jets ; c'est donc ceux-ci que l'on doit retrancher.

A propos d'arrosements artificiels, j'ai à vous rendre compte d'une opération de ce genre qui a produit des résultats étonnants cet été, tant par sa forte puissance que par sa grande activité. Ce système d'arrosement est, je crois, plus connu en théorie qu'en pratique : je veux parler de l'eau ammoniacale provenant de la distillation du gaz à la houille (1). J'ai beaucoup employé cette eau pour l'arrosement de mes dahlias, et je lui attribue la force et la belle venue des fleurs. En moins de douze à quinze jours on en remarque l'efficacité ; mais en raison de son action active, cet arrosement est, je crois, vite épuisé ; on doit donc le

(1) Cette eau, qui se trouve en abondance dans toutes les usines à gaz, se vend à très-bas prix.

renouveler de temps à autre. Il agit étonnamment en culture maraîchère, par exemple sur les céleris, les choux, les laitues, etc., etc. ; mais il est contraire aux plantes tuberculeuses ou à celles dont on fait usage des fruits, en ce qu'il procure un trop grand développement aux fanes de ces plantes, toujours aux dépens de la récolte. En grande culture, pour l'arrosement des prairies, il n'y a, je crois, rien de mieux. Ayant conseillé l'usage de cet arrosement sur la culture des pommes de terre, les fanes de celles-ci se sont élevées jusqu'à 1 mètre 40 centimètres, et ont produit peu et de petits tubercules; des carottes ont suivi la même marche; des pois se sont élevés d'une hauteur démesurée et ont peu produit, ayant été arrosés dès leur jeunesse. Un simple raisonnement du cultivateur peut le guider pour cet emploi ; mais comme il n'est pas indifférent d'être au courant de la manière dont on doit faire usage de cet engrais, je dois à cet égard quelques explications que mes expériences m'ont apprises : employé pur, il brûle tout ; trop étendu d'eau, il fait peu d'effet. Ayant fait des essais répétés relatifs à son emploi, j'ai trouvé que mélangeant ensemble 5 parties d'eau et 1 d'eau ammoniacale, il donnait les meilleurs résultats pour la culture en pleine terre ; pour les plantes en pots, on devrait, je crois, le réduire à 11 douzièmes de l'un et 1 douzième de l'autre : je n'ai pas encore fait l'essai de cette dernière proportion.

H. Haquin.

Faubourg Hocheporte, 2, à Liége.

Nous voyons par le compte rendu de l'exposition de Dahlias qui a eu lieu le 15 septembre à Liége, que M. Haquin y a obtenu *trois premiers prix :* 1° pour la plus belle collection ; 2° pour la fleur de semis la plus remarquable (*Pierre de Bex*) ; 3° pour la fleur nouvelle ayant le plus de mérite (*Fairy Brown*). Ces résultats prouvent l'excellence de la méthode de culture de M. Haquin, et nous devons le remercier du désintéressement qui le porte à la faire connaître aux amateurs. Cette circonstance, indépendamment de motifs plus puissants, doit recommander à l'attention publique sa collection de dahlias pour le printemps de 1845.

M. Haquin a eu l'obligeance de nous envoyer deux fleurs du dahlia *Pierre de Bex,* et nous n'avons rien vu de plus beau cette année. Cette fleur, qui fleurit pour la seconde fois et sur la con-

stance de laquelle on ne peut plus avoir aucun doute, est des plus remarquables par sa forme et surtout par son colori agathe nuancé de reflets roses, couleur vaporeuse et unique dans son genre.

IMPORTANCE DE L'ÉBOURGEONNAGE ET DU PINCEMENT

Des arbres fruitiers.

Le pincement et l'ébourgeonnage sont, quant aux résultats, deux opérations qui concourent au même but : aussi les réunissons-nous sous le même titre pour appeler sur elles la sérieuse attention de nos lecteurs et des vrais amis du progrès de la taille des arbres fruitiers : car on peut affirmer, et nous ne tarderons peut-être pas à le prouver matériellement, qu'on pourrait conduire son espalier sans avoir besoin d'outils tranchants, sinon pour la suppression du bois mort.

Tant de livres ont été écrits sur la taille des arbres, qu'on ose à peine hasarder encore quelques lignes sur un terrain sillonné en tous sens, exploré de mille manières : mais cependant, quand on pénètre dans l'intérieur de nos campagnes, soit qu'on entre dans l'humble *courtil* d'une chaumière, soit qu'on se promène dans le jardin à l'anglaise attenant à un superbe château de construction moderne, où tout est jeune et *dix-neuvième siècle*, on n'y trouve pas les arbres mieux soignés ; souvent même ils y sont plus absurdement conduits que dans le jardin de ce vieux et antique manoir où les longues allées bordées de buis, droites comme des I, les murs décrépits contre lesquels s'appuient des arbres au tronc caverneux, aux branches dénudées, accusent une époque déjà loin de nous. Cela tient exclusivement au mauvais traitement et à l'empirisme d'une routine aveugle que l'on ne saurait trop vivement attaquer ; c'est pourquoi nous pensons que les observations suivantes peuvent encore fournir matière à d'utiles enseignements.

Nous avons planté un jeune pêcher ; sa greffe est à $0^m,15$ à $0^m,16$ du sol ; il avait, l'année dernière, fait une pousse de près et quelquefois de plus de 2 mètres ; on a dû la rabattre à $0^m,08$ ou $0^m,10$ de la greffe. Ce tronçon, de la grosseur du doigt, donne un grand nombre de rameaux ; si on les laissait tous, il y en

aurait devant, derrière et de côté : l'arbre ne serait alors qu'un buisson diffus; la séve ayant à se répartir et à alimenter beaucoup de branches, celles-ci seraient toutes très-faibles. Mais un jardinier intelligent sait et doit choisir, parmi toutes ces branches, les deux mieux placées, l'une à droite, l'autre à gauche ; il les dirige en V ouvert, et, pour arriver plus sûrement à ce but, il dispose deux longues baguettes qui partent du pied de l'arbre et dessinent la forme que celui-ci doit avoir à la fin de l'été, en même temps qu'elles donnent les moyens d'attacher sans peine, de diriger sans encombre, au fur et à mesure de leur développement, les deux jeunes branches appelées à créer la charpente de l'arbre, à servir de point de départ à toutes ces ramifications futures. On conçoit alors toute l'importance qu'il y a pour un jardinier de bien conduire les deux premières productions d'un arbre nouvellement planté. Pour y parvenir de manière à ne laisser rien à désirer, il a dû supprimer les rameaux superflus et ne conserver que les deux mieux constitués, les deux mieux placés dont nous venons de parler. Son travail alors, c'était l'*ébourgeonnage,* suppression à l'état herbacé de tout ce qui fait ou ferait confusion dans un arbre.

Quand l'opération s'exécute sur des pouces de 0m,02 ou 0m,03 longueur que nous préférons à toute autre, elle s'appelle *ébourgeonnement à sec ou à la pousse;* quand elle a lieu sur des rameaux plus développés, plus grands (0m,10 à 0m,15), c'est l'*ébourgeonnement en vert ou d'été.* C'est celui qu'on exécute en ce moment.

Si l'ébourgeonnement est indispensable pour le jeune arbre dont il a été question, il n'est pas moins important pour l'arbre adulte. On conçoit qu'une branche palissée contre un mur aura toujours une tendance à pousser en avant. Dès que les jeunes rameaux auront atteint quelques centimètres de longueur, ils nageront dans l'air, ils recevront toutes les influences atmosphériques, qui contribuent si puissamment au développement des végétaux : l'équilibre sera, dès lors, rompu ; ils affameront la branche sur laquelle ils se sont développés. On reconnaît parfaitement l'utilité de ces rameaux, puisqu'on les supprimera un jour; mais dans trop de jardins on diffère encore cette suppression jusqu'en juillet et août : ce n'est plus alors un ébourgeonnage, c'est une taille en vert, qui cause le plus grand tort aux arbres. Les branches palissées contre le mur, les fruits même étaient

complétement masqués par cette forêt de rameaux qui les privait d'air et de lumière : les premiers n'ont pris aucun développement, les deuxièmes sont verts et à peine formés ; la brusque suppression des rameaux expose au grand air et au soleil, à l'époque de l'année où ses rayons sont le plus dangereux, des parties faibles, débiles, étiolées, attendries, qui languissent le reste de l'été et sont impropres pour asseoir la taille suivante. Voilà une des causes les plus réelles du délabrement de nos espaliers. Et ce qui vient d'être dit n'a rien d'exagéré : tout le monde a remarqué comme nous, dans un grand nombre de jardins, que les espaliers présentent en avant une si grande quantité de rameaux si longs et si vigoureux, qu'ils font saillie de 1 mètre et quelquefois plus sur la plate-bande. Quand, en juillet et août, cette profusion de branches tombe sous la serpette du jardinier, il peut être certain que c'est autant de séve non-seulement dépensée en pure perte, mais dont il a, par son incurie, privé les autres parties de l'arbre auxquelles elle était indispensable.

L'ébourgeonnage, c'est-à-dire la suppression des pousses à la longueur indiquée plus haut, prévient ces graves inconvénients, maintient l'équilibre dans toutes les parties de l'arbre, fait prendre de la couleur et du développement aux fruits. Ce n'est pas une opération à faire à une époque déterminée : elle est de tous les instants, elle ne cesse qu'avec la végétation, comme elle a commencé avec elle; nous la résumons en disant qu'elle doit s'étendre à deux sortes de bourgeons : les inutiles, qui naissent en avant de l'arbre, et les superflus, qui se développent sur les côtés. Aussitôt que l'on reconnaît qu'il y aurait confusion, encombrement dans un arbre, supprimons avec les doigts, pinçons avec les ongles, mais que jamais un rameau dont on ne prévoit pas l'emploi à la taille subsiste sur l'arbre. Ainsi, ces longs et vigoureux scions qui se développent si fréquemment en avant des grosses branches, sur de vieux arbres, doivent être rigoureusement supprimés : la séve qu'ils absorbent tout l'été passera au profit des parties faibles ; leur suppression à la serpette, lorsqu'ils sont aoûtés et ligneux, est une opération des plus vicieuses : elle entretient sur l'arbre une sorte de cepée qui repousse tous les ans, comme une tête de saule. Il n'y a absolument rien à espérer d'un pareil traitement : aussi la plupart de ces arbres ne donnent rien.

Le *pincement* ne diffère de l'ébourgeonnage que par la forme, car il procure les mêmes résultats : il prévient la confusion, il entretient l'équilibre de la végétation ; mais, au lieu de supprimer totalement le rameau, on en pince seulement l'extrémité, ou bien on le rogne à quelques centimètres du point d'insertion. On comprend, par exemple, que cette jeune branche de poirier d'une longueur qui varie de $0^m,30$ à $0^m,60$, ayant été palissée contre le mur à l'époque de la taille, développera autant de bourgeons qu'elle avait d'yeux. Ce serait une grande faute de les supprimer complétement : on se préparerait ainsi un véritable manche à balai qui produirait sur l'arbre un vide des plus désagréables, tandis qu'en pinçant les rameaux à $0^m,06$ ou $0^m,07$ de leur insertion, on se crée des lambourdes ou branches à fruits pour les années futures ; la séve, qui serait infailliblement allée se perdre dans les rameaux pincés, reflue dans les parties inférieures de l'arbre ou passe au profit du terminal. Si celui-ci prenait un accroissement trop considérable, il suffirait de l'éboucter avec l'ongle : sa croissance serait ralentie pendant plus de huit jours ; en répétant l'opération plusieurs fois, on parvient sans peine à maîtriser la séve. Sur des cerisiers, des abricotiers, des pruniers, tous les arbres enfin chez lesquels le fruit se développe sur des *dards*, *bourses*, etc., qu'il serait beaucoup plus rationnel de comprendre sous la dénomination générale de *nourrices*, ce serait une faute grave d'*ébourgeonner* ; il faut *pincer* à la longueur indiquée ci-dessus : on se réserve ainsi, on se crée même de précieuses productions dont l'ébourgeonnage n'aurait laissé que la plaie. Mais sur le pêcher, où les dards sont prohibés, les deux opérations se pratiquent simultanément ; le pincement arrête le développement des branches trop vigoureuses, l'ébourgeonnage supprime celles qui sont inutiles ou superflues. Ce travail est tout de surveillance et journalier ; c'est en passant devant ses arbres, c'est en se promenant dans son jardin que l'on supprime ou que l'on rogne ce qui peut déranger l'équilibre de la végétation, jeter le désordre dans les formes sous lesquelles on a façonné l'arbre.

Des palissages suivis qui privent les branches du grand air arrêtent sensiblement la végétation : c'est un moyen à utiliser pour les arbres trop emportés ; une planche placée à quelques centimètres du sommet d'un arbre, et de manière à faire une saillie de $0^m,15$ à $0^m,20$ ou davantage, produit un résultat plus sensible

encore : c'est un auxiliaire puissant à mettre en application pour faire refluer la séve dans les parties inférieures d'un arbre.

V. Paquet.

(*Le Cultivateur.*)

Le Fuchsia Venus victrix.

Parmi les nombreuses espèces et variétés du genre *Fuchsia*, on voit rarement un bel exemplaire de la variété connue sous le nom de *Venus victrix*. Depuis quatre ou cinq ans que ce beau *Fuchsia* se trouve dans le commerce, il n'y a pas d'amateur ni de jardinier fleuriste qui n'ait voulu cultiver cette plante, tant les jolies et abondantes fleurs dont se couvre cet attrayant arbuste plaisent généralement, même aux personnes dont le goût pour l'horticulture n'est qu'un objet tout à fait secondaire. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer partout dans les serres de petits pieds du *Venus victrix;* mais il est très-rare d'y remarquer une plante un peu élevée, ayant en même temps plusieurs rameaux développés et bien fleuris.

Nous avons entendu plus d'un amateur et maint horticulteur se plaindre des difficultés qu'ils éprouvaient dans la culture de cette espèce, tout en suivant à son égard les procédés de culture reconnus les plus convenables pour les autres espèces et variétés de ce genre.

De notre côté, nous avons également rencontré certains inconvénients dans la culture de ce *Fuchsia*. Cependant, nous sommes parvenus, chaque fois, à les surmonter et à en triompher complétement. Nous avons tenu note exacte des procédés employés, et nous croyons être utile à nos amis en les leur communiquant par l'entremise de la *Revue horticole*.

Vers la fin de l'été de 1842, nous avions fait l'acquisition d'un petit pied de ce Fuchsia. En le recevant, nous avons eu soin de faire subir à la plante un demi-rempotage. Cela consistait à le placer dans un pot un peu plus large que celui où se trouvait la bouture enracinée, et à lui donner une terre de feuilles décomposées. Ensuite la plante fut mise dans une serre-bâche auprès des vitres, où elle est restée pendant tout l'hiver. Elle y perdit à peu près toutes ses feuilles ; il en restait seulement quelques-

unes à l'extrémité de la tige. Au commencement de mars, la plante fut de nouveau rempotée dans une terre de feuilles rendue un peu plus substantielle par l'addition d'une cinquième partie de terreau très-léger. Quinze jours après ce rempotage, nous observâmes que la plante avait acquis beaucoup de vigueur ; nous avons pincé l'extrémité de la tige, et des deux branches latérales qui s'étaient formées. Cette opération a eu pour résultat l'émission de plusieurs pousses le long de la tige principale, et celle-ci s'est élevée en peu de temps à une hauteur d'un mètre environ. Pendant l'été de 1843, la plante acquit successivement, par suite de deux autres demi-rempotages, une vigueur extraordinaire et forma plusieurs autres rameaux ; en un mot, la plante présentait un large développement, et fut bientôt toute couverte de fleurs.

A l'exposition de juin, la Société royale de Flore l'a jugée digne du prix, comme étant la plante la plus intéressante, pour l'horticulture, parmi les espèces et les variétés les plus nouvellement introduites. Revenue de l'exposition, la plante perdit en peu de jours tout son feuillage et nous la crûmes perdue. Cependant une température humide étant survenue, nous n'avons pas craint de la soumettre à un dépotement complet. Les racines assez fortes, mais très-cassantes, ayant paru assez développées, nous avons cru pouvoir placer la plante dans un genre de *compost* dont, à l'exemple des horticulteurs anglais, nous nous servons pour nos *Camellia*. Après cette opération, la plante fut mise d'abord, pendant une huitaine de jours, dans une serre-bâche, où régnait un air chargé de moiteur ; ensuite nous l'avons placée en plein air à l'ombre, exposée à la pluie et au vent. Quand la température était un peu sèche, nous avions soin d'arroser les branches en forme de pluie fine, le matin et le soir. Peu de jours après, on a vu sortir tout le long de la tige et des branches un grand nombre de pousses. Alors la plante fut de nouveau rentrée dans la serre tempérée, et elle s'y est mise à fleurir depuis le mois d'août jusqu'à la fin d'octobre. Cette floraison étant finie, les feuilles sont tombées successivement, de manière qu'à la fin de décembre on n'y en voyait plus une seule. Placée dans cette serre, où souvent, pendant l'hiver, il y a à peine deux degrés de chaleur au-dessus de zéro du thermomètre de Réaumur, nous avons conservé la plante dans le même pot et dans la même terre, ayant soin, toutefois, de tenir celle-ci dans un état de sécheresse convenable.

Vers la mi-mars, nous avons rapproché le Fuchsia *Venus victrix* des vitres de la serre, sans le dépoter, et en peu de jours nous avons remarqué avec plaisir que toute la plante se couvrait de pousses et de plusieurs centaines de fleurs. Par la chaleur insolite du printemps dernier, cette floraison a continué pendant les mois d'avril, de mai et de juin. Au commencement de ce dernier mois, nous avions fait porter la plante à l'exposition royale de Flore, où elle a été couronnée d'un second prix pour sa belle culture. Une dizaine de jours après qu'elle avait été reportée dans la serre, la plante perdit successivement ses feuilles et ses fleurs nombreuses. Nous lui avons appliqué de nouveau le remède de l'année dernière, c'est-à-dire un dépotement complet, dans le même genre de terre. Bien que sans feuilles et sans fleurs, la plante avait conservé ses racines intactes, et celles-ci paraissaient même avoir acquis plus de grosseur et de développement. Depuis un mois la reprise est assurée, et aujourd'hui, grâce à des soins attentifs et à une température favorable, elle se garnit derechef de pousses et de fleurs. Ces fleurs sont même plus jolies, plus abondantes et plus grandes qu'au printemps dernier.

D'après l'expérience de ces deux années, nous sommes portés à croire que, chaque fois que le Fuchsia *Venus victrix* perd ses feuilles par l'une ou par l'autre cause, il est nécessaire de le dépoter et d'agir à l'égard de cette plante comme nous venons de l'indiquer.

Si l'un ou l'autre de nos correspondants, à qui ces indications s'adressent plus particulièrement, parvient à sauver un beau pied de ce joli arbuste en suivant nos essais de culture, nous en éprouverons une satisfaction bien sincère. J. DE JONCHE.

Bruxelles, le 10 août 1844.

(*Revue horticole.*)

Conservation des jeunes tubercules de Dahlia, et des caïeux de Tulipe, de Hyacinthe, de Tigridia et généralement de toutes les plantes bulbeuses.

On se plaint généralement, et ce n'est pas sans raison, de la petitesse des Dahlias livrés au commerce par MM. les horticulteurs marchands. Il est de fait certain qu'on expédie des Dahlias

jusqu'en juin et juillet; ceux-ci sont le résultat d'un bouturage qui date de quinze jours à trois semaines tout au plus : c'est alors une petite plante de la grosseur d'une aiguille à tricoter, et haute de quelques centimètres. Mise en bonne terre, arrosée et convenablement traitée, cette plante prend quelquefois un accroissement suffisant; sa tige acquiert un volume et des proportions raisonnables, mais rarement en rapport avec la racine, dont l'exiguïté et la consistance mucilagineuse ne permettent pas de la conserver pour le printemps suivant. Elle fond pendant l'hiver, si on la laisse dans un lieu un peu frais; elle se dessèche si on la conserve dans un lieu sec où règne une lumière trop vive ou une température trop élevée; la même chose a lieu dans les tiroirs d'une armoire.

L'amateur éprouve un désappointement d'autant plus grand que ce sont presque toujours les Dahlias les plus nouveaux, et conséquemment les plus chers, qui lui ont été livrés faibles et à une époque trop avancée : c'est donc sur ceux-ci qu'il éprouve les pertes les plus considérables et les plus regrettables. Nous avons essayé plusieurs procédés de conservation, dont un surtout mérite d'être cité à cause de sa simplicité et des bons résultats qu'il procure : c'est la conservation des jeunes tubercules de Dahlias (ceux bien entendu non aoûtés, petits, à écorce blanchâtre, se détachant au moindre contact des doigts, comme la pellicule d'une pomme de terre nouvelle) dans des boîtes remplies de sable fin de mer ou de rivière. Celui provenant d'une carrière peut aussi être employé, mais l'autre lui est préférable, surtout ce sablon fin connu sous le nom de *Tangle,* que l'on emploie sur les côtes de la Manche comme un stimulant très-actif de la végétation (1).

On met au fond de la boîte un lit de sable d'une épaisseur de quelques millimètres, sur lequel on range les tubercules, on remet une couche de sable jusqu'à disparition complète des tubercules, puis un nouveau lit de ceux-ci, et ainsi de suite jusqu'au haut de la boîte, que l'on ferme alors pour la déposer dans un lieu frais sans être humide, et à l'abri de la gelée.

Les petits caïeux de Tulipes, de Narcisses, de Hyacinthes, de *Crocus,* et surtout ceux de la *Tigridia* ou *Ferraria Pavonia,* se

---

(1) Les effets de ce sable sont surtout très-puissants sur les Fraisiers et sur les Asperges.

conservent admirablement ainsi. On sait que ceux de cette dernière plante sont réputés d'une conservation difficile. Les oignons de Lis provenant de semis se dessèchent sur des planches ou dans des casiers ; on ne trouve plus, en se disposant à les replanter au printemps, que des écorces endurcies et sans principes vitaux ; un semis précieux de Liliacées se trouve souvent ainsi perdu. On prévient ces fâcheux accidents en opérant comme il a été dit plus haut.

Quelquefois on a très-peu de caïeux de chaque genre, espèce ou variété ; mais les variétés sont nombreuses. On peut alors les mettre dans de petits sachets en toile remplis de sable, et ceux-ci sont eux-mêmes placés dans une boîte, et de la même manière que si chaque sachet était un tubercule ou un caïeu.

V. Paquet.

(*Journal français d'Horticulture pratique.*)

Virgilia lutea, Mich. *Virgilier à bois jaune.* — **Cladrastis lutea**, Rafin. Famille des *Papilionacées*, Tribu 7, Sophorées, Ad. Brongniart.

Le *Virgilia lutea* ou *Cladrastis lutea* est un arbre encore peu répandu dans les jardins ; on remarquait dans les premiers jours de juin dernier la belle floraison de l'un des premiers individus cultivés en Europe, planté dans l'Ecole de botanique du muséum d'histoire naturelle de Paris en 1808 ; il était couvert de longues et légères grappes de fleurs blanches pendantes, longues de 35 à 45 centimètres, exhalant une odeur suave de violette et d'œillet. Malgré la sécheresse cet arbre a continué à fleurir pendant plus de vingt jours ; aujourd'hui il est couvert de graines.

Ce bel arbre a été rapporté de l'Amérique septentrionale en 1792 par Michaux père, qui dit l'avoir trouvé entre les montagnes de Cumberland et le Mississipi, où il s'élève à la hauteur de 10 à 14 mètres ; le pied qui existe au Jardin botanique du muséum a près de 11 mètres de haut et forme par ses branches une tête presque sphérique et d'un bel effet : sa tige sous branches a 2 mètres 40 centimètres de haut. Il y a 32 ans environ qu'il fleurit pour la première fois et produisit quelques graines ; il fut ensuite quelques années sans fleurir, mais depuis environ 16 ans il donne

des fleurs tous les deux ou trois ans. Sa plus belle floraison a eu lieu dans les mois de juin des années 1833, 1838 et 1844. Les grappes se développant à l'extrémité des branches et se trouvant renfermées dans des bourgeons terminaux, il est arrivé, dans de certaines années, que des gelées survenues en avril les avaient détruites en partie et surtout du côté exposé au nord-nord-est.

Cet arbre a l'avantage de fleurir après nos arbres printaniers, il succède à l'Acacia (Robinia) : les graines ressemblent un peu à celles de ce dernier arbre ; elles sont de même contenues dans des gousses réunies en grappes, ces gousses renferment une à trois graines qui mûrissent très-bien sous notre climat, et qui servent à propager l'espèce.

Le Virgilier est très-propre, par son port gracieux et l'élégance de ses belles grappes de fleurs blanches, à la décoration des jardins ; planté isolément il fait le plus joli effet ; il jouit du privilége de n'être jamais attaqué par les insectes. Il préfère une terre meuble et légère à une terre forte et argileuse. Son bois de couleur jaune deviendra, sans doute, plus tard très-utile dans les arts ; les naturels des bords du Mississipi en retirent une teinture d'un jaune intense qui se dégage facilement à l'eau. PÉPIN.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Nous prions M. Pépin, au nom de plusieurs amateurs, de bien vouloir nous indiquer une méthode sûre de multiplier le *Virgilia lutea* par la greffe, et de nous dire sur quel sujet cet arbre réussit le mieux ; car la multiplication par graines rencontre un obstacle insurmontable dans la difficulté de se procurer de bonnes graines. SCH.

Le premier **Robinier faux Acacia** introduit en France.

Le premier *Robinia* (*Acacia*) est venu de l'Amérique septentrionale (son pays natal). Vespasion Robin (1), qui en était possesseur, le planta dans le Jardin du Roi, à Paris, en 1635.

Ce bel arbre existe encore aujourd'hui au Jardin des Plantes de Paris ; il faisait partie de l'ancienne école des arbres de Tour-

(1) Sous-démonstrateur du docteur Guy de la Brosse, et plus tard professeur de botanique.

nefort. On peut le voir au bout des nouvelles galeries de Minéralogie, près du café, du côté de la rue de Buffon.

Cet arbre avait encore, il y a soixante ans, plus de 20 mètres d'élévation ; mais les branches supérieures s'étant successivement desséchées, on fut obligé de le recéper à la hauteur de 3 mètres 30 centimètres ; il sortit de la tête quatre gros rameaux dont le plus gros fut alors coupé ; son tronc mesuré à 1 mètre de terre, a 3 mètres de circonférence ; à trois mètres de haut et près de la bifurcation des branches, il présente la même dimension, ce qui donne à cette partie de l'arbre une forme cylindrique. En 1806, sa circonférence était de 2 mètres 40 centimètres. Une particularité fort singulière c'est qu'en 1636 il paraît qu'on croyait cet arbre originaire de l'Afrique ; car, dans le premier catalogue des plantes du Jardin royal de Paris, par Guy de La Brosse, il est désigné sous le nom d'*Acacia africana*. Dans le catalogue du Jardin de Leyde, en 1642 et 1658, il est aussi nommé *Acacia africana Robini*. Au dire de Ménage (1694), ce fut aussi vers cette même époque que le premier Marronnier d'Inde fut apporté en France. Cet auteur ajoute que ce Marronnier fut planté dans les jardins du Temple.

C'est de cet individu que sont venues les graines qui ont commencé à répandre en France l'un des arbres les plus agréables et les plus utiles, et c'est en mémoire du service rendu par Robin, qui l'a cultivé le premier en Europe, que Linné lui donna le nom de *Robinia*.

Les trois mères-branches qui repoussèrent après le recépage furent soutenues par des liens en fer dans la crainte que le vent ne les fît éclater. Sa hauteur est aujourd'hui d'environ 16 à 17 mètres. Il fleurit et donne encore des graines tous les ans, quoiqu'il soit en 1844 dans sa 209e année. PÉPIN.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE ET D'HORTICULTURE LINÉENNE. — La Société a l'honneur d'informer les amateurs qu'elle se propose d'ouvrir un concours public aux cultivateurs et horticulteurs de ce pays. A cet effet, une exposition de produits agricoles, d'instruments aratoires, de fruits, de légumes et de fleurs, aura lieu le 27 octobre, dans un local à Bruxelles, qui sera indiqué ultérieurement, en même temps que la publication du programme.

Société d'Horticulture d'Anvers.

CONCOURS OUVERTS ENTRE LES JARDINIERS-FLEURISTES.

19 AOUT 1844, MARCHÉ AUX FLEURS DE LA PLACE VERTE.

PREMIÈRE CATÉGORIE,

Comprenant les jardiniers qui possèdent des serres ou des orangeries.

PREMIER CONCOURS.

Pour la collection de plantes la plus distinguée par le nombre et le mérite de ses espèces et variétés.

Prix : Médaille en argent, à M. G. Moens, à Anvers. — 1er *accessit :* Médaille en bronze, à M. J.-B. Van Ballaer, à Saint-Willebrord. — 2e *accessit :* Médaille en bronze, à M. Bosschaert, à Saint-Willebrord.

Une *mention honorable* est votée aux collections de MM. Ch. Pont, à Anvers ; Tuytgans, à Saint-Willebrord.

SECONDE CATÉGORIE,

Comprenant les jardiniers qui ne cultivent que des plantes de pleine terre.

DEUXIÈME CONCOURS.

Pour le contingent le plus riche en belles plantes annuelles ou vivaces.

Prix : Médaille en argent, à M. Ch. Van den Bos, au Ley. — *Accessit :* Médaille en bronze, à M. J. Hoofkens, au Ley.

Sont *mentionnés honorablement,* les contingents de MM. F. De Pauw, à Berchem ; J. Funck, idem ; P. Van de Velde, idem ; J. Beukelaer, au Ley.

TROISIÈME CONCOURS.

Pour le bouquet le plus remarquable par l'arrangement, la variété et le mérite de ses fleurs.

D'après les dispositions du programme, tous les fleuristes indistinctement sont admis à ce concours.

A. ENTRE LES ÉTRANGERS.

1er *Prix:* Médaille en argent, à M. Mich. Steerckmans, à Louvain. — 2e *Prix :* Médaille en argent, à M. E. Rosseels, à Louvain.

B. ENTRE LES FLEURISTES DE LA VILLE ET DE SES ENVIRONS.

Prix : Médaille en argent, à M. G. Moens, à Anvers. — 1er *Accessit :* Médaille en bronze, à M. Van den Bos, au Ley. — 2e *Accessit :* Médaille en bronze, à M. Tuytgans, à Saint-Willebrord.

Ont mérité une *mention honorable,* les bouquets de M. Ch. Pont, à Anvers; Ve Van Gas, à Burght; Ve Witdoek, à Zwyndrecht; M. Funck, à Berchem.

Les prix pour les bouquets ont été décernés cette année pour la première fois. Le but de la Société a surpassé ses espérances; plusieurs de ces bouquets se font remarquer par l'élégance de leur composition, par la variété et l'éclat des fleurs, parmi lesquelles se trouvent des plantes rares, telles que des *Stanhopea,* des *Heliconia,* des *Lis du Japon,* etc.

Bibliographie.

Des arrangements pris avec MM. Audot et Cousin de Paris, nous permettront à l'avenir de livrer immédiatement à nos abonnés les ouvrages d'horticulture publiés par ces éditeurs.

Nous nous bornerons quant à présent à annoncer quelques-uns de ces ouvrages que nous analyserons successivement dan nos prochaines livraisons.

On pourra aussi s'abonner à notre bureau aux journaux d'horticulture ci-après :

HORTICULTEUR UNIVERSEL, Journal général des jardiniers et amateurs, présentant l'analyse raisonnée des travaux horticoles français et étrangers, et contenant l'histoire, la description, la culture raisonnée et la figure des plantes d'ornement les plus nouvelles et les plus intéressantes, etc., etc.; rédigé par Ch. Lemaire, ancien professeur, etc. Une livraison de

2 feuilles par mois, avec 4 planches gravées et coloriées. Par an, 30 fr.; avec planches noires. Prix : 18 fr.

LE JARDIN ET LA FERME, Journal d'Horticulture, d'Agriculture et d'Economie domestique, paraissant tous les 10 jours. Prix : 16 fr. 50 c.

JOURNAL D'HORTICULTURE PRATIQUE, Moniteur général des travaux et progrès du jardinage, publié avec le patronage des principaux horticulteurs français, sous la direction de M. Victor Paquet. 2 numéros par mois. Prix de l'abonnement : 5 fr. par an.

LE DAHLIA, HISTOIRE ET CULTURE DÉTAILLÉE, d'après les avis et procédés des meilleurs cultivateurs; par Aug. Legrand, membre de la Société royale d'horticulture de Paris. 1 vol. in-12, avec 8 fig. Prix : 1 fr. 75 c.

REVUE HORTICOLE, Journal des Jardiniers et Amateurs, contenant un Résumé de tout ce qui paraît d'intéressant en jardinage, comme plantes nouvelles, utiles ou agréables, nouveaux procédés de Culture, Annonces, Analyses et Extraits de tous les ouvrages qui se publient sur le jardinage, etc., etc.; par Neumann, chef des serres; Pépin, chef de l'école de botanique au Jardin du Roi, et Audot, éditeur du *Bon Jardinier,* membres de la Société royale d'horticulture, etc. *Seul supplément au Bon Jardinier.* Prix pour l'année, d'avril en avril, 3 fr., plus le port. Il en paraît chaque mois un cahier.

Edition avec 24 figures coloriées (2 par mois), 7 fr.

TRAITÉ DE LA COMPOSITION ET DE L'ORNEMENT DES JARDINS, avec 161 planches, représentant, en plus de 600 figures, des plans de jardins, des fabriques propres à leur décoration, et des machines pour élever les eaux. Ouvrage faisant suite à l'Almanach du *Bon Jardinier. Cinquième édition,* contenant 94 planches nouvelles, 58 plans de jardins de toutes grandeurs, un nombre considérable de sujets divers d'utilité ou d'ornement, et dans lequel le texte, entièrement refondu, a été augmenté de plus du double; par un amateur des Jardins. 2 vol. in-4°. Prix 27 fr.

PRATIQUE DE L'ART DE CHAUFFER PAR LE THERMOSIPHON, ou Calorifère à eau chaude, avec un article sur le *calorifère à air chaud.* Ouvrage contenant des notions de physique sur les effets de la chaleur, les moyens d'en tirer le meilleur parti; les causes du mouvement de l'eau; les différentes formes que l'on peut donner aux appareils, applicables au chauffage des serres et des habitations; leur influence sur la santé des hommes et des plantes; par A***. 1 vol. in-4°, avec 21 planches gravées. Prix : 7 fr.

NOTIONS SUR L'ART DE FAIRE LES BOUTURES, par Neumann, chef des serres au Jardin du Roi. 1 vol., avec 31 fig. explicatives. Prix : 2 fr. 25 c.

TRAITÉ de la Conservation des fruits et des meilleures espèces d'arbres fruitiers à faire entrer dans un jardin; ouvrage dans lequel sont développés des procédés dont les résultats ont été récompensés de médailles, etc.; par le même. Prix : 2 fr. 75 c.

TRAITÉ de la culture des Plantes de terre de bruyère et généralement de tous les végétaux de la nature des genres *erica, epacris, azalea, rhododendrum, camellia, kalmia, andromeda*, etc.; ouvrage contenant des notions exactes sur la propagation des plantes par semis, par marcottes et par boutures, etc.; par le même. 3 fr. 75 c.

MANUEL PRATIQUE DU JARDINAGE, contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour cultiver soi-même un jardin ou en diriger la culture; 2e édition, revue et augmentée; par Courtois-Gérard. 3 fr.

MANUEL PRATIQUE DE CULTURE MARAICHÈRE, par le même; ouvrage publié sous le patronage des principaux maraîchers et primeuristes français, avec planches et un plan figuratif des marais de Paris. Prix : 3 fr. 75 c.

ANNUAIRE DE L'HORTICULTEUR AMATEUR ET COMMERÇANT, pour l'année 1845, avec 40 figures. Publié par l'éditeur du *Bon Jardinier* et de la *Revue horticole*. Prix : 75 c.

ALMANACH HORTICOLE POUR 1845, par V. Paquet. 75 c.



Phlox fleur de Marie.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

PHLOX FLEUR-DE-MARIE, N° 45.

Tige de 2 à 2 1/2 pieds; lisse anguleuse, picotée de brun dans le haut; feuilles radicales lancéolées linéaires, aiguës; les supérieures en cœur à la base, ovales, aiguës, glabres; calice coloré, brun à sa moitié inférieure, vert au sommet; corolle blanche lavée de carmin diffus; gorge carmin très-vif; tube de la corolle amaranthe, lobes ovales plans; panicule allongée pyramidale: belle variété de 1844. — Juin-juillet. (*Voir* plus loin la collection de *Phlox* de M. Rodigas.)

CONSIDÉRATIONS

RELATIVES AUX EFFETS PRODUITS SUR LE CLIMAT PAR LE DÉPRICHEMENT DES BOIS.

(*Suite,* voir la livraison précédente, page 194.)

M. de Humboldt rapporte dans ses *Fragments asiatiques*, vol. I, p. 40-50, qu'il se trouve entre l'Altaï et l'Ural une suite de lacs qui se dessèchent à mesure que la contrée d'alentour est soumise à la culture.

On tient de notions exactes, que dans l'Asie mineure et en Afrique, plusieurs fleuves ont tari par suite du dérodement des forêts qui en nourrissaient jadis les sources. Choiseul-Goufier a cherché en vain sur le territoire de l'ancienne Troie le Scamandre, encore navigable du temps de Pline; ce fleuve a tari depuis qu'on a abattu les forêts de cèdres qui couronnaient les hauteurs du Liban. Il est vrai que d'autres voyageurs ont été plus heureux, cependant ils n'y ont trouvé qu'un mince filet d'eau au lieu d'un fleuve. On connaît plusieurs rapports sur les changements que l'Egypte et la Libye ont subis par suite du dérodement des forêts, et la côte occidentale du nord de l'Afrique ne paraît plus avoir autant d'humidité qu'on en constatait du temps des Romains, à qui elle fournissait une grande abondance de blé.

Sparrmann, qui, comme tous ceux qui ont voyagé au Cap, se plaint beaucoup de la sécheresse excessive du pays et de la destruction inconsidérée des forêts par le gouvernement et les colons, ne laisse pas d'observer en plusieurs endroits de sa relation, qu'aussitôt après la plantation de bois il s'y forme des brouillards, de la pluie et du gazon frais. « La raison pour la-

quelle, dit ce voyageur, j'ai trouvé ici (*Agter brüntjeshöhe*) plus qu'ailleurs des terres fécondes et des prairies fraîches, doit être attribuée à une chaîne de montagnes coupée de vallons boisés, située du côté est de la rivière des Poissons, où s'accumulent des nuages qui se dissolvent en pluie, et cette pluie arrose et fertilise les plaines situées sur les deux rivages du fleuve. Ici on trouve aussi des terres labourables et des jardins légumiers, et les habitants sont comparativement dans un état aisé. »

Du continent de l'Afrique vers l'ouest, nous trouvons l'île de l'Ascension et les Canaries. M. Desbassyns de Richemont rapporte de la première, qu'une belle source qui coulait du pied d'une montagne boisée, tarissait après qu'on avait abattu le bois, et qu'elle reparaissait de nouveau dans son ancienne abondance, lorsqu'on avait repeuplé le même bois. M. Boussingault fait cependant remarquer à l'égard de ce fait, que l'étendue du bois n'étant pas assez considérable pour pouvoir alimenter une source aussi abondante, le phénomène de sa réapparition doit plutôt être attribué à la diminution de l'évaporation. A Téneriffe, se trouvait encore, en 1582 et plus tard, un lac considérable qui avait donné son nom à la ville de Laguna. Des sources et ruisseaux descendant du Pic qui était couronné de bois l'alimentaient; des poissons et des oiseaux aquatiques le peuplaient, et des nègres y chassaient et y pêchaient. En 1713, on y voyait encore, d'après Edens, à une hauteur de 5000 à 6000 pieds, un bois de sapins considérable. — Aujourd'hui cette montagne n'offre plus aucun arbre, son flanc brûlé par le soleil n'attire et ne précipite plus les vapeurs, et les sources ont tari ; une mare qui a pris la place du lac se remplit d'eau seulement en hiver; les poissons, les oiseaux et les chasseurs n'existent plus. (L. du Buch, *Descript. phys. des îles Canaries.* 1825, p. 127.)

Dans les Indes occidentales aussi, à Saint-Thomas et à Santa-Cruz, les habitants ont détruit les forêts en faveur de leurs plantations; depuis, l'eau leur manque pour les arroser. (Ledru, *Voyage aux îles Canaries ;* Soden, *Economie politique,* 1816, VI, p. 181.) La même chose est arrivée à la Martinique et à Saint-Domingue. (Moreau de Saint-Mery, *Descript. topographico-physicale,* etc., *de la partie française de Saint-Domingue.*)

M. de Humboldt s'était déjà occupé de la diminution des eaux par suite de la destruction des forêts dans l'Amérique méridionale. Boussingault a publié dernièrement un traité sur le même

sujet : il rappelle un fait frappant, qu'on trouve aussi chez nous, c'est que les chemins qui traversent les bois de l'Amérique septentrionale ressemblent, longtemps après la saison des pluies, à des fossés boueux, ce qui oblige de les layer à 80 ou 100 mètres de largeur pour opérer leur dessèchement. L'exemple suivant fait ressortir jusqu'à l'évidence l'effet des bois sur la suppression de l'évaporation et l'augmentation de la pluie. M. Boussingault lui-même l'a observé dans le district métallurgique de Marmato, dans la province Papayan. En 1826, quelques esclaves nègres y habitaient dans de mauvaises baraques; en 1830, plus de 3000 hommes libres s'étaient établis au pied de la montagne, et y avaient non-seulement dérodé beaucoup de terrain, mais à l'effet de se procurer du charbon et du bois de construction, ils avaient éclairé considérablement les épaisses forêts qui fournissaient les eaux à l'usage des usines de Marmato. L'effet produit fut une diminution sensible de ces eaux, diminution qui avait été constatée avec beaucoup de précision à deux machines, et dont le résultat a été une plus faible production dans l'exploitation de l'or. Lorsque entre-temps on plaçait un pluviomètre, cet instrument indiquait qu'à la seconde année une plus grande masse d'eau de pluie était tombée qu'à la première, nonobstant que les déboisements avaient été continués, ce qui prouve que la diminution de l'eau puisait sa cause dans l'augmentation de l'évaporation. Dans la province de Venezuela est située la vallée fertile d'Aragua, entourée de toutes parts de montagnes. Comme les eaux ne peuvent s'écouler que fort difficilement, elles se déversent dans le lac Tacarigua, qui compte sur dix lieues de longueur deux lieues et demie de largeur et une élévation de 439 mètres au-dessus du niveau de la mer. Oviedo, qui, vers la fin du xve siècle avait souvent parcouru cette vallée, raconte que Nueva-Valencia fut construite en 1555, à une demi-lieue du lac; en 1800, elle en était distante de 2700 toises. Boussingault a trouvé le lac Quilatoa dans le même état que De la Condamine l'a décrit; mais les vastes forêts qui l'entourent de toutes parts sont encore presque inconnues. Les côtes du Pérou sont aujourd'hui des déserts brûlés; du temps des premiers conquérants, elles étaient vertes et susceptibles de culture. Les bois ont également beaucoup d'influence sur les orages, ils en diminuent la force ou les empêchent d'éclater. C'est par les extrémités des feuilles que s'échappe l'électricité de la terre pour se répandre dans l'atmo-

sphère, où elle neutralise celle des nuages. En conséquence, on ne verra donc point, là où les bois manquent, de ces orages qui se dissolvent en pluies régulières, douces et fertilisantes ; mais bien des orages violents, accompagnés d'averses et de trombes qui interrompent souvent les longues sécheresses. Plusieurs villes situées au pied des Pyrénées, entourées autrefois de hauteurs boisées, sont aujourd'hui, après un déboisement général, affligées de longues sécheresses, interrompues de temps à autre par des orages d'une violence extrême. Ajoutons cependant qu'il ne s'est pas confirmé que les arbres aient une influence marquée sur la formation de la grêle.

Les bois exercent une action très-prononcée sur la direction, la force et les propriétés physiques des vents, et par suite sur l'état climatérique, sur la température, l'humidité, la fécondité, sur l'état sanitaire et sur l'habitabilité des pays. Dans un village peu distant de Modène, on cultivait jadis deux sortes de poires qui, après les déboisements qui y ont eu lieu , n'y mûrissent plus ; à Rimelli, on ne récolte plus de seigle, par suite de la même cause. La salubrité de l'air à Ravenne s'est perdue depuis qu'on a déboisé la sapinière de Porto, et le climat de Vérone est devenu plus inconstant, également à cause des défrichements de bois. Une pétition signée par 300 habitants du département du Gard, à la commission d'agriculture, dit : « Le froid de l'hiver a détruit les trois quarts de nos oliviers, parce qu'on a défriché les bois qui nous abritaient du vent du Nord. ». Nous pourrions citer encore des centaines d'exemples qui tous prouveraient l'influence nuisible du dérodement inconsidéré des bois sur le climat des pays, et les débordements fréquents des fleuves en sont la conséquence naturelle. La Meuse a débordé neuf fois en 1816; quatre ou cinq fois en 1844.

De tout ce qui précède il résulte : que les bois exercent une action salutaire sur l'état physique d'un pays; qu'ils protégent particulièrement le sol contre les influences malfaisantes des mauvais vents, et le conservent constamment dans un état convenable à la culture.

Les bois enfin, indépendamment des animaux qui s'y nourrissent, constituent une des principales conditions de la subsistance des hommes et des animaux domestiques, et agissent ainsi, quoique médiatement, sur les établissements, la vie et les relations sociales de l'humanité.

SUR LA CULTURE DES CAMELLIAS

DANS LES APPARTEMENTS HABITÉS,

Par le docteur Gunnel, à Washington.

Depuis dix ans je m'efforce de cultiver les Camellias dans ma chambre en employant diverses méthodes de culture, tantôt à l'avantage, tantôt au préjudice de mes plantes. La suivante est celle que j'ai trouvée la meilleure. J'avais trois tables de cinq pieds de longueur à peu près et de trois pieds et quelques pouces de largeur, entourées d'une tringle ayant deux pouces de saillie. Sur la table sont clouées des lattes, afin de faciliter l'écoulement de l'eau. Entre ces tables et la fenêtre il y avait assez d'espace pour y pouvoir circuler librement ; la hauteur doit se régler d'après celle des fenêtres, afin que les plantes puissent jouir de la pleine influence du soleil. Le courant d'air est très-nuisible aux Camellias; c'est pour cela qu'il est bon que les fenêtres s'ouvrent en haut. Il faut aussi que la chaleur ou la température soit toujours égale dans la chambre. Les Camellias qu'on tient dans les chambres demandent plus d'eau que ceux qu'on garde dans les serres. On arrose tous les soirs après le coucher du soleil et on asperge les feuilles avec de l'eau de pluie deux fois par semaine.

Les Camellias qui fleurissent le plus facilement dans les chambres sont ceux à boutons ou calices verts; ceux à calices brunâtres ou jaunâtres y fleurissent plus difficilement.

J'ai obtenu d'après ma méthode des fleurs de toutes les variétés, quoique quelques-unes ne fleurissent pas aussi parfaitement dans les appartements que dans les serres. Cependant celles à calices verts y fleurissent toujours, et y portent même des graines. Les variétés les plus recommandables pour la chambre sont les suivantes :

Camellia coccinea ou *splendens, Covingtoni variegata, Pomponia, Pœoniæflora, Nivalis, Excelsa, Sabini, Conchiflora* et *Conchiflora-alba*, *Derbyana*, *Rubricaulis*, *Laura-Coates,* belle variété du semis, enfin toutes les sortes à fleurs simples et semi-doubles. Par un temps doux, on ouvre les fenêtres, car le Camellia demande beaucoup d'air. Il fleurit mieux dans une température qui varie entre le premier et le huitième degré de

Réaumur ; bien qu'il fleurisse aussi à une température plus élevée ; j'ai même eu l'occasion de remarquer qu'une température au-dessous de zéro n'empêche pas les fleurs de s'épanouir ; mais tous les extrêmes sont nuisibles aux Camellias. Certaines sortes fleurissent sans la jouissance du soleil, mais toutes veulent la pleine lumière du jour. L'arrosement des pots a lieu lorsque la terre commence à se dessécher ; on arrose abondamment, de sorte que l'eau s'écoule par les trous qui se trouvent dans le fond des pots. Quand les plantes sont en végétation et en fleurs, elles demandent beaucoup d'eau. Ce qu'on doit surtout observer, c'est que les plantes sur les tables doivent avoir assez d'espace pour ne pas se gêner les unes les autres, et qu'il faut les abriter contre le plein soleil au printemps et en été.

L'article qui précède et qui a été extrait et traduit de la *Gazette universelle d'Horticulture de Berlin*, indique aux amateurs de Camellias, qui ne peuvent disposer d'une serre, une méthode d'après laquelle ces fleurs prospéreront et fleuriront. Le titre de l'article nous semble cependant promettre plus qu'il ne pourrait aider à réaliser, car d'après les arrangements que l'auteur prescrit, il est évident qu'il veut placer ses Camellias dans une chambre destinée à cet effet et non dans une chambre habitée. Dans les premières, la culture des Camellias n'est pas chose difficile, si l'hiver n'est pas trop long et trop rigoureux, tandis qu'elle n'est rien moins que facile dans une chambre habitée et qui est chauffée en hiver. Ici la température est trop élevée et trop variable pour les Camellias, surtout pour ceux qui sont en boutons, car ceux-ci tombent dans cette circonstance. N'y aurait-il pas un moyen de prévenir ce fâcheux accident? Cette question m'a occupé depuis longtemps.

L'amateur sait qu'on tient généralement les Camellias en hiver dans une température de cinq degrés Réaumur au plus et que l'atmosphère des serres est suffisamment humide. Dans une pareille température, les Camellias se portent bien, et lorsque l'arrosement se fait avec discernement, les boutons s'ouvrent sous l'influence bienfaisante du soleil en février et en mars. Le Camellia ou plutôt les boutons semblent en conséquence avoir besoin d'un principe excitant qui est contenu dans l'air ; il semble même qu'ils absorbent de l'humidité, puisque les tiges ne leur en amènent pas

suffisamment, malgré la fréquence des arrosements; on peut s'en convaincre facilement lorsqu'on observe un peu attentivement ce qui se passe pendant la végétation de ces plantes.

En partant de ce point de vue, j'ai fait l'hiver dernier quelques expériences. Un certain nombre de diverses variétés de Camellias étaient garnies d'une grande quantité de boutons, l'été qui avait été très-pluvieux, avait empêché de mettre les plantes à l'air; et comme la température de l'arrière-saison jusque vers la nouvelle année avait été douce, elles n'avaient pas quitté la fenêtre où elles se portaient bien. Cependant quelques jours après la gelée arriva avec ses rigueurs, et le thermomètre baissait considérablement dans la chambre; mais avant que le mercure ne fût arrivé jusqu'à zéro, j'ai commencé mes expériences avec quelques pieds qui étaient garnis de boutons. Quelques-uns des Camellias qui fleurissent facilement furent placés dans une chambre habitée, dont la température pendant le jour était de douze à quatorze degrés, mais qui s'abaissait jusqu'à cinq ou six degrés pendant la nuit. Au moyen d'une brosse fine, j'aspergeai tous les matins les boutons avec de l'eau qui n'était pas trop froide, en évitant cependant de trop mouiller en même temps les yeux à feuilles, ce qui eût produit un développement trop précoce. Après quelques jours, je remarquai une espèce de mouvement dans les boutons; ils commençaient à se gonfler, et peu de temps après les fleurs s'étaient épanouies. Un exemplaire de *C. Donkelœri*, d'un pied et demi de hauteur, avait quinze boutons; tous se sont bien développés, hormis deux qui, étant cachés sous les feuilles, avaient échappé à l'humectation. Ces derniers s'étaient desséchés totalement. Un autre exemplaire de *C. Coronata* et quelques autres variétés à fleurs rouge-pâle, avaient fleuri avec la même facilité, et aucun de leurs boutons n'a manqué. La plupart des Camellias soumis à ces expériences se portaient mieux dans une chambre chauffée le matin pendant trois heures seulement. L'humectation des boutons y avait également lieu au moment où le thermomètre était le plus élevé; pendant la nuit la température s'abaissait jusqu'à trois à quatre degrés Réaumur. Les Camellias qui étaient placés à la plus grande distance du poêle se portaient parfaitement et ont conservé, sauf quelques-uns, leurs boutons. Il est bon de faire remarquer que les fleurs se développaient plus lentement dans la dernière chambre que dans la première, mais les fleurs étaient plus parfaites. Il est donc

préférable de garder les Camellias à boutons dans une chambre tempérée; mais il résulte aussi des expériences citées ci-dessus, que les variétés qui fleurissent facilement ne se trouvent pas mal dans une chambre chauffée, pourvu qu'on en humecte régulièrement les boutons. Ce résultat a été obtenu avec les variétés suivantes : *Camellia Fimbriata*, *Variegata*, *Delicatissima*, *Leeana superba*, *Allnutt's superba*, *Pomponia*, *Pœoniœflora*, *Chandleri*, *Ætheœflora*. Cependant la vérité m'oblige de dire que quelques espèces ne m'ont fourni aucune satisfaction, j'ai même eu le chagrin de voir tomber leurs boutons l'un après l'autre, ce sont le *Camellia Imbricata*, *Reevesiana*, *Rossii*, *Traversii* et surtout l'*Alba plena* et le *Myrtifolia*. D'un autre côté, l'humectation des boutons a agi favorablement sur plusieurs variétés provenues de *Camellia Anemonœflora*, qui d'ordinaire ont des boutons à écailles brunâtres qui se développent avec plus de difficulté. Je regrette que mes exemplaires de *C. Triumphans*, *Woodsii*, etc., qui fleurissent difficilement, même dans les serres, ne soient pas pourvus de boutons , afin d'essayer l'efficacité de ma méthode.

Le Camellia, une des plus nobles et des plus belles plantes d'ornement de nos jardins, n'est pas rare dans nos serres, mais dans la chambre des particuliers il ne s'est pas encore introduit, malgré la modicité des prix. Ce n'est donc pas leur chèreté qui est cause qu'on les voit si rarement devant les fenêtres parmi les autres fleurs, même chez des personnes qui sont habituées à donner tous les soins possibles à leurs plantes ; non, c'est uniquement la crainte de voir tomber les boutons et les feuilles. C'est donc dans le but de détruire un préjugé qui prive beaucoup d'amateurs du plaisir de cultiver quelques-unes de ces belles fleurs dans leur chambre, que j'ai communiqué mes observations et mes expériences.

Je termine cet article en faisant remarquer que l'opinion que les Camellias, pendant qu'ils sont en boutons, exigent pour la conservation de ceux-ci une température toujours égale, a été quelque peu ébranlée par les observations que je viens de communiquer, et que les variétés *Camellia Pœoniœflora, Pomponia, Eclipse, Donkelœri, Variegata, Conchiflora, Johsonii, Papaveracea, Excelsa,* fleurissent sûrement d'après ma méthode, nonobstant la variation de la température.

(Traduit de la *Gazette des fleurs.*)

CULTURE DE LA CHICORÉE EN HIVER.

La Chicorée est à juste titre considérée comme une des plantes les plus saines. Elle contient dans toutes ses parties un suc laiteux, âcre et amer auquel on attribue des vertus toniques et dissolvantes. On trouve la Chicorée principalement dans les lieux secs et sur le bord des chemins, où elle fleurit en été avec des fleurs d'un beau bleu de ciel. Cette plante a subi des modifications par la culture : sa racine est devenue plus grosse et plus charnue, et son suc a perdu considérablement de son âcreté.

La culture de la Chicorée n'est pas difficile, et l'espèce sauvage peut même devenir une mauvaise herbe fort gênante dans nos champs, car chaque bout de racine donne une nouvelle plante. Cependant l'espèce cultivée a perdu un peu de cette longévité, et comme elle est en même temps moins amère, c'est celle-ci que l'on préfère pour la cultiver en hiver. On peut cultiver la Chicorée dans des couches froides, dans les caves et autres lieux obscurs où il ne gèle pas. Vers la fin d'octobre, ou au commencement de novembre et même plus tard, on prépare dans un coin de la cave, le long du mur, une couche de terre composée moitié de sable et moitié de terre ordinaire ; — cette couche de terre doit avoir de un à un pied et demi d'épaisseur et deux pieds de largeur. Cela fait, on coupe aux plantes de Chicorée qu'on peut se procurer chez les jardiniers, toutes les feuilles vertes qui s'y trouvent, en laissant le collet intact, puis on les plante dans la terre sablonneuse jusqu'au collet, à des intervalles de quatre à cinq pouces, selon la grosseur des racines ; on arrose un peu la terre et on abandonne les plantes à elles-mêmes. Au bout de quelques semaines les feuilles commenceront déjà à pousser ; on peut les couper jusqu'à cinq fois si le local est assez chaud.

Pour cette culture, il est essentiel que le local soit chaud et que la lumière du jour ne puisse pas y pénétrer. Dans le premier cas, si la place était trop froide, les feuilles ne repousseraient pas assez vite ; dans l'autre cas, elles deviendraient vertes et amères.

On peut aussi cultiver la Chicorée dans un tonneau ; à cet effet on prend un tonneau de la grandeur qu'on voudra, on y

fera percer des trous en rangs circulaires, donnant à chaque rang la distance d'un pied, et aux trous entre eux une distance de quatre à cinq pouces. Pour planter la Chicorée dans ce tonneau, on place au fond une couche de terre sableuse, sur cette terre on place les racines de manière à ce que le collet se trouve exactement engagé dans le trou; cela fait, on met une nouvelle couche de terre, des racines, et ainsi de suite jusqu'à ce que le tonneau soit rempli. Si la terre est humide, on n'a pas besoin d'arroser. Si les racines commencent à pousser, les feuilles sortent par les trous et on peut facilement les couper. Cette méthode est fort facile : celui qui veut placer plusieurs de ces tonneaux en peut récolter des feuilles pendant la durée de l'hiver. Souvent la cave est fort humide et les racines au lieu de pousser des feuilles, pourrissent dans la terre; quand cela a lieu, nous conseillons de planter les racines dans du sable pur, et elles se conserveront mieux.

Dans certaines contrées on plante la Chicorée dans des coffres remplis de terre, et qui sont placés dans les chambres des domestiques. On fait dans le haut, ainsi que dans le couvercle, des trous afin de donner de l'air aux plantes; mais j'ai toujours vu qu'elles y avaient trop chaud et que les feuilles étaient couvertes de pucerons. La meilleure méthode est donc celle que je viens d'indiquer ci-dessus. Sch.

PLANTES RARES ET NOUVELLES
QUI FLEURISSENT EN BELGIQUE.

Phlox nouveaux

Gagnés par M. Rodigas, à Saint-Trond (1).

N° 19. *Ph. Camille*. Tige de 2 pieds ; fleurs grandes, à lobes ovales arrondis, blanches, lavées de lilas; gorge amaranthe-carminé ; panicules lâches pyramidales rameuses : hybride de 1844. — Juin-juillet.

N° 22. *P. Arsinoë*. Tige de 3 pieds ; fleurs moyennes planes,

(1) C'est par erreur que nous avons désigné dans un précédent numéro le domicile de M. Rodigas à Tirlemont.

arrondies, blanches, lavées de lilas à reflet bleuâtre ; gorge entourée d'une auréole rouge-violacé ; panicule pyramidale, rameuse : hybride de 1844. — Juin-juillet.

N° 23. *P. Egyptienne.* Tige de 2 1/2 pieds ; fleurs rosées à lobes arrondis, plans ou légèrement réfléchis ; gorge violet-clair très-prononcé ; panicule pyramidale, serrée, allongée. — Juin-août. Belle variété. 1844.

N° 73. *P. Mathilde.* Tige de 2 pieds ; fleurs grandes, rose-foncé, arrondies, planes ; gorge carmin-foncé vif, très-prononcé : hybride de 1844. — Juin-juillet.

N° 140. *P. Eclipse.* Tige de 3 1/2 pieds ; corolle blanche, le bord des lobes flammé et lavé de rose-lilacé ; gorge amaranthe ; panicule pyramidale fort allongée et très-fleurie. Charmante fleur. 1844. — Juin-juillet.

N° 139. *P. Belle-Reine.* Tige de 2 pieds ; corolle grande, rose-carné, à lobes arrondis, demeurant constamment plans ; gorge cramoisie bien marquée ; panicule allongée de 2 pieds et demi : hybride de 1844. — Juin-juillet.

N° 87. *P. Galathée.* Tige de 3 1/2 pieds ; corolle blanche veinée de rose et de lilas, à lobes obovales, plans ; gorge bleu-pâle ; panicule rameuse longue de 2 pieds : hybride de 1844. — Juin-juillet.

N° 60. *P. Vestale.* Tige haute de 1 1/2 pied ; fleurs moyennes d'un blanc lilacé ; gorge violet lilacé ; panicule serrée, allongée : hybride de 1843. — Juin-juillet.

N° 20. *P. Decamp.* Tige de 2 pieds ; fleurs blanches, grandes lavées de bleu, lobes ovales ; gorge violet pâle ; panicule corymbiforme, large multiflore : belle variété de 1844. — Juin-juillet.

N° 30. *P. Cerealis.* Tige de 1 pied, scabre maculée, rameuse, donnant des fleurs depuis sa base jusqu'au sommet ; fleurs incarnates légèrement veinées de rouge ; gorge cramoisi velouté prononcé : variété de 1844.

N° 38. *P. Bella.* Tige de 2 pieds ; fleurs moyennes fortement teintes de bleu, de lilas et de rose ; gorge bleu lilacé ; panicule globuleuse, serrée multiflore : très-belle variété de 1843. — Juin-juillet.

N° 54. *P. Rosette.* Tige de 2 à 3 pieds ; corolle couleur de chair tendre lavé de blanc ; gorge rose cramoisi, coulant dans les lobes qui sont arrondis, un peu réfléchis : très-belle variété de 1844. — Juin-juillet.

N° 1. *P. Duc de Brabant.* Tige de 2 pieds; fleurs moyennes blanches dans le milieu, bordées de rouge; lobes ovales, plans, parfaitement réunis : belle variété donnant des panicules ramassées et globuleuses au mois de juin-juillet. 1844.

N° 4. *P. Regulus.* Tige de 2 à 3 pieds; fleurs grandes d'un blanc pur, planes et rondes; panicule pyramidale, serrée multiflore. 1844. — Juin-juillet.

N° 21. *P. Invincible.* Tige de 2 à 3 pieds; panicule rameuse, allongée, pyramidale très-florifère; fleurs d'un rouge purpurin, grandes et parfaitement rondes. — Juin-juillet. — Ce beau *Phlox,* dans une bonne culture, donne souvent des fleurs qui dépassent en grandeur un écu de cinq francs.

N° 106. *P. Mutabilis.* Tige de 2 pieds; fleurs moyennes à lobes ovales, arrondis, plans, teintes de rose blanchâtre en s'épanouissant et passant insensiblement au rouge pourpre; panicule pyramidale allongée. — Juin-juillet.

N° 91. *P. Comte de Flandre.* Tige de 2 pieds; fleurs grandes, planes à lobes ovales tronqués, gris de lin; gorge marquée d'une étoile violette : belle variété. — Juin-juillet.

N° 29. *P. Mérowée.* Panicules pyramidales longues de 1 1/2 pied, serrées; fleurs parfaitement rondes d'un beau pourpre clair. Tige de trois pieds, un peu pointillée; feuilles larges et glabres. Juin-juillet.

N° 90. *P. Jupiter.* Tige de 1 1/2 pied; panicule pyramidale allongée; les fleurs naissent de la base de la tige et sont d'un beau pourpre foncé, lavé de rose, planes, arrondies : belle variété. — Juin-juillet. (*La suite au prochain numéro.*)

Gladiolus violaceus superbus.

Parmi plusieurs variétés de Glaïeuls hybrides que M. Henri Carolus de Louvain a gagnées de semis et qu'il a eu l'obligeance de nous communiquer, nous en avons surtout distingué une à laquelle M. Carolus a donné le nom de *Violaceus superbus,* et qui mérite réellement ce nom. La fleur a 9 centimètres de longueur sur 5 1/2 de largeur à son ouverture. Elle a la forme campanulacée, le tube de la corolle un peu courbé, le bord des pétales arrondi. La couleur est un rouge violacé très-vif, en dedans les pétales sont rayés de pourpre.

Ce Glaïeul est un hybride de *Racemosus* et *Floribundus,* et,

à ce que je crois, le plus grand, le plus beau et le plus parfait qu'on ait vu jusqu'à présent.

M. Carolus en a gagné d'autres encore qui, quoique moins grands et moins arrondis, étaient pourtant fort beaux, et se distinguaient surtout par un coloris pur et vif.

Bifrenaria atropurpurea.

Les fausses bulbes sont ovales, obtuses tétragones. Les feuilles oblongues-lancéolées, plissées, solitaires; grappes radicales, triflores, un peu plus longues que les fausses bulbes. Les fleurs sont assez grandes, d'un beau pourpre foncé, et exhalent une délicieuse odeur de clous de girofle mélangée avec le parfum du lilas.

Cette intéressante Orchidée est originaire du Brésil, où elle croît aux environs de Rio-Janeiro, sur les troncs des vieux arbres. On ne la rencontre pas très-souvent dans nos serres et rarement elle y fleurit. Elle est surtout remarquable par son coloris pourpre pur, couleur peu fréquente dans les Orchidées.

Gesneria scabra.

La tige est fléchie, herbacée, scabre, marquée de points linéaires dans sa partie supérieure, les feuilles sont opposées, scabres, allongées, pétiolées, crénées, obtuses; pédoncules axillaires solitaires; corolle cylindrique coccinée, scabre, jaune à l'intérieur maculée de rouge; limbe de la corolle à cinq divisions arrondies, légèrement crénelées, rouges maculées de cramoisi; lobes du calice foliacés, larges, pointus, scabres. Les feuilles ont 4 pouces de longueur sur 1 1/2 de largeur.

Cette jolie espèce de *Gesneria*, dont l'origine nous est inconnue, fleurit actuellement chez M. de Cellier, secrétaire de la Société d'agriculture et d'horticulture linéenne.

VARIÉTÉS.

Cedrus Deodara. Loudon, *arb. brit.* — **Pinus Deodara Roxb.**
Cèdre de l'Himalaya.

La plantation la plus considérable de ce cèdre, l'un des arbres les plus beaux et les plus utiles dont nous recommanderions

la culture à tous les propriétaires de terres sablonneuses, s'il était plus facile de s'en procurer de la graine, se trouve sur la propriété de M. William Ogilby, secrétaire de la Société zoologique à Altinachrée (Tyrone). Onze arpents sont déjà plantés de ce cèdre. Les jeunes arbres ont été obtenus de graines que M. Ogilby a reçues directement de l'Himalaya. On les traite comme le Mélèze (*Larix Europœa*).

(*Gardeners' Chronicle.*)

Description d'un Agavé striata.

Zuccarini du Mexique.

Cette plante a figuré en pleine floraison à l'exposition de la Société d'horticulture de Berlin. Il y a longtemps qu'elle a été introduite chez nous par MM. Karwinski, Schiede, Deppé, Deschamps et d'autres, mais dans nos jardins elle n'avait pas encore fleuri jusqu'à présent. Cet *Agavé* (vulgairement appelé *Aloë*) n'a aucune ressemblance avec les espèces connues à grosses feuilles, il y a même jusqu'à la structure de la fleur qui diffère un peu des autres *Agavés,* mais ces petites différences n'ont pas paru assez importantes pour en former un genre particulier. Il ressemble en quelque sorte à l'*A. geminiflora,* mais il se distingue de celui-ci par ses feuilles qui sont plus raides, par son inflorescence et par ses fleurs ; il n'appartient donc pas positivement au même groupe, quoiqu'on le trouve souvent dans les jardins sous le nom de *Bonapartia juncea,* nom qu'on donne aussi à l'*A. geminiflora.*

Comme cet *Agavé* se trouve probablement dans plusieurs jardins de la Belgique, nous en donnerons la description détaillée.

Les nombreuses feuilles se trouvent à la base de la plante, où elles forment une rosette de deux pieds de diamètre ; elles sont en partie redressées, en partie horizontales ; chaque feuille a un pied et demi à deux pieds de longueur, elle est large d'un demi-pouce à la base, raide, linéaire, tranchante sur les bords, se terminant en épine brune, longue de trois quarts de pouce. Sur le bord, la feuille n'est ni dentée ni filamenteuse, mais fort scabre, et à l'aide d'une loupe on y aperçoit des aspérités qui en garnissent toute l'étendue. Les deux surfaces sont d'un vert un

peu bleuâtre, gravées de sillons longitudinaux très-fins, qui sont traversés au fond par une ligne blanchâtre; la surface supérieure est convexe, à peine y distingue-t-on le nerf médian; l'inférieure est plane, carenée ou marquée par une nervure longitudinale saillante. La hampe a dix pieds de haut, est raide, presque droite, de deux pouces de diamètre à la base, un peu vert-bleuâtre, finement striée, couverte d'écailles souples rubanées, s'amincissant en une pointe allongée et filiforme, blanchâtres, vertes à la base, de trois à quatre pouces de longueur. Les fleurs sont réunies en épi au sommet de la hampe; — l'épi se prolonge à mesure que les fleurs s'ouvrent;—celles-ci sont très-nombreuses, entourent la sommité de la hampe et ont un pouce et demi de longueur (l'ovaire compris); la fleur est verte, n'a qu'un pouce de longueur et forme un tube allongé qui s'élargit à l'extrémité en limbe à six divisions obtuses, bordées de blanc. Six étamines sont insérées au milieu de la corolle : elles sont d'abord repliées sur elles-mêmes, puis, après l'épanouissement de la fleur elles s'allongent et devienneut le double plus longues que les fleurs. Les filaments sont filiformes vert-bleuâtres; les anthères linéaires, arquées, lilas avant l'émission du pollen. Le pistil de la longueur des étamines, blanc verdâtre à la base, un peu lilas en haut, stigmate petit, presque triangulaire, perforé. La culture de ce bel *Agavé,* qui est un véritable ornement de nos serres, ne diffère pas de celle de l'*A. geminiflora.*

(*Gazette univ. d'horticulture.*)

MISCELLANÉES.

ACACIA. — Le bois de l'Acacia (*Robinia pseudo-Acacia*), placé dans la terre, dure plus longtemps que le chêne et présente la même dureté. Le tronc de 30 ans d'un Acacia est aussi fort qu'un tronc centenaire de chêne. Les plantations d'Acacias doivent être établies dans un lieu à l'abri des grands vents, parce que les jeunes arbrisseaux sont facilement brisés; du reste, cet arbre prospère dans toute espèce de terrain.

OEILLETS. — Les OEillets à plusieurs couleurs se comportent d'une manière analogue aux tulipes; comme celles-ci ils deviennent unicolores lorsqu'ils sont cultivés longtemps dans la même terre sans que celle-ci soit renouvelée et engraissée.

CULTURE DES RENONCULES. — Touchant la culture de ces intéressantes fleurs, presque oubliées aujourd'hui, M. Lightbody à Falkirk (Ecosse) a donné la notice suivante : On prépare les plates-bandes vers la fin d'août ou le commencement de septembre. Le sol doit avoir une profondeur de deux pieds ; on l'engraisse avec du fumier de vache parfaitement décomposé. Un sous-sol composé d'une argile douce est le plus favorable pour les Renoncules, tandis que la couche supérieure peut être plus légère, mais en revanche plus substantielle (1). Au commencement du printemps, par un temps sec (à la mi-février ou au commencement de mars), on place les griffes à une distance de 4 1/2 à 5 1/2 pouces l'une de l'autre, et à une profondeur d'un pouce ou d'un pouce et demi. Si le temps redevient humide ou rigoureux, on couvre les plates-bandes avec de la paille sèche, qu'on enlève quand le temps se remet au beau. Vers le milieu d'avril, les plantes commencent à se montrer, et lorsque les feuilles auront 2 à 3 pouces de longueur, il faut soigneusement sarcler la terre pour donner de l'air aux racines ; si le temps est sec et chaud, on arrose copieusement. Vers la fin de juin, lorsque les fleurs commencent à se montrer, on les abrite de l'ardeur du soleil par des nattes ou par des cadres en bois sur lesquels on a étendu une toile peinte à l'huile, sans quoi les couleurs passeraient trop vite. Il faut arroser tous les soirs pendant la durée de la floraison, et on cesse les arrosements lorsque celle-ci est passée. Quand les feuilles commencent à se faner, ce qui indique la maturité des racines, on arrache les plantes, et on nettoie les racines de la terre adhérente ; on coupe avec des ciseaux les feuilles et les tiges tout près du collet, et on garde les racines, après les avoir fait sécher sur un grenier bien aéré, dans des sacs de papier ou dans des caisses, à l'abri du soleil.

NOTA. — L'article qui précède nous paraît fort instructif pour la culture des Renoncules ; sur deux points cependant nous ne

---

(1) Nous avons cultivé cette belle fleur pendant un certain nombre d'années, et nous avons eu l'occasion d'observer, que si la couche supérieure de la terre est forte, il se présente un grand inconvénient, c'est qu'une petite espèce de limaces noires viennent s'établir dans les trous que les vers de terre minent près ou en dessous des griffes et les dévorent, de sorte qu'en peu d'années on peut perdre toute la collection. On arrose avec du lait de chaux qui détruit infailliblement ces mollusques sans nuire aux racines.

sommes pas d'accord avec l'auteur, qui veut que la terre soit approfondie jusqu'à deux pieds, ce qui nous semble superflu, car les racines des Renoncules ne pénètrent pas jusqu'à cette profondeur. En second lieu, l'auteur veut qu'on arrache les griffes quand les feuilles commencent à se dessécher. A notre avis, cela demanderait une explication plus précise, car si, par exemple, on arrache les racines quand les feuilles sont encore vertes, elles ne sont pas encore mûres comme on dit, et elles ne sont pas en état de produire l'année suivante une plante vigoureuse; si, au contraire, on attend seulement huit à dix jours après que les feuilles se sont totalement séchées, sans arracher de suite les racines, elles auront déjà repoussé de nouveau, et les racines qu'on arrache dans cet état sont perdues. Dans cette alternative, il nous semble donc mieux d'enlever les Renoncules au moment où toutes les feuilles sont devenues jaunes, et lorsque la tige se détache facilement de sa base.

L'UPAS. (*Antiaris toxicaria.*) — Nous lisons dans le *Gardeners Chronicle :* « Un exemplaire vivant de cet arbre vient d'être envoyé par la Compagnie des Indes à la Société d'horticulture, et se trouve maintenant dans le jardin de Chiswick. Il se porte parfaitement bien et nonobstant les grands dangers auxquels s'exposeraient, selon les récits des voyageurs, ceux qui approchent cet arbre de trop près, aucun accident fâcheux n'a été remarqué jusqu'à présent; il ne serait cependant pas sans danger de le toucher. Le venin de l'*Upas* n'agit sur l'organisme que lorsqu'il entre et se mêle au sang. »

NOUVELLE MÉTHODE DE ROUIR LE LIN. — Cette méthode consiste à étendre le lin près d'un réservoir rempli d'eau pure ou qu'on aurait rendue douce en y faisant dissoudre quelques kilog. de potasse ou de chaux vive. On jette l'eau sur le lin au moyen d'une pelle, en le tenant constamment humide. Après quatre ou six jours, on le laisse sécher avant de le mouiller de nouveau. Le lin qu'on obtiendra de cette manière sera, selon ceux qui en ont fait l'expérience, d'une excellente qualité et aussi blanc que possible.

SCH.

DE L'HYBRIDATION.

Résumons nos considérations sur l'hybridation, et voyons ce que l'art de l'horticulture doit particulièrement en attendre.

Que lui demander de préférence? A peine en avons-nous effleuré la lisière et nous avons devant nous à parcourir un champ dont les limites se perdent à l'horizon et semblent reculer à mesure que nous avançons.

Laissons d'abord de côté les effets de l'hybridation sur les plantes de grande culture : c'est de l'horticulture seulement que nous avons ici à nous occuper. Les points principaux qu'on se propose d'atteindre par les croisements hybrides sont, au point de vue de l'horticulture : 1° Accroître le volume des fleurs. 2° Rendre leurs couleurs plus vives. 3° Modifier leur forme pour la rapprocher d'un type de beauté regardé comme parfait. 4° Agrandir le feuillage quand il est utilisé comme aliment. 5° Rendre rustiques les plantes délicates. 6° Rendre productives les plantes stériles. 7° Améliorer la saveur des fruits en convertissant leurs principes âpres ou acides en matière sucrée. 8° Changer des espèces tardives en variétés précoces.

Tous ces résultats ont été obtenus partiellement par le croisement ; on est donc fondé à espérer qu'ils pourront être généralisés ; nous les passerons tous en revue l'un après l'autre.

1° La Rose, le Dahlia, le Pélargonium, le Fuchsia, la Pensée et les Cactus témoignent assez de l'accroissement de volume que les fleurs peuvent prendre par l'hybridation. Tous ces végétaux à l'état sauvage donnaient des fleurs peu développées ; la culture avait commencé à les grandir ; le croisement les a portées à leur perfection. La Pensée commune croisée avec la grande Pensée des monts Altaï, a pris un degré de vigueur qu'on ne pouvait espérer lui donner par aucun autre moyen. Dans le Dahlia, on observa d'abord une tendance naturelle des fleurs à s'agrandir par les semis sans croisement, ce qui fit naître l'idée de croiser constamment entre elles les plus belles fleurs, l'impulsion communiquée à leur perfectionnement par l'hybridation a donné naissance à ces énormes fleurs de Dahlia qu'on admire aujourd'hui dans tous nos jardins.

Quand MM. Davis ont croisé le *Cactus speciosissimus* avec le *C. grandiflorus*, ils ont obtenu du semis des premières graines

récoltées un hybride dont les fleurs n'avaient pas moins de 20 centimètres de diamètre.

Pour réussir dans ce genre d'expériences, il faut choisir les fleurs les plus parfaites, tant dans la ligne paternelle que dans la ligne maternelle ; on leur donne une beauté et une grandeur plus qu'ordinaires, en n'en laissant subsister qu'une seule sur chaque pied destiné au croisement, et supprimant toutes les autres. La vigueur des sujets croisés est un point des plus essentiels pour que leur postérité possède des caractères remarquables et persistants.

Il serait superflu de nous arrêter aux plantes qui, comme les Pétunia, les Verveines, les Cactus et tant d'autres, sont habituellement l'objet des soins des fleuristes, jaloux de les perfectionner par l'hybridation. Mais considérons, par exemple, la Clématite. Notre Clématite sauvage n'a pas pris droit de bourgeoisie dans nos jardins, malgré la beauté de son feuillage et la vigueur extraordinaire de sa végétation. Pourquoi ne pas la croiser avec les Clématites Florida, Viticella ou Flammula ? La C. Viticella porte de très-belles fleurs, mais elle végète faiblement ; le croisement ne pourrait manquer de la perfectionner. La Clématite de Minorque, dont les fleurs panachées ont tant de charmes, est délicate et fleurit tard ; que ne pourrait-on pas espérer de son croisement avec la Clématite des montagnes si vigoureuse et si précoce ! Peut-on trouver aucun genre de plantes d'ornement plus capables d'être perfectionnées et plus dignes de l'être? Et pourtant il semble que personne n'y ait pensé.

Les espèces qui semblent le mieux assorties pour être croisées entre elles forment deux séries ; dans la première se rangent les Clématites Flammula, Vitalba et Cylindrica ; la seconde comprend les Clématites Florida, Azurea, Viticella, Balearica et Montana ; nul doute qu'entre des mains habiles et patientes toutes les Clématites ne puissent également donner lieu à des hybrides.

Un autre genre d'arbrisseau grimpant, le Chèvrefeuille, n'est pas moins digne d'être amélioré par le croisement. L'espèce commune dans nos bois a des fleurs moitié moins grandes que celles du Chèvrefeuille de Toscane (*Caprifolium etruscum*), dont les fleurs sont encore un tiers plus petites que celles du Chèvrefeuille de la Chine (*Caprifolium longiflorum*). Il y a là une indication bien précise des croisements à opérer entre les espèces d'un des genres les plus gracieux parmi nos arbrisseaux indigènes d'orne-

ment. Nous ne devons pas non plus désespérer d'améliorer le Jasmin commun, dont il est facile d'obtenir des graines mûres, sous l'abri d'un châssis. En le croisant avec les espèces des Açores, ou tout au moins avec le Jasmin d'Espagne, nous pouvons voir bientôt les chaumières de nos villages tapissées de fleurs de Jasmin analogues à celles qu'on admire en Catalogne et en Italie.

Un autre arbuste négligé des cultivateurs qui travaillent dans le but d'obtenir des variétés nouvelles, le Laurier-tin pourrait, nous en sommes convaincu, donner des fleurs aussi larges que la rose-noisette, laquelle est elle-même un produit de l'hybridation. Quel effet n'obtiendrait-on pas en croisant avec le Laurier-tin le *Viburnum opulus,* notre Rose de Gueldre? ce serait probablement quelque chose comme une boule de neige à feuillage persistant, ou un Laurier-tin fleurissant en boule de neige. On aurait au moins des fleurs infiniment plus grandes, et un arbuste plus rustique sous notre climat que le Laurier-tin. Si l'on pouvait communiquer au Cerisier double du Japon et de la Chine les dimensions de notre Cerisier commun, il deviendrait l'un de nos arbres d'ornement les plus précieux pour la floraison du printemps, et il n'y a pas de raison pour que le croisement n'amène pas ce résultat. Il pourrait en être de même du petit Amandier nain croisé, soit avec l'Amandier commun, soit avec l'*Amygdalus macrocarpa.*

Parmi les arbrisseaux et les plantes herbacées, l'horticulture trouve également ample matière aux améliorations par le croisement. Le *Tropœolum brachyceras,* ou celui des Canaries, pourrait prendre les dimensions de la *Capucine commune,* et le magnifique *Hypericum coris* communiquerait une partie de sa beauté et grandirait lui-même ses dimensions en s'alliant aux *Hypericum androlœmum, erectum* ou *calycinum.* Toute la race des *Dianthus* n'attend que la main du jardinier pour rivaliser de beauté par le croisement avec l'Œillet de collections. Il n'est pas jusqu'à l'humble *Staticé* qui ne puisse devenir l'égale de la *Statice arborea* ou de celle de *Dyckson;* enfin notre modeste *Bouton d'or sauvage* peut, par l'hybridation, égaler la riche *Renoncule* des fleuristes.

Dans toutes nos suppositions, il n'y a rien qui soit contraire aux probabilités ; nous n'avons indiqué que des plantes qui sont entre les mains de tous les horticulteurs, et sur lesquelles l'opération du croisement ne présente aucune difficulté ; ce qui nous

a porté à les citer de préférence, c'est qu'elles ouvrent à l'habileté et à la persévérance un vaste champ de conquêtes illimitées.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

(*La suite prochainement.*)

ARBORICULTURE.

Culture des Conifères exotiques.

Depuis le commencement du siècle dernier, l'attention des forestiers d'Europe s'est portée sur les essences résineuses appartenant à la grande tribu des arbres conifères. Plusieurs causes ont influé sur la prédilection dont ces arbres sont l'objet ; il faut mettre en première ligne la rapidité de leur croissance, et leur propriété de vivre sur un sol et dans des conditions qui ne conviennent pas aux arbres à feuilles caduques.

Les explorations incessantes des naturalistes voyageurs ont introduit depuis quelques années en Europe plus d'arbres conifères que d'arbres appartenant à d'autres familles. Jusqu'à présent, le plus grand nombre de ces arbres n'est point sorti des collections des curieux ; à peine en rencontre-t-on, çà et là, quelques échantillons en pleine terre dans les bosquets des amateurs de végétaux exotiques ; leur multiplication s'est donc maintenue dans les limites imposées aux pépiniéristes par les probabilités du placement.

Aujourd'hui, l'on songe sérieusement à faire sortir de ces essais de naturalisation de nouvelles essences forestières ; les premiers exemples d'application sur une grande échelle sont donnés par l'Angleterre. Les Anglais ont raison de penser à créer chez eux des forêts ; il est temps qu'ils y songent, car le déboisement de leur île est arrivé jusqu'à ses dernières limites. En France, où l'on se préoccupe avec grande raison des moyens d'arrêter le déboisement et de réaliser le prompt reboisement des hauteurs et des pentes des montagnes, nous avons encore 15 centièmes de notre sol couverts de forêts, l'Angleterre n'en a *qu'un centième;* l'Espagne, le pays de l'Europe le plus déboisé après la Grande-Bretagne, n'a que 7 centièmes de sa surface en forêts ; l'Italie, 9 centièmes ; la Prusse, 24 ; l'Autriche, 29 ; la Suède, 67 ; enfin, en Russie, dont le nord est le pays le plus boisé de l'Europe, les forêts couvrent les 85 cen-

tièmes de la surface du sol; les bois de la Scandinavie et de la Russie sont presque tous formés d'essences résineuses, c'est-à-dire d'arbres conifères.

Dans un excellent ouvrage, publié récemment par M. Selby, sur les arbres forestiers de la Grande-Bretagne, cet auteur exprime le vœu que les propriétaires ne se bornent plus à faire figurer les conifères exotiques dans leurs collections ou les bosquets de leurs parcs, mais qu'ils leur donnent place dans les bois, avec les autres essences forestières.

En effet, on ne peut, dit-il, s'assurer si tel ou tel arbre étranger convient au sol et au climat de notre pays, tant qu'il est cultivé dans des conditions exceptionnelles; le jardinier a soin de leur choisir une position à l'abri des vents violents ou glacés, et de les débarrasser de la neige dès qu'elle est tombée.

Plantons-les dans les mêmes conditions que le reste de nos bois, et nous verrons en peu d'années ceux qu'on doit ou non considérer comme acquis à notre sol.

Ces observations de M. Selby nous ont paru dignes de l'attention de nos forestiers. En Irlande, un propriétaire a fait l'année dernière une plantation de Cèdre Deodora qui couvre 5 hectares 60 ares de superficie; elle paraît en voie de prospérité : le succès d'une telle expérience sera concluant.

En Ecosse, on a commencé cette année à expérimenter de même sur de larges proportions les semis et plantations des Pins *Cembra, Pallasiana, Gerardiana, Excelsa, Laricio, Morinda* et de l'*Araucaria imbricata*. Nous voudrions pouvoir signaler aussi sur notre sol des expériences *par hectares,* des essences exotiques assez étudiées pour que le succès fût présumable.

Pour les essais dont nous parlons, on a supprimé toute espèce d'abris; seulement les champs d'expériences ont reçu pour clôtures des haies d'osier palissé assez serré pour s'opposer au passage des lapins et des lièvres; le sol est situé à envion 300 mètres au-dessus du niveau de la mer ; on saura, par ces tentatives, si les arbres mis en expérience supportent ou non les hivers du climat de la Grande-Bretagne; les résultats ne seront décisifs que pour le nord de la France; nos pentes déboisées du midi peuvent admettre bien des conifères exotiques qui périraient sous l'influence des rudes hivers de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Nous joignons ici l'indication de quelques conifères du Japon, dont l'introduction peut être essayée en France.

Abies jessensis. Cet arbre ressemble beaucoup à l'*Abies Menziesii*; il est probablement identique avec l'*Abies orientalis*, espèce considérée, par quelques auteurs, comme semblable à l'*Abies alba* ou sapin blanc d'Amérique. Il s'en rapproche, en effet, par le feuillage, mais il en diffère par la forme des cônes qui se reproduit constamment de semis, et donne à cet Abies le caractère d'une espèce distincte. L'Abies jessensis s'élève à une plus grande hauteur que le Sapin blanc d'Amérique; il est seulement un peu moins vigoureux que le Sapin commun.

Pinus densiflora. C'est une variété du Pin pignon (Pinus pinea), qui ne paraît pas en différer assez pour constituer une espèce distincte. En Italie, le Pin pignon, également commun dans le midi de la France, où il prend des dimensions colossales, offre ordinairement 10 à 11 mètres de tronc droit surmonté d'un parasol de branches divergentes; au Japon, le Pinus densiflora s'élève sans ramification jusqu'à 12 à 15 mètres.

Pinus massoniana. Ce Pin ne diffère du Pinus pinaster que par la grandeur de ses cônes, qui sont plus petits des trois quarts. Quelques auteurs anglais ont confondu le Pinus massoniana avec le Pin du Népaul (Pinus nepalensis).

Les deux derniers de ces arbres semblent devoir réussir dans le midi de la France et dans les autres contrées de l'Europe méridionale.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Fraises.

Au moment où chacun songe à renouveler les plantations de Fraisiers pour l'année prochaine, il est bon de rappeler les espèces récemment obtenues de semis par les Anglais, et introduites aussitôt dans nos jardins. Toutes ces fraises, dont quelques-unes l'emportent évidemment sur les meilleures de celles que nous cultivons, sont déjà recherchées avec empressement par les amateurs, ce qui leur offre un assez large débouché. Quant aux horticulteurs de profession, dont les produits sont destinés au marché, ils paraissent peu disposés à adopter ces variétés nouvelles, dont quelques-unes sont bifères, mais dont pas une n'est remontante. Nous ferons observer à cette occasion qu'il y a un moyen de tourner cette difficulté, moyen employé

de tout temps avec beaucoup de succès en Belgique, où l'on ne cultive presque pas de fraises remontantes. Après la récolte des fraises, on laboure tout le champ de Fraisiers, sauf environ un dixième de sa superficie, qui suffit à produire, au moyen des coulants, la quantité de plants nécessaires pour recommencer la plantation l'année d'ensuite. Par ce procédé, le terrain resté libre dès la fin de juin, peut encore donner une récolte quelconque avant la mauvaise saison. Les fraises nouvelles non remontantes sont en général très-productives et assez précoces pour mûrir à une époque où elles n'ont presque pas besoin d'être arrosées. Elles sont donc éminemment propres à la culture en grand dans les campagnes, surtout actuellement que les lignes de chemins de fer, permettant le transport rapide des produits les plus délicats, vont agrandir le rayon occupé par les cultures de toute espèce, destinées à l'approvisionnement des marchés de la capitale. Grâce à la culture de ces Fraisiers aussi productifs que rustiques, il pourra y avoir pendant un mois des fraises pour le peuple, tandis qu'actuellement la population ouvrière de Paris ne touche aux fraises que par les yeux. Voici les noms des variétés nouvelles des fraises signalées à la Société royale d'horticulture par M. Poiteau.

1° *Pitmaston black scarlet.* — Toute la plante, tiges et feuilles, est très-velue. Le fruit est gros, la chair rouge vers la circonférence et jaune au centre. Saveur excellente.

2° *British queen.* — Plante moins forte que la précédente ; fruit obtus et comme tronqué, rouge-écarlate : saveur semblable à celle de la précédente.

3° *Elisa Myatt.* — Plante plus haute, plus grêle et moins velue que les deux précédentes ; saveur moins fine, quoique bonne. Cette fraise ne doit pas être confondue avec la fraise *myatt*, plus ancienne, qui passe pour la meilleure des fraises connues, mais qui malheureusement n'a pas jusqu'à présent réussi dans les terrains trop calcaires des environs de Paris.

4° *Swainton's seedling.* — Plante fort belle, à feuillage arrondi ; calice très-grand, appliqué sur le fruit ; saveur délicate, différente de la British queen sans lui être inférieure.

5° *Deptford pine.* — Excellente fraise, légèrement acide, analogue à nos meilleures espèces de fraises ananas, auxquelles elle est supérieure sous tous les rapports.

Toutes ces fraises sont des variétés hybrides, obtenues par le

croisement entre les fraises écarlates de Virginie, de Caroline et du Chili. M. Poiteau fait observer avec beaucoup de raison que la production de variétés hybrides, intermédiaires entre ces Fraisiers, dément les prévisions des botanistes et ne s'accorde pas avec leur classification systématique.

Les fraises nouvelles que nous venons d'énumérer ont été introduites par les soins de M. Jamin, chez lequel nous avons pu, grâce à son obligeance, juger par nous-même du mérite de ces précieuses acquisitions. Nous ne doutons pas qu'avant peu elles ne figurent dans tous nos jardins, et qu'elles ne soient destinées à paraître en grande masse sur les marchés de la capitale dès l'année prochaine. La *British queen* et la *Deptfort pine*, par la rapidité de leur végétation et l'abondance de leur production, offrent des avantages réels pour la culture forcée sur la fraise des quatre saisons et la *keen's seedling*, adoptées jusqu'à présent par les primeuristes. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Pomme de terre Marjolin.

Parmi les notes écoutées avec le plus d'intérêt, à la dernière séance de la Société royale d'horticulture, nous en avons remarqué une sur la culture de la pomme de terre Marjolin. Cette variété est connue depuis longtemps comme l'une de celles dont la végétation est le plus active. Sa culture commence à s'étendre dans le midi, où les autres pommes de terre sont ordinairement prises par la sécheresse avant la formation des tubercules, et ne rapportent presque rien. La Marjolin semée de bonne heure au printemps arrive à maturité avant la saison des fortes chaleurs.

Sous le climat de Paris, on peut, dans les années ordinaires, en obtenir deux récoltes la même année. Semée en février, cette pomme de terre mûrit du 15 au 20 juin. On laisse les tubercules exposés pendant quelques jours au soleil, où ils complètent leur maturité, puis on les emploie immédiatement comme semences. La seconde récolte végète beaucoup plus vite que la première; elle est mûre du 20 au 30 du mois d'août; les tubercules présentés à la dernière séance de la Société royale d'horticulture provenaient d'un semis fait à la fin du mois de juin dernier.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

HORTICULTURE AMÉRICAINE.

Culture des arbres à fruits par la taille régulière des racines.

Les vergers des États-Unis de l'Amérique du nord sont admirablement tenus : les fruits à couteau sont traités dans cette partie du Nouveau-Monde avec des soins particuliers, et nulle part ailleurs on ne mange d'aussi beaux fruits en aussi grande abondance. Aussi la pomologie et tout ce qui s'y rapporte tient une grande place dans les recueils consacrés à l'horticulture, recueils très-nombreux aux États-Unis comme toute espèce de publications périodiques.

La rapidité des communications maritimes est telle de nos jours que nous avons sous les yeux le numéro du mois d'août du *Magasin d'horticulture*, publié à Boston par M. Hovey, publication mensuelle qui jouit dans son pays d'une juste réputation. Une grande partie de ce numéro est consacrée à la culture des arbres à fruits par la taille régulière des racines. On sait que, dans les terrains naturellement frais et d'une grande fertilité, plusieurs arbres à fruits, notamment les poiriers, poussent en bois avec une vigueur excessive, et font longtemps attendre leur mise à fruit. Le jardinier expérimenté ne doit jamais être embarrassé de cet excès de vigueur ; une taille rationnelle vient aisément à bout de la dompter en la faisant tourner au profit d'une production abondante et régulière.

Mais il peut arriver, et il arrive assez souvent, que l'espace manque aux arbres ainsi doués d'une force végétative extraordinaire. En Belgique, on a souvent recours à l'amputation d'une ou plusieurs racines des poiriers trop vivaces, et ce procédé réussit assez bien ; mais on le regarde toujours comme une sorte de remède violent.

Le *Magasin d'horticulture* de Boston propose, au contraire, de pratiquer la taille des racines tous les ans ou tous les deux ans aussi régulièrement qu'on pratique en tous pays la taille des branches. Bien entendu qu'il ne s'agit pas de soumettre à ces amputations périodiques la totalité des arbres à fruits à pepins, mais seulement ceux qui se trouvent dans des jardins où l'espace manque et dont le sol à la fois frais et très-fertile tend à faire prendre aux arbres à fruits de grandes dimensions, en leur faisant produire beaucoup de bois et peu de fruit. Par la taille des

racines pratiquée principalement sur les sujets de coignassier, on a des arbres peu durables, mais très-productifs, et qui, n'ayant pour ainsi dire pour toutes racines qu'un paquet de chevelu, occupent en terre comme hors de terre très-peu de place, ce qui permet aux propriétaires d'un fort petit jardin d'y réunir une collection des meilleures espèces et d'y récolter une provision très-variée des fruits les plus recherchés.

La première chose que feraient les arbres amputés de leurs racines s'ils étaient livrés à eux-mêmes après cette mutilation, ce serait de mourir. Aussi l'auteur de l'article a-t-il soin d'avertir que, n'ayant plus de racines pour aller chercher au loin leur subsistance dans le sol, ces arbres veulent être *nourris à la main*, au moyen d'arrosages fréquents avec de l'eau dans laquelle on aura délayé du guano, de la colombine, du crottin de chèvre, de mouton, ou quelque autre engrais également actif. La vie de ces arbres est donc tout à fait artificielle ; le peu de bois qu'ils poussent tous les ans est chargé de boutons à fruits, et quoiqu'il soit impossible d'en espérer une bien longue fertilité, ils peuvent cependant procurer pendant un certain nombre d'années d'abondantes récoltes aux personnes qui ne craignent ni les frais ni la peine qu'exige l'entretien des arbres soumis à ce régime. C'est une recette essentiellement à l'usage des possesseurs de jardins en miniature.

L'auteur de la recette conseille, pour abréger l'opération, de la faire tout simplement au moyen d'une bêche bien tranchante, par conséquent sans grandes précautions ni cérémonies. Nous ajouterons que ces arbres sans racines ont le plus urgent besoin d'un ou deux tuteurs solidement enfoncés dans le sol, pour peu que le pays soit sujet aux coups de vent.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Poires américaines nouvelles ou peu connues.

Les Américains des États-Unis réunissent dans leurs vergers les meilleurs fruits d'Europe ; ils font un cas particulier des espèces nouvelles obtenues depuis quelques années en Belgique et en Angleterre, espèces particulièrement appropriées au climat océanique de leurs provinces du nord. Cependant par une sorte d'amour-propre national ils placent au-dessus de toutes les autres les espèces obtenues sur le sol américain. Parmi les plus recom-

mandables ils mettent au premier rang les poires Fulton, Lewis, Andrews, Washington, Cabot et Baffim. Aucune de ces poires n'est remarquable par son volume, mais s'il faut en croire les éloges qui leur sont prodigués, elles rachètent ce défaut par une grande supériorité de parfum et de saveur.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Fraises Hovey's Seedling.

MM. Hovey et Ce de Boston viennent de mettre en vente, par une annonce portant la date du 1er août 1844, une nouvelle espèce de fraise qui doit éclipser toutes les fraises précédemment cultivées, tant sous le rapport de la qualité que sous celui du volume et de l'abondance des produits. Elle a été l'objet de l'admiration générale aux expositions des Sociétés d'horticulture d'Amérique où elle a figuré cette année. Des fruits ont été mesurés dont la circonférence dépassait *douze centimètres,* 30 à 40 de ces fruits remplissaient une mesure américaine d'un peu plus d'un litre :

Ce merveilleux fraisier est en vente chez MM. Hovey et Ce au prix très-modéré de 2 fr. 50 c. le cent. S'adresser franco à Boston. MM. Hovey et Ce se chargent de l'emballage.

(Nous traduisons textuellement la note précédente, en en laissant la responsabilité à son auteur.) (*Le Jardin et la Ferme.*)

FRUITS NOUVEAUX OU PEU CONNUS.

M. Jamin (Jean-Laurent), à qui l'arboriculture a tant d'obligations, a présenté à la Société royale d'horticulture dans une de ses dernières séances quelques-unes des variétés les plus recommandables de poires et de pommes dont la maturité arrive à cette époque.

POIRES :

William.
Bonne des zées.
Bergamotte Fiève.
Colmar d'été.
Excellentissime.
Jalousie de Fontenay (Vendée).
Bergamotte d'Angleterre.
Duchesse de Berry.

Ces fruits, particulièrement la poire William et l'Excellentissime, faisaient venir l'eau à la bouche de tous les assistants.

POMMES :

Alexandre. 1re qualité, 1re grosseur ; mûrit en automne.

Barowski. 2e grosseur, 1re qualité parmi les hâtives.

Brabant-Bellefleur. 2e grosseur, bonne qualité ; mûrit en septembre ; commune en Belgique ; mérite d'être propagée.

Bedfordshire seedling. Cette pomme, récemment introduite d'Angleterre en France, appartient à la série des Reinettes ; 1re qualité, 1re grosseur ; très-productive ; mûrit en hiver.

St.-Sauveur. Pomme nouvelle de la série des Calville ; qualité du Calville blanc, mais volume presque double ; 33 centimètres de circonférence sur 8 centimètres de hauteur ; très-fertile ; mûrit en hiver.

M. Jamin avait en outre déposé sur le bureau plusieurs pommiers paradis, de 2 ans de greffe, de diverses espèces, chargés de très-beaux fruits. Nous n'avons pas besoin de recommander aux amateurs de visiter la collection de M. Jamin, qui se recommande assez d'elle-même. Cet horticulteur aussi modeste qu'habile, ayant trouvé un peu trop forts les éloges que, d'après nos propres impressions, nous avions donnés à son excellente prune Washington, introduite par lui des vergers de l'Amérique du nord, nous prie de rectifier notre opinion, dans la crainte d'induire les amateurs en erreur ; dans son opinion, cette prune, bien qu'excellente, n'est point supérieure à la Reine-Claude. Nous admettons la rectification, tout en maintenant notre avis personnel sur la prune Washington, que nous avons trouvée excellente. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Société d'Horticulture d'Anvers.

RÉSULTATS DE L'EXPOSITION DE FRUITS, LÉGUMES ET CÉRÉALES.

20, 21 *et* 22 *octobre* 1844.

PREMIER CONCOURS.

Pour la collection de poires à couteau, la plus belle et la plus variée.

Ont été décernés à l'unanimité : ***Prix :*** Médaille en argent, à la collection de M. P.-J. de Caters. — ***Accessit :*** Médaille en bronze, à celle de M. Emilien de Wael.

Les autres collections présentées pour ce concours ont obtenu une mention honorable, savoir : celles de MM. du Trieu de Terdonck, Augustin Della Faille, Meeussen et Van Beirs.

DEUXIÈME CONCOURS.

Pour la collection de pommes, la plus belle et la plus variée.

Prix : Médaille en argent, a été décerné à l'unanimité au contingent de M. Emilien de Wael.—*Accessit :* Médaille en bronze, au contingent de M. Augustin Della Faille.

Le jury vote une mention aux collections de MM. P.-J. de Caters et Meeussen.

TROISIÈME CONCOURS.

Pour la collection la plus remarquable et la plus variée de fruits de table.

Le jury déclare qu'il n'y a pas lieu à décerner un prix en argent, mais vote une Médaille en bronze, au contingent de M. J. de Knyff.

QUATRIÈME CONCOURS.

Pour la plus belle collection de raisins.

Une Médaille en bronze est votée à la collection de M. Moens, et une mention honorable au contingent du Jardin Botanique.

CINQUIÈME CONCOURS.

Au plus bel ananas.

Aucun fruit n'a été présenté pour ce concours.

SIXIÈME CONCOURS.

Aux fruits le plus nouvellement gagnés ou introduits dans le royaume.

Le jury décerne une Médaille en bronze aux fruits de M. Emilien de Wael.

SEPTIÈME CONCOURS.

Pour la plus belle collection de légumes.

Faute de concurrents on n'a pu s'occuper de ce concours.

HUITIÈME CONCOURS.

Au fruit le mieux venu.

Prix : Médaille en bronze, obtenu par le n° 186, poire St.-Germain, de M. Meeusen.

Sont mentionnés d'après l'ordre du catalogue, les numéros 96, poire beurrée d'hiver de M. de Caters ;—151, pomme Calville,

idem;—160, pomme Walsaert, idem;—210, pomme Wyn appel de M. Meeussen;—452, poire Guillaume des Pays-Bas de M. Emilien de Wael;—457, poire Beurrée d'Anjou, idem;—543, poire Beurrée royale de M. Augustin Della Faille.

NEUVIÈME CONCOURS.

Au légume le mieux venu.

Le jury vote le *prix :* Médaille en bronze, aux navets de M. du Trieu de Terdonck.

DIXIÈME CONCOURS.

Au plus beau contingent de céréales ou autres plantes ayant rapport à l'agriculture, et cultivées en grand dans la province.—(Les personnes étrangères à la Société pouvaient prendre part à ce concours.)

Le jury décerne le *prix :* Médaille en argent, aux céréales de M. du Trieu de Terdonck, et vote une mention honorable au n° 86, Spergule géante, du même.

ONZIÈME CONCOURS.

Au plus bel envoi de fruits, par une personne non-membre.

Prix : Médaille en argent, décerné au contingent de M. Demeester de Louvain.

DOUZIÈME CONCOURS.

Pour la plus belle collection de légumes exposée par une personne non-membre.

Le jury regrette que faute de concurrents on n'ait pu s'occuper de ce concours.

Une belle collection de poires et de pommes, étant envoyée par M. Van Bellingen, après le jugement, n'a pu prendre part au concours.

Société royale d'Horticulture et d'Agriculture de Liége.

RÉSULTATS DE L'EXPOSITION DE FRUITS ET LÉGUMES.

18 OCTOBRE 1844.

1° Pour la collection de fruits la plus remarquable et la plus variée.

Cette collection doit comprendre 20 variétés, chaque variété se compose de cinq fruits.

MM. Simonis, Leclerc, Gathoie, Nizet et Lafontaine-Makoy, concurrents, ne prennent pas part au vote. La Médaille en argent est décernée à la collection de M. Lafontaine-Makoy.

Le conseil d'administration vote ensuite une Médaille à celle de M. Ad. Simonis, de Verviers.

2° Pour le fruit le plus récemment gagné ou introduit et dont le mérite est reconnu, le contingent doit se composer de six fruits au moins, Médaille en argent.

Le concours n'a pas lieu, aucun fruit n'étant présenté.

3° Pour les fruits les mieux venus ; il faut exposer au moins cinq espèces, chacune se composant de cinq échantillons : ceux exposés par M. Defays-Dumonceau obtiennent la Médaille en argent ; cette collection se compose de 25 espèces.

4° Pour la collection la plus belle et la plus variée de légumes, Médaille en vermeil.

Le jury décerne cette médaille à la collection de M. Defays-Dumonceau et mentionne très-honorablement celle de M. Sauveur, fils.

5° Pour la collection la plus belle et la plus nombreuse de légumes d'un même genre, Médaille en argent.

La collection de pommes de terre appartenant à M. Leclerc de Grivegnée obtient la Médaille ; celle de M. N. Vercken est mentionnée honorablement.

Ensuite le conseil d'administration vote une Médaille à la belle collection de légumes envoyée par M. Coumon de Verviers.

6° Au légume le mieux venu quand il aura été constaté qu'il provient d'une culture en grand ; le nombre d'exemplaires de la même espèce ne peut être au-dessous de douze, Médaille en argent.

La collection de M. Defays-Dumonceau réunissant seule les conditions exigées par le programme est retirée par son propriétaire, parce qu'il n'a pas de concurrent.

En présence des belles collections envoyées par Mme veuve Lesoinne, MM. Hennau, professeur à l'Université, Reul, agronome, Niset, Cathoie, pépiniéristes, le jury regrette de n'avoir pu leur décerner des médailles, c'est pourquoi il se plaît à les mentionner honorablement.

Le conseil d'administration vote une médaille en argent à la belle et nombreuse collection de fruits envoyée par M. De Bavay de Vilvorde, collection très-remarquable par ses nouveautés, ces fruits étant arrivés trop tard pour le concours.

Nouveau Poiteau



Louise d'Orléans.



FRUITS NOUVEAUX

FIGURÉS DANS CE NUMÉRO.

LOUISE D'ORLÉANS,

POIRE NOUVELLE, N° 2680, DE LA PÉPINIÈRE DE MM. VAN MONS;

Par S.-P. Bouvier, de Jodoigne.

Cette poire est une des meilleures acquisitions que nous ayons faites en fruits de cette espèce.

Ferdinand Demeestre, jardinier de MM. Van Mons, m'a dit que l'arbre provenait d'un semis fait en 1827 dans la pépinière de feu son maître, à Louvain. Cet arbre a porté pour la première fois en 1843.

Le fruit en est de la forme et du même volume que la poire dite *Bonne de Zées;* elle m'a été apportée en octobre 1843, par le susdit jardinier, de la part de ses maîtres, avec 36 autres produits de la même année et gagnés en même temps du semis de 1827, pour être soumis à ma dégustation. De cette nombreuse collection, je n'en ai jugé que 15 bonnes à propager; mais parmi celles-ci quelques-unes sont de premier rang.

Celle dont il est ici question portait le n° 2680; M. le colonel d'artillerie Van Mons et M. le conseiller son frère, auxquels les amateurs doivent témoigner leur vive reconnaissance pour le désintéressement qu'ils mettent à poursuivre l'œuvre de M. leur père, m'ont témoigné le désir de faire hommage de la meilleure de ces poires, c'est-à-dire de celle qui est désignée sous le n° 2680, à S. M. la reine des Belges, en la lui dédiant sous le nom de *Louise-d'Orléans.*

Je ne puis décrire le bois de cette poire que d'après une greffe qui m'a été envoyée en mars 1844.

Cette greffe, que j'ai entée sur franc, a grandi à sa première pousse d'un pied et quelques lignes; le bois de cette pousse est gras, bien nourri; l'épiderme est verdâtre d'un côté et brun de l'autre; il est parsemé de petites lenticelles jaunâtres oblongues. La seconde pousse, ayant atteint la hauteur de trois pieds, est de couleur rouge parsemé de mouchetures lisses, duvetée vers le haut. La greffe entière est de la hauteur de quatre pieds et demi: sa direction est parallèle au sol, les branches latérales, un peu

flexueuses ; les mérithalles de longueur moyenne, le gemme de couleur fuligineuse, aigu, entouré de cinq ou six feuilles rangées en rosette : signe de grande disposition à s'élaborer de suite à fruit.

Les feuilles sont longues, étroites, lancéolées, très-aiguës, arquées en gouttières, luisantes et d'un vert foncé ; leurs bords sont dentés ; le pétiole, lavé de rose, est long de 5 centimètres et plus, allongé encore sur bois de 2 ans ; les nervures ne sont presque point saillantes, la médiane formant le prolongement du pétiole est blanche.

Le fruit est moyen, oblong, de 8 à 9 centimètres ; sa peau est d'un beau vert bronzé ; le pédoncule, de 3 centimètres, est gros, de couleur brun-clair, implanté dans une cavité arrondie, peu profonde, en forme de bourrelet ; l'œil est petit, presqu'à fleur du fruit ; les sépales peu apparentes, fauves ; la chair est très-blanche, fine, très-fondante et déliquescente dans la bouche. Son eau, d'un sucré superfin, fait qu'il doit être rangé parmi les fruits les plus nobles de son espèce. Sa maturité coïncide avec la fin d'octobre et le commencement de novembre.

NOUVEAU POITEAU,

POIRE NOUVELLE, N° 2663, DE LA PÉPINIÈRE DE MM. VAN MONS ;

Par S.-P. Bouvier, de Jodoigne.

MM. Van Mons, auxquels j'ai proposé de dédier cette poire nouvelle à M. Poiteau, membre de la Légion d'honneur, rédacteur en chef des *Annales de la Société royale d'Horticulture de Paris,* et auteur du *Bon Jardinier,* ont applaudi à ma proposition.

Ce modeste savant était l'ami intime de feu M. Van Mons père, et par continuation le nôtre. Voici ce qu'il dit du défunt dans une lettre qu'il m'a adressée par M. l'horticulteur Jamin père, de Paris, lorsque ce dernier est venu, en mars dernier, visiter la magnifique exposition de Gand, 1844 :

« La perte que nous avons faite est irréparable pour la
» science. Je conserve toujours le désir de revoir la Belgique, et
» si le Ciel voulait que je vécusse encore après l'établissement
» du chemin de fer qui doit vous rapprocher de la France, il se-

» rait bien possible alors que j'allasse vous embrasser et parler
» avec vous de notre ami commun (M. Van Mons), dont la mé-
» moire nous sera toujours chère. Je suis bien petit auprès de
» cet homme célèbre, qui embrassait toutes les sciences utiles, et
» pourtant il m'honorait d'une amitié bien sincère. »

Cette nouvelle production, greffée sur franc en mars 1844, avait été semée en 1827 ; son premier rapport a eu lieu en 1843. Son bois est vigoureux, exempt d'épines ; son port est droit et de bel aspect, les rameaux sont gros, l'épiderme est gris argenté, lisse et ponctué ; aoûté il est rougeâtre du côté du midi, brun duveté d'autre part, et a atteint la hauteur de trois pieds et demi.

Les mérithalles assez espacées, feuille large, arrondie, dentée, portée sur un long pétiole fouetté de rose.

Le gemme effilé, de couleur brun foncé, est entouré de trois feuilles ; le fruit, dont le dessin est joint à cette livraison, est un vrai piriforme ; le pédoncule est gros, rayé en travers, de couleur jaune orangé, long d'un pouce ; est adhérent par continuité au sommet du fruit, de manière à lui donner l'aspect d'un seul et même corps ; l'épiderme de ce fruit est, à l'époque de la maturité, verdâtre, marbré et tavelé de rouge de sang.

L'œil, placé presqu'à fleur du fruit, a les sépales de couleur plombaginée.

La chair de ce fruit délicieux est très-beurrée, fondante et sucrée ; l'arome de son eau se rapproche, pour le goût, de celui du beurré doré. Les pepins sont gros, noirs et allongés. Ce fruit mûrit au commencement de novembre.

Les qualités réunies de cette poire la feront désirer de tous les amateurs en horticulture.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES

SUR LA PLANTATION DES ARBRES FRUITIERS.

Dans l'état actuel de nos connaissances pomologiques, et à l'époque où vont commencer les plantations, il est très-utile de trouver réunis dans un cadre étroit la nomenclature des meilleures espèces d'arbres fruitiers à faire entrer dans la composition d'un jardin, des notions élémentaires sur la manière de les

planter, de les soigner, et enfin l'exposition qui leur convient, la nature du sol qu'affectionne chaque espèce, la forme à laquelle sa taille doit être soumise, son mérite de multiplicité, l'époque de la maturité de ses fruits, leurs qualités cassantes ou fondantes, leur grosseur, leurs principales synonymies, etc.

Travaux préliminaires pour exécuter une plantation.

C'est de bonne heure à l'automne qu'il faut fouiller le sol dans lequel on se propose de planter des arbres fruitiers, parce que c'est l'époque où les pluies sont abondantes et saturées des gaz atmosphériques, dont l'action puissante et énergique procure au sol une fécondité dont les effets se font sentir longtemps quand il a été bien imprégné des pluies, des gaz et de l'air atmosphérique, qui décomposent et désagrégent les matières minérales et organiques accumulées dans la couche labourable par le défaut d'humidité suffisante en été pour exciter la fermentation et la décomposition des diverses substances fertilisantes apportées par les engrais.

Si on se propose de planter un verger entier, il faut défoncer le sol à une profondeur qui variera suivant sa nature, depuis $0^m,50$ (18 pouces) jusqu'à 1 mètre (3 pieds). Mais si on avait une couche labourable de bonne terre d'une épaisseur de $0^m,50$ à $0^m,80$ reposant sur un sous-sol de mauvaise qualité, ce serait une faute grossière d'attaquer celui-ci pour le mélanger à la couche de bonne terre ; en agissant ainsi, on n'améliorerait pas le tuf ou l'argile du sous-sol, on gâterait seulement toute la couche labourable, sans espoir de la voir reprendre son état normal de longtemps. Nous conseillons donc, lorsqu'il n'y a pas moyen de faire différemment, de se contenter de $0^m,60$ à $0^m,80$ de terre ; nous dirons plus loin comment il convient de les planter.

Généralement, quand on n'a que quelques arbres à planter, on se contente de faire des trous plus ou moins profonds, plus ou moins larges ; nous ferons observer à ce sujet que ces trous, pratiqués dans un sol dur par un temps humide, sont souvent un véritable cachot dans lequel on expose un arbre à mourir. En effet, le piétinement de l'ouvrier qui creuse le trou, la coupe régulière et à plomb des parois intérieures de cette fosse se durcissent à l'air et au soleil. Le moment de planter étant arrivé, si on se contente de jeter un peu de terre au fond du trou, de placer

l'arbre et de l'enterrer, il reprendra sans doute; mais au bout de quelques années, la terre ne s'étant pas liée avec celle qui n'avait pas été remuée, l'arbre se trouve, à proprement parler, comme dans une caisse, les racines ne trouvent plus une nourriture suffisante à leur développement, l'arbre périclite. Nous conseillons donc encore, chaque fois que l'on fait un trou, de le construire aussi grand que possible, et aussitôt que l'ouvrier va le terminer, de lui faire piocher le fond et les parois, afin qu'en le remplissant, la terre remuée et celle qui ne l'a pas été se lient bien ensemble.

Quand on fait un trou à la place d'un arbre mort, il faut autant que possible remplacer la terre, qui doit nécessairement être usée, par de la neuve; si c'est dans un endroit où il n'y a pas eu d'arbre précédemment, on aura le soin de jeter la terre supérieure ou du dessus d'un côté, l'inférieure ou du dessous de l'autre; la première retournera au fond, la seconde restera à la surface, l'air et les engrais l'amenderont; la même attention doit avoir lieu pour les tranchées que l'on ouvre d'un bout à l'autre d'une ligne pour recevoir une plantation. Si je parlais à des propriétaires normands et généralement à tous ceux qui sont favorisés d'un sol excellent, comme l'est celui de la vallée d'Auge et du Cotentin, de creuser le sol 1 ou 2 ans d'avance pour lui confier une plantation, ils m'accuseraient d'exagération et ils auraient raison; mais je n'hésite pas à le proposer pour une foule de terrains médiocres, arides, et pour les glaiseux. Ouvrir d'énormes tranchées, laisser mûrir la terre que l'on en retire, la labourer fréquemment, y mélanger des *vases ou curures d'étangs,* des gazons des débris végétaux, des amendements minéraux, des boues de rues, des sables, des fumiers, des plâtras, des matières de toutes sortes d'une nature opposée à celle du sol, on parviendra à corriger ses défauts, à améliorer ses qualités, et après un travail de 1 ou 2 années et quelques dépenses qui varient selon la saison où on les fait et la proximité des matières que l'on emploie, 5 ou 6 ans suffisent pour qu'une brillante plantation couvre un sol sur lequel on aurait inutilement dépensé des sommes considérables pendant 20 ans, pendant toute une vie, pour planter et remplacer des arbres qui n'auraient jamais réussi avec des soins ordinaires. En horticulture, comme en agriculture, les grandes dépenses sont toujours un placement sûr et avantageux, et devant elles il ne faut jamais reculer. 10,000 francs bien em-

ployés pour la bonne exécution d'un travail rapporteront de gros intérêts ; mais, si on les emploie par quelques centaines de francs à la fois, on perd son temps, ses capitaux, et le revenu de son fonds.

Nous avons des notions générales sur la manière de préparer le sol ; n'oublions pas que les fruits à pepins exigent une terre substantielle, profonde, et que ceux à noyaux se contentent d'une terre plus légère, calcaire et siliceuse ; mais la taille et les expositions modifient beaucoup les exigences de chaque essence d'arbre, ainsi que nous le dirons plus loin.

Avant de planter un arbre, il serait bon de connaître la nature du sol, afin de savoir si la variété convient au terrain. C'est là une question bien délicate, sur laquelle on ne pourrait donner que des idées générales fort imparfaites. La TOURAINE et l'ANJOU produisent des fruits excellents, parfumés, exquis ; transportons les arbres sur lesquels ils viennent dans la NORMANDIE, les fruits seront plus gros, mais plus aqueux. La *Louise-Bonne* d'AVRANCHES, la *Crassane* et plusieurs *Bergamotes,* sont bonnes partout et dans tous les sols ; mais beaucoup d'autres espèces, dont la qualité essentielle repose sur le parfum des fruits, sont excellentes à PARIS et sans saveur ailleurs. Le *Chaumontel,* beurré et fondant sur une terre douce et légère, devient cassant et dur, à peine bon à cuire, dans une terre forte.

Dans les pépinières du Jardin des Plantes de PARIS, dont le sol est excessivement léger et calcaire, nous y avons goûté des fruits délicieux qui, transportés à quelques lieues, dans les plaines de LONGJUMEAU par exemple, étaient très-médiocres. Le *Pigeonnet,* l'une des meilleures pommes de la NORMANDIE, est très-médiocre à PARIS. Il est méconnaissable à BORDEAUX. Cette tendance à varier est surtout très-remarquable dans les fruits d'été. Quelquefois il y a amélioration : ainsi, en changeant le berceau, les espèces acquièrent souvent des qualités remarquables ; le *Pêcher,* dont le fruit réunit chez nous à la beauté de la forme, à l'éclat d'une vive couleur, une chair fondante, une saveur sucrée, un goût vineux et un parfum délicieux, n'est en PERSE, sa patrie, qu'un fruit sauvage, ferme et agreste.

De la plantation des arbres.

On comprend que la distance à donner aux arbres dépend de la taille à laquelle on les assujettira et de la qualité du sol. Tout

le monde sait à peu près ce que c'est que de planter un arbre ; il y a cependant certains détails sur lesquels on passe trop légèrement, et qui peuvent bien ne pas être indispensables dans des terrains très-riches en humus ; mais il n'en est pas de même des autres. Nous avons parlé des sols peu profonds qu'il n'est guère possible de défoncer : les arbres greffés sur franc leur conviennent ; il faut surtout bien étendre les racines, afin qu'elles se dirigent horizontalement. On les aide dans cette position en supprimant les verticales, ou mieux encore en cassant légèrement sous la couronne celles qui feraient résistance ; on les verra alors se prêter à toutes les positions qu'on voudra leur faire prendre. L'arbre une fois bien assis sur une couche de bonne terre, on recouvre le pied avec de la terre très-meuble, ni trop sèche ni trop humide. Tous les auteurs conseillent de secouer légèrement l'arbre de temps en temps, afin que la terre pénètre dans les interstices des racines. Cette pratique est bonne, mais il ne faut pas plus en abuser que de celle de tirer sur l'arbre lorsque bientôt planté, on s'aperçoit qu'il est trop enterré ; il résulte souvent de cette opération que, si les racines sont très-nombreuses, elles forment une espèce de voûte qui ne permet pas à la terre de pénétrer sous la tige, où il reste un vide très-contraire à la reprise de l'arbre ; en second lieu, les racines ne se trouvent plus placées horizontalement si l'arbre a été exhaussé de $0^m,15$ à $0^m,20$; elles ont une direction qui n'a rien de fâcheux dans une bonne terre où elles peuvent pénétrer aussi profondément que la nature leur permet ; mais, dans un sol sans fond, bientôt elles touchent au tuf, et l'arbre dépérit à vue d'œil ; en troisième lieu, tirer fortement sur un arbre passablement chargé de terre, on s'expose à déchirer les racines.

Dans le verger tout doit être greffé sur franc ; le *Prunier* se plante dans la partie ombragée, épaisse et fourrée ; il prospère partout ; le *Cerisier* au contraire se placera au grand soleil, parce qu'à l'époque où les grandes chaleurs ne manqueraient pas de fatiguer ses fruits, il en sera dépouillé ; les *Poiriers* et les *Pommiers* occuperont les rangs intermédiaires.

Souvent les arbres arrivent à leur destination après un long voyage ; quelquefois ils ont couru les marchés pendant plusieurs mois, leurs racines sont toutes ridées ; il faut les mettre tremper quelques heures dans de l'eau pure, ou mieux encore dans celle dans laquelle on aura délayé de la bouse de vache ou du crottin

de mouton ; mais alors la plantation doit avoir lieu immédiatement en les sortant de l'eau, sans quoi on leur ferait plus de mal en les laissant se ressuyer qu'on ne leur aurait fait de bien en les faisant tremper. La terre doit être très-fine, afin de s'attacher aux racines ; nous conseillons même d'en prendre avec la main et de les en saupoudrer en dessus et en dessous ; c'est un travail qui contribue puissamment à favoriser la reprise des arbres.

La plantation terminée, on peut arroser si l'état du sol l'exige ; mais il faut toujours couvrir la surface d'un paillis et barbouiller la tige de boue ou de fiente d'animaux. Cette dernière condition n'est pas indispensable ; mais elle n'en est pas moins recommandable sous le rapport des avantages réels qu'elle procure.

Sur la profondeur à laquelle doivent être plantés les arbres fruitiers.

Dans le midi, il faut nécessairement enterrer la greffe (des arbres nains bien entendu) de quelques centimètres, afin de procurer de la fraîcheur aux racines, en les enfonçant davantage ; mais dans le nord, et surtout pour des arbres greffés sur franc, ce serait une grande faute d'enterrer les arbres si profondément ; la greffe doit toujours être de $0^m,20$ ou $0^m,30$ au-dessus du sol.

Doit-on greffer sur franc ou sur coignassier ? Il y a divergence d'opinions à ce sujet, parce qu'on ne tient pas compte des avantages de la greffe sur franc, la meilleure de toutes ; elle donne plus tardivement, il est vrai, mais, une fois à fruit, elle usera cinq ou six générations sur coignassier ; on aura toujours une végétation vigoureuse et des fruits volumineux. La réussite est certaine dans tous les terrains, tandis que le coignassier donne des fruits dès les premières années, et souvent il meurt aussi vite qu'il a été prompt à produire. Les pommiers font toujours bien sur des arbres nains ; ils y donnent beaucoup et de beaux fruits.

L'exposition à laquelle il faut planter les arbres fruitiers varie aussi suivant le climat des localités. Dans le midi on ne peut planter qu'au nord ; dans le nord, c'est le contraire. Dans la Provence on ne voit pas d'arbres en espalier au midi, ou bien ils sont très-bas et attachés sur des pieux à une certaine distance du mur. Je pense, cependant, qu'il serait possible de tirer un bon parti de cette grande chaleur qui brûle et dessèche les arbres : ne pourrait-on pas établir à quelques mètres du mur un treillage au

moins aussi haut que lui, y faire courir des cordons de vignes, des passiflores, des cobœas, des cucurbitacées même, et tant d'autres plantes vigoureuses des contrées les plus chaudes du globe, qui procureraient ainsi un ombrage aussi diffus qu'on le voudrait, formeraient une gracieuse palissade qui protégerait les espaliers des rayons brûlants du soleil qui mettent empêchement à toute culture près des murs de presque tous nos départements méridionaux?

Tout le monde sait que l'époque la plus favorable pour planter est depuis novembre jusqu'en mars. On commence à planter avant l'hiver dans les terres sèches et légères; mais le printemps convient mieux dans les sols humides, les terres froides et fortes. Plus les racines sont conservées saines et longues, plus les chances de succès dans la reprise sont certaines; il faut en conséquence ne couper que les extrémités meurtries, et ne jamais tailler en les plantant la tête des arbres, si la plantation a lieu avant l'hiver.

On connaît trois sortes d'arbres : les *nains*, les *demi-tiges* et les *tiges*.

Les arbres nains conviennent aux espaliers, aux buissons, aux quenouilles ou pyramides, aux vases si divers et si variés que l'on voit dans les jardins bien tenus.

Les demi-tiges sont une de ces créations mixtes dont je ne vois guère l'utilité. Trop bas pour les vergers, puisque l'on ne peut pas travailler dessous, ils offrent peu d'utilité pour les espaliers, parce qu'en général ils laissent le bas du mur dégarni; si on plante des nains dessous, les branches supérieures de ceux-ci et les inférieures de ceux-là se nuisent mutuellement et font une confusion qui contrarie évidemment la formation et le développement des fruits.

Les tiges conviennent aux vergers et aux espaliers à créer contre de grands bâtiments.

Les limites que nous nous sommes prescrites ici ne nous permettent pas de nous étendre sur la taille propre à chaque espèce d'arbre ; nous dirons seulement que celle en palmettes pour poirier est très-goûtée aujourd'hui. Pour les espaliers et les contre-espaliers, bien que très-laide à la vue, elle offre de grands avantages ; les arbres donnent plus vite, les fruits sont plus beaux et la séve mieux répartie dans l'arbre; celui-ci conserve un équi-

libre très-avantageux pour la production et le développement des fruits.

Un usage vraiment absurde, c'est celui qu'ont encore la plupart des jardiniers de province de laisser pousser leurs arbres sans les pincer ni palisser jusqu'aux mois de juillet et d'août ; il en résulte une forme désagréable à l'œil et très-préjudiciable à l'arbre, puisque la plupart des branches qui poussent en avant s'emparent de la séve au détriment des fruits et des branches attachées au mur, qui s'étiolent, languissent sous une forêt de jeunes et vigoureux scions, qui poussent en avant et qui tombent en pure perte à la fin de l'été sous la serpette du jardinier paresseux. On ne saurait trop vivement blâmer cette routine aveugle dans laquelle croupissent encore quelques individus. De nos jours le pincement et l'ébourgeonnage ont fait des progrès tels, qu'un jardinier adroit pourrait presque conduire un arbre sans le secours d'une serpette ; il suffit de pincer vigoureusement, à l'état herbacé, toutes les pousses qui sont en avant, ou placées telles qu'elles feraient confusion si on les laissait (1). On palisse à mesure qu'elles en ont besoin les branches de prolongation et celles de remplacement. Avec ces simples soins, les arbres sont toujours agréables à l'œil et traités convenablement pour en retirer tout le fruit possible sans les épuiser.

Il nous reste à parler de la série des meilleures espèces d'arbres à fruits, de l'exposition et de la forme qu'il convient de leur donner, et de quelques autres détails que l'on trouvera dans le tableau suivant.

Variétés de fruits à cultiver en espalier.

POIRIERS

A L'EXPOSITION DU LEVANT.

Beurré d'Argenson. Fruit de 1re grosseur et de 1re qualité. Il mûrit en novembre et décembre; peut aussi se cultiver en quenouille.

Bergamote Sylvange. Fruit moyen piriforme, chair extrêmement fine et très-fondante, d'un parfum très-délicat ; novembre et décembre; se cultive aussi en plein vent.

---

(1) *Cultivateur*, cahier de juin, p. 327.

Bezy d'Echasserie. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur; chair beurrée, sucrée et musquée; novembre; peut aussi se cultiver en quenouille.

Bezy de la Motte. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur ; chair fondante très-bonne ; convient aussi pour quenouilles et plein vent; fin d'automne.

Doyenné d'hiver nouveau. Excellent fruit de 1re grosseur et de 1re qualité dont on ne saurait trop recommander la culture. Il mûrit en hiver, convient aussi aux quenouilles.

Royal d'été. Fruit de 2e grosseur et de 2e qualité qui mûrit en août ; ne convient qu'au levant et au midi.

ESPÈCES QUE L'ON PEUT INDISTINCTEMENT METTRE AU LEVANT OU AU COUCHANT.

Beurré aurore ou *Capiaumont.* Fruit allongé de 1re qualité et de 2e grosseur. Il mûrit en octobre et novembre ; on peut aussi le cultiver en quenouilles et en plein vent.

Beurré Chaumontel. Fruit de 1re grosseur et de 1re qualité qui mûrit en hiver; on peut le cultiver en plein vent (1). Il y a une variété de cet arbre à feuilles panachées; sous le rapport du fruit, elle est inférieure à la 1re.

Beurré d'Amboise. Fruit du mois d'octobre, de 1re grosseur et de 1re qualité. On peut l'élever en quenouilles aussi.

Beurré d'Arembert. Tout le monde connaît cet excellent fruit qui vient énorme en espalier et délicieux en quenouille. Il mûrit en hiver.

Beurré d'Hardempont. Ne le cède pas au précédent, se cultive comme lui et mûrit à la même époque.

Beurré de Cambron ou *Glou-morceau.* Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur. Il mûrit en novembre et décembre, et peut aussi se cultiver en quenouille.

Beurré de Flandre. Fruit de 1re grosseur et de 1re qualité. Il mûrit à la fin de l'hiver et convient également aux quenouilles et au plein vent.

Bergamote Crassane ou *Crassane* proprement dite. Tout le monde connaît ce fruit délicieux, c'est la reine des poires.

Colmar. Même observation que pour la Crassane ; mûrit plus tard.

---

(1) Nos lecteurs pourraient s'étonner qu'un fruit de *plein vent* ne soit pas aussi de quenouille. Je fais observer une fois pour toutes qu'il y viendrait également sous le rapport du climat ; mais le port de quelques arbres, et notamment du *Chaumontel,* est si désagréable à l'œil, qu'on ne peut raisonnablement pas le proposer pour pyramide. V. P.

St.-Germain. Même observation qu'aux deux variétés précédentes ; se cultive aussi en quenouille.

Beurrés Gris supérieur, Incomparable, Magnifique ou *Diel, Passe-Colmar doré* ou *Suprême Gris,* etc., Beurrés très-supérieurs. Nous n'en recommanderons pas d'autres pour l'espalier, bien que plus de 80 espèces soient portées aujourd'hui sur les catalogues marchands; on peut se contenter des anciennes espèces.

Bergamote de Hollande. Fruit de 2e qualité, recommandable par sa longue conservation; convient au plein vent et aux quenouilles.

Bergamote de Pâques. Même observation que pour la précédente; convient aussi aux quenouilles et au plein vent.

Bergamote de la Pentecôte ou *Doyenné d'hiver.* Fruit excellent, d'une très-longue conservation. On peut aussi le cultiver en quenouille.

Bergamote de Soulers ou *de Bajie.* Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur, se conservant jusqu'à la fin de l'hiver.

Duchesse d'Angoulême. Excellent fruit de 1re qualité et de 1re grosseur, que l'on peut aussi cultiver en quenouille; mûrit en octobre et novembre.

Gendeseim. Fruit de 1re grosseur et de 1re qualité; octobre et novembre; convient aussi aux quenouilles.

Léon-Leclerc. Fruit de 2e qualité et de moyenne grosseur, qui mûrit très-tard; ce qui le recommande aux amateurs, qui peuvent aussi le cultiver en quenouille.

Louise bonne. Cet excellent fruit d'hiver est trop connu pour avoir besoin de le recommander.

Marquise d'hiver. Excellent fruit de 1re qualité et de 2e grosseur.

Madotte. Fruit de 1re qualité et de 1re grosseur. Il mûrit en novembre et décembre; convient aussi aux quenouilles et au plein vent.

Melon de Knops. Très-gros et bon fruit qui mûrit en novembre et décembre; convient aussi aux quenouilles.

3 *Tours.* Fruit de 1re qualité et de 1re grosseur; novembre et décembre; s'arrange de la quenouille.

Cuisse-Madame ou *Epargne* (1). La meilleure et la plus belle des poires d'été; elle mûrit dès la fin de juillet. On pourrait se contenter de lui donner le plein vent.

Doyenné Crotté. 1re qualité et 2e grosseur; octobre, plein vent et quenouille aussi.

Captif de Ste.-Hélène. 1re grosseur et 1re qualité; mûrit au commencement de l'hiver.

---

(1) On devrait écrire *Cuis-Dame.*

Doyenné gris ou *roux*. Fin d'octobre. Excellent fruit qui vient partout.

Bon Chrétien. Cet excellent fruit, qui se conserve près d'un an, vient au levant, au couchant, ne dédaigne pas le midi. On connaît plus de 12 ou 15 poires de *Bon Chrétien;* mais elle sont inférieures à l'ancienne. La poire d'*Auch* ne vient qu'au midi.

Bonne Ente ou *Sublime Gamotte*. Octobre et novembre. 1re qualité et 2e grosseur.

Belle de Flandre. 1re qualité et 1re grosseur, fruit très-estimé; mûrit de septembre à octobre.

Bezy de Quesçoit. Fruit d'hiver de 1re qualité et de 3e grosseur.

Benoist. Fruit d'hiver de 2e qualité et de 1re grosseur, peut se cultiver en quenouille.

Rousselet d'hiver. 2e qualité et 2e grosseur; plein vent et quenouille au besoin.

Sarrasin. 2e qualité et 2e grosseur; se garde jusqu'au printemps; convient également aux quenouilles.

Sageret. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur; hiver; peut aussi se contenter de la forme en quenouille.

St.-Marc. Fruit de 2e qualité et de 2e grosseur; fin d'hiver; convient aussi pour quenouille.

Virgouleuse. Fruit de 2e qualité et de 2e grosseur; fin de l'hiver.

Les fruits qui viennent bien au couchant s'accommodent assez souvent d'une autre exposition. Il y a cependant quelques exceptions: ainsi la *Poire de Bruxelles*, le *Beurré gris* ou *doré*, la *Poire Bichops Stumbs*, le *Bezy d'Alençon*, la *Poire Fiévé*, la *Bergamote d'Angleterre*, le *Bon Chrétien Napoléon*, la *Duchesse de Berry*, la *Poire Espadone*, etc., préfèrent le nord à toute autre exposition.

Il en est de même des trois espèces suivantes, qui sont des fruits à compote : la *Grosse de Bruxelles*, la *Poire Chaptal*, et la troisième connue sous le nom burlesque de *Gille-ó-Gille* ou *Gros Gobet*.

(*La suite au prochain numéro.*)

PLANTES RARES ET NOUVELLES
QUI FLEURISSENT EN BELGIQUE.

Phlox nouveaux

Gagnés par M. Rodigas à Saint-Trond.

(*Suite*. Voir la livraison précédente, page 234.)

N° 102. *Pindare*. Tige de 1 1/2 pied, glabre, maculée; feuilles ovales lancéolées; dents du calice colorées, corolle plane,

ronde, d'un beau lilas tendre. Panicule pyramidale rameuse, rameaux prenant naissance à la base de la tige. — Juin-juillet.

N° 60. *Ondine.* Tige de 2 pieds, fleurs roses, grandes, planes, gorge carmin clair, panicule serrée; tige tigrée légèrement, scabre; feuilles larges, lancéolées, aiguës. — Juin-juillet 1844.

N° 64. *Surprenant.* Tige de 1 1/2 pied; feuilles radicales, étroites; les caulinaires larges. Tube de la corolle arqué, violet clair; fleurs très-grandes, fond lilas richement veiné de pourpre clair. Limbe plan, lobes arrondis; panicule pyramidale serrée, rameuse. Excellente variété. — Juin-juillet 1845.

N° 13. *Prince de Joinville.* Tige de 1 à 2 pieds; dents au calice linéaires scarieuses; corolle à lobes plans, obovales, arrondis; fleurs grandes, blanches, souvent légèrement lavées de rose purpurin clair. Belle variété. — Juin-juillet 1844.

N° 116. *Amphytrion.* Tige de 2 pieds, rameuse d'en bas jusqu'au sommet; feuilles d'un beau vert foncé luisant; fleurs très-grandes, blanches, légèrement lavées de lilas, quelquefois accidentées de lilas foncé; gorge carmin-foncé très-vif; panicule pyramidale très-rameuse. — Juin-juillet 1844. Belle variété.

N° 131. Tige glabre, d'un rouge brun foncé, s'élevant à 2 1/2 pieds, rameuse; fleurs grandes, de belle conformation, d'un rouge pourpre foncé; panicules pyramidales rameuses et très-fournies; tube de la corolle pourpre foncé; lobes arrondis plans. Très-belle variété. — Juin-juillet 1844.

N° 121. *Nestor.* Tige de 2 pieds, rude, quadrangulaire, forte; fleurs moyennes d'une nuance carnée tendre lavée de rose clair; gorge violet clair. Belle variété. — Juin-juillet 1844.

N° 10. *Cora.* Tige de 2 pieds, ponctuée, scabre; calice coloré; fleurs moyennes lilas-purpurin-clair; tube de la corolle violet; gorge pourpre très-vif; lobes obovales tronqués, ondulés. — Juin-juillet 1844.

N° 39. *Tarquin.* Tige de 2 1/2 pieds, glabre, tigrée; tube de la corolle arqué, long, violet-pourpre; lobes de la corolle arrondis, plans, rose tendre; gorge carmin très-vif; panicule pyramidale compacte, multiflore. Belle variété. — Juin-juillet 1844.

N° 89. *Gratien.* Tige de 2 1/2 pieds, épaisse, carrée et glabre vers sa base, scabre au sommet; panicule globuleuse, serrée; fleurs moyennes rose clair; gorge carmin vif. Juin-juillet 1844.

N° 9. *Hermes.* Tige de 1 1/2 à 2 pieds, glabre, pointillée;

calice coloré; fleurs moyennes, d'un lilas-rose pâle à gorge plus foncée; panicule pyramidale multiflore. — Juin-juillet 1844.

N° 40. *Etoile du Nord*. Tige de 1 à 2 pieds, très-colorée, brune, scabre; panicule pyramidale rameuse très-fournie; dents au calice colorées, brunes à la base, noires au sommet; fleurs pourpre foncé; les lobes plans sont marqués à leur base d'une tache carminée en forme de fourche, dont l'ensemble forme un anneau dentelé. — Juin-juillet 1844.

N° 51. *Musarion*. Tige de 2 pieds; calice d'un brun violacé; fleurs grandes à lobes arrondis et plans, d'un pourpre foncé veiné de pourpre clair; gorge brun de laque; panicule pyramidale rameuse, allongée, très-dense et fournie. — Juin-juillet 1844. Belle variété.

N° 43. *Triton*. Tige de 2 pieds, glabre; fleurs lavées de blanc et de lilas, à tube violet pâle; gorge amaranthe violacé, formant une étoile à cinq rayons; panicule longue de 1 1/2 pied, rameuse, très-fournie. — Juin-juillet 1844. Belle variété.

N° 53. *Jason*. Tige de 2 1/2 pieds, glabre, très-rameuse; calice coloré à dents aiguës évasées; fleurs roses fortement veinées de rouge; panicule pyramidale très-allongée et très-fournie. — Juin-juillet 1844.

N° 113. *Pourpre fidèle*. Tige de 2 1/2 pieds, maculée, glabre, carrée à sa moitié inférieure, cylindrique à sa partie supérieure; calice coloré à dents lancéolées-aiguës, à bords roulés en dedans; fleurs très-grandes, d'un beau rouge pourpre-foncé-vif, amaranthe foncé à la gorge, sur laquelle se détachent les anthères jaune-d'or; lobes de la corolle obovales, arrondis, plans; panicule pyramidale florifère allongée. — Juin-juillet 1844.

N° 35. *Versicolor* synonymie *Gratus*. Tige de 3 pieds, glabre; calice à dents membraneuses, lancéolées, aiguës; corolle grande, d'un beau rose tendre lavé et veiné de blanc lilacé; lobes arrondis et plans. Variété d'un excellent effet, panicule pyramidale bien fournie. — Juin-juillet 1844.

N° 103. *Beau regard*. Tige de 2 1/2 pieds, brune, maculée, rameuse; calice coloré à dents ouvertes; tube de la corolle sombre violet; lobes obovales tronqués; fleurs très-grandes, d'un pourpre clair lavé de rose et de blanc. Une large étoile se présente dans leur milieu, dont les rayons amaranthes se prolongent jusqu'au centre des lobes de la corolle; panicule pyramidale allongée. — Juin-juillet 1844. Très-belle variété.

N° 97. *Gérard de Saint-Trond.* Tige de 2 1/2 pieds, glabre, tachetée; tube de la corolle lilas fort allongé; fleurs grandes, d'un rose purpurin; la gorge légèrement violacée est entourée d'une auréole blanche qui rayonne dans les lobes; panicule pyramidale serrée courte. — Juin-juillet 1844.

N° 94. *Auguste.* Tige de 3 pieds, quadrangulaire, scabre, pointillée; corolle grande, lavée de pourpre, de rose et de blanc; lobes arrondis plans; gorge large, cramoisi-pourpre; panicule allongée pyramidale. — Juin-juillet 1844. Très-beau.

N° 26. *Laura.* Tige de 2 pieds, grosse, quadrangulaire, scabre tachetée; panicule pyramidale large, serrée, très-fournie; fleurs très-grandes, d'un pourpre rose fortement lavé de blanc; gorge plus foncée. — Juin-juillet 1844. Très-beau.

N° 39. *Hanno.* Tige de 2 pieds, garnie de rameaux de sa base jusqu'au sommet, forme une forte pyramide chargée de fleurs lilas-clair, blanc ou lilas purpurin. Cet ensemble de fleurs différentes sur la tige produit un charmant effet. — Juillet-août 1844.

N° 46. *Henri II.* Tige de 1 à 1 1/2 pied, scabre; fleurs belles, lavées de lilas et de blanc; panicule pyramidale rameuse. — Juillet-août 1844.

N° 65. *Ulysse.* Tige de 2 pieds, très-scabre; tube de la corolle bleu; fleurs grandes, rondes, blanches lavées de bleu; panicule serrée. — Juillet-août 1844. Très-beau.

N° 129. *Triomphateur.* Tige de 3 à 4 pieds, grêle, rugueuse; dents du calice scarieuses, colorées aux bords; tube de la corolle violet lilas allongé; corolle bien plane; fond blanc bariolé et panaché de rouge amaranthe. — Juillet-août 1844. Belle variété.

N° 130. *Feu rougeâtre.* Tige de 4 pieds, maculée et glabre; fleurs grandes d'un beau rouge pourpre à gorge plus foncée; panicule allongée, volumineuse, serrée. — Juillet-août 1844. Beau.

N° 2. *Céleste.* Panicules bien fournies; fleurs rondes, grandes; tube de la corolle bleu; gorge bleu pâle; tige de 3 à 4 pieds. — Juin-juillet-août 1844. Beau.

N° 62. *Insignis.* Tige de 2 à 3 pieds, glabre à sa base, scabre en haut; tube bleu allongé arqué; corolle blanche lavée de bleu; gorge en étoile amaranthe clair; panicule évasée, serrée, très-fournie. — Juillet-août 1844. Très-beau.

N° 100. *Tenera-Emiliana.* Tige de 1 1/2 pied, grosse, maculée, rameuse de la base au sommet. Les rameaux, qui se trouvent très-rapprochés, forment de larges panicules pyramidales très-serrées; fleurs d'un bel incarnat; le carmin de la gorge se perd par fusion dans les lobes arrondis et plans. — Juillet-août 1844.

N° 64. *Hélicon.* Tige de 1 à 2 pieds, scabre dans sa partie supérieure; panicule dense, rameuse et allongée; fleurs rondes, grandes, roses ou blanches sur le même pied; lobes de la corolle plans. — Juillet-août 1844.

N° 114. *Reine du jour.* Tige de 3 à 4 pieds, rugueuse, maculée; calice coloré; fleurs d'un blanc pur; gorge amaranthe très-vif; lobes de la corolle plans et arrondis.

N° 125. *Cromwell.* Tige de 1 à 2 pieds, rameuse dès sa base, se terminant en panicule évasée corymbiforme, très-fournie de fleurs lilas lavées de pourpre et de rose; corolle bien plane et ronde; gorge pourpre en étoile, se perdant par cinq rayons divergents dans le limbe. — Juillet-août 1844.

N° 119. *Damon.* Tige de 2 pieds, grosse, carrée; feuilles larges lancéolées-aiguës; fleurs grandes, rondes, planes, blanches lavées de bleu; gorge en étoile bleue. — Juillet-août 1844. Très-beau.

M. Rodigas a établi aux prix suivants la fourniture de sa belle collection :

Les	6 variétés,	18	francs.
Les	12 »	25	»
Les	25 »	50	»
Les	50 »	100	»

Ces Phlox peuvent être demandés dès à présent et seront livrés au mois de mars 1845.

VARIÉTÉS.

Expériences relatives aux effets extraordinaires du charbon de bois sur la végétation et la prospérité des plantes.

Les essais avec la poussière du charbon de bois sur la végétation des plantes ont été faits trop souvent pour qu'il paraisse

nécessaire d'y revenir ; cependant, comme la matière ne nous semble pas encore épuisée, nous reproduirons les expériences qui ont été faites à ce sujet par un cultivateur distingué, et en partie sous les yeux du professeur Zuccarini.

On sait que les vieilles écorces des tanneurs sont communément employées par les jardiniers pour y placer les pots contenant les plantes des tropiques qui doivent se trouver dans une terre un peu échauffée. Dans certains pays cependant, comme en Bavière, par exemple, où il n'y a pas d'écorces de chêne, on est forcé de les remplacer par des écorces de pin, qui dégagent beaucoup moins de chaleur. C'est pour parer à cet inconvénient que M. Funk a voulu essayer les charbons de bois, grossièrement pulvérisés, dont il remplissait une bâche, en dessous de laquelle passait le conduit du calorifère. Aussitôt que les racines avaient atteint les trous des pots, qu'elles pénétraient dans le charbon, et que les plantes montraient une végétation extraordinaire, les racines qui avaient pénétré dans le charbon étaient d'une grosseur, d'une blancheur et d'une vigueur peu communes. Pour voir quel effet le charbon produirait sur les plantes quand il serait mêlé à la terre, M. Funk a rempoté toutes ses plantes dans une terre composée d'un tiers de feuilles pourries, d'un tiers de fumier de vache pourri et d'autant de poussière de charbon. L'effet de ce compost était extraordinaire. Diverses espèces de *Pereskia* faisaient en peu de semaines des pousses de 1 à 1 1/2 pied de longueur ; la *Thunbergia alata* donnait une grande quantité de semence, ce que jusqu'ici elle n'avait jamais fait ; plusieurs plantes malades recouvraient la santé dans cette terre, et plusieurs espèces de *Caladium* donnaient des feuilles qui avaient le double de leur grandeur ordinaire et un coloris magnifique. Ces faits déterminèrent M. Funk à planter toutes ses *Aroïdées* et d'autres plantes marécageuses dans une terre composée de 2/3 de charbon, et plusieurs même dans du charbon pur : toutes prouvèrent, par leur végétation luxueuse, que cette espèce de terre leur convenait ; mais plus on augmente la proportion de charbon, plus il faut donner d'eau, parce que cette terre sèche promptement.

Les plantes tropicales à rhizome bulbeux, notamment les *Gesneria*, les *Gloxinia*, etc., dont la terre contenait de 1/3 à 2/3 de charbon, faisaient des feuilles extraordinairement volumineuses, épaisses, charnues et d'un vert foncé comme on ne l'avait

pas encore vu ; quelques-unes avaient prolongé leur végétation au delà de leur époque ordinaire. M. le professeur Zuccarini engagea alors M. Funk à essayer la terre carbonifère pour y faire des boutures, et le résultat ne fut pas moins favorable : des feuilles de *Pereskia*, et même des morceaux de ces feuilles, y poussaient des racines avec facilité ; des morceaux de feuilles de quelques palmiers, comme, par exemple, de *Zamia*, de *Rhaphis*, de *Chamœrops*, etc., remplissaient le pot de leurs racines sans pourtant faire des pousses, attendu qu'ils ne contenaient pas de bourgeons ; mais dans les feuilles de *Gloxinia* il se formait de petites bulbes qui poussaient l'année suivante des tiges vigoureuses. Toutes les espèces de *Cactus*, qui étaient plantées dans une terre contenant 1/3 de poussière de charbon, croissaient durant un été de la moitié de leur grandeur ; des boutures de *Cactus* faisaient dans cette terre des racines plus fortes que dans une terre ordinaire.

M. Funk ajoute encore : qu'ayant repris les cultures d'un grand propriétaire, il y trouva toutes les plantes dans l'état le plus pitoyable ; la plupart étaient dégarnies de leurs feuilles ou couvertes d'insectes parasites. Aussitôt il les fit planter dans une terre mêlée de charbon, et dans l'espace de six semaines toutes avaient repris une nouvelle vigueur. Dans le nombre de celles-ci se trouvait une *Yucca Draconis*, dont la tige était pourrie vers son milieu, de manière que la couronne ne tenait plus qu'à quelques fibres ; après avoir coupé la tige un pied en dessous de la couronne, peu au-dessus de la partie pourrie, il l'a plantée dans un pot contenant du charbon, qu'il a placé ensuite dans une bâche chaude. Pendant la première semaine, les feuilles et même la tige se fanaient au point qu'il croyait déjà son expérimentation manquée; mais peu de jours après, les feuilles reprirent leur fraîcheur, et au bout de trois mois le pot était si rempli de racines, que la plante pouvait être rempotée dans un pot plus grand.

Des boutures de *Rhododendrum ponticum* faisaient des racines dans du charbon au bout de six semaines ; d'autres plantes, comme *Erica, Metrosideros, Melaleuca*, etc., y firent des racines avec une grande facilité.

Nous avons communiqué ces expériences à nos lecteurs dans le but de les engager à faire des essais afin de reconnaître jusqu'à quel point l'emploi du charbon, pour les cas indiqués, pourrait être avantageux dans la haute culture. Sch.

NOUVEAU NAVET SACCHARIFERE (1).

On sait que la betterave demande, pour prospérer et pour donner le plus haut produit possible, non-seulement un sol très-profond, mais de plus une culture très-soignée et surtout de fréquents sarclages au début de la plantation. A ce point de vue, il semble qu'un secours inespéré vient de se présenter tout à coup à l'agriculture et à la fabrication du sucre indigène dans une autre espèce de betteraves, cultivée en Autriche sous le nom de *betterave de Sibérie*. Cette betterave présente plusieurs avantages sur l'espèce ordinaire, sans avoir le défaut d'exiger une culture aussi minutieuse; et comme les soins que celle-ci réclame sont plus faciles, elle peut se cultiver avec bien moins de frais. D'après MM. Bossin et Malepeyre, auteurs d'un article communiqué à *l'Echo du monde savant*, et qui a pour objet la plante dont nous nous occupons, et qu'ils appellent improprement *Navet*, la richesse de cette racine en matière sucrée serait égale à celle de la betterave (quelle espèce?), et beaucoup d'expériences faites dans différents sols auraient démontré, tant en grand qu'en petit, que comparativement à la betterave elle a fourni de 1/4 à 1/2 degré de saccharomètre, tantôt en plus, tantôt en moins que celle-ci, et que par conséquent les circonstances étant identiques, la proportion contenue de matière sucrée est absolument la même dans les deux racines.

Cette betterave a exactement la forme d'un navet plat et discoïde, ce qui fait qu'elle repose à plat sur le terrain, qu'elle ne pénètre pas dans le sol et qu'elle ne pique pas dans la terre, mais se tient tout entière à nue à la surface de la terre. Au centre de sa face inférieure on remarque un petit faisceau de racines longues et minces, de 12 à 13 centimètres de longueur, et qui ne pénètrent pas, par conséquent, plus avant dans la terre que l'on ne laboure communément. Cette circonstance seule donne à cette racine un énorme avantage sur la betterave ordinaire. Les frais de la culture de celle-ci sont dus principalement au grand défoncement qu'il faut donner au terrain où l'on veut la faire végéter, et on sait que quand on ne lui fournit pas au

(1) Le *navet saccharifère* n'est autre chose que la betterave d'Oberndorff cultivée depuis longtemps en Wurtemberg.

moins 50 à 60 centimètres de terre bien ameubile, la plante devient rabougrie et réussit mal, ce qui oblige les cultivateurs à défoncer au moins à cette profondeur, circonstance toujours très-dispendieuse.

Un second avantage, qui le cède à peine au précédent, résulte encore de la forme de cette betterave lorsqu'il s'agit de la récolte. La récolte de la betterave ordinaire est difficile, pénible ; c'est une opération qui exige beaucoup de main-d'œuvre et d'attention. Tous ces embarras disparaissent dans la culture de la betterave de Sibérie. La récolte se fait en moitié moins de temps et n'exige qu'une dépense également réduite de moitié.

D'après quelques journaux, le sucre brut extrait de cette betterave, même du premier jet, serait extrêmement beau et à un degré de pureté et de couleur plus parfait que ceux obtenus jusqu'ici. Il est probable que cette nouvelle betterave, en se répandant en Europe, rendra les récoltes plus certaines, et par conséquent diminuera le prix de la matière brute du sucre indigène, ce qui permettra aux fabricants de produire à meilleur compte. D'autre part, elle ne sera pas moins utile à ceux qui la cultiveront comme nourriture pour les bestiaux.

Nous avons cultivé cette betterave, dont la graine nous a été envoyée de Vienne en Autriche, pendant un an, à la ferme expérimentale du gouvernement; mais comme une seule expérience ne nous autorise pas à nous prononcer en définitive sur le mérite de cette betterave, sous le rapport de ses propriétés pour la fabrication du sucre, nous nous bornerons à dire que nous sommes convaincu de la facilité de sa culture. Cependant nous avons fait des recherches afin de savoir jusqu'à quel point les assertions de Bossin et Malepeyre, qui eux-mêmes les ont extraites du *Journal polytechnique de Dingler,* sont d'accord avec celles qu'on a faites ailleurs ; et voici ce que nous lisons dans les *Nouvelles économiques,* n°s 40 et 84, 1844, journal d'agriculture qui paraît à Vienne (Autriche) :

« Afin de connaître exactement le rapport et la quantité de sucre contenue dans la betterave de Sibérie, nous l'avons soumise à des expériences comparatives avec quelques autres espèces ; en voici le résultat :

ESPÈCES qui ont ÉTÉ CULTIVÉES.	QUANTITÉ soumise A L'EXPÉRIENCE.	PRODUIT EN POUR CENT.					BOIS CONSUMÉ.
		Sucre.	Sirop de 24 degrés.	Sucre brut.	PRODUIT.		
					Sucre cristallisé.	Mélasse.	
	Quintaux.	P. c.					P. c.
Betterave d'Oberndorff.	17	81 8/10	11	4 7/10	2 5/10	2 1/10	46
» de Sibérie. .	17 1/2	79 4/10	11 3/10	5 7/10	3	2 6/10	42 2/10
» blanche de Silésie. . . .	18	77 2/10	14 7/10	7 5/10	4 6/10	2 7/10	34

Le tableau ci-après indique le rapport de ces betteraves, par joch autrichien, et le produit qui en est résulté pour la fabrication :

ESPÈCES DE BETTERAVES qui ont été CULTIVÉES.	RÉCOLTE D'UN JOCH.	A RENDU EN PRODUIT: Sucre brut.	A RENDU EN PRODUIT: Mélasse.	PRIX VÉNAL PAR QUINTAL — Sucre brut. (MONNAIE DE CONVENTION.)		PRIX VÉNAL PAR QUINTAL — Mélasse. (MONNAIE DE CONVENTION.)		VALEUR DU PRODUIT par JOCH.		OBSERVATIONS.
	Quintaux.	Livres.	Livres.	Fl.	Kreutz.	Fl.	Kreutz.	Fl.	Kreutz.	
Betterave d'Oberndorff.	532	1314	1095	16	—	1	—	221	11	La fabrication de ces deux espèces est moins facile que celle de la dernière.
— de Sibérie jaune et rouge.	408	1177	1084	17	—	1	—	210	55	
— blanche de Silésie.	422	1945	1148	18	—	1	—	361	35	

Si l'on considère que le bénéfice et la subsistance d'une fabrique de sucre de betterave dépend principalement de l'espèce qu'on cultive, on ne saurait prendre assez de précautions dans le choix de la semence.

Comme on le voit par les chiffres qui précèdent, l'avantage n'est pas du tout en faveur de la nouvelle betterave, et pour peu qu'on la cultivât en grand, la perte serait très-considérable. Cependant, comme le *Journal polytechnique* se prononce en faveur de cette betterave, de nouvelles expériences comparatives sont fort à désirer, et il serait surtout utile de constater si la plus grande facilité de culture que nous avons signalée, ne présente pas une compensation suffisante pour suppléer à l'infériorité du produit de cette betterave.

Pour terminer, nous reproduirons le tableau d'une expérience comparative sur cette betterave, faite par un autre fabricant :

ESPÈCES de BETTERAVES.	POIDS MOYEN des racines.	DEGRÉS de la séve.	QUANTITÉ de racines fabriquées.	QUANTITÉ OBTENUE DE			MATÉRIAUX EMPLOYÉS A LA FABRICATION.			PRODUITS OBTENUS.			
				Séve.	Marc.	Séve pour çent.	Chaux.	Noir animal.	Bois.	Sirop de 24 degrés.	Masse sucrée.	Sucre brut cristallisé.	Mélasse.
	Livres.		Livres.	Livres.	Livres.	P. c.	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.	Livres.
Betterave d'Oberndorff.	4	6	1700	1350	300	81 8/10	6	100	785	186	80	42	35
» de Sibérie.	3	7	1750	1350	350	79 4/13	6	100	741	198	100	50 1/2	46
» particulière de Silésie	2	8 1/2	1800	1350	400	77 2/10	6 1/2	100	615	265	135	83	49

On voit par ce résultat que la betterave napiforme ou de Sibérie n'a pas l'avantage sur celle de Silésie ; mais il n'est pas douteux pour nous qu'au moyen d'une culture soignée elle ne se perfectionne ; nous nous proposons de faire des essais à cet égard, et nous en communiquerons ultérieurement le résultat à nos lecteurs.

SCH.

Société royale d'Agriculture et d'Horticulture linnéenne de Bruxelles.

RÉSULTAT DE LA DEUXIÈME EXPOSITION PUBLIQUE.

Novembre 1844.

Ce n'est pas sans éprouver une vive satisfaction que nous avons vu le succès de cette exposition et l'intérêt soutenu que lui a témoigné le public, pendant les trois jours que le salon est resté ouvert. On s'était d'autant moins attendu à ce beau résultat que, par des causes indépendantes de la volonté de la direction, les horticulteurs n'avaient pu être informés que fort tard de l'époque de l'exposition. D'un autre côté, la saison déjà avancée et le temps incertain avaient empêché plusieurs amateurs d'envoyer leur contingent, de sorte que le nombre des exposants était moins considérable qu'il aurait pu l'être sans les causes indiquées ci-dessus. C'est ainsi que nous avons remarqué avec regret l'absence des instruments agricoles, objet d'une haute importance, aujourd'hui que les besoins d'une population toujours croissante nécessitent l'emploi d'instruments perfectionnés dans la culture du sol, afin d'en obtenir des récoltes avantageuses en proportion. Nous avons aussi remarqué avec un certain regret que le local, quoique assez spacieux pour une exposition de fleurs ordinaire, était trop petit et trop mal éclairé pour y exposer des fruits, dont il n'est pas moins nécessaire de bien examiner le coloris que la forme. En effet, dans ce local il n'y a réellement qu'une seule place, celle à gauche près de la fenêtre, qui soit favorable à l'exposition de fruits ou de fleurs de collection, dont le dessin forme souvent le principal mérite. La place à gauche de l'entrée était cette fois occupée par les collections de poires et de pommes. Le jury a dû se trouver bien

embarrassé pour se prononcer sur la plus méritante de ces collections, car toutes réunissaient ce qu'il y a de plus choisi dans ce genre; cependant, celle offrant le plus grand nombre d'espèces nouvelles a remporté le prix comme l'exigeait une des conditions du programme. A propos d'espèces nouvelles, nous ne pouvons pas négliger ici une idée qui se présente tout naturellement. Suffit-il, par exemple, de décerner le prix à une collection de fruits parce qu'elle contient le plus grand nombre d'espèces nouvelles, sans que le jury ait pu les déguster pour mieux juger de leur mérite? Nous ne le pensons pas; nous désirerions, au contraire, qu'il se formât au sein de la Société une commission qui fût chargée de déguster au préalable ces nouveautés et qui en déterminât le mérite et par conséquent le rang à occuper parmi ses congénères. Cette commission aurait pu en même temps leur donner le nom qu'elles devraient conserver. De cette manière on éviterait ces noms baroques ou insignifiants, dont trop souvent on ne peut comprendre la signification.

Parmi les produits agricoles, on remarquait particulièrement une collection de pommes de terre, dont plusieurs variétés nouvelles. Une longue bleue à chair jaunâtre nous a paru remarquable à cause de sa longue conservation; elle devient bonne à manger en juin, quand les autres commencent à se rider et à devenir insipides; et une rouge arrondie, qui se distingue par sa grande productivité et ses bonnes qualités. Il aurait fallu au jury le temps nécessaire pour les essayer.

A côté on voyait des raves anglaises, dont celle de Norfolk se distinguait par sa grosseur extraordinaire; il y avait aussi une variété à peau noire, plus douce que les espèces ordinaires, et se recommandant particulièrement pour la table.

Plus loin se trouvaient des betteraves, parmi lesquelles on distinguait une nouvelle variété, qui avait la forme d'un navet. L'histoire de cette betterave est remarquable : cultivée d'abord dans un petit coin de l'Allemagne sous le nom de *Betterave d'Oberndorff,* elle a paru tout à coup en Autriche sous le nom de *Betterave de Sibérie,* et en France sous la nouvelle dénomination de *Navet saccharifère*. Nous espérons que les Belges seront plus circonspects et lui conserveront son nom originaire. Il est bon de remarquer que cette betterave, par suite de ses migrations, a un peu perdu de ses qualités; les Belges habitués à bien cultiver leurs plantes fourragères sauront bien les lui rendre.

Un habitant de la Campine avait exposé un nouvel arbre forestier, l'*Alnus incana,* Aune blanc. Ce n'était certes pas l'objet le moins important qui a figuré à cette exposition remarquable et qui portera ses fruits. La rareté du bois et la lente croissance de la plupart de nos essences, a depuis longtemps fait sentir le besoin d'une espèce d'arbres propre aux terres sèches et stériles : nous croyons l'avoir trouvée dans l'Aune blanc.

Un membre de la Société avait exposé un pied énorme du *Gunnera scabra,* plante tinctoriale et commerciale. Si nous parvenons à acclimater cette plante, ce qui est très-probable, elle pourra un jour remplacer la noix de galle.

La Société ne s'est pas bornée à exposer des produits agricoles : les fleurs s'y trouvaient aussi en grand nombre, et l'on peut dire que rarement on a vu une aussi grande réunion de plantes rares à une exposition faite en cette saison.

Nous nous bornerons à citer celles qui ont attiré l'attention spéciale des connaisseurs. En première ligne nous comptions un magnifique *Cattleya labiata,* portant trois hampes chargées de fleurs ; une *Cattleya crispa,* à fleurs moins grandes, il est vrai, mais plus élégantes; toutes les deux provenant des serres royales. M. Forkel, jardinier du Roi, avait exposé une *Cyrtopera* nouvellement introduite et provenant du Mexique, portant une tige d'environ 4 pieds et garnie d'une centaine de fleurs ; une *Cuphea Mellvilla* à fleurs vertes et roses, sans doute la plus belle espèce connue de ce genre. Non moins intéressants étaient un *Begonia muricata* à feuilles digitées ; un superbe *Clérodendron splendens,* nouvelle variété à fleurs du carmin le plus pur ; une *Aphelandra cristata,* encore rare dans nos serres ; et un *Erythrochiton brasiliense mart.,* arbuste remarquable qui fleurissait pour la première fois en Belgique et peut-être en Europe.

Dans la collection exposée par M. Pierre Louis, jardinier de Mgr. le duc d'Arenberg, se distinguaient une *Vanda multiflora* et *teretifolia*, *Maxillaria picta grandiflora,* variété rare encore ; *Dorstenia arifolia,* et plusieurs nouvelles variétés d'Achimènes, plantes recherchées aujourd'hui par les amateurs; nous ne pouvons oublier non plus de faire mention d'un bel exemplaire du *Canarina campanulata,* plante qui, quoique ancienne, n'est pas moins intéressante pour celui qui voit dans les végétaux un peu plus qu'une simple fleur.

M. Herman Lubbers avait exposé une superbe collection

d'*Erica,* qui témoignaient, par leur santé et par leur belle culture, de l'habileté de leur propriétaire.

Nous ne pouvons non plus passer sous silence un magnifique exemplaire du *Veronica speciosa,* appartenant à M. de Saegher, horticulteur à Gand, et une *Griffinia hyacinthina* portant deux hampes, exposée par M. Simon-Brunelle, amateur zélé et qui se distingue par son goût éclairé.

Dans la collection exposée par M. Alex. Verschaffelt, de Gand, nous avons distingué une *Æchmea fulgens*, Brogn., une des plus belles *Broméliacées;* une *Chironia fruticosa;* un *Clerodendrum splendens,* Knight, et un *Cynoches chlorochiton,* distingué par sa vigueur et sa belle culture.

M. François Vandermaelen avait produit une superbe *Gongora setacea,* nouvellement introduite en Belgique ; une *Cattleya labiata* et plusieurs *Erica* d'une fort belle culture.

La poterie horticole avait aussi fourni son contingent. Nous avons surtout remarqué une terrine en terre cuite appelée *plat rafraîchissant*, destinée à y faire lever des graines fines, qui nous a paru digne d'éloges. Nous devons, à ce qu'on assure, cette invention à l'exposant, M. Nicasius, potier près de la porte d'Anderlecht.

La *Société linnéenne* se propose de réunir, dans un intérêt commun, les cultivateurs et horticulteurs du pays. Elle publiera dans ce dessin un prospectus que nous nous proposons de communiquer à nos lecteurs.

PRODUITS AGRICOLES.

Pour le plus beau froment.

1er *prix :* Médaille en vermeil, à M. J. Delamère, pour le froment *Mary gold reed.*

Les espèces suivantes ont été citées honorablement : froment, *Mary gold reed,* app. Stevens de Bisschop ; froment de mars, de M. Rampelbergh, qui n'a pu concourir parce que la paille n'était pas jointe.

Pour le plus beau seigle.

1er *prix :* Médaille en vermeil, à M. Delamère, pour le seigle du pays.

Le seigle de mars de M. Rampelbergh n'a pas concouru, la paille n'étant pas jointe.

Pour la plus belle orge et la plus belle avoine, les prix n'ont pas été accordés, les pailles n'étant pas jointes. Cependant les qualités distinguées de l'orge Chevalier, exposé par M. Rampelbergh, et de l'avoine de Kamtschatka, de la Ferme expérimentale de l'Etat, ont été reconnues par le jury.

Pour la plus belle collection de légumes.

1er *prix :* Médaille en vermeil, la Ferme expérimentale de l'Etat, pour une collection distinguée de Navets.

A été mentionné honorablement un envoi de Navets de Norfolk, de M. Claes, à Lembeck.

2me *prix :* Médaille en argent, la Ferme expérimentale de l'Etat, pour une collection de betteraves. Une Médaille spéciale a été votée à l'unanimité à la collection de pommes de terre de M. De Cellier, secrétaire de la Société.

Pour la Pomme de terre la plus nouvellement introduite et la plus distinguée par ses qualités et son rapport.

Médaille en vermeil, à M. De Cellier, déjà nommé.

Pour la plus belle et la plus nombreuse collection de poires.

1er *prix :* Médaille en vermeil, à M. Ferdinand Louis, jardinier de monseigneur le duc d'Arenberg, à Héverlé.

Les collections suivantes ont été mentionnées honorablement : celles de M. le baron d'Hooghvorst, à Meysse, et de M. Dupont, de Tournay. M. de Bavay s'étant abstenu de concourir, le jury s'est borné à reconnaître le mérite de sa collection. Le comité d'administration a regretté que la collection de M. Bouvier de Jodoigne soit arrivée trop tard.

PRODUITS HORTICOLES.

Pour la plus belle et la plus nombreuse collection de pommes.

1er *prix :* Médaille en vermeil, à M. De Buck de Louvain.

A été mentionnée honorablement, la collection de M. Pierre Louis, jardinier de Monseigneur le duc d'Arenberg à Bruxelles.

Une Médaille spéciale a été votée à M. Nicasius, pour une collection de poterie dont plusieurs modèles sont de son invention.

Pour introduction d'une nouvelle espèce d'arbres forestiers.

Une Médaille en vermeil, à M. J. Bals, à Arendonck, pour un Aune blanc reconnu avantageux dans la culture des terres sèches et arides.

Pour le plus bel envoi de plantes en fleurs se composant de 15 espèces différentes.

1er *prix :* Médaille en vermeil, à M. Forkel, jardinier du Roi, à Laeken, pour une collection très-distinguée et de la plus riche floraison.

Une Médaille en argent, à M. P. Louis, jardinier de monseigneur le duc d'Arenberg, à Bruxelles, pour un envoi dont la composition et la beauté ont également enlevé tous les suffrages.

Ont été mentionnées honorablement, les collections de M. De Craen, horticulteur à Bruxelles, et celles de M. Al. Verschaffelt, à Gand.

Pour la plante en fleurs la plus rare.

Une Médaille en vermeil, à M. Forkel, déjà nommé, pour le *Cyrtopera scabrilinuis* du Mexique.

Une Médaille en argent, à M. Verschaffelt, de Gand, pour l'*Aechmea fulgens.*

Ont été mentionnés honorablement, le *Veronica speciosa* de M. Desaegher, horticulteur à Gand, et l'*Acacia platiptera* de M. Van Geert, horticulteur en la même ville.

Belle culture.

Une Médaille en argent, à M. Forkel, déjà nommé, pour le *Catleya labiata.*

A été mentionné honorablement, le *Cyprepedium insignis,* de M. Verdickt, jardinier en chef de M. Vandermaelen.

Plante d'un même genre.

Médaille en argent, à M. Herman Lubbers, horticulteur à Ixelles, pour une collection distinguée d'*Erica.*

Pour le plus beau bouquet.

Médaille en vermeil, à M. Rosseels, architecte de jardins à Louvain.

Les bouquets de bal de MM. de Craen et Herman Lubbers ont été cités très-honorablement.

MÉDAILLE SPÉCIALE.

A M. Verdickt, jardinier de M. Vandermaelen, pour le *Gunnera scabra* (Ruiz et Pavon), plante industrielle, utile à la tannerie et à la teinturerie.

MÉDAILLE SPÉCIALE.

A M. Carolus, de Louvain, pour une collection de *Pentestemon,* de semis nouveau.

Une médaille spéciale, à M. Léon Algrain, cultivateur à Cuesmes, pour un Rouleau mécanique propre à fouler les terres et les prairies. On a pris surtout en considération l'éloignement de l'inventeur du lieu de l'exposition.

Société d'Horticulture de Courtrai.

RÉSULTATS DE L'EXPOSITION DE FRUITS.

— On nous écrit de Courtrai, le 31 octobre :

« L'exposition publique de fruits qui a eu lieu dimanche dernier au concours ouvert par la Société d'horticulture en cette ville, a produit, aux regards des amateurs étonnés, une collection très-variée de poires, dans les espèces les plus belles et les plus estimées, et toutes d'une venue superbe. Depuis une quinzaine d'années, la culture des bons fruits surtout s'est développée avec de grands succès à Courtrai, de telle sorte que nous pouvons rivaliser sous ce rapport avec les villes qui ont le plus de renommée. La première médaille a été décernée à M. F. de Wyn fils, et la deuxième à M. Urbain de Vriesere, tous deux jardiniers. Les fruits envoyés par MM. Dobbelaere et Reynaert ont excité l'admiration par leur beauté, mais ne se sont pas trouvés dans les termes du concours. »



Delphinium grandi florum flore pleno.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Delphinium grandiflorum flore pleno, albo et cœruleo.

L'espèce originaire de ces belles variétés croît à l'état sauvage en Sibérie, d'où elle a été introduite en Europe en 1741. C'est une des plus belles espèces de ce beau genre de plantes. A l'instar du *D. ajacis,* elle varie en fleurs bleues pâles, lilas, blanches, chair et bleu d'outre-mer. Ce *Delphinium* réussit bien en pleine terre; mais sous notre climat il lui faut une légère couverture de feuilles en hiver.

On n'avait jusqu'ici que deux variétés à fleurs doubles : l'espèce ordinaire et celle à très-grandes fleurs. Depuis quelque temps on en a gagné deux autres : l'une à fleurs doubles blanches, que nous avons fait représenter, l'autre à fleurs bleu-pâle ; cependant nous n'avons pas encore vu fleurir la dernière. La variété blanche se trouve en la possession de M. de Cellier, secrétaire de la Société linnéenne.

Il existe aussi une variété du *Delphinium grandiflorum,* connue sous le nom de *D. chinense,* Fisch., *Bot. Cab.* 71. *Bot. Reg.* 472, portant des fleurs magnifiques, et à fleurs doubles. Et enfin une espèce hybride, le *D. Barlowii,* Lind., *Bot. Reg.* 1844, provenant probablement du *D. grandiflor* et du *D. elatum.* Cette variété est très-rameuse, haute quelquefois de 7 à 8 pieds, portant des fleurs magnifiques bleu foncé.

Les variétés à fleurs doubles se présentent aussi très-bien cultivées en pots.

Sch.

NOTICE SUR LES CHAMPIGNONS.

Ce genre de végétaux n'est qu'un amas de cellules arrondies ou allongées, remplies de suc aqueux qui ne contient que quelques grains brunâtres auxquels la plante doit sa couleur. Ces plantes naissent de spores qui se développent dans la substance de la vieille plante ; mais il paraît que les champignons se développent aussi du suc des autres plantes, du moins les voit-on naître sur des plantes et des animaux morts.

On voit croître les champignons le plus vigoureusement par

un temps humide et chaud, entre juillet et novembre; mais l'automne est surtout leur saison favorite; c'est alors que les séves des plantes mortes commencent à se pourrir. Les champignons sont donc de véritables parasites, qui croissent sur toutes les parties des plantes et notamment sur les racines. Un grand nombre de champignons atteignent leur développement complet pendant une seule nuit; le plus petit nombre vit au-delà de 14 jours. Il y en a de très-petits, même de microscopiques; quelques-uns atteignent le diamètre d'un pied. Les plus petits se réduisent ou se dessèchent; les moyens se dissolvent en un liquide noir ou bleuâtre, semblable à de l'encre; les grands deviennent ligneux.

Les champignons contiennent une substance analogue à la viande, et, en outre, de la gélatine, du sucre, etc., auxquelles substances on doit attribuer leurs facultés nutritives; mais comme ils doivent leur existence à une espèce de putréfaction, ils ont généralement une odeur désagréable et nauséabonde, occasionnant des nausées, des vomissements et même la mort. On désigne comme vénéneux les champignons qui occasionnent ces fâcheux résultats, qui produisent sur le corps humain une inflammation des intestins.

Bien qu'il ne soit pas aisé de distinguer les champignons vénéneux de ceux qui ne le sont pas, on peut avancer que les premiers s'annoncent presque toujours par une couleur livide ou éclatante, et si l'on consulte de plus la saveur et l'odeur, le danger de se tromper ne sera plus aussi éminent, car il faudra toujours rejeter ceux dont la saveur et l'odeur font éprouver une certaine répugnance.

Le champignon commun de nos prés a des lamelles roses au-dessous de son chapeau, un goût qui a quelque analogie avec celui des noisettes, et une couleur jaunâtre qui n'a rien de suspect; l'agaric-mouche, au contraire, a une couleur rouge de vermillon tachetée de blanc, et une saveur âcre qui répugne d'abord à un haut degré. Ceux qui ont une odeur de radis et une saveur amère sont suspects; ceux qui sont aromatiques, poivrés, qui exhalent une odeur acidule et d'ail, sont bons. Ceux à couleur jaune pâle ou d'un rouge vif foncé, sont suspects; mais les blanchâtres, couleur jaune de vin, les secs et ceux d'espèce très-cassante sont bons, notamment lorsqu'ils ont des lamelles jaune d'or; les bons croissent en général sur les lieux ouverts au soleil,

sur les ravins, sur la lisière des bois, dans les taillis, dans les pâturages et entre les haies; les autres, au contraire, se montrent dans les bois touffus, impénétrables à la lumière solaire. Il faut recueillir les champignons par un temps sec et négliger ceux qui sont trop vieux; on rejette le bout de la tige, les lamelles et les trous qui se trouvent dans quelques espèces au-dessous du chapeau. Si la tige devient bleue sur la tranche (dans les espèces qui ont des trous au lieu de lamelles au-dessous du chapeau), il faut les rejeter. Après qu'ils sont mondés, on les fait macérer dans de l'eau tiède à laquelle on ajoute un peu de vinaigre et on jette ensuite cette eau; il ne faut pas garder longtemps les champignons cuits.

On ressent les effets des champignons vénéneux seulement quelques heures après qu'on les a consommés; des vomissements, des diarrhées, de la soif, des tranchées de ventre se manifestent d'abord; bientôt après on éprouve des vertiges, des sueurs froides suivies quelquefois de la mort sans qu'on perde connaissance. On prend contre ces accidents un vomitif et un purgatif; de l'huile de ricin, du sirop et des lavements. Si cependant les tranchées de ventre étaient violentes (signe de l'inflammation des intestins), on ne prendrait pas de purgatifs, mais des émulsions d'amandes douces avec de l'huile d'amande.

Les Romains faisaient grand cas des champignons, notamment de l'espèce que nous nommons aujourd'hui *Campairole Dorade* (Agaricus Cæsareus), qui croît, d'après M. Kickx, sur le bord des bois secs aux environs d'Aerschot : il est d'un jaune doré plus ou moins rougeâtre, à lamelles jaunes; a une odeur agréable et sort de terre sous la forme d'un œuf. Le poëte Martial critique la gourmandise exagérée des Romains pour ce champignon; plusieurs, dit-il, se passeraient de l'or et de l'argent, de la toge sénatoriale et de tous les plaisirs, plutôt que de ces champignons. Les truffes occupaient le deuxième rang; les *boletes* étaient pour le peuple. On les coupait avec des couteaux d'argent.

Dans certains pays, les champignons sont la nourriture des pauvres, comme les moules le sont chez nous. En Bohême, en Pologne, en Hongrie et en Italie, on les consomme dans certaines saisons en grande quantité; ils y forment souvent la nourriture journalière et sont véritablement très-nourrissants; les classes aisées les emploient comme assaisonnements. Les plus

communs chez nous sont désignés sous les noms de la *truffe*, la *morille*; le champignon commun se nomme le *Bolé* (*Boletus edulis*), et le délicieux (*ag. deliciosus*), qui ont une saveur agréablement âcre et une odeur particulière fort agréable. Cependant nous sommes encore très-éloignés de connaître tous les champignons édules ; il y en a même qui sont édules dans un pays et fort dangereux dans d'autres : le *bolete annulé* se mange en Bohême en immense quantité, tandis qu'ailleurs il est regardé comme vénéneux; en France, en Italie, en Belgique, on mange sans danger le *Lycoperdon* verruqueux tant qu'il est jeune, tandis qu'ailleurs d'autres en ont éprouvé de graves inconvénients; mais cela tient peut-être aussi à l'âge des champignons, qui sont en général plus vénéneux après leur complet développement. Il semble aussi que les champignons soient moins vénéneux dans les climats froids que dans les climats chauds. La préparation contribue probablement aussi à modifier les résultats de leur usage.

On a beaucoup d'exemples d'empoisonnements par les champignons, surtout dans les classes peu aisées de la société, qui les font recueillir par des enfants dépourvus des connaissances indispensables. Des familles entières ont péri malheureusement par suite de cette imprévoyance. L'histoire fournit aussi des cas célèbres de ce genre de mort. La femme et les enfants d'Euripide en furent victimes ; de même Annæus Serenus, capitaine de la garde de Néron, ainsi que plusieurs autres capitaines ; le pape Clément VII, le roi Charles VI, la veuve du czar Alexis, sont également morts empoisonnés par des champignons ; Agrippine a empoisonné son époux Tiberius Claudius César, au moyen de ce comestible.

Préparation des champignons.

Afin d'éviter un empoisonnement possible, on recommande les précautions suivantes : Il faut recueillir les champignons par un temps sec et après que la rosée a été essuyée ; il ne faut pas les arracher, mais les couper à fleur de terre, afin de s'assurer si, sur la tranche, le stipe devient bleu ; il faut surtout choisir les sujets dont le chapeau n'est pas encore tout à fait ouvert.

Avant de cuire les champignons on les monde, c'est-à-dire qu'on en retranche les lamelles (la barbe) et la partie poreuse

d'en dessous du chapeau. On ôte la peau et on coupe la tige si elle est tenace ou dure. Quelques-uns se mangent entièrement, comme la *Chanterelle* et les *Clavaires* ou *barbes de bouc*. Si l'on n'est pas bien sûr de ces champignons, on les lave ou on les fait macérer dans de l'eau et du vinaigre ; ou bien on les fait bouillir ou frire, car la chaleur détruit le principe vénéneux.

Quelques-uns mettent une cuiller d'argent ou un oignon auprès des champignons, croyant que ces objets se noircissent si les champignons sont vénéneux ; mais ce moyen n'est rien moins que certain, car lorsqu'un champignon contient la plus petite quantité de soufre, il noircira la cuiller, sans cependant être pour cela vénéneux.

Les champignons cuits ne doivent pas se refroidir ou être gardés jusqu'au lendemain ; certains champignons se mangent crus, comme le champignon des prés, les *Clavaires*, le *Bolé* (*Boletus edulis*), le *Bolé royal* (*Boletus regius*), et d'autres. On peut manger plusieurs espèces en salade, avec du poivre et du vinaigre ; d'autres cependant doivent être cuits, comme la *Chanterelle*, l'*Agaric blanc* (*Agaricus albus*), les *Bolé* scabre et orangé, le *Bolé* hépatic, etc. Il n'est pas nécessaire de laisser cuire longtemps les champignons, et il est utile d'ajouter quelques épiceries ou du persil, de l'oignon, du poivre, de la noix muscat, etc. ; quelques personnes les font cuire dans du vin, qu'on jette ensuite, et nous pensons que cette méthode est la meilleure.

SCH.

NOTICE SUR LE TUBÉRASTRE,

Espèce de champignon du genre des Polypores
(*Polyporus tuberaster*). FR.

Lorsque l'on observe le développement des champignons, on trouve qu'il leur faut à tous, pour croître, une substance organique, soit animale, soit végétale ; mais chacune des espèces connues semble affecter une substance organique propre à sa nature. Les uns croissent sur les feuilles du chêne, d'autres sur celles du hêtre ; certains champignons ne croissent que sur les troncs pourris des arbres, il y en a même qu'on ne trouve que sur les

sabots des chevaux morts, sur les guêpes en putréfaction, etc.; il ne faut donc pas s'étonner d'en trouver aussi poussant sur des pierres. C'est un de ces champignons que nous voulons faire connaître à nos lecteurs, et que nous avons observé dans les serres de Mgr. le duc d'Arenberg.

En Italie, aux environs de Naples et de Florence, se trouve ce champignon, naissant sur une espèce de pierre marneuse poreuse; il ne ressemble pas tout à fait à nos champignons ordinaires : son chapeau, au lieu d'être convexe, est concave et ne ressemble pas mal à un entonnoir; il a 2 à 4 pouces de diamètre; sa tige est haute d'un pouce à un pouce et demi et, ainsi que le chapeau, de couleur jaunâtre. A côté des champignons parfaits, la racine en pousse souvent aussi d'incomplets, c'est-à-dire des tiges sans chapeau. On ne mange pas les tiges, qui sont sèches et tenaces, mais les chapeaux sont considérés en Italie comme un mets exquis.

Pendant longtemps on n'a pu se rendre compte du phénomène de voir croître des champignons sur des pierres; mais depuis qu'on a étudié le développement de ces plantes singulières, la chose est devenue plus facile; voici comment le fait s'établit : d'abord on remarque sur la surface du sol un peu d'un liquide mucilagineux, dans lequel se développent des filaments rayonnants; peu à peu ces fils augmentent et forment une espèce de tissu serré qui enlace et réunit la terre marneuse en une seule masse, comme une pierre. C'est du milieu de ce tissu que sortent des champignons, si l'humidité et la chaleur nécessaires ne font pas défaut. On voit par cette simple description que le *Tubérastre* se multiplie comme les champignons que nous élevons sur des couches; ici le tissu est blanc, celui du *Tubérastre* est jaunâtre.

Cette pierre (*Pietra fungaia*) conserve longtemps sa propriété de produire des champignons, et ils en sortent, dit-on, pendant toute l'année. En Italie on les place dans les caves où elles ne demandent d'autres soins que d'être tenues humides. Elles se laissent aussi transporter dans d'autres pays sans perdre de leur faculté productive.

SCH.

DES PÉPINIÈRES EN BELGIQUE.

On demandait dernièrement comment il se fait que cette même Belgique, qui tient le premier rang parmi les nations horticoles, est précisément le pays où il y a le moins de pépinières. Nous ferons observer d'abord que les pépinières ne manquent pas chez nous, et qu'indépendamment d'une masse d'horticulteurs de profession qui ont converti leurs jardins en pépinières de toute espèce, il y a beaucoup de riches propriétaires, beaucoup de nobles même qui n'ont pas dédaigné d'en créer, à l'usage du public, dans leurs vastes domaines. Mais très-peu de ces établissements prospèrent et jouissent de quelque réputation ; et c'est ce qui fait supposer qu'ils sont si rares.

Dans la seule province d'Anvers, sans compter les nombreuses pépinières d'arbres forestiers de Malines, il y a plus de pépinières d'arbres d'agrément qu'il n'en faut pour le besoin de tout le royaume. Mais ces cultures sont généralement abandonnées à des jardiniers sans connaissances ou qui, n'ayant aucun intérêt à bien faire, et envisageant toujours leur avantage au détriment de celui de leurs maîtres, dirigent mal pendant tout le temps de leur service, et remettent à leurs successeurs, qui ne valent pas mieux qu'eux, des cultures rabougries et dans un désordre qui rend tout classement impossible.

Dans la province de Liége, il y a de nombreux cultivateurs d'arbres fruitiers ; ce pays est, si l'on veut, le Vitry de la Belgique. Comme à Vitry on n'y cultive que quelques anciennes variétés ; on n'y connaît pas plus que là toutes ces nouveautés si bonnes, si productives et tant recherchées aujourd'hui par les amateurs.

On le voit, si dans les pépinières créées par les seigneurs, le désordre ou l'ignorance produit la confusion et des arbres mal venants, la cupidité ou les besoins physiques de bien des petits horticulteurs les rendent peu soucieux de fournir les espèces demandées. C'est ainsi qu'un de nos amis s'était adressé, une liste des meilleurs fruits à la main, à une de ces maisons, pour y acheter trente pêchers en une douzaine de variétés. La pépinière, ou plutôt le jardinet, contenait à peine autant de pêchers, mais par un de ces hasards qu'on n'explique pas, les variétés demandées s'y trouvaient tout juste, comme de raison. Notre ami ne fut pas médiocrement surpris, l'été dernier, quand ses

pêchers ont donné pour la première fois, de voir qu'il n'avait que des *vroege-montanien* (violettes hâtives). Comment qualifier la conduite du jardinier, car il est impossible qu'il n'ait pas trompé sciemment? Notre tâche n'étant pas de dénoncer, nous ne nommerons personne : les dupes de ce genre d'escobards se chargent ordinairement, et c'est justice, de leur faire la réputation qu'ils méritent. Nous voulons, nous, prouver que les pépinières ne manquent pas, et que, s'il y en a beaucoup dont on ignore l'existence, c'est ou parce qu'elles tombent dans une des catégories citées plus haut, ou parce qu'elles manquent de quelques-uns des nombreux éléments nécessaires, d'abord à leur création et ensuite à leur développement. En effet, chaque année voit tomber autant de nouveaux établissements de ce genre qu'on en crée. Au point de perfectionnement où sont arrivées une demi-douzaine de nos bonnes pépinières, elles absorberont toujours celles de nouvelle création ; et la preuve, c'est qu'une des plus récentes, celle de M. Bivort, à Geest-Saint-Remy, date déjà depuis environ douze ans. Pour avoir quelque chance de succès, il faut que les nouveaux pépiniéristes se présentent, dans la lutte, armés de ressources, de connaissances positives et d'une prodigieuse activité; il faut surtout qu'ils ne comptent que sur eux : tout recours à des jardiniers directeurs est pour eux un arrêt de mort. Les ressources sont nécessaires pour créer largement et pour perfectionner au moins pendant dix à douze ans, sans presque rien retirer de ses avances ; les connaissances positives, pour se mettre et puis pour se tenir à la hauteur de ses devanciers, car l'arboriculture est devenue un art dont les productions sont aujourd'hui bien plutôt l'ouvrage d'une active intelligence et du savoir, que d'un travail manuel. Nous n'insisterons pas sur la difficulté, pour les nouvelles créations, de réussir chez nous dans cette partie ; qu'on aille visiter, pour s'en convaincre, les pépinières royales de M. de Bavay, à Vilvorde, et les cultures de M. Van Volxem, à Perck, et l'on verra à quels concurrents on a affaire. Ce sont, peut-être, les deux maisons, en Europe, les plus riches en nouveautés dendrologiques, tant pour les espèces à fruits que pour celles d'agrément. La Belgique est fière de posséder de pareils établissements, et nous, de pouvoir les citer. Là, au moins, et nous en sommes garants, on ne recevra pas trente violettes hâtives pour trente pêchers *en douze variétés*.

On voit que, si la Belgique ne fourmille pas de pépinières renommées, elle possède au moins des établissements qui, non-seulement peuvent lutter avec ce qu'il y a de plus considérable dans ce genre, en Europe, mais dont toutes les nations sont pour ainsi dire tributaires, grâce à notre position topographique, qui nous permet de déverser, dans le midi, les nouvelles productions du nord, et, dans le nord, celles du midi. Ce jeu, auquel M. de Bavay, de Vilvorde, surtout, paraît très-bien exercé, fait de son établissement un bazar de nouveautés auquel les pays les plus éloignés ont recours.

M.

L'ACACIA ET SES PRÉCIEUSES QUALITÉS.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR CE SUJET.

Il y a maintenant environ 60 ans que plusieurs économistes forestiers se sont publiquement prononcés en faveur de cet arbre utile.

Aujourd'hui, que le prix des bois tend à augmenter d'une manière inquiétante, notamment dans les pays coupés par des chemins de fer, il n'est pas hors de propos de communiquer les expériences qui ont eu l'Acacia pour objet, afin d'attirer l'attention des propriétaires sur cet arbre.

La durée et la solidité extraordinaires de son bois, soit pour la construction hydraulique (1), ou à l'intérieur de la terre, sont connues; il est encore constaté d'autre part que ses rejets ont une telle force de croissance, qu'une pièce de terre de 13 ares 50 centiares peut fournir, au terme de trois ans, un produit de 10,000 perches à haricots, à houblon, à cerceaux, etc. Nous ne parlerons pas de la valeur des feuilles d'acacia comme fourrage pour les animaux domestiques, que plusieurs écrivains recommandent fortement, car on ne dépouille pas impunément un arbre de ses feuilles, et les feuilles sèches ont déjà perdu la majeure partie de leurs facultés nutritives; mais nous insisterons sur la haute valeur de ce bois comme combustible.

D'après les expériences de M. Petri, un des forestiers les plus

---

(1) Dans les États-Unis on voit encore des constructions hydrauliques de bois d'Acacia qui ont été construites avant le temps de Christophe Colomb.

expérimentés de l'Europe, la durée de cet arbre est extraordinaire, il se reproduit par rejets plus qu'aucun autre arbre et donne dans un aménagement régulier de 15 à 20 ans, un produit double en valeur des autres essences cultivées chez nous, et cela dans un terrain maigre, un peu humeux, et plutôt léger que compacte et humide.

Les qualités calorifiques du bois d'Acacia sont telles, qu'il s'enflamme et brûle avec une chaleur intense étant encore tout vert, tandis que les bois de chêne, de hêtre et de bouleau, ne produisent, dans cet état, qu'une très-faible chaleur, ou, le plus souvent, ne brûlent pas du tout. Le bois sec d'Acacia produit même une chaleur plus intense que le bois de hêtre de la meilleure espèce.

Toutes les qualités, au moyen desquelles l'Acacia produit un rendage plus élevé que tous les autres bois connus, ont déterminé M. Petri à faire des expériences sur ce sujet, dans le but d'engager les propriétaires à faire des plantations de cette précieuse essence.

Voici comment M. Petri rend compte de ses essais :

Il y a 40 ans, je faisais arranger sur un des domaines du prince de Lichtenstein, ainsi que chez moi, de grandes pépinières pour multiplier cet arbre utile. Parmi plusieurs terrains qui furent plantés d'Acacias, se trouvait entre autres une montagne aride et stérile, qui fut transformée en futaie florissante. J'ai également fourni plus de 100,000 jeunes plants à plusieurs propriétaires en Hongrie, et S. M. l'empereur en a fait planter 30,000 à sa résidence de Laxenbourg.

Les rejets annuels atteignent, dans mon jardin, un diamètre de 2 à 3 pouces et 6 à 8 pieds de hauteur.

Je finis en faisant observer encore, que je puis garantir les excellentes qualités de cet arbre, qui résiste à tous les degrés de froid de notre climat. Il est vrai que quelques entreprises en grand, dans certaines localités, n'ont pas aussi bien réussi que des plantations avec de jeunes plants de deux ans ; mais la terre n'avait pas été bien préparée.

Un bois d'Acacia doit être planté fort serré, d'après mes observations, afin que le taillis qui se forme des rejets se trouve aussi épais que possible ; de cette manière, les forces de l'arbre ne s'épuisent point en branches latérales, et sont employées au développement de la tige principale.

La meilleure méthode pour réussir consiste à planter de jeunes Acacias d'un an à une distance de 3 à 6 pieds; on laisse croître les jeunes arbres durant quelques années. Au printemps de la quatrième, quand les boutons commencent à se développer, on coupe la tige tout près de la racine. Plus on mettra de distance entre les jeunes plants, plus forts seront les rejets; et plus souvent ceux-ci seront coupés, plus forte deviendra la racine, et par conséquent les rejets qui suivent.

On reproche à l'Acacia que ses racines s'étendent fort loin et attirent à elles tous les sucs contenus dans le sol; cela n'est point tout à fait exact : si l'Acacia est planté dans une terre vierge, sa racine devient traçante; mais elle perd cette propriété dans les terres cultivées. Il a été constaté, d'ailleurs, que cet arbre prospère dans les terres presque arides, ce qui prouve qu'il n'absorbe pas beaucoup de nourriture; mais, au reste, nous n'avons pas à conseiller de le planter dans les jardins ou les terres cultivées, où il serait sans doute fort incommode et même nuisible, comme la plupart des autres arbres qui ne portent pas de fruits; les situations qui lui conviennent sont celles que l'on destine ordinairement à la culture des bois.

Les Acacias, à cause de leur crue hardie, se cassent facilement si les vents d'ouest peuvent les atteindre; il faut donc les planter à l'abri de ces vents, ou bien, si cela n'est pas possible, les planter en taillis.

Nous terminerons cette relation par un article de M. le baron d'Haussez, extrait du *Journal d'agriculture pratique et de jardinage.*

DE L'ACACIA ET DE SES USAGES.

Il existe contre l'Acacia des préventions qui en empêchent la culture et que je crois utiles de combattre.

On ne saurait contester la qualité précieuse que possède l'Acacia de produire plus rapidement que quelque autre espèce que ce soit un bois plus dur, plus compacte et plus résistant que celui d'aucune des familles forestières connues en Europe. Nul ne supporte aussi bien que lui l'épreuve difficile d'une immersion complète, partielle ou alterne, ou celle d'une exposition constante aux variations atmosphériques. Sous ces différents rapports, il a l'avantage même sur le chêne, et il lui serait préféré pour tous les usages, s'il pouvait en acquérir les dimensions.

De ce que le vent fait éclater quelques-uns de ses rameaux, on conclut que sa fibre est cassante. Le plus simple examen fait reconnaître qu'au lieu de rompre, il éclate, c'est-à-dire que la séparation s'opère à la naissance des branches, mais jamais dans le sens horizontal. L'aspect d'une branche ainsi détachée de l'arbre fournit au contraire la preuve que les fibres s'étendent de la souche à la sommité du tronc, ou des jointures des branches à leur extrémité, et qu'elles supportent, sans rompre, tous les genres de torsions auxquels on veut les soumettre. C'est cette propriété qui les rend si éminemment aptes à la confection des cercles de futailles, dont la durée est très-prolongée, attendu qu'ils ne sont jamais atteints de la pourriture sèche ou humide dans cet emploi. Les pousses de trois et quatre ans, provenant de recépage, suffisent, et elles fournissent des cercles de un mètre à $1^{m},30$ de diamètre.

Comme bois de charronnage, il est préférable à tous les autres bois pour les pièces qui réclament une grande résistance, telles que palonniers, flèches de charrue, dents de herse, essieux surtout, genre d'emploi pour lequel il est substitué au fer par les arsenaux de la guerre, dans de nombreuses circonstances.

Les arsenaux de la marine préfèrent cette essence à quelque autre que ce soit pour la confection des longues chevilles connues sous le nom de *gournables*, et, chaque année, ils en achètent pour plusieurs centaines de mille francs dans l'Amérique du nord. Cette importation a diminué depuis que l'on a songé à faire, dans les landes de Gascogne, de vastes semis d'Acacias, lesquels fournissent déjà une masse notable de produits.

La propriété qu'a cette essence de subir sans s'altérer l'influence atmosphérique ne peut manquer de rendre usuel son emploi dans la construction des charpentes des chemins de fer; sous ce point de vue, on doit en encourager la propagation.

Une des considérations sur lesquelles on motive la proscription de cet arbre, propre cependant à tant d'usages divers, c'est sa prodigieuse faculté d'une reproduction incommode. Ce reproche n'est pas aussi mérité qu'on le prétend; je puis même dire que son drageonnage ne s'opère qu'à des conditions si tranchées, que, dans bien des circonstances, la nature seule du sol suffit pour en arrêter les effets. On peut, d'ailleurs, ne planter l'Acacia que dans des terrains que l'on veut couvrir rapidement d'un bois précieux.

Une autre considération sur laquelle on insiste pour exclure l'Acacia de la culture forestière est puisée dans la difficulté qu'opposent à son exploitation les dards dont il est armé.

Je ne remarque pas que l'Aubépine, dont se compose la plus grande partie des haies de notre contrée, et qui garnit nos taillis, soit beaucoup plus facile à traiter que l'Acacia, et cependant les branches ne restent pas sur les souches qui les ont produites, par le refus des ouvriers de les couper ; ces ouvriers se prêtent sans plus de répugnance à la récolte du jonc marin, bien autrement agressif et bien moins précieux que l'Acacia.

Sous ce rapport même, l'Acacia est moins hostile ; car non-seulement son tronc, mais ses branches se désarment en se développant, et relèguent ses piquants à l'extrémité de ses plus faibles rameaux.

Plus que les ouvriers chargés de couper l'arbre et ses branches, les charpentiers, les menuisiers, les charrons qui mettent son bois en œuvre, le proscrivent, ou au moins ne se soucient pas de l'employer, parce qu'ils le trouvent trop dur, et que leurs bras et leurs outils souffrent également de sa résistance. Au lieu d'y voir un éloge, admettra-t-on ce reproche comme un motif de renoncer à la culture de l'arbre contre lequel il est dirigé?

On semble réserver exclusivement l'usage de l'Acacia à la confection des haies. Je me permettrai d'émettre une opinion toute contraire, et de dire qu'il se refuse à ce mode d'utilisation. En effet, dès qu'elles atteignent l'âge de trois ou quatre ans, ses poussées se dégarnissent à la fois de leurs épines et de leurs branches latérales, et elles ne présentent plus que des tiges assez distantes les unes des autres pour livrer passage à la plupart des animaux de basse-cour, dont elles devraient contrarier la sortie.

Ce mode d'emploi aurait en outre l'inconvénient de favoriser la reproduction de cet arbre sur des terrains où l'on a intérêt à l'empêcher.

J'ai cultivé l'Acacia sur un espace assez vaste (près de deux hectares), mais seulement comme moyen de remplir les vides laissés par des plantations d'arbres d'une croissance plus lente, notamment d'essences résineuses. J'en ai tiré et j'en tire encore un parti très-avantageux ; car il m'a procuré un produit notable d'avances dont la rentrée se ferait encore attendre si je n'avais mêlé son essence à celles qui faisaient la base de ma plantation.

Je puis attester que la répugnance des ouvriers à se prêter à l'exploitation de ce bois n'a pas tenu contre l'expérience qu'ils ont faite de son innocuité, et que je n'ai plus eu à combattre que celle des ouvriers dont les outils s'émoussaient contre sa résistance et sa densité.

Je me permets donc d'appeler l'intérêt des forestiers sur la culture et la propagation de l'Acacia, convaincu que je suis des avantages qu'elles présentent, et par ma propre expérience, et par les nombreuses observations que j'ai recueillies dans des circonstances très-diverses de sol et de climat.

Baron d'Haussez,
Ancien ministre de la marine.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES.

SUR LA PLANTATION DES ARBRES FRUITIERS.

(*Fin voir la livraison précédente, page* 369.)

ESPÈCES EXCLUSIVEMENT PROPRES A ÊTRE ÉLEVÉES EN QUENOUILLES.

Alexandre. 2e qualité et 2e grosseur ; octobre.

Beurré Adam. 1re qualité et 2e grosseur ; septembre et octobre.

Beurré Audusson. 2e qualité et 2e grosseur ; même époque de maturité.

Beurré Bolwiller. 2e qualité et 3e grosseur ; hiver.

Beurré d'Anjou. 1re qualité et 1re grosseur ; septembre.

Beurré de Mortefontaine ou *de Lefebvre.* Fruit d'octobre, 1re qualité et 2e grosseur.

Beurré de Thouin. 1re qualité et 2e grosseur ; octobre et novembre.

Bergamote de Bussy. 2e qualité et 2e grosseur.

Bergamote vraie brune de Rosco. Fruit d'hiver de 1re grosseur et de 2e qualité.

Bezy de Montigny. Fruit de 1re qualité et de 3e grosseur ; fin de l'automne.

Bezy sans pareil. 1re qualité et 3e grosseur ; fin d'hiver.

Célestin. 1re qualité et 2e grosseur ; octobre et novembre.

Doyenné Boussoch (nouvelle). 1re qualité et 1re grosseur ; octobre.

Hessel. 1re qualité et 1re grosseur ; septembre.

Incomparable Hacon. 1re qualité et 1re grosseur ; octobre et novembre.

Louise Bonne. (les 2) *Inconnue* et de *Jersey.* Automne.

Orange rouge. 2e qualité et 2e grosseur ; septembre.

Orange tulipée. 2e qualité et 2e grosseur ; septembre.

Amiens. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur ; hiver.

Florence. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur ; septembre et octobre.

St.-André. Fruit de 2e qualité et de 2e grosseur ; hiver.

Passe-Colmar de Vienne. 1re qualité et 2e grosseur ; septembre.

Pater noster. Fruit d'hiver de 1re qualité et de moyenne grosseur.

Roi Louis nouveau. Fruit de septembre, très-bon.

Robin musqué. Fruit de médiocre qualité, arbre fécond ; septembre.

Shakspeare. Fruit de 1re qualité et de 3e grosseur ; automne.

Urbaniste. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur ; novembre et décembre.

Vétéran. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur ; novembre.

ESPÈCES EXCLUSIVEMENT PROPRES AU PLEIN VENT.

Belle des Chartreux. Fruit de 2e qualité et de 2e grosseur ; mûrit en octobre.

Bon Chrétien d'été ou *Gracioli.* Fruit excellent de 1re qualité et de 1re grosseur ; il mûrit en septembre et octobre.

Citron des Carmes ou *Madeleine.* Petit fruit vert qui mûrit en juillet, précocité qui le recommande. Il a une sous-variété à feuilles panachées.

Gros blanquet. Fruit de 2e qualité et de 4e grosseur, recommandable par sa précocité ; commencement de juillet.

Payenchi. Fruit de 2e qualité qui mûrit en octobre.

Sanguinole. Fruit de médiocre qualité qui mûrit en septembre.

Sucre vert. Fruit moyen, bon, qui mûrit en octobre et novembre.

VARIÉTÉS PAR ORDRE DE MATURITÉ QUE L'ON PEUT INDISTINCTEMENT FORMER EN QUENOUILLES OU LAISSER EN PLEIN VENT.

JUIN. — Peu de fruits mûrissent dans ce mois ; citons cependant *Petit Muscat* ou *7-en-Gueule, Amiré Joannet* ou *Petit St.-Jean, Muscat Robert.*

JUILLET. — *Doyenné d'été, Poire de deux fois l'an, Bourdon musqué* ou *Orange d'été.*

AOUT. — *Beurré d'été* ou *Franc Réal d'été* ou *Milan blanc. Grise Bonne* ou *Poire aux Mouches ou Rude Épée, Jargonelle, Mabille, Groseiller,* etc.

SEPTEMBRE. — Les espèces de Poires que l'on peut cultiver en

quenouilles ou en plein vent qui mûrissent dans ce mois sont nombreuses : nous n'indiquerons que celles d'un mérite supérieur. *William, Wilhelmine, Rousselet musqué, Rousselet de Reims, Révillet, Plombgastel, Petit Rousselet musqué, Poire Pomme, Neill, Jalousie de Fontenay-Vendée, Frangipane, Épine d'été, Beurré de Beaumont, Beurré Romain.*

Octobre. — (Même observation que pour septembre.) *Archiduc Charles* ou *Charles d'Autriche, Ananas, Beurré Bosc, Beurré d'Isambert, Callebasse Bosc Grosse Verte Longue d'Angers, Louise, Bonne d'Avranches, Noisette d'Angleterre, Poire Lucrative, Sans-Pepins, St.-Michel Archange.*

Novembre et décembre. — *Angélique de Bordeaux, Beurré Picquery* (excellent fruit), *Délices d'Hardempont, Doyenné Sieulle, Épine d'Hiver, Marie-Louise Delcourt, Nec Plus Muris* (se conserve quelquefois jusqu'en mars).

Hiver et printemps. — *Beurré bronzé, Beurré de Malines* ou *Bonne de Malines, Beurré gris d'hiver nouveau, Bergamote de Parthenay, Bergamote suisse, Belle de Berry* ou *Poire de curé, Javardelle, Poire au Vin* (elle a le goût de pêche), *Certeau, Brissac.*

POIRES LES MEILLEURES A COMPOTE.

Pour quenouilles et plein vent. — *Bergamote d'Angleterre de Noisette* (hiver), *Belle Audibert* (hiver), *Bellissime d'hiver, Blanc perlé* ou *perné* (hiver), *Franc Réal* (hiver), *Frangipane* (septembre et octobre), *Belle Noisette* (hiver), *Orange d'hiver, Poire de Tonneau* (automne), *St.-Urbain d'hiver, Trésor d'amour* (fin d'automne), *Trésor d'hiver.*

Pour espalier. — *Bergamote double fleur* (printemps), *Bellissime d'automne*, les diverses variétés de *Bon Chrétien; la Poire Calebasse* (automne), *la Poire Chaptal* (fin d'hiver), *Martin sec* (hiver), *Poire d'Angora* (hiver), *Poire d'Hardempont* (novembre), *Tarquin* (fin d'hiver), *Louis-Philippe* (fin d'hiver), *Rateau gris* (fin d'hiver), *St.-Lézin* (octobre).

POMMIERS.

Le Pommier aime un sol frais et substantiel ; il réussit cependant mieux que le Poirier dans une terre calcaire, surtout si on le greffe sur Doucin. La forme à donner au Pommier est la pyramide, le vase et le buisson ; on le cultive rarement en espalier. Toutes les expositions lui conviennent ; nous n'indiquerons donc que les meilleurs espèces à préférer dans un jardin où l'on ne peut les admettre toutes.

POMMES D'ÉTÉ ET D'AUTOMNE.

Transparente d'Astracan ou *de Moscovie.* C'est un fruit de 1re qualité et de 2e grosseur qui se recommande par sa grande précocité. On le mange dès les premiers jours d'août. Le *Bon Jardinier* commet une erreur en recommandant ce fruit comme une espèce qui se conserve tard.

Calvil rouge d'été ou *pomme Madeleine. Passe-Pomme*, etc. Fruit moyen, côtelé, rouge, chair sèche; mûrit en juillet. Excellent fruit à compote.

Passe-Pomme rouge. Petit fruit coloré, aplati, que l'on mange en compote dès la fin de juillet, et sur table dès les premiers jours d'août.

Rembour d'été. Fruit de 2e qualité et de 2e grosseur, jaune pâle rayé; il mûrit en septembre.

Reinette d'été. Fruit moyen de 2e qualité et de 2e grosseur; mais il se recommande par l'époque de sa maturité, qui arrive en septembre.

Reinette hâtive jaune. Fruit de médiocre qualité qu'il faut cependant cultiver pour en avoir en octobre, époque à laquelle les pommes sont encore rares.

Calvil malingre ou *Pomme malingre.* Fruit de 1re grosseur et de 2e qualité. Mûrit à la Toussaint.

Grosse Amérique ou *Américaine.* Fruit de 2e grosseur et de 1re qualité, d'autant plus recommandable qu'il mûrit en novembre.

Calvil gris. Fruit de 2e grosseur et de 1re qualité; automne.

Reinette dorée. Fruit de 1re qualité et de 2e grosseur, qui mûrit en octobre et novembre.

Reinette de Hollande. Arbre très-productif; fruit très-bon, qui mûrit en octobre ou novembre.

POMMES D'HIVER ET DE PRINTEMPS.

Dans la série précédente nous avons cité des fruits qui seraient à peine dignes d'être cultivés, s'ils mûrissaient à une époque où on n'a que l'embarras du choix; mais il en est autrement, et nous dirons même que les pomologistes devraient s'occuper un peu plus sérieusement des semis. C'est par eux que l'on parviendra à augmenter le nombre des espèces d'été et d'automne qui ne sont pas à beaucoup près aussi considérables que celles des Poires. Quant aux Pommes d'hiver et de printemps, et même d'été, car plusieurs se gardent jusqu'en juin et juillet, nous désignerons les meilleures espèces seulement, à la tête desquelles nous placerons les *Reinettes* suivantes :

Reinette franche. Chair ferme, sucrée et relevée. Grosseur moyenne.

— *de Bretagne.* C'est une de nos meilleures pommes ; sa maturité se prolonge rarement au delà de décembre ; mais le volume du fruit, l'excellence de sa chair fine, sucrée, recommande cette espèce.

— *de Canada.* Fruit par excellence que nous conseillons de cultiver en petits buissons greffés sur paradis, et plantés en quinconce dans un coin de terre qui prend le nom de PETITE NORMANDIE.

— *d'Espagne.* Convient aux formes en entonnoirs, si on le greffe sur paradis. Fruit excellent, allongé et marqué de côtes relevées.

Reinette grise. On connaît plusieurs variétés ; elles sont toutes excellentes. Celle de *Granville,* la *Grise haute bonté,* la *Petite grise*, etc., sont très-recommandables.

— *d'Angleterre, Pomme d'or.* Chair ferme, sucrée et très-relevée ; arbre très-productif.

— *rousse* ou *jaune dorée* ou *tardive.* Chair ferme, sucrée, un peu plus acidulée que dans la précédente. Il y a une *Reinette rousse* ou *des carmes,* qu'il ne faut pas confondre avec celle-ci ; elle mûrit au commencement de l'automne.

— *de Caux.* Fruit rond, à longue queue, quelquefois aplati, coloré, d'une chair acidulée très-agréable. L'arbre réussit parfaitement en plein vent. C'est la pomme par excellence à faire cuire pour des malades.

— *de St.-Laurent.* C'est un fruit du sol fortuné de la NORMANDIE, où cette Pomme acquiert des qualités très-agréables, qu'elle conserve dans une terre moins riche, ainsi que nous l'avons constaté à PARIS.

Pomme de pigeonnet, Cœur de pigeon, Museau de lièvre. Noms tirés de la forme du fruit, qui est excellent. On connaît le *blanc* et le *rouge;* ils mûrissent dès l'automne, et peuvent se conserver jusqu'en février. L'arbre est très-productif ; c'est la première espèce à mettre dans un jardin dont l'étendue ne permet pas d'en faire entrer beaucoup.

Api ! qui ne connaît cette jolie petite pomme avec ses teintes de vermillon et sa chair délicieuse et croquante ?

Rambour d'hiver. Fruit gros, aplati, acide, meilleur à cuire que cru.

Pomme Calvil blanc d'hiver, Bonnet carré. C'est la *Reinette côtelée* des Normands, arbre fécond et vigoureux ; fruit gros, blanc, allongé ; goût légèrement acidulé, très-agréable.

Postophe d'hiver. Fruit aussi volumineux que la *Reinette de Canada*, avec laquelle il rivalise.

Enfant de la NORMANDIE, cette terre classique des bonnes et belles pommes, nous pourrions considérablement augmenter la nomenclature des espèces à cultiver dans des jardins très-vastes, où l'on tient à collectionner. Mais pourquoi courir après tant de nouveautés éphémères, qui ne vaudront jamais les anciennes ?

ABRICOTIERS.

L'Abricotier aime un sol bien ameubli, plutôt sec qu'humide ; il réussit cependant dans une terre froide, mais ses fruits y sont aqueux et de médiocre qualité. L'espalier à l'exposition du levant lui convient, mais jamais les abricots n'y sont aussi délicieux qu'en plein vent, lorsque le climat permet d'y cultiver l'arbre, ce qui ne se peut guère au-dessous de la latitude de PARIS.

Les Abricots mûrissent en juillet, quelques-uns en août. L'*Abricot précoce* ou *Abricotin* mûrit dès la fin de juin ; mais, comme il fleurit aussi plus tôt que les autres, ses fleurs sont fréquemment atteintes par les gelées blanches.

Pour PLEIN-VENT il faut préférer les *Albergiers de Tours,* le *Montgamet*, le *Commun*, l'*Alexandrie*, le *Gros blanc ordinaire.*

Pour ESPALIER au midi ou au couchant préférons le *Royal*, le *Pouret*, le *Gros-St.-Jean, le Rouge tardif.*

D'autres espèces viennent également bien au levant et au midi, au couchant même dans les départements du midi : ce sont le *Pêcher ordinaire* et celui dit *de Nancy*, le *Musch-Musch* et plusieurs autres que nous n'indiquerons pas.

PRUNIERS.

Le Prunier est un de ces arbres précieux qui viennent partout ; il préfère cependant, comme beaucoup d'autres, une terre franche dans laquelle ses racines traçantes puissent s'étendre à volonté.

On connaît une nombreuse série d'espèces de prunes, à la tête desquelles la *Reine-Claude* se trouve de droit ; mais comme cette excellente espèce a sa saison pour mûrir, et qu'il est bon d'avoir des prunes le plus tôt et le plus tard possible, nous allons indiquer les meilleures variétés, selon l'ordre de leur maturité, en faisant suivre le nom de chacune des observations que nous croirons indispensables.

JUILLET. — Les prunes de *Monsieur*, et notamment le *Monsieur hâtif*, la *St.-Barnabé* ou *Jaune hâtive*, ou *Prune de la Catalogne*, est la plus précoce de toutes. Elle mûrit quelquefois dès la fin de juin ; mais son fruit est souvent très-médiocre. La *Royale de Tours,* arbre fécond, fruit gros et sucré, excellent pour pruneaux ; la petite prune *Mirobo-*

lan, qui donne beaucoup, mais dont les fruits sont gros comme des cerises; la *Jaune hâtive.*

Aout. — *Surpasse Monsieur,* fruit violet de 1re grosseur et de 1re qualité. Il se reproduit de rejetons. La *Reine-Claude verte* et la *dorée* sont deux excellentes espèces qui mûrissent fin de ce mois; le *Perdrigon blanc,* le *Damas violet* (tous les *Damas* sont d'excellents fruits à pruneaux).

Septembre. — La *Reine-Claude violette,* la *prune de Ste.-Catherine,* les *Damas,* la *Dame Aubert* (blanche), l'excellente *Prune d'Agen* ou *Robe de Sergent,* si célèbre pour sa qualité à faire des pruneaux, le *Perdrigon rouge,* etc.

Octobre et novembre. — La *Prune de la St.-Martin* est la plus tardive; souvent elle ne mûrit qu'après la Toussaint; elle est recommandable sous ce rapport. Du reste, il y a peu de prunes dont la maturité se prolonge jusqu'en octobre; mais tant d'autres bons fruits abondent dans cette saison, que c'est une prévoyance de la nature de nous donner les prunes dans un moment où nous n'avons que peu de poires, plus de cerises, et à peine quelques pommes.

PÊCHERS.

Le Pêcher est un de ces arbres exotiques qui sont venus se perfectionner chez nous, où plus de 50 variétés sont connues; mais hâtons-nous de dire que 5 ou 6 seulement méritent la préférence sur les autres, dont elles peuvent tenir lieu. A quoi bon entretenir, pour une vaine satisfaction d'amour-propre, des espèces de collection, qui donneront chaque année une vingtaine au plus de pêches médiocres, quand des variétés anciennes en fournissent par centaines d'excellentes? Au célèbre village de Montreuil, on se borne à la culture de 3 ou 4. Nous en citerons une douzaine; mais, auparavant, rappelons que le Pêcher exige généralement l'espalier et l'exposition du levant, du midi ou du couchant, jamais le nord. Une terre franche, douce et substantielle lui convient. Nous conseillons de le préférer greffé sur Amandier, bien que, dans un sol humide, il réussisse très-bien sur Prunier. Août et septembre sont les mois où les pêches abondent.

Pour plein vent. La *Malte* ou *Belle de Paris* (bien que très-rarement cultivée à Paris), la *Grosse Mignonne* et la *Chevreuse hâtive.* Dans la Normandie, on cultive sous le nom de *Pierrots* d'excellentes pêches dont plusieurs variétés se conservent jusqu'à la Toussaint.

Pour ESPALIER. La *Pourprée tardive* (octobre), la *Madeleine à grandes fleurs*, la *Bourdine de Narbonne*, la *Pavie de Pomponne*, la *Petite Mignonne*, dont la chair fine et blanche, sucrée et vineuse, se détache facilement du noyau; le *Téton de Vénus*, à chair fine, fondante, très-agréablement parfumée, exigent l'exposition du midi.

Nous placerons au levant, au midi ou au couchant, les espèces ci-après :

Belle de Vitry, chair d'un blanc verdâtre, fine et succulente ; *Belle Beausse* (et non Beauce), ainsi nommée en mémoire d'un ancien cultivateur de MONTREUIL auquel la culture des pêches doit quelques perfectionnements. C'est un fruit excellent dont nos amis et collègues MM. *Lepère* et *Malot*, font grand cas. L'arbre est vigoureux et ressemble un peu à la *Grosse Mignonne*, dont le fruit a la grosseur, mais qu'il surpasse en parfum et en bon goût ; *Galende*, *Grosse noire de Montreuil*, *Bellegarde*, etc., sous ces diverses dénominations on cultive à MONTREUIL un fruit plus gros que la *Grosse Mignonne*, à chair d'un beau blanc, ferme, et cependant fine, fondante et de bon goût ; elle succède à la *Grosse Mignonne* (15 août). La *Grosse Mignonne*, que nous avons déjà citée pour plein vent, a une chair blanche, fondante, fine et très-parfumée. Il y a une *Grosse Mignonne hâtive*, qui lui est inférieure selon nous. *Madeleine de Courson* ou *Madeleine rouge*, fruit rond, très-coloré, à chair fondante sucrée et très-estimée. *Bon ouvrier* paraît être une variété de *Chevreuse hâtive*, améliorée par un cultivateur de MONTREUIL dont elle porte le nom. *Chevreuse :* on connaît la *hâtive* et la *tardive*, elles sont excellentes toutes deux. Le *Brugnon* est une pêche à peau lisse, à chair ferme, cassante, excellente ; il veut une exposition chaude, parce qu'il mûrit tard.

(Le Cultivateur.) V. PAQUET.

VARIÉTÉS.

Fougères hybrides.

On sait quelle importance les amateurs modernes attachent aux genres autrefois négligés de l'ordre des Fougères. Il y a maintenant des serres exclusivement consacrées à des collections riches et nombreuses de Fougères exotiques. L'étude des débris géologiques du monde antédiluvien démontre l'existence d'un grand nombre de Fougères gigantesques dans la végétation qui a précédé le déluge. L'Australie renferme encore des forêts de Fougères qui n'ont guère moins de *douze à quinze mètres* d'élévation. L'intéressant voyage de Dieffenbach en a fait connaître

plusieurs entièrement nouvelles, dont les tiges ligneuses sont employées comme bois de charpente par les naturels de la Nouvelle-Zélande dans la construction de leurs habitations. Aujourd'hui, il paraît que l'hybridation, ce grand procédé mis à la disposition de l'homme pour faire dévier de leur type primitif les races végétales et animales, influe puissamment sur les Fougères, quoique leurs organes reproducteurs soient imparfaitement connus. M. Regel en Allemagne et M. Henderson en Angleterre ont observé des faits analogues tendant à confirmer cette opinion.

Les observations de M. Regel portent principalement sur le genre Gymnogramma. Les Fougères de ce genre restent constamment identiques à elles-mêmes tant qu'une seule espèce est cultivée dans le même local; mais s'il s'en rencontre plusieurs à proximité les unes des autres, il se forme des espèces ou variétés intermédiaires que M. Regel croit pouvoir considérer comme des hybrides. Voici quelques-unes de ces nouvelles Fougères.

1° Hybride intermédiaire entre le G. Chrysophylla et le G. Peruviana. Elle se rapproche davantage du G. Peruviana; elle est répandue dans les collections sous le nom de Gymnogramma l'Herminieri.

2° Intermédiaire entre les G. Chrysophylla et Distans? Cette variété provient du jardin botanique de Berlin.

3° Intermédiaire entre les G. Chrysophylla et Dealbata.

4° Intermédiaire entre le G. Chrysophylla et le G. Calomelanos provenant également du jardin de Berlin.

Trois autres intermédiaires entre les Gymnogramma Distans, Dealbata et Calomelanos, existent aussi dans la collection de M. Regel.

M. Henderson s'exprime avec moins d'assurance sur la question délicate de l'hybridation des Fougères. Ce qu'on regarde comme des hybrides pourrait fort bien, selon lui, n'être pas autre chose que des variations d'individus; c'est aussi dans le seul genre Gymnogramma que les déviations ont été remarquées par cet observateur sur un très-grand nombre d'espèces, et avec des caractères si tranchés qu'il est difficile de ne pas se ranger à l'opinion de M. Regel, dont on voit que M. Henderson n'est pas lui-même fort éloigné.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que les savants se mettent d'accord, ce qui importe à l'horticulture, c'est de vérifier le fait et d'en tirer parti, s'il y a moyen, pour enrichir nos serres de

nouvelles variétés de Fougères, hybrides ou non ; il nous suffit de constater si les Fougères placées dans le voisinage les unes des autres ont en effet une tendance à dévier de leur type primitif.

Les observations de M. Regel sont de 1843 ; elles ont été publiées dans les journaux d'horticulture de l'Allemagne ; celles de M. Henderson sont beaucoup plus récentes.

A Paris, M. Neumann, au Jardin-du-Roi, parmi des milliers d'échantillons de Fougères de semis, n'a jamais remarqué d'hybrides; M. Bory-Saint-Vincent a mentionné dans une séance académique l'hybridation des Fougères, sur laquelle il reste des doutes dans l'esprit de beaucoup de praticiens.

Toutefois le fait, proclamé comme probable par des hommes compétents en Allemagne et en Angleterre, nous a paru digne d'être mentionné, et nous croyons opportun d'appeler sur cet objet l'attention des expérimentateurs.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Culture du Camellia.

M. l'abbé Berlèse a communiqué à la Société royale d'horticulture, dans sa dernière séance, un Mémoire fort intéressant sur l'avenir de la culture du Camellia. Nous ne croyons pas avec M. l'abbé Berlèse qu'il soit tout à fait impossible de conquérir par la suite certaines modifications de forme et de couleur dans la fleur du Camellia; nous admettons en toute matière l'axiome des Écossais : *il y a plus de choses possibles que l'on ne croit.* Ainsi, quelque plausibles que paraissent les motifs allégués dans son Mémoire pour affirmer d'une manière absolue l'impossibilité d'obtenir jamais des Camellias *bleus*, nous voulons espérer qu'il en sera de cette fleur si désirée comme de la fameuse *Rose bleue* des Arabes, dont l'existence n'est plus contestable, et que nos habiles horticulteurs retrouveront quelque jour.

Mais la partie la plus importante du travail de M. l'abbé Berlèse, c'est celle où il invite les cultivateurs de Camellias à diriger leurs efforts vers la culture des espèces et variétés qui ont été jusqu'ici laissées à peu près dans leur état primitif. Quelques espèces paraissent en effet avoir dit à peu de chose près leur dernier mot, et il semble difficile de produire mieux, par exemple, que le Camellia *Marchioness of Exeter*. Il y a au contraire tout à espérer de quelques autres espèces. Jusqu'ici le nombre des

Camellias qu'on a fait fructifier pour en semer des graines est resté assez limité; et, quoique les fleurs de ces Camellias aient subi l'hybridation avec le pollen d'une infinité d'autres variétés, il y a des modifications qu'on peut raisonnablement en attendre. Le champ est libre, au contraire, pour les conjectures et les espérances, quant au croisement des espèces qui n'ont encore que rarement fructifié.

Le *Camellia reticulata,* qui par la nature de son feuillage et la forme de sa fleur s'éloigne essentiellement de la plupart des autres variétés, vient de produire en Belgique des fruits qui, s'il fallait en croire les rapports de ceux qui disent les avoir vus, seraient de la grosseur du poing. Quand il y aurait exagération de la moitié, ces fruits seraient encore d'un volume très-remarquable.

M. l'abbé Berlèse a donc fait une chose à la fois opportune et éminemment utile en appelant l'attention des horticulteurs sur la nécessité de travailler particulièrement les types de Camellias qui ont encore peu fructifié, et de leur demander de nouveaux tons, de nouvelles formes, qui manquent dans les collections. Nous croyons avec lui qu'on arrivera promptement en opérant dans cette voie à conquérir des Camellias d'une forme parfaite dans les nuances jaune et orange, soit pures, soit mélangées de blanc ou de toute couleur. (*Le Jardin et la Ferme.*)

IMPORTANCE DE LA BETTERAVE.

Nouvelle variété de Betterave fourragère.

A l'époque où la grande pensée de Napoléon s'appliquait à affranchir l'Europe continentale des privations que peut, d'un moment à l'autre, lui imposer la guerre maritime, les préfets employaient toute leur influence à propager la culture de la Betterave. La Belgique, alors réunie à la France, était divisée en départements. Le préfet du département de Jemmapes avait engagé par une circulaire les fermiers des environs de Mons à semer des graines de Betterave à sucre, qui leur avaient été distribuées : des fonds étaient votés pour l'achat de ces racines, destinées à être converties en sucre. Les paysans belges, intelligents et laborieux, réussirent du premier coup ; ils eurent des récoltes admirables de racines dont ils ne savaient que faire. Après s'être concertés dans les foires et marchés où ils se ren-

contraient, ils prirent la résolution d'arriver tous le même jour avec leurs grands chariots dans la cour de la préfecture. En effet, un beau matin, M. le préfet voit arriver toute la récolte de Betteraves de l'arrondissement; il y en avait plusieurs centaines de milliers de kilogrammes. Qui fut embarrassé? c'était ce fonctionnaire, car la fabrique où ces racines devaient se convertir en sucre était encore à l'état de projet.

La Société d'agriculture réunie à la hâte fut d'avis qu'il fallait tenir la parole donnée et payer les Betteraves, puis engager les cultivateurs à les remporter, en leur distribuant une courte instruction sur la manière de les faire consommer par leur bétail.

Cet avis fut adopté : les fermiers se retirèrent donc enchantés, ayant, comme on dit vulgairement, l'argent et la marchandise.

L'industrie sucrière ne s'est implantée en Belgique que bien des années après le départ des Français; mais les avantages de la Betterave comme racine fourragère ont été si bien compris en Belgique, que tout aussitôt après son introduction, sa culture est entrée dans l'assolement de toutes les exploitations et n'a plus été abandonnée. Aujourd'hui le choc violent auquel résiste avec honneur la sucrerie indigène française n'a fait que mettre dans un nouveau jour l'importance de la Betterave comme aliment du bétail. Malheureusement les terres arables qui manquent de profondeur sont très-communes en France ; jusqu'à présent la Betterave en était bannie.

Une variété nouvelle peu volumineuse, ayant la forme d'un Turneps, et végétant presque entièrement hors du sol, vient d'être essayée aux bergeries de Sénart, chez M. Camille Beauvais, dans des terrains légers et profonds, où elle a parfaitement réussi. Nous signalons le fait comme nouvelle agricole, quoique les détails nous manquent sur les résultats précis qui, à cette époque de l'année, peuvent à peine être appréciés : nous y reviendrons.

Nous saisissons cette occasion pour engager les cultivateurs à introduire la Betterave dans leurs assolements, si leur sol le permet, et à persévérer à la cultiver si elle fait partie de leur rotation, bien que l'état chancelant de l'industrie sucrière rende aujourd'hui la Betterave un peu moins avantageuse à cultiver que par le passé. La Betterave peut s'évaluer en foin ; le bon laboureur doit toujours avoir présent à l'esprit ce vieux et excellent proverbe : *Qui a foin a pain.*

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Hybridation des Fuchsia.

L'espoir d'obtenir de nouvelles variétés dans le genre Fuchsia est fondé sur le croisement des plus belles variétés nouvelles avec celles d'entre les anciennes qui se recommandent par leur beauté et le contraste de leurs couleurs. La plupart des Fuchsia ont assez de rusticité pour se contenter en hiver d'une bâche ou d'une serre froide ; leur culture est donc à la portée d'un très-grand nombre d'amateurs, ce qui nous engage à faire connaître quelques-unes des précautions employées par les horticulteurs anglais fort experts dans ce genre de croisement.

Dans une petite boîte de 30 centimètres carrés et de 4 ou 5 centimètres de profondeur, on pratique vingt-quatre petits compartiments où l'on place de petits morceaux d'étoffe de laine de couleurs différentes. Chaque nuance représente un Fuchsia qu'on se propose d'employer comme *père* dans le croisement. Les désignations étant faites, la boîte est portée dans la serre où l'on choisit les plantes mères destinées à porter graine. On retranche avec soin les étamines avant qu'elles se soient ouvertes sur les fleurs *mères*, et l'on prend le pollen des mâles sur les fleurs les plus parfaites de chaque espèce ; aussitôt après la fécondation, on attache à la tige des porte-graines un petit morceau d'étoffe semblable à l'un de ceux de la boîte, et servant à indiquer la variété mâle employée au croisement. Lorsque la graine est mûre, on la dépose dans le compartiment correspondant à la ligne paternelle, avec un numéro d'ordre désignant la ligne maternelle ; de cette manière toute confusion est impossible à l'égard de la parenté.

Il est aisé, par ce moyen, de donner régulièrement au croisement un but déterminé, comme de réunir les couleurs des Fuchsia *Venus victrix* avec la taille de l'*Exoniensis*. De même le bleu-foncé de la corolle de certains Fuchsia peut être uni au blanc presque pur de quelques variétés. Dès que le résultat d'un croisement montre une tendance à se rapprocher du but désiré, on est certain d'atteindre ce but en continuant le croisement avec les hybrides obtenues.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Grande pépinière de Yarmouth, comté de Norfolk.

(Ici les armes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.)

« Sous le patronage de sa très-gracieuse Majesté la Reine, de sa grâce le duc de Rutland, du comte de Harrington, du comte de Liverpool, du lord-évêque de Londres, et d'une foule d'autres lords, etc., etc., aussi bien que de la Société d'horticulture de Londres,

» Youell et Ce ont beaucoup de plaisir à annoncer au public qu'ils tiennent à sa disposition du plant de première qualité de ce framboisier, le meilleur et le plus estimé de tous, dont le fruit est sans égal pour son volume extraordinaire et la richesse de son exquise saveur. »

Suivent des extraits d'articles de journaux et des procès-verbaux de distributions de prix, où toutes les formules de la louange sont épuisées. La Framboise Falstoff produit sans interruption jusqu'à la fin de l'automne; elle maintient sa supériorité dans tous les terrains, à toutes les expositions, sans réclamer aucun soin de culture.

Nous n'avons jamais rien lu de semblable dans les catalogues français les moins modestes; ajoutons que l'hyperbole et l'admiration sont encore quelquefois poussées en Angleterre beaucoup plus loin que dans les annonces de MM. Youel et Ce qui vendent leur précieux framboisier au prix de 15 francs le paquet de 25 plants : ce n'est pas donné. Nous ne connaissons pas la Framboise Falstoff, qui paraît être remontante et qui peut bien être un très-bon fruit; mais de si pompeux éloges suffisent pour nous autoriser à en douter. (*Le Jardin et la Ferme.*)

Trifolium hybridum. *Trèfle hybride.*

Depuis quelques années on cultive cette espèce de Trèfle (*Trifolium hybridum*) en grand pour faire les prairies artificielles; M. Vilmorin le préconisa et l'expérimenta comparativement avec d'autres Trèfles; les résultats furent insérés dans des notes et des rapports particuliers. De mon côté, j'ai fait aussi des essais sur cette plante; je lui ai reconnu les mêmes avantages que lui a trouvés M. Vilmorin. Cette espèce est décrite et citée par plu-

sieurs auteurs comme originaire d'Italie ; malgré la chaleur du climat de ce pays, elle n'en a pas moins résisté dans les cultures des environs de Paris à l'hiver de 1838 à 1839 ; il paraîtrait même que dans des contrées plus septentrionales elle réussit aussi très-bien.

Le Trèfle hybride est l'un des plus précoces : il fleurit presqu'en même temps que le *Trifolium pratense ;* il a l'avantage sur celui-ci de taller du pied et de produire un plus grand nombre de tiges. Les fleurs sont odorantes ; elles ont le parfum de celles du Mélilot, tandis que celles du *Trifolium pratense* sont inodores.

M. Bové a trouvé cette plante à l'état sauvage à Jaffa (Syrie) en 1831 ; il m'en a donné des échantillons en 1832 à son retour d'Egypte. Il paraît même, d'après plusieurs voyageurs botanistes, qu'on la trouve sur plusieurs autres parties du globe.

Cette plante est encore peu connue des cultivateurs pour son emploi comme fourrage artificiel ; elle se recommande par sa précocité ; ses jeunes feuilles se montrent aussitôt les grandes gelées passées, et elle donne comme produit plusieurs coupes pendant l'année. Pépin.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Calanthe masuca.

Charmante Orchidée épiphyte dont la fleur, d'un bleu lilas, s'ouvre au mois de juin. Elle est originaire du Népaul, et peut être considérée comme l'une des plus brillantes productions florales de cette contrée, si riche en végétaux d'ornement. On peut la cultiver dans des pots remplis de terre de bruyère tourbeuse, en plaçant au fond des pots des tessons de poterie. Il lui faut, en été, des arrosements très-abondants, une atmosphère humide et une température élevée. En hiver, elle ne veut être arrosée que juste autant qu'il le faut pour que les bulbes ne se dessèchent pas.

Cette plante est recherchée de beaucoup d'amateurs en raison de l'extrême difficulté qu'on éprouve à la faire végéter et fleurir dans nos serres ; ce qui devrait être un défaut devient un mérite, en ce qu'il procure aux amateurs, lorsqu'ils réussissent dans cette culture, le plaisir très-vif de la difficulté vaincue.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

CORRESPONDANCE.

Vilvorde, le 4 janvier 1844.

MONSIEUR L'ÉDITEUR,

Permettez-moi, dans l'intérêt de votre journal comme dans celui de l'horticulture en Belgique, de vous présenter quelques considérations sur les emprunts que vous faites aux journaux étrangers.

Tant qu'il ne s'agit que de notions élémentaires, de considérations générales, de nouveautés ou de résultats obtenus, vous devez nécessairement prendre vos articles là où vous trouvez les plus intéressants; je vous concède cette latitude et vous conseille d'en faire votre profit et celui de vos abonnés. Mais chaque fois que l'influence de notre climat peut altérer ou modifier la nature, les qualités ou la composition des matières traitées en pays étrangers, vous devez, il me semble, vous abstenir de les reproduire; car alors vous n'instruisez plus, vous induisez en erreur.

C'est ainsi que, dans votre dernière livraison, vous reproduisez d'un journal parisien un article de M. Victor Paquet, relatif aux variétés de fruits à cultiver en espalier. A quelques erreurs près, cet article est très-instructif pour la partie méridionale de la France, mais ne peut être d'aucune utilité pour les planteurs belges : il ne peut que les égarer.

L'expérience a démontré que telle variété de poire qu'on place au couchant en France, exige, tout au moins, le levant et même le midi chez nous. Une lettre qui m'a été écrite dans le temps par un de nos plus grands amateurs, l'honorable M. Robyns, dont l'âge avancé et les expériences font autorité, m'est tombée entre les mains, il y a quelques jours. M. Robyns me dit, dans cette lettre, que les *Beurré-Diel*, qu'il gagne en espalier au midi, sont beaucoup plus beaux et bien meilleurs que ceux qu'il obtient au levant; qu'il en est de même de toutes les variétés d'automne et d'hiver, et finit par conseiller de ne jamais planter, en Belgique, des poiriers au couchant ni au nord. La campagne de M. Robyns, située à deux lieues sud-ouest de Bruxelles, est entourée d'immenses murailles; cet avantage, joint aux connaissances variées de ce pomologiste distingué, lui a permis de créer des espaliers qui font des merveilles. Eh bien! Monsieur,

que dit votre article? Ne conseille-t-il pas de planter le *Beurré-Diel* en espalier au levant ou au couchant? Je le répète, le couchant peut lui convenir en France; chez nous, il lui faut le midi ou tout au moins le levant. Cette variété, dont je donnerai plus tard l'historique, est indigène et a été gagnée à Perck, près de Vilvorde, dans une ferme nommée *Trois-Tours*, d'où son nom primitif. Quelques horticulteurs étrangers qui ont pris l'habitude de s'approprier nos conquêtes, en ont fait le *Beurré-Royal*, le *Beurré-Magnifique*, le *Beurré-Incomparable*, qu'ils confondent ensuite au point d'en faire plusieurs espèces distinctes. Voyez plutôt votre article, page 268 : ne traite-t-il pas séparément le *Beurré-Incomparable*, le *Beurré-Magnifique* et la *poire de Trois-Tours*, qu'il fait supposer être trois espèces?

Vous citez encore comme pouvant être cultivées en espalier, au levant ou au *couchant*, les variétés suivantes : *Bezy de Chaumontel*, *Beurré d'Hardempont*, *Colmar*, *Saint-Germain*, *Passe-Colmar*, *Beurré-Gris supérieur*, *Bergamotte de Hollande*, *Bergamotte de la Pentecôte* ou *Doyenné d'hiver*, *Duchesse d'Angoulême*, *Léon-Leclerc*, *Marquise d'hiver*, *Bon-Chrétien* (d'hiver, sans doute?), *Sarrasin*, etc., etc. Aucune ne réussirait chez nous au couchant : toutes y exigent le levant, et quelques-unes même le plein midi.

Vous dites enfin, page 262, que la *Louise-Bonne-d'Avranches* et la *Crassanne sont bonnes partout et viennent dans tous les sols*; c'est encore une bien grande erreur que celle-là. La *Louise-Bonne-d'Avranches* (qui est un fruit d'automne et non d'hiver, comme vous l'avancez, page 268), excellente, supérieure même en terre sèche et douce, est pâteuse et mauvaise en terre forte et humide; les crassannes, au contraire, exigent, pour réussir, une terre humide, plutôt légère que forte.

Mon but n'est pas de réfuter l'article de M. Victor Paquet, au talent de qui je dois rendre hommage; car je suis bien certain qu'en le rédigeant, il n'a pas prétendu écrire pour notre climat. Ce que j'ai voulu, Monsieur, c'est censurer l'application que vous faites de cet article et relever, en même temps, quelques erreurs qui ne peuvent qu'embrouiller davantage le classement du genre poirier.

Mon goût prononcé pour l'arboriculture ayant nécessairement dirigé mes études vers la pomologie, j'offre, Monsieur, de vous envoyer, de temps à autre, un article sur la culture des arbres

fruitiers. Je n'entends pas faire mieux que les confrères étrangers; je suis, au contraire, persuadé de rester au-dessous et comme écrivain et comme horticulteur; mais mes renseignements seront locaux, puisqu'ils seront le résultat de mes expériences acquises dans mes propres cultures et dans mes rapports suivis avec l'élite de l'horticulture; et je pense que cet avantage en vaut bien un autre.

Recevez, Monsieur l'Editeur, etc.

L. DE BAVAY,

Propriétaire des pépinières royales, à Vilvorde.

Nous considérons le paragraphe qui termine cette lettre comme une bonne fortune, pour nos lecteurs d'abord, pour notre publication ensuite; les horticulteurs praticiens qui écrivent, sont assez rares en Belgique pour que nous nous empressions d'accepter le concours de ceux qui veulent bien nous communiquer le résultat de leurs observations et de leur expérience, et dans ce petit nombre il n'en est aucun dont la participation puisse être plus utile à la rédaction de notre journal que celle de M. de Bavay, que nous désirions depuis longtemps : il est donc inutile d'ajouter que nous avons accepté son offre avec reconnaissance.

Cependant nous tenons à donner quelques explications en ce qui nous concerne.

Jusqu'ici nous n'avons emprunté aux journaux d'horticulture qui paraissent en France, ou plutôt à Paris, que des articles choisis et dont nous indiquons l'origine, laissant à nos lecteurs à en apprécier l'utilité, ou à en modifier l'application dans notre pays. Si M. Victor Paquet a écrit pour le midi de la France, sans en informer ses lecteurs, l'article sur lequel M. de Bavay a bien voulu nous transmettre ses observations, il a agi avec légèreté, car à Paris il aura produit à peu près les mêmes errements qu'à Bruxelles.

Quoi qu'il en soit, la lettre de M. de Bavay aura pour résultat de nous rendre plus circonspect encore à l'avenir, et nous déterminera à ne plus donner de semblables articles sans les accompagner de notes pour tout ce qui ne serait pas d'application dans notre pays.

(*L'Editeur.*)

A l'Éditeur de la REVUE HORTICOLE.

Dans votre numéro d'août dernier je viens de lire un article reproduit des *Annales de la Société d'Horticulture de Cincinnati* (Amérique du Nord) et citant l'exemple d'une greffe de poirier sur pommier qui a parfaitement réussi. Ce poirier porte, dit-on, des fruits plus gros que ceux de poiriers greffés sur franc. Il est sans doute utile de faire connaître ce qui se fait de bon à l'étranger, mais il est juste aussi de mentionner nos essais, surtout lorsqu'ils ont la priorité. Je crois donc devoir vous rappeler ce qui a lieu dans nos pépinières.

Il n'est pas naturel de greffer le poirier sur le pommier, cet usage même n'a pas été suivi dans nos cultures ; cependant, et bien que l'opération soit de peu de durée malgré la reprise des greffes, il y a des exceptions à la règle. — M. Henry Cordonier, pépiniériste à Saint-Denis, ancien membre de la Société royale d'horticulture de Paris, a, dans sa pépinière, un poirier de Doyenné greffé sur pommier (Doucin) depuis plus de douze ans. A la demande de M. Henry, différentes commissions ont été nommées pour vérifier le fait ; ces commissions, dont j'ai eu l'honneur de faire partie, ont trouvé les fruits que porte cet arbre aussi beaux que ceux des autres arbres de la même espèce greffés sur poirier ou coignassier. C'est en partie aux fruits de cet arbre, conservés outre saison, que notre honorable collègue, M. Loiseleur-Deslongchamps, doit la médaille d'or de 200 fr. que M. le ministre a bien voulu mettre à la disposition de la Société royale.

Si vous jugez que le souvenir de ces faits puisse être utile, je vous autoriste à insérer ma lettre dans l'un de vos prochains numéros.

CAMUZET.

(*Revue horticole.*)



Tradescantia subscandens, SCH
a. Etamine b. Pistil c. Stigmate.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

TRADESCANTIA SUBSCANDENS.

Racine tuberculeuse noire; tige presque grimpante, rameuse, velue ; feuilles recourbées, plissées, velues sur leur surface inférieure. Ombelles terminales et axillaires, les dernières à une ou trois fleurs, pédoncules glabres à leur base, poilus à leur partie supérieure ; sépales extérieurs velus, verts, naviculaires aigus, étalés ; les intérieurs arrondis, obtus, lisses, d'un bleu pâle transparent, blancs en dessous ; filaments bleus, couverts sur toute leur longueur de poils bleus ; anthères jaunes ; ovaire poilu ; style réfléchi bleu, stigmate dilaté.

Cette jolie espèce, que nous regardons comme nouvelle, a fleuri pour la première fois dans les serres royales à Laeken. Elle est originaire du Mexique, d'où elle a été envoyée par M. Giesbrecht.

Sch.

Calendrier horticole.

Une indication précise et pratique des occupations mensuelles du jardinage dans toutes ses branches, est, selon nous, une chose qui doit être agréable aux lecteurs de ce journal, et nous croyons qu'il faut considérer ce travail comme le complément indispensable de notre publication.

Le calendrier horticole sera également utile aux personnes qui, ne possédant pas par elles-mêmes des connaissances pratiques en jardinage, voudraient cependant s'assurer que leurs jardiniers ont rempli leur devoir.

En horticulture comme en toutes choses, les travaux doivent se faire en leur temps ; aussi nos mesures sont-elles prises pour qu'à partir de mars nos livraisons soient publiées au commencement de chaque mois.

Notre calendrier horticole sera basé sur la température moyenne de la Belgique, d'après les publications officielles de M. Quetelet, le savant astronome belge.

On concevra facilement que les diverses opérations doivent

être hâtées ou différées de quelques semaines, selon que le temps se montrera extraordinairement favorable ou mauvais ; celui qui habite une contrée fort élevée, où les saisons sont plus attardées, pourra également se servir de notre calendrier s'il veut observer cette règle.

Les degrés de la température sont indiqués d'après le thermomètre de Réaumur, comme étant le plus répandu.

JANVIER.

CULTURE DES FRUITS.

1. Pendant la gelée on transplante, avec une motte de terre, les grands arbres fruitiers. Les trous doivent avoir été faits avant la gelée.

2. On coupe les greffes, que l'on conserve dans la terre, dans du sable frais ou enveloppées de mousse.

3. On greffe les cerisiers et autres arbres hâtifs.

4. On prépare des tuteurs pour les arbres, on les écorce et on en carbonise la partie qui doit pénétrer dans l'intérieur de la terre.

5. On taille les arbres à pepins.

6. Chaque fois que le temps s'adoucit, on fait des trous pour y planter des arbres pendant le mois suivant ; mais il vaudra toujours mieux faire ces transplantations en automne.

7. Dans les serres à forcer des pêchers, des pruniers, des cerisiers, des vignes, on asperge ces arbres avec de l'eau de pluie tiède ; à l'intérieur de la serre doit régner une température de 12 à 15 degrés. Après l'épanouissement des fleurs on cesse d'asperger, mais en revanche on arrose plus copieusement.

On met les fraisiers à forcer, que jusqu'alors on avait tenus à l'abri de la gelée, dans une place chauffée à 12 degrés ; on asperge les feuilles jusqu'à l'épanouissement des fleurs.

8. *Ananas.* Il faut surveiller les pots et leur donner de l'eau si la terre commence à se dessécher. On entretiendra avec soin la température à l'intérieur de la bâche, car c'est une des conditions principales dans la culture des ananas, que la température y soit toujours égale quand les plants sont en végétation. On n'est pas bien d'accord sur le degré de chaleur qu'il leur faut, mais

une température de 12° quand les plants sont en repos, et de 16° pendant leur végétation, nous paraît la plus convenable. Une trop forte chaleur prédispose les plants à se couvrir d'insectes parasites.

9. On échenille les arbres, et on arrache ceux qui sont morts.

JARDIN POTAGER.

1. Chaque fois que la température s'adoucit, on fait bêcher les parterres destinés à la culture des légumes; si cela n'a déjà eu lieu en automne.

2. Si le froid est intense, on transporte du fumier dans le jardin potager.

3. On couvre les couches aux asperges avec du fumier long. Dans ce mois on peut déjà récolter des asperges.

4. Il faut surveiller les couches à champignons; on les recouvre avec des paillassons et avec des planches, et on les entoure de fumier afin d'empêcher le froid d'y pénétrer.

5. On ouvre de temps en temps les vitrages des bâches pour donner de l'air aux plants de choux, d'endives d'hiver, etc. Il faut aussi enlever les feuilles jaunies. On doit encore, en règle générale, y tenir la température aussi basse que possible, afin de ne pas exciter les plantes à pousser.

6. On se procure les graines potagères pour les semailles du printemps, et on nettoie celles que l'on a récoltées.

7. La cave à légumes et le jardin nous fournissent en janvier : des choux blancs et rouges, du brocoli, des choux frisés verts et bleus, des panais, des navets, des porreaux, des oignons, des carottes, des salsifis, de la chicorée, du céleri, des pommes de terre, etc.

Dans les couches : des champignons, des asperges, diverses laitues, du cresson, etc.

On sème sur couche et sous châssis des pois et des haricots, des melons, etc.

JARDIN D'AGRÉMENT ET ORANGERIE.

1. Dans les jardins d'agrément ou anglais, on couvre avec des feuilles les plantes sensibles à la gelée; si le froid devient rigoureux, on enveloppe de paille les arbres et les arbustes exotiques.

2. On fait les trous pour les plantations du printemps ; on prépare les parterres pour les boutures des arbres et arbustes exotiques; on en coupe les boutures et on les place dans la terre.

3. On abat les arbres et arbustes que l'on veut arracher.

4. On prépare des tuteurs, des pots, etc., pour le rempotage des plantes d'orangerie.

5. A l'orangerie on entretient une température de 6 degrés. On donne de l'air chaque fois que le temps s'adoucit.

CULTURE DES FLEURS.

1. On transporte dans une chambre chauffée à 12 ou 15°, et on place près de la fenêtre les pots contenant les oignons à fleurs que l'on veut forcer. Ce sont : les hyacinthes hâtives, les tulipes, l'iris persica, les tazettes, les jonquilles ; les narcisses se recommandent particulièrement à l'amateur. Pendant la nuit on place les pots sur une table, de crainte que le froid ne leur nuise sur la fenêtre. On les arrose avec de l'eau de pluie tiède ou de neige dans laquelle on aura fait fondre un peu de sel de nitre.

2. Les renoncules et anémones sont traitées de la même manière, sauf qu'on ne les arrose que deux fois par semaine.

Les muguets et l'amaryllis formosissima supportent plus de chaleur. — Les premiers demandent plus d'humidité ; il faut même asperger les pousses trois ou quatre fois par jour avec de l'eau tiède.

Vers la fin du mois, on plante des tubéreuses dans une terre légère mais substantielle; on place les pots près du poêle et on tient la terre fraîche jusqu'à ce que les pousses se montrent hors de terre.

3. On peut forcer dans un appartement chauffé à 12 ou 15°, les plantes suivantes : roses, œillets, lilas, viorne ou boule de neige, ellébore noire, violette, réséda, calla æthiopica, cynoglossum omphalodes, etc.

Les règles à suivre dans ce genre de culture sont de placer les pots aussi près de la fenêtre que cela se peut, de ne pas arroser trop copieusement, de leur procurer la pleine jouissance de la lumière et de l'air si le temps est doux, de tourner les plantes toujours du même côté vers la lumière. Les roses des Indes et le calla æthiopica demandent beaucoup d'eau, l'œillet et le réséda en demandent moins que les autres.

4. Les camellias, les giroflées, le romarin, les œillets et les oreilles-d'ours, peuvent être hivernés dans une chambre de 4 à 8 degrés. Ces plantes ne demandent pas beaucoup d'eau en hiver ; il faut veiller seulement à ce que la terre ne se dessèche pas totalement. Il leur faut de l'air chaque fois que le temps le permet. Ces plantes, et une foule d'autres, telles que : pelargonium, myrtes, grenadier, laurier, héliotrope, passiflore, orangers, azalées, roses thés, etc., se conservent bien aussi pendant l'hiver, pourvu qu'on ne les arrose pas trop, ce qui pourrait en exciter la végétation. On enlève soigneusement les feuilles mortes.

5. On sème des auricules et des primevères, à moins qu'on ne préfère les semer immédiatement après la récolte de la graine.

6. Toutes les plantes et tous les arbustes déracinés par la gelée doivent être apprimés contre la terre.

7. On retourne et mélange les composts.

8. Si le temps le permet, on plante des renoncules et des anémones. Sch.

SUR LES PRONOSTICS DU TEMPS.

I. — *Pronostics du temps éloigné.*

L'atmosphère qui entoure notre globe terrestre a reçu son origine et sa qualité primitive du globe même ; mais comme celui-ci reçoit son impulsion du soleil, il est clair que si ces deux corps célestes changent leur situation réciproque, l'état de l'atmosphère en doit subir des modifications ; seulement cela n'arrive pas toujours brusquement, parce que les effets provoqués par des actions antérieures ne cessent pas aussitôt pour faire place à d'autres. Quelquefois cependant des variations capitales surviennent le jour même du changement de la saison ; mais c'est alors le résultat de ce que le temps y était déjà prédisposé. D'autre part il y a certains pronostics qu'on n'a besoin que de connaître et auxquels il suffit de faire attention pour pouvoir conjecturer du temps du lendemain. Nous en indiquerons les principaux.

Avant d'entrer dans certains détails sur ce sujet, nous croyons devoir dire quelques mots de l'origine des vents, parce que ce sont les vents qui déterminent le temps dans la plupart des cas.

Lorsque, sur un point du globe, la terre s'est considérablement

refroidie par suite de l'évaporation de l'humidité, c'est de ce point que se dirige un courant d'air froid vers la contrée environnante. Il résulte de ce fait que plus cette partie refroidie est grande, plus longtemps durera le courant venant de ce côté. Si cela arrive pendant les équinoxes ou les solstices, on peut en conclure qu'aux endroits vers lesquels le vent se dirige, la terre s'est considérablement refroidie par l'évaporation d'une grande masse de vapeurs aqueuses. De là on peut conjecturer que ces émanations dureront encore quelque temps, nonobstant le changement qui a été opéré à cette époque dans la position de la terre à l'égard du soleil.

D'autre part, nous savons que non-seulement la température de l'air, mais aussi les changements de l'atmosphère, dépendent en grande partie de la direction du vent, car l'expérience nous a appris qu'il fait en général plus chaud par un vent venant du midi et de l'ouest, que par un vent du nord ou de l'est; nous savons également que les deux premiers vents nous donnent plus de pluie et de neige que les deux vents opposés. Si donc, lors du changement des saisons, le vent continue à souffler des deux premières contrées, on peut compter sur un temps plus doux et plus humide que s'il venait du nord ou de l'est.

D'après la fixation du vent lors de l'équinoxe automnal, on peut conjecturer de la saison suivante. Si, à cette époque, il souffle constamment du midi ou de l'ouest, on peut compter sur un temps doux; et sur un temps froid, au contraire, s'il vient du côté opposé.

Ce que nous disons des pronostics déterminés par les vents, s'applique en grande partie aux nuages; car on peut conjecturer avec beaucoup de sûreté, que si le ciel est couvert de nuages pendant les équinoxes, s'il pleut beaucoup, ou même si le temps est inconstant, la saison suivante offrira les mêmes caractères.

Les solstices exercent sur le temps la même influence que les équinoxes, mais à un moindre degré et marquée d'un caractère opposé; car si, par exemple, le temps est doux pendant le solstice d'hiver, on peut conjecturer avec sûreté d'un temps froid; et si, au contraire, il fait très-chaud pendant le solstice d'été, il fera froid et désagréable en automne. On a aussi observé que s'il fait froid pendant le solstice d'hiver, ce temps durera, mais le printemps commencera de bonne heure; et également, que l'été sera chaud et l'automne beau si pendant le solstice d'été le temps est

doux. Ce qui s'accorde exactement avec nos expériences, car il est de fait que si, en décembre, le temps est trop doux, ou alternativement chaud et froid, celui du printemps le sera aussi.

Bien que les règles que nous venons d'établir soient invariables et basées sur les lois de la nature, il faut cependant apporter dans leur observation la plus grande attention, afin de ne pas se tromper, car beaucoup de circonstances secondaires, qui échappent facilement à l'observateur inattentif, peuvent modifier cet état de choses. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne faut pas se borner à observer le jour même du solstice ou de l'équinoxe, mais aussi les jours qui les précèdent et qui les suivent. Il faut encore avoir observé la marche du temps avant les solstices et les équinoxes, car il importe de porter en ligne de compte les changements que le temps a subis dans ce moment ou quelques jours auparavant. La sécheresse peut, entre autres cas, avoir prédominé pendant l'été; tandis qu'à l'équinoxe de l'automne il se produit des pronostics qui indiquent de la pluie; c'est-à-direque le vent vient du midi ou de l'ouest, que le ciel est couvert de nuages qui se résolvent en pluie, et, nonobstant tout cela, l'automne peut être mixte, c'est-à-dire, n'être ni trop sec ni trop humide. La cause de ce phénomène est que si le temps a pris un caractère constant, il ne change que peu à peu et jamais brusquement, malgré tous les pronostics contraires. Un exemple de ce que nous avançons nous a été offert pendant l'été de 1842, où tous les pronostics de l'équinoxe automnal avaient indiqué de la pluie, qui menaçait toujours mais qui n'arrivait pas. L'opposé arrivera si l'été a été humide; il ne sera jamais suivi d'un automne pluvieux, malgré les apparences contraires; c'est ce qui a été prouvé par l'année 1844.

II. — *Pronostics du temps immédiat.*

Les pronostics du temps immédiat sont en général plus nombreux, plus sûrs et plus faciles à observer que ceux du temps éloigné; ils sautent davantage aux yeux, lorsqu'en même temps on aperçoit déjà un commencement de variation. C'est ainsi qu'on peut, en observant le lever du soleil, conjecturer déjà du temps qu'il fera pendant le jour, et si l'on joint à cela les signes que l'on observe sur les animaux, à certains instruments

et ustensiles, et sur une foule d'autres objets, cette conjecture sera encore plus facile. Cependant, on peut se tromper, surtout lorsqu'il s'agit de pronostiquer le temps pour quelques jours consécutifs ; cela tient à ce que des influences inconnues et des lois supérieures dérangent souvent la marche du temps immédiat, aussi bien que celle du temps à venir ; mais on peut parvenir à vaincre ces difficultés par une application soutenue, et de nature à pouvoir reconnaître ces lois et modifier d'après elles les pronostics. Au surplus, il y a une différence entre les pronostics des quatre saisons : à chacune d'elles ils se présentent d'une manière différente.

a. Des pronostics que l'on observe sur le ciel.

L'été est la saison où les pronostics sont le plus distinctement prononcés. Plusieurs en fournissent des indices certains pendant les autres saisons, c'est pour cela que nous ne nous y arrêterons pas longtemps.

Si l'aurore a une couleur pourpre ou vise au violet, on peut s'attendre avec sûreté à un ouragan ; si elle est d'un rouge clair ou jaunâtre, il y aura du vent ou de la pluie (de la neige en hiver). Un rouge pourpre qui couvre la presque totalité du ciel vers le soir, amène de l'orage et du temps inconstant ; si l'aurore est jaunâtre du côté du levant, il pleut ordinairement le lendemain. La cause de ces phénomènes doit être attribuée au jeu de l'électricité, dont on verra plus loin les effets.

Lorsque le lever du soleil est immédiatement précédé d'une lumière resplendissante, tirant un peu sur le rouge, derrière laquelle cet astre s'élève dans toute sa splendeur, on peut compter sur une belle journée ; mais s'il se trouve au-dessus de l'horizon une barre plus ou moins noire derrière laquelle le soleil se cache après s'être levé, la journée ne sera pas belle, quand même la barre n'aurait pas été éclairée par l'aurore. Si la barre est assise sur l'horizon à travers laquelle le soleil paraît se frayer un passage, il est probable qu'il pleuvra ; la nature des nuages qui forment la barre a ici beaucoup d'importance : sont-ils discontinus, de façon qu'on aperçoive le ciel bleu à travers les ouvertures, alors le jour sera beau ; mais s'ils ont une couleur blanc grisâtre et qu'ils s'étendent comme un voile, il pleuvra certainement.

Si le vent s'élève pendant la rosée, il pleuvra le jour même.

Pour qu'une belle journée suive une belle aurore, il faut qu'aucune perturbation ne vienne se jeter à travers le temps. Le vent qui s'élève à l'aube du jour indique une agitation et une perturbation dans l'atmosphère. Si le vent s'élève trois ou quatre heures après le lever du soleil, c'est un pronostic certain d'une atmosphère pure et tranquille; car c'est alors seulement que commence le courant d'air occasionné par les effets du soleil. Si, au contraire, le vent commence à souffler de très-bonne heure, c'est un signe qu'il y a déjà des agitations dans l'air, que l'action du soleil ne fait qu'augmenter. La rosée qui était déjà tombée s'évapore promptement, est entraînée dans le mouvement de l'atmosphère et en augmente les effets.

On pourrait diviser le jour en cinq périodes auxquelles le temps change ; ce sont : le lever du soleil, la quatrième heure après le lever, le midi, l'après-midi entre trois et quatre heures, et enfin à minuit. Si, par exemple, il pleut de très-bonne heure, on peut espérer que la pluie cessera vers les neuf heures ; si cela n'arrive pas, il faut compter sur midi, ou sur une des heures suivantes. Il est vrai que souvent la pluie ne discontinue pas pendant plusieurs jours ; mais si le temps commence à s'éclaircir, c'est presque toujours à l'une des heures que nous avons indiquées.

Un air extraordinairement lourd et étouffant, qui se fait sentir le matin de bonne heure, permet de pronostiquer de la pluie et de l'orage, car il indique une atmosphère chargée de vapeurs aqueuses et de calorique. Parce que dans ce cas il tombe peu de rosée pendant la nuit, ou parce qu'elle s'évapore aussitôt qu'elle est tombée, on a établi avec raison la règle : qu'une matinée sans rosée promet de la pluie pour le même jour. Lorsqu'il fait étouffant, le ciel est ordinairement déjà voilé et la pluie arrive vers neuf heures, ou à midi.

Lorsque des nuages commencent à se former et que l'on veut savoir s'ils se dissolveront ou non en pluie, il faut examiner leur forme, leur couleur et leur mouvement. S'ils augmentent leur volume sans qu'on s'aperçoive de quelle manière ; s'ils s'élèvent très-haut sans disparaître dans les régions supérieures de l'air, on peut conjecturer qu'il pleuvra sous peu de temps, et cela avec d'autant plus de sûreté, si de petits nuages se forment à côté des grands et s'y confondent. Il résulte de ce qui précède, qu'on ne peut compter sur de la pluie si les nuages, au lieu de

se confondre, montrent une sorte d'antipathie et se repoussent mutuellement.

Quant à ce qui concerne la couleur des nuages, elle diffère beaucoup, comme on sait. Les campagnards appellent certains nuages *durs*, ce qui signifie qu'ils n'amènent la pluie que fort rarement. La couleur des nuages guide les cultivateurs dans leurs pronostics. Les nuages qu'ils nomment *durs* ont une couleur égale noir bleuâtre, et sont disposés en couches parallèles allongées, comme des terrasses. Si ces nuages couvrent le ciel de bonne heure le matin, on peut être certain qu'ils s'évanouiront à l'une des heures indiquées. Si cela n'arrive pas le même jour, cela aura lieu le lendemain et plusieurs beaux jours suivront. En revanche, on remarque que ces nuages qui, d'abord blanc-grisâtre, s'épaississent et s'obscurcissent peu à peu et semblent vouloir se dissiper à chaque moment, amènent presque toujours de la pluie.

En ce qui concerne le mouvement des nuages, il est rapide ou lent; dans une direction, ou partant de diverses directions. Il est connu qu'un mouvement rapide des nuages, si les couches inférieures de l'atmosphère sont tranquilles, indique de la pluie; qu'au contraire tout annonce du beau temps, lorsque la marche des nuages est lente et quand près de la surface de la terre l'air est fort agité.

Pronostics de l'automne.

Il a été dit que les pronostics de l'été sont souvent applicables aux autres saisons, et quelques-uns seulement font exception. Nous examinerons d'abord ceux qui présagent du vent ou des ouragans, qui sont fréquents en automne. Les aurores demandent une attention spéciale, car elles sont très-fréquentes à cette saison, et presque toujours précurseurs des ouragans. Si l'ouragan a commencé et si, pendant qu'il dure, des nuages noirs s'amoncellent, sa fin est proche et la pluie suivra; mais s'il chasse les nuages de l'ouest, sans qu'ils s'arrêtent, on peut en pronostiquer une longue durée. Dans ce cas, il passe ordinairement au nord-est et le temps se refroidit, tandis que dans le premier cas le temps deviendra doux.

Pronostics d'hiver.

Ce qui intéresse le plus en hiver c'est le dégel, car on est bientôt las de la gelée. Le ciel offre, comme signes de dégel, plusieurs

pronostics. Les nuages prennent alors, du côté du midi et de l'ouest, une teinte noir-bleuâtre qui se montre surtout vers le soir. Peu de temps avant le dégel, il s'élève ordinairement un vent fort, à *son creux,* qui est connu sous le nom de *vent de dégel.* L'échauffement nécessaire de l'atmosphère lors du dégel donne lieu à de violents courants d'air vers les régions froides de la terre. Comme un pareil vent souffle sans exception du sud ou de l'ouest, et comme on peut supposer que l'air de ces contrées est plus chaud en hiver que celui des contrées septentrionales, on trouvera peut-être étonnant qu'en hiver le vent souffle plus souvent du sud et de l'ouest que du nord et de l'est. Nous tâcherons d'expliquer ce phénomène dans un prochain numéro.

Sch.

Nouveau genre de tissu fabriqué avec les feuilles du sapin.

Nous lisons dans le *Journal agricole de la Hesse électorale,* qui paraît à Cassel, une notice intéressante sur une espèce de *laine némorale,* faite avec des feuilles cueillies sur les pins et les sapins. C'est le fabricant de papier Weiss à Zuckmantel (Silésie autrichienne), qui est l'inventeur de ce procédé. Les feuilles de pin sont d'abord soumises à l'action d'un liquide chimique, après quoi on sépare les fibres au moyen d'un procédé mécanique. La laine qui résulte de ces opérations, possède, d'après ce que nous lisons dans le journal de la Société patriotiquede Breslau, pag. 202, 1842, beaucoup d'élasticité, de la souplesse, et de plus est très-légère ; elle a une petite odeur de résine qui se dissipe en fort peu de temps. Cette laine est surtout fort propre à faire des matelas et d'autres objets de cette espèce, comme le prouvent les échantillons qui ont été soumis à l'examen de la commission. Le même fabricant a envoyé à Berlin des couvertures fabriquées avec la laine de sapin qui confirment en tout point ce que nous venons de relater. Dans cette fabrication, on obtient encore un produit secondaire, consistant en une essence volatile qui, d'après le chimiste Duflos, est un excellent dissolvant pour la gomme Copal. Il y a déjà plusieurs années que nous avons entendu parler de cette nouvelle invention ; aujourd'hui cependant, que les bonnes qualités de la laine végétale ou némorale paraissent être hors de doute, nous ne manquerons pas d'en

informer nos lecteurs, afin de les engager à se livrer à des recherches sur cette nouvelle industrie, qui nous paraît ne pas être sans importance. SCH.

Observations sur la conservation des boutures de Tropæolum.

Depuis quelque temps les plantes grimpantes ont attiré l'attention des amateurs de fleurs ; ce sont notamment les *Tropæolum* vivaces qui, pendant les mois de printemps, appartiennent au nombre de nos plus belles plantes ornementales.

C'était un bel exemplaire de *T. tricolorum grandiflorum* qui, avec ses longues tiges grimpantes et ses nombreuses fleurs d'un écarlate foncé, excitait l'admiration de tous les amis des fleurs, qui fréquentaient notre jardin. Les graines se montraient en grand nombre, et j'attendais avec impatience le moment où je pourrais en faire la récolte, lorsqu'à mon grand désappointement, je m'aperçus que les deux tiges s'étaient spontanément séparées du tubercule, comme si elles en avaient été retranchées avec un instrument tranchant, et déjà elles commençaient à se faner. Je fus fort contrarié de cet accident. Cependant, je résolus de tenter tout ce qui serait possible pour sauver la graine. A cet effet, je coupai la partie inférieure des tiges qui s'était déjà desséchée et qui, selon les apparences, avait été séparée du tubercule depuis deux jours, et les plongeai dans de petits flacons remplis d'eau. Au bout de deux heures, les tiges avaient déjà absorbé environ une demi-once de liquide et repris toute leur fraîcheur. A mesure que les tiges continuaient à absorber de l'eau, celle-ci fut remplacée. L'essai a complétement réussi, et aujourd'hui, après 14 à 16 jours, j'ai le plaisir de pouvoir recueillir des graines parfaitement mûres, qui se détachent facilement de leur point d'insertion.

Peut-être cette petite notice servira-t-elle à mettre désormais les amateurs de ces belles plantes à l'abri du désagrément de perdre leurs graines, et leur procurera-t-elle un moyen de conserver des branches qui auraient été détachées par accident de la plante mère.

Cette longévité extraordinaire des tiges, se trouve du reste dans la plupart des autres espèces de *Tropæolum*, car *Tropæolum pentaphyllum*, *polyphyllum*, *myriophyllum*, *aduncum* et

majus, conservent leur existence pendant plusieurs jours étant séparés de leur racine et sans se trouver dans l'eau.

(*Actes de la Société pour le progrès de l'horticulture du royaume de Prusse*, vol. XVII, page 322.)

INFLUENCE DE L'ÉLECTRICITÉ SUR LA VÉGÉTATION.

Jusqu'à présent l'homme n'a considéré que comme des ennemis les grands agents de sa puissance sur la nature. L'eau des fleuves et des rivières, sauf quelques localités privilégiées, n'est qu'un fléau destructeur pour les produits de l'agriculture, et l'Etat, en France, dépense tous les ans des millions sans réussir à préserver complétement nos récoltes des désastres causés par les inondations. De ce côté l'éveil est donné ; la question des irrigations est soulevée, ce n'est plus qu'une question de temps ; dans un avenir plus ou moins éloigné l'eau des fleuves cessera de nuire à l'agriculture et fera sortir des milliards du sol de la France.

Une autre force non moins active, non moins énergique, appelée à rendre des services non moins étendus, n'est encore, au moment où nous écrivons, que le plus redouté des fléaux. L'électricité n'a été jusqu'ici traitée par l'homme qu'en ennemie. Il n'a vu en elle qu'un agent de destruction, et l'invention du paratonnerre a suffi pour immortaliser Franklin. Il s'agit aujourd'hui de considérer l'électricité comme force productive, force illimitée, mise par la nature sous la main de l'homme, qui n'en a rien fait encore ; force de beaucoup supérieure au calorique et à la vapeur, puisque ces deux agents exigent pour se produire la destruction du combustible, tandis qu'on peut puiser l'électricité dans l'atmosphère sans aucun genre de destruction.

L'effet de l'électricité sur la végétation n'a point encore été étudié. La question est trop peu avancée pour qu'il nous convienne d'émettre à ce sujet nos propres opinions ; nous rapporterons seulement les faits.

Un cultivateur anglais remarqua dans une exploitation du comté de Moray un coin de terre où l'orge et le trèfle poussaient comme s'ils avaient été semés sur un tas de fumier. Frappé de la singularité des moyens employés pour produire cet effet, il en écrivit au docteur Forster et apprit par sa réponse que c'était une nouvelle et surprenante application de l'électricité.

Des expériences directes, dues à M. Cross de Taunton, avaient déjà mis en évidence combien il est facile de soutirer l'électricité libre de l'air au moyen de fils de fer suspendus à des perches, à quelques décimètres au-dessus de la surface du sol. Le docteur Forster plaça deux perches d'un mètre 30 centimètres de haut à l'entrée d'une pièce de gazon située devant son habitation, et récemment ensemencée en ray-grass mêlée d'orge. Il assujettit à ces deux perches, exactement orientées du nord au sud l'une par rapport à l'autre, un fil de fer dont il fixa les deux extrémités à deux fortes fiches de bois enfoncées à fleur de terre. Tout autour de la pièce de gazon il disposa à quelques centimètres au-dessous de la surface du sol des lignes de fil de fer en contact avec les deux extrémités du fil de fer suspendu.

Le docteur Forster soumit à cette expérience deux pièces de gazon d'une étendue d'environ quatre ares chacune. Ne voulant pas s'en rapporter à ses propres lumières, il invoqua celles d'un professeur de physique, d'après les avis duquel il rectifia son appareil de manière à empêcher les pointes des feuilles de l'orge de soutirer l'électricité que les fils conducteurs doivent mettre en contact avec les racines des plantes, but principal de l'expérience. M. Forster, d'après les conseils du professeur, donna à ces perches trois mètres trente centimètres d'élévation, et disposa une autre pièce ensemencée de douze ares d'étendue absolument comme les deux premières pièces, sauf l'élévation des perches. En peu de temps l'orge des pièces les plus petites prit une couleur d'un vert foncé qui disparut au bout d'une quinzaine de jours, laissant la récolte beaucoup plus haute et plus avancée que celle de l'orge qui n'avait point été électrisée. Il en fut de même sur la pièce la plus grande, qui prit une couleur blonde, indice de maturité, beaucoup plus tôt qu'on ne devait s'y attendre.

Nous n'avons point les chiffres exacts des produits, mais la paille fut plus forte ; les épis furent plus nombreux, et les grains plus abondants et individuellement plus développés qu'ils n'auraient pu l'être dans la récolte d'orge obtenue sous l'empire des conditions les plus favorables. C'était, comme le fermier l'avait remarqué, une récolte qui semblait être venue sur un tas de fumier.

Il est impossible de n'être point frappé de l'avenir immense ouvert à l'agriculture par l'application de l'électricité à la végéta-

tion. Il y a quelque temps, un de nos plus intrépides aéronautes, M. Dupuis-Delcourt, tenta de réaliser sur une vaste échelle le soutirage de l'électricité atmosphérique par un appareil qu'il nommait *électro-subtracteur*, et qui aurait permis d'électriser de vastes nappes d'eau et d'expérimenter leur effet sur les récoltes. Les obstacles qui ont entravé la marche des tentatives de M. Dupuis-Delcourt résultent de l'axiome bien connu : *Les savants ne sont pas capitalistes, et les capitalistes ne sont pas savants.* Ces obstacles disparaîtront avec le temps ; dans notre siècle la science ne peut pas reculer faute de quelques écus. Nous résistons au désir d'exposer nos vues sur le rôle immense réservé à l'électricité comme force productive ; nous nous bornerons à constater, à mesure qu'ils se produiront, les faits qui mettent en évidence la nécessité pour l'homme de commencer sérieusement la grande guerre, la guerre éternelle qu'il doit soutenir jusqu'à la fin des temps contre les forces brutes de la nature.

Les Grecs, sur la foi de leurs prêtres, pouvaient bien voir dans la foudre la colère de Jupiter et dans les débordements la colère de Neptune ; mais au dix-neuvième siècle, l'homme doit comprendre que ces forces infinies ne sont point des fléaux ; Dieu permet qu'elles deviennent par la science des sources inépuisables de gloire, de splendeur et de prospérité.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

NOTICE SUR LES SEMIS ET LA CULTURE DU ROSIER,

Par M. Mauget, d'Orléans.

Si la note de M. Mauget ne contient rien de bien nouveau, elle renferme au moins, quant à la pratique, d'excellentes indications qui n'apprennent rien sans doute au jardinier de profession, mais dont l'amateur peut faire son profit. Nous croyons devoir, pour cette raison, analyser ici la note de M. Mauget, insérée dans le numéro de juin des Annales de la Société royale d'horticulture.

M. Mauget sème de préférence les graines des variétés les plus foncées en couleur, l'expérience lui ayant appris que ce sont celles dont on peut espérer le plus grand nombre de bonnes nouveautés. Il fait ses semis en terre de bruyère mêlée de sable au

mois de juillet, dans des terrines qui passent l'hiver dans la serre. Au printemps suivant, le plant est repiqué dans une terre plus substantielle, composée par parties de terre de bruyère, de fumier de cheval bien consommé et de sable fin.

Les Rosiers ne sont mis en place que la troisième année, dans des planches d'un mètre de large ; ils y sont plantés en lignes sur trois rangs, à 25 centimètres les uns des autres. Cette distance serait insuffisante si elle ne se trouvait promptement agrandie par la suppression des Rosiers sans valeur qui forment toujours le plus grand nombre. Nous insistons sur ce point important que la plantation doit être faite dans un terrain qui n'ait pas nourri de Rosiers depuis quelques années.

La première floraison des sujets de semis ne préjuge rien pour l'avenir. Il n'y a que les Roses complétement simples qui doivent être rejetées, parce qu'elles ne font jamais rien ; mais les semi-doubles deviendront presque toutes doubles à la troisième ou quatrième floraison. Nous ajouterons à ce sujet que cette propriété est surtout remarquable pour la série des Rosiers de l'île Bourbon.

Lorsqu'un jeune sujet de Rosier, par son aspect et son feuillage, donne des espérances de nouveauté, il est bon, comme le conseille M. Mauget, de le greffer sur églantier sans attendre sa floraison; car, d'une part, la greffe montrera sa fleur beaucoup plus tôt, et de l'autre il pourra fort bien arriver que le sujet de semis meure avant d'avoir fleuri. La greffe peut donc servir à sauver de très-belles Roses qui, sans elle, ne seraient pas connues.

M. Mauget donne à ses porte-graines des soins particuliers ; si le temps est pluvieux à l'époque de la fécondation, il les recouvre temporairement d'un abri en toile cirée, sachant combien la pluie est contraire à l'acte de la fécondation.

Beaucoup d'horticulteurs multiplient leurs Rosiers de bouture et de greffe avec le secours de la chaleur artificielle. M. Mauget ne chauffe la greffe d'aucune variété. Ses motifs méritent d'être connus ; nous les recommandons aux horticulteurs marchands. Les greffes dont la végétation a été favorisée par la chaleur artificielle poussent d'abord très-bien ; plus tard, les sujets languissent et meurent. « Je n'aime pas, dit M. Mauget, à recevoir des reproches pour les Rosiers que j'ai livrés, et c'est pourquoi je greffe toutes mes variétés de Rosiers en plein air. »

(*Revue horticole.*)

Les Roses trémières, Passe-Roses, ou Alcées.

Tout le monde connaît ces charmantes plantes, mais tout le monde ne les désigne pas par le même nom : *Passe-Roses, Roses trémières, Alcées*, etc., sont synoymes. Le semis a donné des variétés d'une ravissante beauté, et plusieurs fois, en juillet, nous avons admiré et vu admirer par les nombreux habitués du Luxembourg, à Paris, les belles variétés que possède ce vaste jardin, ainsi que celles du carré d'expérience de la Société d'horticulture. Toutes les couleurs, tous les tons et toutes les nuances, avec leurs innombrables reflets plus beaux les uns que les autres, se confondent sur des plantes vigoureuses, des cépées fortes et bien garnies. Nous dirons même qu'il est rare de voir des gerbes aussi fournies de tiges que toutes les variétés du jardin de la Société d'horticulture. Elles étaient aussi fort bien attachées ; les liens, placés au bas de la touffe, permettaient de faire une gerbe de la plante, et non un fagot comme dans plusieurs jardins confiés à de stupides manœuvres sans goût et sans idée.

On sait que les Alcées se multiplient de graines à l'automne et au printemps ; mais dans ce dernier cas elles ne fleurissent que l'année suivante ; il est donc préférable de semer à l'automne et de repiquer au printemps : on gagne une année sur la floraison. Un procédé extrêmement ingénieux, et qui peut avoir de très-heureux résultats dans la multiplication des Roses trémières, c'est le bouturage ; on en trouvera l'historique et les avantages dans la lettre suivante, qui nous fut adressée l'année dernière, et dont nous avons ajourné la publicité afin de l'offrir à nos abonnés à une époque qui pût lui donner ce cachet d'actualité que nous tenons à conserver à tous nos articles :

« Le Jardin botanique de Dijon, nous écrivait M. Meline, jardinier en chef, possède une collection de Roses trémières (*Alcea rosea* Cav.) dont les variétés très-remarquables ont fait l'admiration de tous les amateurs de belles plantes. C'est peut-être la plus belle collection en ce genre qui puisse être comparée à celles qui existent en Allemagne, pays où cette plante est beaucoup plus cultivée qu'en France.

» Jaloux de conserver cette collection, je fis des boutures de plusieurs variétés, dont la floraison tardive m'aurait fait craindre que les graines ne parvinssent pas à une maturité parfaite, et

que, par suite de la floraison de ces jeunes semis, il en résultât la perte de mes pieds. Voici comment je procédai :

» Le 25 août dernier (1843) je pris sur la tige principale les pousses latérales qui s'y trouvaient, lesquelles portaient à leur sommet des rudiments de fleurs. Je plantai chacune de ces tiges ou boutures dans une terrine à ce destinée ; je plaçai cette terrine à l'ombre, et la recouvris d'une cloche de verre. Toutes mes boutures ont parfaitement repris.

» Au moment de la rentrée des plantes de serre, j'ai séparé une de ces boutures, qui avait conservé ses petits boutons à fleurs ; je la plantai dans un pot de 14 centimètres de hauteur sur 17 de largeur. Rentrée dans la serre chaude, elle continua à pousser avec vigueur, de sorte qu'en décembre elle était en pleine fleur. La tige avait 54 centimètres, portant deux fleurs épanouies aussi belles et aussi colorées qu'en juillet.

» Je me suis assuré que la Rose trémière pourrait établir pour les marchés d'hiver, époque où les fleurs sont rares, une branche de commerce assez importante, si on parvenait, comme je le suppose, à forcer ces belles plantes à fleurir en décembre et en janvier.»

Nous pensons que le bouturage des Roses trémières est un excellent moyen pour conserver des variétés précieuses que la graine ne reproduit pas toujours avec les couleurs vives, les nuances légères et les formes parfaites, qui font préférer une variété à une autre. Quant au forçage de ces plantes, deux choses s'y opposeront toujours : leur stature gigantesque d'abord, parce qu'elle augmenterait encore sous les vitraux ; en second lieu, les Roses trémières se décolorent ordinairement dans la température humide et chaude d'une serre, et leurs fleurs y sont presque toujours simples.

(*Journal français d'Horticulture pratique.*)

Rose simple devenue double par sa greffe sur une cent-feuilles.

Nous signalons à l'attention des horticulteurs et des physiologistes le fait suivant, sans précédent dans les annales de la science. M. Dauton cultive avec zèle les Rosiers dans un petit jardin qu'il possède rue de la Tombe-Yssoire, à Montsouris, près la barrière Saint-Jacques. Il se plaît à réunir sur un seul sujet des greffes d'espèces différentes. L'année dernière, il eut la fantaisie de

greffer un Provins *simple* sur un sujet de Rosier à cent-feuilles; la greffe réussit et donna des roses doubles. Surpris de cette particularité, à laquelle il ne s'était pas attendu, M. Dauton eut recours aux lumières de M. Neumann pour savoir si d'une manière générale une greffe de Roses simples peut doubler par son union à un sujet à fleurs doubles. Sur la réponse péremptoirement négative de M. Neumann, il l'engagea à visiter son Rosier, au sujet duquel il ne peut y avoir ni erreur ni méprise, la greffe ayant été prise sur un pied de Provins simple, le seul qui existe dans le jardin de M. Dauton.

Cette année, MM. Neumann et Poiteau ont vu cette même Rose, parfaitement double, en fleurs le 21 juin dernier dans le jardin de M. Dauton ; le rameau qui la porte est en même temps chargé de Roses cent-feuilles.

Quelle vaste carrière peut ouvrir ce fait à l'expérimentation ! M. Neumann s'est empressé de tenter des essais du même genre ; peut-être en greffant la Rose capucine sur la *Rosa sulphurea*, sommes-nous au moment de conquérir par ce moyen une Rose capucine double? Dans tous les cas, de nombreuses expériences auront toujours pour résultat de démontrer si le fait est accidentel, ou si c'est la porte ouverte à toute une série de faits semblables, d'un prix incalculable pour l'horticulture.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

AMARYLLIS NOUVELLE.

Amaryllis nov. spec. (Amaryllis de de La Porte). — Les Amaryllis appartiennent à la grande classe des Monocotylédonées, c'est-à-dire plantes à un seul cotylédon ou feuille séminale. Par leurs grandes et belles fleurs, le vulgaire les prend souvent pour des Lis proprement dits, dont elles diffèrent par quelques caractères botaniques. Le nombre des espèces connues est très-considérable, et chaque année il s'augmente de quelques nouvelles importations. Parmi celles-ci on annonce une espèce ou variété rapportée de la Guadeloupe par M. le capitaine de La Porte. ***On assure*** (nous ne garantissons rien) que la fleur de cette nouvelle Amaryllis serait plus grande que celle de toutes les autres espèces connues, et, chose sublime, au lieu de six divisions périgoniales, il s'en trouverait jusqu'à trente-six : ce serait alors

une fleur *double* pour le vulgaire et *pleine* pour le botaniste. La tige, qu'il faut nommer *hampe,* pour parler le langage de la science, aurait de 60 à 70 centimètres (2 pieds environ) de hauteur; elle se couronnerait de 2 fleurs très-grandes, puisque l'*on assure* que chaque division (il y en a 28) du périgone (1) aurait au moins 10 centimètres (4 pouces) de longueur; sa couleur, très-brillante, serait le rouge vermillon ; l'ensemble des divisions périgoniales présenterait sur les bords une sorte d'ondulation ou de crispure ; les extérieures auraient à leur base une bande médiane, longitudinale, jaune serin ; les intérieures seraient striées de raies jaune pâle. Le centre de la fleur serait occupé par trois étamines fertiles ; les autres seraient déjà converties en pétales. Les feuilles de cette Amaryllis sont courtes et assez semblables à celles de l'*Amaryllis brasiliensis;* l'oignon est court, arrondi, et d'un brun roussâtre.

Nous observerons que, tout en annonçant cette nouveauté, nous ne prenons la responsabilité de rien ; nous dirons même qu'il est fort extraordinaire qu'une *fleur pleine* nous soit envoyée de la Guadeloupe. La duplicature des fleurs est une anomalie, une monstruosité qui provient de la culture : on a donc le droit de s'étonner qu'il se trouve de ces fleurs à l'état sauvage. C'est du reste ce que tous nos abonnés pourront savoir en souscrivant pour 25 fr. à une bulbe de cette Amaryllis, mise en vente chez MM. Oudin aîné et fils, à Lisieux (Calvados). La souscription à quatre exemplaires donne droit à un cinquième gratis.

Les Amaryllis sont des plantes de haute serre chaude ; leur culture n'est nulle part mieux entendue qu'en Belgique. L'espèce qui a fait le sujet de cet article réussirait probablement dans une terre franche, coupée de moitié par une bonne terre

(1) Nous en demandons bien pardon à ceux de nos abonnés qui ont étudié la botanique, mais nous devons expliquer aux nombreux amateurs qui nous lisent que le *périgone* n'est autre chose, dans les *Lis,* les *Amaryllis,* la *Tulipe,* etc., que cette partie brillante appelée vulgairement *fleur.* Dans une *Rose,* dans un *OEillet,* etc., on remarque un *calice* et une *corolle :* ce sont les enveloppes florales ; elles constituent un *périgone double;* dans le Lis, la Tulipe, l'Amaryllis, etc., le périgone est *simple,* parce que la corolle et le calice sont soudés ensemble; il n'a qu'une enveloppe. Les botanistes ont discuté longtemps pour la faire adopter pour une corolle ou un calice. Pour arranger tout le monde, le nom de *périanthe* a été donné au périgone simple.

de Bruyère, car elle nous paraît devoir se rapprocher beaucoup de nos *Amaryllis equestris, Reginæ brasiliensis, Rutila,* etc. Il ne serait peut-être pas étonnant que cette *Amaryllis de de La Porte* ne fût qu'une monstruosité des espèces ci-dessus. L'avenir nous le dira.

(*Journal français d'Horticulture pratique.*)

PLANTES NOUVELLES.

Houstonia cærulea. Syst. vég. *Houstonie bleue.*

Depuis plusieurs années et aujourd'hui encore, on cultive, sous le nom de *Houstonia coccinea, Andrew.,* un assez joli arbuste d'orangerie qui appartient au genre *Bouvardia.* Salisbury l'a nommé *B. triphilla,* par la disposition par trois de ses feuilles sur les tiges. Le nom de *coccinea* lui était aussi bien approprié par la couleur rouge de ses longs tubes de fleurs.

Le véritable genre *Houstonia* est assez rare dans les collections ; c'est une charmante petite plante vivace herbacée, originaire de l'Amérique septentrionale, à feuilles radicales, formant rosaces ; du centre de ces petites touffes se développent des tiges simples hautes de 10 à 15 centimètres et terminées par des fleurs bleuâtres ressemblant à celles du Mouron (*Anagallis*), et pour le port, à plusieurs espèces du genre *Androsace.* Bosc, qui avait trouvé cette plante dans les forêts de l'Amérique septentrionale, en demanda quelques pieds à ses correspondants ; ces échantillons furent envoyés par eux au Jardin du Roi, à Paris, vers la fin de l'année 1825. Elle se perdit en France au bout de quelques années. En 1842, M. Victor Verdier la retrouva dans les établissements d'horticulture de Belgique, où il en fit acquisition ; cette plante est aujourd'hui très-multipliée dans son établissement, où on la voit en fleurs depuis le mois d'avril.

Cette charmante petite plante aime la terre de bruyère et peut passer l'hiver en pleine terre ; cependant elle est plus belle lorsqu'elle est rentrée pendant cette saison sous châssis froid. On la multiplie de graines, lesquelles, étant très-fines, ne doivent être que peu ou point enterrées ; mais il est plus facile encore de séparer ces petites touffes après la floraison, et de les placer à

l'ombre. Il est bon de dire aussi qu'une position ombragée et fraîche convient à la santé de cette plante, comme étant celle qui se rapproche le plus du pays où elle croît spontanément.

PÉPIN.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Alstrœmère du Chili.

La facilité avec laquelle ces plantes varient de nuances par le semis, ne permet pas d'en établir la nomenclature. Les semis tentés jusqu'alors ont donné presque autant de nuances différentes qu'il y avait de pieds. Les différences très-prononcées dans les unes sont quelquefois légères dans les autres, mais lorsqu'on les compare l'une contre l'autre, on trouve rarement deux individus dont les fleurs soient semblables, et toutes sont belles ; ces plantes, peu connues encore, sont appelées à jouer un grand rôle pour l'ornement, non-seulement des jardins, mais aussi pour celui des salons ; les rameaux coupés continuent de fleurir dans l'eau, et les fleurs s'y maintiennent longtemps sans se flétrir.

CULTURE. — La culture en pot paraissait peu leur convenir ; quelques essais que l'on fit en pleine terre ne furent pas très-heureux, de sorte que ces magnifiques plantes étaient restées négligées ; aujourd'hui la culture en est devenue très-facile : voici comment M. Jacques, jardinier en chef du domaine royal de Neuilly, y est parvenu : il fit creuser une tranchée de la profondeur de 30 cent. sur une largeur de 1 mètre 50 ; il fit répandre au fond de la tranchée une épaisseur de 4 à 5 cent. de sable de rivière pur, le reste de la tranchée fut rempli avec de la terre de bruyère bien mélangée d'un tiers de ce même sable de rivière ; il y fit placer les pieds à distance de 30 cent. en tous sens ; cette plate-bande est recouverte de châssis en hiver auxquels on laisse grand air tant qu'il ne gèle pas ; on couvre les châssis de feuilles pendant les grands froids ; la gelée y a plusieurs fois pénétré jusqu'à 4 degrés centigrades sans que les plantes (dépourvues de tiges et de feuilles à cette époque) en eussent aucunement souffert. C'est ainsi que depuis 4 ans les alstrœmères ont fait chaque année, en juin et juillet, l'admiration des amateurs qui les ont visitées ; le mérite en a été aussi apprécié à l'exposition de juin der-

nier de la Société royale d'horticulture de Paris. — Exposition au soleil, arrosement nul ou très-modéré et seulement avant et pendant la fleuraison, s'il y avait grande sécheresse ; à défaut de sable de rivière, des graviers, des pierres meulières concassées rempliraient le même but.

Une autre plate-bande fut, l'an dernier, couverte de feuilles seulement, sans châssis ; elles ont très-bien résisté ; des essais commencés en terres sablonneuses mêlées d'un tiers de gravier, semblent, selon le bon état des plantes, donner l'espoir que la terre de bruyère n'est pas non plus indispensable. Ces plantes donnent ordinairement quelques fleurs dès la deuxième année de semis.

Les plantes d'un an provenant de graines récoltées sur les plus variées, livrables en pots, sont annoncées par M. Victor Verdier, boulevard de la Gare, à Paris, 3 fr. la pièce, 25 fr. les 10 et 30 fr. les 40. (*Revue horticole.*)

CONIFÈRES NOUVEAUX.

M. Hartweg, voyageur botaniste d'un mérite distingué, a rapporté en Angleterre un grand nombre de Conifères du Mexique; il explore encore en ce moment cette contrée si riche en végétaux curieux de toute espèce inconnus jusqu'ici à l'Europe. La latitude tropicale du Mexique n'est point un obstacle à la naturalisation en Europe d'un grand nombre de ses végétaux ; l'élévation des plateaux où ils croissent naturellement les met dans des conditions de climat peu différentes de celles de la France et de l'Angleterre : en voici quelques exemples.

Pinus Llaveana. Trouvé dans les montagnes de Zincapan, à 2,600 mètres d'élévation, sous le 21e degré de latitude, il a résisté en Angleterre au rude hiver de 1837 à 1838.

Abies Douglasii. Croissant à la même hauteur, sous la même latitude, il a cependant péri à la suite du même hiver; mais c'est par une cause accidentelle, et sa naturalisation n'en paraît pas moins probable.

Pinus Oocarpa. Croissant sous le 19e degré de latitude, à 1,000 mètres seulement d'élévation, il ne résiste pas aux hivers ordinaires du climat de l'Angleterre.

Pinus Leiophylla. Il a supporté le plein air dans le jardin de

la Société royale de Londres ; les extrémités de ses feuilles ont été seules atteintes par la gelée ; dans une situation abritée, on espère lui faire aisément passer l'hiver sans aucune protection. Sa situation nouvelle est sous le 19e degré 30 minutes de latitude, à 2,200 mètres d'élévation.

Pinus excelsa (*pseudo strobs*). Quoiqu'il ait un peu souffert des hivers rudes sous le climat de Londres, comme il croît au Mexique à plus de 2,700 mètres d'élévation, il doit pouvoir supporter le climat de l'Europe tempérée. Depuis 5 ans qu'il existe en pleine terre, au Jardin des Plantes de Paris, il a très-bien réussi. Il en est de même des Conifères nouvellement introduits sous les noms de *Pinus Teocote, P. Devoniana, P. Russeliana, P. Apulcensis, P. Montezuma, P. Ayacahuite, P. Hartwegii.*

Les *Cyprès thurifères* des environs d'Anganguéo et les *Genévriers flaccides* de Regla, district de Real-Monte, paraissent indifférents au froid.

On s'étonne, d'après cela, que l'*Abies religiosa,* le roi des Conifères d'Amérique, trouvé à plus de 600 mètres plus haut que le *Pinus Llaveana*, dans les montagnes de Real-Monte, soit si sensible au froid en Europe. Nous pensons, dit le *Gardener's Chronicle*, que ce bel arbre, planté comme dans son pays natal dans une situation à la fois sèche et élevée, y serait tout aussi rustique et aussi peu sensible au froid que les plus robustes de nos Conifères. Des essais dans cette voie sont en exécution au Jardin des Plantes de Paris, par les soins de M. Neumann ; il paraît que l'*Abies religiosa* ne gèle en Angleterre que parce que les premiers froids d'automne surprennent ses pousses dans un état de végétation fort peu avancé. Nous signalons ces faits au zèle de nos plus habiles expérimentateurs. N'est-il pas bien à désirer que l'Etat constitue sur divers points de la France des jardins d'essai, entretenus à ses frais, sur un pied digne d'une grande nation?

(*Revue horticole.*) A. Y.

Société d'horticulture de Londres.

L'attention de cette société a été attirée dans sa dernière séance par une très-belle plante de serre chaude présentée sous le nom de *Hesemasandra aurantiaca,* mais qui paraît être une Aphelandra d'espèce nouvelle, couverte de très-belles fleurs

jaunes et orangées. Cette plante sort des cultures justement célèbres de M. Makoy, horticulteur à Liége (Belgique); elle vient de fleurir pour la première fois en Angleterre. A en juger par l'état de sa végétation, on peut espérer qu'elle égalera en force et en beauté l'Aphelandra cristata, et qu'elle deviendra une précieuse acquisition des serres chaudes pour la floraison d'automne. Le genre Aphelandra est le même sous un autre nom que le genre Justicia, qui fournit à nos serres plusieurs de leurs plus précieux ornements.

M. Henderson, qui a obtenu le premier la floraison de cette plante sous le climat de la Grande-Bretagne, a reçu à ce sujet une médaille d'argent de grand module de la Société d'horticulture de Londres.

La floraison de la riche collection de Chrysanthèmes que possède cette société laisse beaucoup à désirer cette année, parce que, dans l'attente du froid, on l'a mise à couvert beaucoup trop tôt à la fin de l'automne. Aucune plante n'a plus besoin de l'air libre et ne souffre davantage dans une atmosphère concentrée. Sans doute les Chrysanthèmes qui fleurissent seulement au commencement de l'hiver doivent être rentrés dans la serre froide et l'orangerie, qu'ils ornent précisément à l'époque où les serres renferment peu d'autres fleurs; mais il ne faut pas, comme l'a fait le jardinier de la Société d'horticulture de Londres, compromettre leur floraison en les privant trop tôt de l'air libre. Le séjour prématuré dans un lieu clos leur fait perdre leur feuillage et diminue l'éclat et la beauté des fleurs, qui n'ont d'ailleurs aucune grâce quand elles se présentent au bout de longues baguettes dégarnies de feuilles.

Deux nouvelles espèces de Tropæolum (Capucines) ont été exposées dans la même séance : l'une de ces Capucines est à fleurs jaunes ; elle n'a point encore été nommée ; l'autre, à fleurs d'un rouge vif, a reçu le nom de Tropæolum lobbianum, en l'honneur de M. Lobb, voyageur botaniste, qui l'a trouvée au Pérou. L'échantillon exposé n'a qu'une fleur ouverte ; mais le grand nombre de ses boutons annonce une floraison très-abondante, caractère qui rend précieuses toutes les variétés du genre Tropæolum, dont pas une n'égale en beauté réelle la Capucine commune dont nous ornons nos jardins et nos salades.

Il paraît que les racines tuberculeuses de l'Oxalis Deppei prennent faveur comme légume-racine en Angleterre. M. Cock-

burn, jardinier du comte de Mansfeld à Kenwood, envoie à la Société de Londres plusieurs de ces tubercules, dont une culture soignée peut développer le volume au point de leur mériter une place entre les Topinambours et les Scorsonères, dont ils ont le goût et les propriétés. (*Le Jardin et la Ferme.*)

La plante dont il est ici question a fleuri pour la première fois en 1843, dans les serres du Jardin botanique de Bruxelles, et a été décrite par le professeur Scheidweiler, sous le nom de *Hemiandra aurantica*, dans la *Gazette universelle d'horticulture de Berlin*. Ce nom lui a été donné à cause de la forme particulière de l'anthère, qui ressemble à une anthère dont on aurait coupé l'une des deux moitiés. Si l'on veut se donner la peine de comparer la fleur et le fruit de ces deux plantes, on se convaincra facilement qu'elles n'appartiennent pas au même genre.

SCH.

LES FAISEURS D'ESPRIT.

Le Français est né malin (du moins il l'affirme) ; aussi tout sujet lui convient pour placer un trait d'esprit, une plaisanterie plus ou moins bonne, un fait plus ou moins vrai s'il prête à une *pointe*. Que la matière soit grave ou délicate, rien ne l'arrête : c'est ainsi que nous trouvons dans *le Jardin et la Ferme* le paragraphe suivant à propos de la question du fonds d'agriculture portée devant nos chambres législatives :

« Un incident plaisant est venu égayer la discussion ; un des
» orateurs a commencé son discours par ces mots : Les bestiaux,
» messieurs..... (hilarité générale). L'orateur se reprend : Les
» bêtes à cornes, messieurs..... (explosion d'hilarité). L'orateur
» retourne à sa place. »

Cette *farce* a dû être fort goûtée, car ce genre de traits d'esprit sur la Belgique passe à l'état chronique chez nos voisins du Midi.

LE BON JARDINIER pour 1845 vient de paraître.

Des travaux considérables ont été faits à cette édition pour classer les plantes et les arbres d'ornements suivant le nouvel ordre établi au Jardin du Roi par M. Brongniart.

Deux cents espèces ont été ajoutées.

Environ 400 modifications importantes ont été faites aux articles.

L'ouvrage est divisé en deux parties qui peuvent être reliées séparément et portent chacune leur pagination et leur table particulière.

Le prix, malgré l'énormité d'un volume de 1300 grandes pages, est toujours fixé à 7 fr., chez Audot, éditeur de la *Revue horticole*, à Paris, et au bureau de ce Journal, à Bruxelles.

— On écrit de Nieuport, 1er octobre :

« Notre petite ville possède maintenant aussi une Société de fleurs et de fruits. On avait jugé ne pouvoir mieux fêter l'installation que par une exposition au profit des pauvres. Malgré l'inopportunité de la saison et la nouveauté de l'objet pour notre ville, l'exposition a été bien fournie. Les prix ont été obtenus :

» Pour la plante la plus rare : 1er *prix*, au *Dracœna Draco*, exposé par M. Quintin, président de la Société ; le 2me *prix*, à l'*Astrapœa Wallachii*, exposé par M. G. Boon. Un *accessit* a été accordé à M. le docteur Gheerbrant pour le *Cyprypedium Venustrus*.

» Pour la plus belle collection de plantes : le 1er *prix* a été accordé à M. J. Durny, jardinier-fleuriste à Bruges, membre de la Société ; le 2e *prix* à M. le capitaine Walkiers, pour la collection de *Pelargonium*. Un *accessit* a été accordé à M. Bartholomeus, amateur.

» Fruits. — Le 1er *prix* a été obtenu par M. Ph. Lecluyse, secrétaire de la Société, pour plus de 25 variétés nouvellement obtenues ; le 2e *prix*, par M. F. De Schieter, jardinier à Nieuport ; l'*accessit*, par M. Quagebuer, jardinier, *ibidem*.

» Légumes. — Le 1er *prix* à M. Ch. Van Houke, pour le chou cabus ; le 2e à M. Ph. Quintin, pour les oignons de Madère ; L'*accessit* à M. Verweirden, de Ramskapelle, pour les haricots.

» Le secrétaire a clos la séance par un discours sur la culture des pommes de terre, dont les premières furent apportées, en 1659, par Nieuport, en notre pays, par le révérend père Clerque, chartreux anglais ; ce fut en notre ville que les premiers essais de culture eurent lieu. »

Société royale d'Horticulture et d'Agriculture de Liége.

PROGRAMME DE LA QUARANTE-HUITIÈME EXPOSITION.

Trente-deuxième exposition de fleurs.

Le conseil d'administration fixe l'exposition d'hiver au 12 mars 1845 (deuxième dimanche du mois). Elle se terminera le 14 au soir, et aura lieu au foyer de la salle de spectacle.

Quatorze médailles seront décernées :

1° A la plus belle collection de plantes en fleurs présentée par un amateur : Médaille en vermeil ;

2e Prix : Médaille en argent.

2° A la plus belle collection de plantes en fleurs, présentée par un horticulteur : Médaille en vermeil ;

2e Prix : Médaille en argent.

3° Aux plantes en fleurs le plus récemment introduites en Belgique, et dont le mérite sera reconnu : Médaille en vermeil.

La plus grande sévérité est recommandée à MM. les membres du jury.

4° A la plante en fleurs la mieux cultivée : Médaille en argent.

5° A la plus belle collection de rosiers en fleurs et dont le mérite sera reconnu : Médaille en argent.

6° A la plus belle plante obtenue de semis et dont le mérite sera reconnu : médaille en argent ;

Accessit : Médaille en bronze.

7° A la collection la plus belle et la plus variée de Camellia en fleurs. elle devra compter au moins 50 variétés bien distinctes : Médaille en vermeil ;

— Au second prix, une Médaille en bronze.

8° Pour les six camellia les plus nouveaux et d'un mérite reconnu, une Médaille en argent.

9° A la collection la plus belle et la plus variée d'Azalea Indica en fleurs : Médaille en argent ;

2e prix : Médaille en bronze.

Les concurrents devront indiquer les azalea pour le concours avec les désignations nominatives.

10° A la collection la plus belle et la plus variée de plantes bulbeuses en fleurs : Médaille en argent.

11° A la plus belle collection de plantes d'un même genre non comprise dans les concours précédeuts : Médaille en bronze.

12° A la plus belle collection de fruits conservés : Médaille en argent.

13° A la plus belle collection de fruits et légumes forcés et dont le mérite sera reconnu : Médaille en argent.

Toutes les plantes qui seront envoyées au salon pour le concours devront être dûment étiquetées.

— Les plantes qui seront envoyées comme nouvellement introduites devront être accompagnées de renseignements, afin d'abréger et de faciliter les travaux du jury.

— Les concurrents prennent l'engagement le plus formel de n'exposer que des fleurs qui leur appartiennent ou proviennent de leur culture ; toute infraction à cette règle entraîne l'exclusion du concours.

— Les plantes devront être déposées *franco,* au local de l'exposition, le vendredi 8 mars avant midi au plus tard, et les listes indicatives chez le secrétaire de la Société, le mercredi 6 du même mois.

— Les plantes portant indication de leurs noms et dont la liste aura été remise à temps au secrétaire, seront seules admises à figurer au catalogue et à concourir pour les prix.

— Le jury se réunira le vendredi avant-veille de l'exposition, à 3 heures précises de relevée.

— Une commission, sous la présidence de l'un des secrétaires-adjoints, se trouvera au salon pour diriger les préparatifs de l'exposition, la police de la salle et les soins à donner aux plantes.

— Le salon sera ouvert le dimanche aux sociétaires, aux dames de leurs familles et aux étrangers, de 10 heures du matin à midi, et de 2 à 5 heures du soir ; le public y sera admis les deux jours suivants.

— Le mardi 14 mars à 3 heures, il y aura assemblée générale pour la remise des médailles, la réception des candidats présentés et la tombola.

Liége, le 18 octobre 1844.

Le secrétaire,
AUG. FLORENVILLE.

Le président,
DEFAYS-DUMONCEAU.

Société d'Horticulture d'Anvers.

SALON D'HIVER 1845.

Monsieur,

L'orangerie du Jardin Botanique étant devenue insuffisante, pour contenir toutes les plantes envoyées à l'Exposition d'hiver et surtout pour les placer convenablement, le conseil a prié l'administration communale de vouloir mettre à la disposition de la Société un autre local. Cette autorité, toujours disposée à encourager ce qui peut contribuer aux progrès des arts et des sciences, s'est empressée d'offrir une des anciennes salles du Musée.

Nous avons donc l'honneur de vous informer, Monsieur, que l'Exposition prochaine d'hiver est fixée au dimanche 2 mars 1845 et aux deux jours suivants ; elle aura lieu *dans la grande salle à gauche, en entrant au Musée par la rue de Vénus.*

Cette salle très-vaste et bien éclairée sera particulièrement favorable, tant pour réunir toutes les collections de Camellias et autres genres de plantes, que pour l'examen en détail des espèces.

Le conseil espère que les amateurs, à qui il est fourni une nouvelle occasion de se distinguer, ne négligeront rien pour que le salon soit orné de manière à répondre aux intentions de la Société.

Après en avoir délibéré, dans la séance du 15 de ce mois, on a arrêté les dispositions suivantes.

La Société décernera :

CONCOURS

OUVERTS ENTRE LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

1° *A la plus belle collection de Camellias en fleurs, remarquables par leur variété et leur culture.*

1er *Prix :* une médaille en vermeil ; 2e *Prix :* une médaille en argent. — *Accessit :* une médaille en bronze.

2° *A la collection de 12 différents Camellias en fleurs, distingués par leur nouveauté, leur beauté et leur culture.*

1er *Prix :* une médaille en vermeil ; 2e *Prix :* une médaille en argent. — *Accessit :* une médaille en bronze.

3° *A la plus belle collection de Plantes en fleurs, qui présentera le plus grand nombre d'espèces et variétés du même genre, Camellias non compris.*

Prix : une médaille en argent. — 1er *Accessit :* une médaille en bronze; 2e *Accessit :* une médaille en bronze.

4° *Au plus beau contingent de Plantes en fleurs de genres différents.*

Prix : une médaille en argent. — 1er *Accessit :* une médaille en bronze; 2e *Accessit :* une médaille en bronze.

5° *A la Plante en fleurs la mieux cultivée.*

Prix : une médaille en argent. — 1er *Accessit :* une médaille en bronze; 2e *Accessit :* une médaille en bronze.

6° *A la Plante en fleur la plus rare ou le plus nouvellement introduite dans le royaume et qui offrira de l'intérêt.*

Prix : une médaille en argent. — 1er *Accessit :* une médaille en bronze; 2e *Accessit :* une médaille en bronze.

7° *Pour la floraison difficile.*

Les plantes désignées de préférence pour cette médaille sont : *Dahlia, Lilium superbum, Hemerocallis Japonica, Aster Amellus, Gladiolus Dalleni.*

Prix : une médaille en argent. — 1er *Accessit :* une médaille en bronze; 2e *Accessit :* une médaille en bronze.

CONCOURS

OUVERTS ENTRE LES PERSONNES NON-MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

Tous les horticulteurs, amateurs d'horticulture et jardiniers indistinctement, domiciliés hors de l'arrondissement d'Anvers, sont invités à venir y prendre part.

8° *A la plus belle collection de Camellias en fleurs, remarquables par leur variété et leur culture.*

1er *Prix :* une médaille en vermeil; 2e *Prix :* une médaille en argent. — *Accessit :* une médaille en bronze.

9° *A la collection de 12 différents Camellias en fleurs, distingués par leur nouveauté, leur beauté et leur culture.*

1er *Prix :* une médaille en vermeil ; 2e *Prix :* une médaille en argent. — *Accessit :* une médaille en bronze.

Les plantes qui concourent pour les prix doivent être la propriété des exposants.

Le conseil rappelle à MM. les membres qu'il a été décidé, que les plantes déjà couronnées par la Société ne concourront point pour les mêmes prix, mais peuvent embellir les collections.

MM. les membres sont prévenus que le contingent couronné d'espèces et variétés de plantes en fleurs du même genre, ne pourra plus faire partie d'une collection de plantes de genres différents et ainsi participer à un autre concours.

Les sociétaires et non-sociétaires sont invités à faire parvenir au secrétaire (Petit-Marché, n° 744), *avant le mercredi soir 26 février,* un bordereau contenant les noms des plantes qu'ils se proposent d'envoyer. Le conseil prie les exposants de se conformer exactement à cette recommandation, afin que le catalogue puisse être imprimé et distribué à l'ouverture du salon.

Les concurrents sont priés de vouloir désigner à quel concours ils destinent leur envoi.

Les plantes doivent être rendues (franco) au salon du *Musée, rue de Vénus,* n° 728, le vendredi 28 février. Celles qui seront destinées pour le concours n° 7, seront admises, par exception, jusqu'au samedi 1er mars, à 9 heures du matin.

Le jury se réunira, le 1er mars, à dix heures avant midi.

Une commission se trouvera tous les jours au salon, pour recevoir les plantes, veiller à leur conservation et en soigner la remise le mercredi 5 mars dès 8 heures du matin.

Le salon sera ouvert aux sociétaires, aux exposants non-membres et aux étrangers, le dimanche 2 mars, depuis 10 heures du matin jusqu'à 6 heures de relevée. Le public sera admis, le premier jour de l'exposition, de 4 à 6 heures ; ainsi que les 2 jours suivants, de 10 à 6 heures du soir.

Les sociétaires pourront délivrer une carte d'entrée personnelle à leur jardinier, pour le dimanche 2 mars, depuis 8 heures jusqu'à 10 heures.

Le secrétaire,
RIGOUTS-VERBERT.

Le président,
P.-J. DE CATERS.



Achiménes Pédunculata.

PLANTE FIGURÉE DANS CE NUMÉRO.

Achimenes pedunculata.

Plante herbacée, vivace; tige droite, simple, velue; feuilles opposées, inégales, ovales, dentées, hispides en dessous, velues à la surface supérieure. Pédoncules, ainsi que la tige et les veines des feuilles rougeâtres, duvetés, plus longs que les feuilles, généralement biflores. Calice vert et duveté; corolle penchée, infundibuliforme à tube allongé; limbe étalé. La couleur de la corolle est un vermillon foncé tacheté d'orange.

Le naturaliste de la Société d'horticulture de Londres, M. Hartweg, a trouvé cette plante dans les forêts ombragées de Santa-Maria à Guatemala, et il en a envoyé simultanément avec *A. longiflora* et *A. rosea*. Elle fleurit abondamment du commencement de l'été jusqu'en octobre. Elle atteint une hauteur de 2 à 2 1/2 pieds, et les fleurs naissent au sommet de la tige et des branches latérales.

Toutes les *Achimenes* demandent, pour bien fleurir, une atmosphère chaude et humide. En hiver elles se reposent et demandent peu d'eau.

En Belgique, elle a fleuri pour la première fois dans les serres royales de Laeken. SCH.

Calendrier horticole.

FÉVRIER.

CULTURE DES FRUITS.

1. On poursuit les travaux de janvier indiqués sous les nos 1, 2, 3, 4, 5.

2. Les fraisiers, cultivés en pots, sont placés dans les bâches; on leur donne de l'air si l'état de la température le permet. Quand les plantes commencent à fleurir, on arrose plus fréquemment. Vers le soir, on couvre les bâches avec des paillassons.

3. On repique sous châssis des pois primeurs; on sème des melons et des concombres sur couche et sous châssis.

4. La taille de l'abricotier et des groseillers commence; les

abricotiers et pêchers en espaliers sont abrités du soleil par des contre-vents, jusque vers la fin de mars, afin de les empêcher de pousser trop tôt.

5. On coupe les boutures de vigne et de groseillers et on les met au nord dans un coin de terre, où elles doivent rester jusqu'à la fin d'avril, pour être alors mises définitivement en place.

6. C'est le moment de gratter la mousse et l'écorce morte qui couvrent le tronc des arbres.

7. Dans ce mois, on peut aussi sacrifier l'écorce des arbres languissants; mais le jardinier intelligent recherchera avant tout la cause de cette langueur, qui a le plus souvent son siége dans le mauvais état du terrain; en l'amendant et en l'assainissant on fait disparaître plus facilement les maladies des arbres, que par tous les autres prétendus remèdes.

8. La taille des pêchers se fait le plus convenablement au moment où l'on peut distinguer les bourgeons à fleurs des bourgeons à feuilles.

9. On taille et raccommode les haies vives et mortes.

10. On plante des arbres.

11. On coupe les grosses branches des arbres que l'on veut regreffer.

12. On sème les pepins de poires, de pommes et d'épine blanche, des noyers, des noisettes, des mélèzes, des sapins, des châtaigniers et des arbres de l'Amérique septentrionale.

JARDIN POTAGER.

1. On sème sur couche et sous châssis des carottes, du pourpier, du persil, des épinards, des radis, des laitues, du cresson et des faséoles naines. On poursuit ces semailles toutes les trois ou quatre semaines.

2. Toutes les espèces de choux, de céleri, de porreaux, destinés à être repiqués en pleine terre, doivent être semés sur couche froide, sous châssis.

3. En pleine terre, si le temps s'adoucit, on sème des salsifis, des scorsonères, des carottes, du persil et des pois hâtifs.

4. On plante de l'ail, des échalottes.

5. Les couches demandent de l'air; pendant la nuit on les couvre soigneusement avec des paillassons.

6. On sème des asperges sur une place préparée en automne :

si la terre est argileuse et forte, on y mêle une certaine quantité de sable pour la rendre plus légère.

7. On découvre le houblon, on enlève les vieilles racines, et l'on bêche la terre entre les plants.

8. Les caves fournissent les mêmes légumes qu'en janvier.

JARDIN D'AGRÉMENT ET ORANGERIE.

1. Mêmes occupations qu'en janvier.

2. Planter des arbres et arbustes qui poussent de bonne heure et qui ne sont pas trop délicats.

3. On engraisse les pelouses avec des cendres, du plâtre, du fumier de mouton, de la boue des rues, etc.

CULTURE DES FLEURS.

1. Vers la fin de ce mois on peut forcer les oignons à fleurs, tardifs.

2. Les arbustes à fleurs, forcés, doivent recevoir de l'air à mesure que la température s'adoucit.

3. Les giroflées, quarantaines, auricules, primevères, violettes, œillets, ancolies, pensées, etc., sont mis à la fin du mois dans une chambre de 12 degrés de température, près de la fenêtre. On ne les arrose pas trop fort et on donne de l'air : ces plantes doivent avoir été mises en pots au mois d'octobre.

4. On peut semer dans des pots remplis de bonne terre, des quarantaines d'été, des marguerites, du réséda, du poivre de Caïenne, dianthus chinensis, etc., qu'on met ensuite sous un châssis ou près d'une fenêtre.

5. On peut encore planter jusqu'à la fin du mois des renoncules et des anémones. On leur donne une terre engraissée avec du fumier de vache consommé et exposée au levant.

6. On nettoie les œillets, les auricules et autres plantes conservées dans une chambre froide. Les auricules doivent avoir été rempotées en automne.

7. On prépare les couches pour la semaille des fleurs d'été.

SCH.

SUR LES PRONOSTICS DU TEMPS.

(Suite. — *Voir* la livraison précédente, page 325.)

Qu'on se figure l'air qui entoure notre globe terrestre, comme une espèce d'enveloppe dont l'état change souvent et de différentes manières. Si cette enveloppe est fort chargée de vapeurs, qui, soit dit en passant, ne s'y trouvent jamais dans un état de repos parfait, mais au contraire dans un mouvement perpétuel, c'est ce mouvement qui fait que son calorique se dégage, d'où résulte une diminution de sa tension ou de son élasticité ; mais plus l'air ambiant est tendu, c'est-à-dire moins il est chargé de vapeurs, plus il est susceptible de porter le courant d'air qui passe au-dessus de lui, surtout si celui-ci est spécifiquement plus léger. Cela arrive chaque fois qu'un courant d'air échauffé rencontre sur son passage une couche d'air tendue qu'il n'est pas en état de rompre, il remonte alors et passe au-dessus. Pendant ce contact, qui a lieu entre deux couches d'air inégalement échauffées, il s'établit une tendance à mettre leur température respective en équilibre, l'air le plus échauffé communiquant une partie de sa chaleur à la couche d'air froide; par là il se forme un pôle froid, qui donne naissance à un nouveau courant d'air qui se dirige vers le côté d'où venait le vent chaud, c'est-à-dire vers le sud ou l'ouest.

De même que le dégel, le froid aussi a ses pronostics; mais avec cette différence que si, à l'occasion du dégel, les nuages au sud et à l'ouest prennent une teinte bleu-noirâtre, ce sont au contraire les nuages venant du nord et de l'est qui ont une couleur gris-noirâtre. Aussitôt l'apparition de ce phénomène, on peut pronostiquer, que si déjà le vent ne vient de ces contrées, il y tournera sous peu. Le froid s'annonce selon la règle générale, par l'apparition de quelques flocons de neige fins et secs, d'où l'on peut conclure avec sûreté qu'il sera d'une longue durée. Cela aura lieu surtout, si le froid commence par un vent nord-est sec. Lorsqu'à cette occasion la neige tombe abondamment et que ses flocons sont fins, la gelée sera intense et durera longtemps.

Comme en hiver, la surface de la terre, quand elle est fermée par la gelée et couverte de neige, ne peut pas aussi fortement évaporer qu'en été, il en résulte que les nuages qui se forment

dans notre atmosphère, ne peuvent pas être très-volumineux, et que par conséquent il ne pourrait y avoir des précipités aqueux (comme de la neige ou de la pluie) si la nature n'y avait pas pourvu ; ces précipités nous arrivent d'autre part, ce qui est nécessaire afin qu'il n'y ait pas de perturbation dans l'atmosphère, car la terre envoie en été plus d'eau à la mer qu'elle ne nous en renvoie par l'évaporation. L'hiver rétablit l'équilibre : non-seulement les vapeurs qui restaient dans l'atmosphère se précipitent sur la terre, mais celle-ci reçoit encore les vapeurs que nous amènent les vents de mer. Cela se passant d'une autre manière qu'en été, où les vapeurs aqueuses qui s'élèvent de la terre se transforment en nuages et y retombent ensuite sous la forme de pluie, il faut que les phénomènes atmosphériques se présentent en hiver sous d'autres formes, et il en est effectivement ainsi. Celui qui aura déjà observé attentivement la formation et la marche des nuages en hiver, et qui les aura comparées à celles de l'été, en aura reconnu la grande diversité. Il est vrai que ces phénomènes ressemblent, dans certains hivers, à ceux de l'été, mais cela n'a lieu que lorsque la surface de la terre est demeurée ouverte et non revêtue de neige. Dans ce cas, il est naturel que l'évaporation, et en conséquence la formation des nuages, soient égales dans les deux saisons; mais il est différent si le sol est gelé et couvert de neige. Si dans ce cas des nuages obscurcissent le ciel, ils ont toujours d'autres formes et d'autres couleurs ; souvent l'horizon se couvre subitement, et il tombe de la neige, tandis qu'une demi-heure avant le ciel était encore serein. Ce sont des vapeurs aqueuses amenées des régions septentrionales, qui se transforment en neige et se précipitent dans nos contrées.

Il résulte de ce qui précède, qu'on ne peut aussi aisément pronostiquer des nuages en hiver qu'en été, parce qu'ils ne se forment pas immédiatement dans notre atmosphère, mais bien dans d'autres régions. Il existe cependant quelques pronostics desquels on peut conclure que nous aurons de la neige; par exemple, lorsque l'eau des sources, des rivières et des fleuves s'élève au-dessus de la couche de glace qui les recouvre ; cependant comme ce pronostic indique aussi le dégel, il est incertain auquel des deux événements il faut s'attendre. On remarque néanmoins une légère différence : lors du dégel, l'eau coule tranquillement à la surface de la glace; mais si le temps est dis-

posé à la neige, il s'y forme une nouvelle et mince couche de glace un peu boursouflée.

Un autre pronostic de la gelée, c'est lorsqu'à l'horizon boréal il se forme une étroite barre d'un blanc de lait, qui se condense peu à peu. Souvent cette barre se montre du côté nord-est, elle a la même signification, seulement la neige sera plus abondante dans le premier cas.

Un pronostic très-certain qu'il tombera de la neige, c'est lorsque le vent tourne brusquement de l'ouest au nord-ouest.

De la circonstance que pendant le froid l'atmosphère est moins active et possède moins de tension électrique qu'en été, on peut s'expliquer pourquoi, quand il commence une fois à neiger, la quantité de neige qui tombe est souvent beaucoup plus considérable que les pluies les plus abondantes de l'été. On peut également attribuer à ce manque de tension électrique, qu'il neige souvent très-fort dans une contrée, tandis qu'on n'en voit presque pas dans une autre. On remarque aussi que les nuages sont plus bas en hiver qu'en été ; il faut l'attribuer à la même cause.

Les nuages neigeux s'élèvent rarement à une grande hauteur; plus ils sont bas, plus grande sera la quantité de neige qui tombera. Le peu de hauteur où ils se trouvent fait qu'on ne les aperçoit pas de loin, et qu'ils apparaissent si subitement. Les nuages qui se forment à une époque où la terre est ouverte et non revêtue de neige, font exception à cette règle ; ils sont alors le résultat de l'évaporation de notre sol.

Nous ne parlerons des pronostics du printemps qu'en peu de mots, car la plupart sont identiques à ceux de l'été ; mais il y a une différence dont il faut que nous fassions mention, c'est le changement fréquent de la température, qui est souvent tellement grand, qu'après plusieurs jours d'été, un nouvel hiver, accompagné d'un froid rigoureux, survient subitement. La cause de ce phénomène est facile à trouver : elle consiste en ce que la terre des contrées du nord, se dépouillant de son habit d'hiver, absorbe la chaleur que lui amènent les vents du sud, et qu'en conséquence, si par une cause quelconque cette chaleur diminue, le froid dans ces contrées augmente aussitôt dans la même proportion, ce qui nous amène de nouveau un vent froid et glacial. Ce courant froid est rapide, et d'autant plus sensible, que nous-mêmes, à cette époque de l'année, avons grandement besoin de

réchauffer notre sol. Nous savons par expérience qu'il en est ainsi. Il s'agit pour nous d'indiquer les pronostics desquels on peut induire ou du moins deviner à l'avance l'apparition de ce phénomène ; c'est un objet d'un grand intérêt pour les cultivateurs et les jardiniers, car c'est en prévenant les effets désastreux de ces gelées du printemps, qu'ils peuvent éviter des pertes parfois très-considérables.

Il arrive souvent au printemps, après un orage, notamment si cela a lieu pendant les premières semaines de cette saison, que le temps se refroidit considérablement : c'est le moment de faire ses préparatifs, et d'abriter les plantes qui sont susceptibles de geler. Ordinairement la gelée ne survient pas immédiatement, mais le deuxième jour après l'orage ; il faut qu'on sache cela et que l'on y fasse attention, afin qu'on ne se livre pas à une trop grande sécurité, et qu'on ne néglige pas de prendre ses mesures, si le premier jour qui suit l'orage il faisait encore chaud.

Souvent l'orage se décharge dans une autre contrée, et nous n'en apercevons rien, bien que les effets s'en étendent beaucoup plus loin. Ici il y a des pronostics que l'on n'a qu'à observer pour ne pas être surpris à l'improviste par le froid. On n'a qu'à observer l'atmosphère et la manière dont les nuages s'y amoncèlent, et après avoir reconnu à leur forme et à leur couleur le genre d'électricité dont ils sont chargés, on devinera avec sûreté, que si les orages ne se déchargent pas sur notre contrée, ils le feront ailleurs. On peut au surplus conclure que l'électricité qui agit dans cette circonstance absorbera la chaleur de l'atmosphère, et qu'un grand froid en sera le résultat nécessaire.

Immédiatement avant le froid, l'atmosphère se montre d'une grande pureté et d'une grande transparence ; l'horizon prend la veille sur toute son étendue, une teinte violette, qui est la plus intense du sud-est jusqu'au nord-ouest.

Un pareil froid dure presque toujours une semaine entière, mais il est le plus intense le second jour. Quelquefois il cesse avec le troisième jour et finit par une pluie. Sch.

(*La suite au prochain numéro.*)

SUR LA CULTURE DE LA PAQUERETTE VIVACE.

Bellis perennis hortensis. Mill.

Nous trouvons dans un journal allemand la notice suivante sur la culture de cette jolie petite plante.

Jusqu'à présent on s'est vainement efforcé d'obtenir des graines de la pâquerette des jardins, soit parce que les fleurs étaient trop pleines, soit parce que les fleurons étaient généralement dépourvus d'organes sexuels femelles. L'auteur de la notice assure en avoir obtenu en abondance, il y a deux ans, qui, semées, lui ont donné près de 10,000 plantes dont 300 ont fleuri l'année après. Dans aucune autre plante l'on n'observe une aussi grande variation de coloris et de la forme des fleurs, que dans la pâquerette ; des graines d'une seule variété on gagne souvent une vingtaine de variétés différentes.

L'auteur classe ses variétés relativement à la forme de la fleur : 1° en tubulées, 2° en imbriquées, et 3° en panachées, qui se trouvent entre les deux autres.

1. *Les tubulées.* — Il y en a du blanc le plus pur jusqu'au rouge le plus foncé. Pour qu'une variété soit digne d'être admise dans la collection, il faut qu'elle possède les qualités suivantes : 1° il faut que la forme en soit régulière ; 2° que la fleur soit exactement pleine ; 3° qu'elle soit hémisphérique ; 4° qu'elle soit supportée par un pédoncule droit ; 5° que dans les fleurs imbriquées, les ligules soient planes, arrondies à l'extrémité et point dentées, et qu'elles diminuent graduellement en longueur vers le centre. On considère en outre comme une beauté particulière de la fleur, les fleurons tubulés et bordés d'une couleur autre que celle du fond ; une grandeur considérable de la fleur ; des feuilles touffues ; une racine très-forte, et enfin la plante qui fleurit plusieurs fois pendant l'été.

2. *Les imbriquées.* — Elles doivent avoir les mêmes qualités que les précédentes ; elles sont unicolores ou panachées.

3. *Les panachées.* — Leur forme n'est point aussi régulière que celles des deux classes précédentes. On y compte aussi les variétés à fleurs prolifères ; celles-ci ne sont estimées que lorsqu'elles ont des fleurs d'une grandeur remarquable, et un coloris peu commun.

Relativement à la culture des pâquerettes, l'auteur de la no-

tice recommande de leur donner une exposition au nord, ou du moins de les mettre à l'abri du soleil du midi. On engraisse la terre avec du fumier de vache.

La meilleure époque pour planter est en automne; car en plantant au printemps on n'obtient jamais une floraison parfaite pendant le même été. On plante les pâquerettes de préférence en bordures, en alternant les variétés. Si le froid devient rigoureux, on les couvre avec de la paille ou avec des feuilles; mais si l'on prend la précaution de les replanter tous les deux ans. ayant soin de renouveler la terre, on n'a pas besoin de les couvrir, parce qu'alors les racines se trouvent assez profondément dans la terre.

L'auteur ne dit malheureusement pas comment il s'y est pris pour gagner des graines de ses plantes. Il est probable, puisque l'été a été chaud l'année où il les a gagnées, que c'est à cette circonstance qu'il les a dues.

Souvent on trouve dans les jardins, près des bordures, une foule de jeunes plantes, provenant des graines qui se sont répandues autour des vieilles plantes; mais de ces jeunes plantes on n'obtient jamais d'aussi belles variétés que si l'on prend la graine de variétés cultivées avec soin. SCH.

Quelques mots sur la culture de la Dionæa muscipula.

Cette plante appartient encore au nombre de celles qui, à cause de leurs particularités, font l'objet de la sollicitude de beaucoup d'amateurs et de jardiniers, mais elle est aussi une de celles dont la culture est la moins connue, car non-seulement il est fort difficile de la faire fleurir, mais on est assez heureux lorsqu'on la conserve en vie. La principale cause de ce désagrément résulte de ce que cette plante ne supporte pas de matière calcaire, de façon que si elle est arrosée avec de l'eau de source ou de l'eau de puits qui contiennent du plâtre ou du carbonate de chaux, elle dépérit insensiblement, comme cela arrive à toutes les plantes qui croissent naturellement dans des terrains tourbeux-marécageux. Il faut donc se servir à cet effet soit d'eau de pluie, soit d'une eau de rivière douce et exempte de matière calcaire.

On place les jeunes plantes dans de petits pots de 1 à 1 1/2

pouce de diamètre, remplis de terre tourbeuse ou de mousse décomposée mélangée avec du sable. Toutes les 6 ou 8 semaines on les rempote dans des pots plus grands ; on secoue la vieille terre et on retranche les anciennes racines. On prend ensuite un autre pot de 5 pouces de diamètre, au fond duquel on met une couche de mousse ; c'est dans ce pot qu'on place celui qui contient la *Dionœa*, et l'on remplit avec de la mousse l'espace vide entre les deux pots. Le bord du pot contenant la plante doit se trouver 1 à 2 pouces plus bas que celui du pot extérieur, que l'on couvre avec un carreau de verre. Cela fait, on place le tout dans un vase plat, qu'on emplit d'eau, en observant la précaution de donner plus d'arrosements en été qu'en hiver. Comme la *Dionœa* demande la jouissance de la pleine lumière, elle doit avoir sa place près de la fenêtre. Une température moyenne de 12 degrés Réaumur est la plus convenable ; une plus forte chaleur fait avorter les fleurs. On la multiplie par les feuilles qu'on plante dans des pots préparés comme ci-dessus.

Nous considérons les renseignements qui précèdent comme le véritable secret de la culture de cette plante merveilleuse, qui, soignée de cette manière, croîtra vigoureusement, car elle se trouvera dans les conditions nécessaires à sa prospérité : l'*eau douce, atmosphère humide* et *lumière*.

(*Gazette suisse* pour l'agriculture et l'horticulture.)

Sch.

Boutures d'orangers.

On sait que les boutures d'orangers prennent difficilement racines, ce qui tient à la nature particulière de ces plantes. De toutes les méthodes qu'on a essayées jusqu'à présent pour y parvenir, il en est une communiquée au *Gardener's Magazine,* qui nous paraît promettre une réussite prompte et sûre. Voici comment on procède : on emplit un pot à fleurs, jusqu'à moitié, de débris de briques ou de petites pierres, on les couvre d'une ardoise ou d'une pierre plate, de manière cependant à laisser entre les parois du pot et de la pierre l'espace nécessaire pour l'écoulement de l'eau ; on remplit le reste du pot avec du sable mêlé d'un peu d'argile, afin d'en empêcher la trop prompte dessiccation. Dans aucun cas la terre ne pourrait contenir du fumier, ce qui ferait pourrir les boutures. On coupe celles-ci au

printemps, en dessous d'un nœud, à l'endroit de la partie ligneuse de la branche. On enfonce la bouture perpendiculairement dans la terre, de manière qu'elle repose avec sa base sur la pierre. On enfonce ensuite le pot dans une couche médiocrement chaude et on le couvre d'une cloche. Au bout de 6 à 8 semaines les boutures auront fait leurs racines. SCH.

NOUVELLES PLANTES ANNUELLES.

Podolepis chrysantha. — Podolepis à fleurs jaunes.

On la considère comme une variété de *P. gracilis;* mais sa taille est plus ramassée et moins élevée. Feuilles entières alternes, lancéolées, aiguës, embrassant la tige par leur base. La tige ainsi que la surface inférieure des feuilles sont recouvertes d'un duvet blanc. La tige, de même que les branches latérales, sont droites et portent à leur sommet 4 à 6 fleurs. Les boutons sont d'abord penchés et ressemblent dans cet état à ceux de *Rodanthe Manglesii;* seulement, quand les fleurons se développent, ils se redressent. Ces fleurons sont d'un beau jaune de chrôme.

Lophoclinum hirtum. — Lophoclinum à poils rudes.

La graine de cette plante nous est parvenue d'Angleterre. La plante a un pied et demi de hauteur; elle est garnie de nombreuses branches latérales qui naissent de l'aisselle des feuilles. Les feuilles sont larges de 1 1/8 de pouce sur 2 1/2 pouces de longueur, entières, linéaires-lancéolées, recouvertes de poils rudes et blancs.

A l'extrémité de chaque branche naît une seule fleur. Le pédoncule grossit à mesure qu'il se rapproche de la fleur. Les folioles qui composent l'involucre, réfléchies; le péricline a un pouce de longueur; il est ventru, un peu rétréci en haut, et se compose de folioles lancéolées aiguës, distantes par leur extrémité et soudées par leur base. Ce péricline se fend ordinairement quand le nombre des fleurons est très-grand; ceux-ci sont d'un beau jaune d'or. Ces deux plantes se recommandent pour orner nos parterres en été. SCH.

Notice sur le Petunia.

Dans le *Florist's Journal* de février se trouve une figure du *Petunia punctata*, dont la description donne lieu aux réflexions suivantes de la part de l'auteur.

Le nom de *Petunia* dérive de *Petun*, mot que les Péruviens emploient pour désigner le tabac. Aussi les deux genres de *Nicotiana* et de *Petunia* sont très-rapprochés et se ressemblent sous beaucoup de rapports. La première espèce qui méritât l'attention des jardiniers amateurs était *Petunia, nyctaginiflora* Juss. (*Ann. du Musée,* 2, t. 47) (*Nicotiana nictaginiflora.* Leh.) de l'Amérique méridionale ; elle est encore recherchée aujourd'hui. Deux années plus tard on introduisit le *Petunia violacea* Hook. (*Bot. Mag.* t. 3556). *P. phœnicea* Lind. *Nierembergia violacea Hort.* Siv. *Sulpiglossis integrifolia.* (*Bot. Mag.* t. 3113. *Bot. cab.* 1978.) *Pet. mirabilis.* Reich. Depuis l'introduction de ces deux espèces, auxquelles d'autres ajoutent encore *Pet. accimi-nata,* du Chili, une foule de variétés a été gagnée de semis ou par la fécondation artificielle, et ce nombre augmente encore.

Depuis 1832 le *Pet. intermedia* a été introduit de Buenos-Ayres, laquelle cependant a été reconnue comme étant le *Salpiglossis linearis* Hook. (*Nierembergia intermedia Grah.*) La dernière a également produit un grand nombre de variétés.

La plus nouvelle variété qui ait été livrée dans le commerce est *P. magna rosea*, fleurs très-grandes d'un beau rose-carminé. La fleur a une très-belle forme, mais elle n'est pas comparable à celle du *P. punctata,* dont la forme est non-seulement parfaite, mais qui a le pétale épais et un coloris plus distingué.

Le Talipot de Ceylan, Palmier parasol.

(*Corypho umbraculifera.*)

Le colonel Campbell nous a donné de ce palmier remarquable une description qui nous a paru assez intéressante pour la communiquer à nos lecteurs.

Ce palmier croît dans les montagnes du Malabar et à Ceylan ; il fleurit à des saisons non déterminées, mais ordinairement en août. De ses feuilles on couvre les maisons, et les Malabarois

s'en servent en guise de papier, qui dure des siècles; ils y tracent les caractères avec une espèce de poinçon en fer, et n'ont pas d'autreslivres.

Ce palmier a beaucoup de rapport avec le cocotier. D'après Campbell, ce n'est qu'à l'âge de 100 ans, époque à laquelle son tronc a une élévation de 60 à 70 pieds, qu'il fleurit et porte des fruits; d'après Rheede, il fructifie déjà à l'âge de 36 ans. Avant qu'il fleurît, on voit s'élever du milieu de la touffe de feuilles qui couronnent sa cime un nouveau tronc qui, en trois ou quatre mois, atteint une hauteur de trente pieds; alors presque toutes les feuilles tombent, ce qui donne à l'arbre l'apparence d'un mât de navire. Après quelques semaines ce nouveau tronc, ou plutôt ce *spadice*, émet sur toute sa longueur et durant trois mois, des branches lisses dont les inférieures ont vingt pieds de longueur. De ces branches naissent les rameaux qui se couvrent d'une multitude infinie de petites fleurs blanches fasciculées, qui présentent, par suite de leur grand nombre, un aspect charmant. Ces fleurs tombent après trois ou quatre semaines, et on voit leur succéder de petites baies qui mûrissent et tombent également dans l'espace de 6 mois, après quoi l'arbre meurt. On peut estimer le nombre de ces fruits à 20,000 environ.

Tant que ce palmier est jeune, il ne forme qu'une tige de quelques pieds de hauteur portant au sommet une douzaine de feuilles. L'épineux pétiole a 10 à 12 pieds de longueur, feuille arrondie en éventail, incisée sur son bord et se composant d'une cinquantaine de folioles lancéolées. Son diamètre est tel, qu'une douzaine de personnes peuvent s'y abriter contre le soleil et la pluie. Quand l'arbre est parvenu à sa hauteur naturelle, son tronc se dégarnit à la manière des palmiers et ne porte des feuilles qu'à son sommet. Chaque feuille offre alors 18 pieds de longueur sur 14 de largeur. La seconde tige, dont nous parlions tout à l'heure, ressemble beaucoup à un jet d'asperge, mais elle a la grosseur d'un pied à un pied et demi. On mange cette jeune pousse, quand elle n'a que deux pieds de longueur, et c'est dit-on, un mets très-recherché par les indigènes.

SCH.

Sur la culture de l'ananas.

M. J. Barnns a communiqué ses procédés sur la culture de l'ananas. Il regarde comme très-importante la préparation de la

terre, qu'il emploie dans son état brut non décomposé (1), afin que l'air atmosphérique puisse y pénétrer avec facilité. Pour la multiplication, il préfère les jets latéraux à la couronne. Il enlève aux plants fructifiants tous les jets latéraux ; et dans le cas où la couronne deviendrait trop vigoureuse pour nuire au développement du fruit, il en extirpe le cœur avec précaution ; cette opération favorise singulièrement la croissance du fruit sans nuire à son aspect. M. Barnns rejette la méthode de laisser dépérir les racines, comme une pratique superflue et qui n'est point basée sur la raison. Il considère aussi une température trop élevée comme nuisible, surtout à la période de la maturité des fruits. SCH.

Moyen de détruire les mordelles ou puces de terre. — (*Haltica oleracea et nemorosa.*

Les mordelles sont de petits coléoptères d'un vert foncé métallique, qui occasionnent fréquemment des dégâts considérables dans les jardins et les champs, aussi sont-elles fort redoutées par les jardiniers et les cultivateurs. Souvent, si le temps favorise leur multiplication, elles détruisent des récoltes entières. MM. Kirby et Spence (*Entomol.*, I, p. 211) racontent qu'en 1786 les mordelles se sont multipliées dans le Devonshire d'une manière si formidable, qu'elles y ont détruit pour une valeur de 100,000 livres sterl. (2,502,000 fr.) de turneps ou navets, perte qui a occasionné la ruine d'un grand nombre de cultivateurs.

Dans les jardins, elles détruisent particulièrement les plantes appartenant à la famille des crucifères, comme les radis, les choux-fleurs, les choux cabus et verts, le cresson, les giroflées, etc. ; dans les campagnes, ce sont le colza, la navette, les navets, le lin qui sont le plus exposés à leurs ravages ; ces animaux malfaisants mangent les feuilles de ces plantes, et attaquent aussi les fleurs de beaucoup d'autres ; mais il paraît que c'est plutôt pour sucer le miel qui s'y trouve au fond, que pour

(1) L'ananas appartient à une famille de plantes qui sont des parasites, ou des plantes qui croissent dans des terrains fort légers et poreux, donnant un libre accès à l'air ; une terre compacte leur est contraire.

en manger la substance, car le plus souvent ces fleurs produisent encore de bonnes graines.

Ce qui favorise beaucoup la multiplication de ces insectes, c'est un temps sec et chaud. Dans une pareille circonstance, on ne réussit que fort difficilement à sauver les choux ou les giroflées. Nous nous sommes souvent demandé comment il se fait qu'on ne connaisse aucun moyen sûr et infaillible de se débarrasser de ces ennemis formidables qui, dans l'espace de trois ou quatre jours, sont capables de nous frustrer du fruit de notre travail? Cela tient probablement à ce que les dégâts que font ces insectes ne se répètent pas annuellement, et qu'une année de répit nous fait facilement oublier des pertes pour lesquelles il n'y a plus de remède. D'un autre côté, la destruction d'un insecte nuisible devient d'autant plus difficile qu'on ignore le mode de sa propagation, et, sous ce rapport, la mordelle nous est encore tout à fait inconnue; tout ce que nous en savons, c'est qu'à l'entrée de la bonne saison elles font leur apparition à l'improviste et commencent leur œuvre de destruction.

Il est toutefois très-probable qu'elles subissent leur métamorphose dans la terre, d'où elles sortent au printemps, comme tant d'autres insectes.

Les moyens qu'on emploie ordinairement contre les mordelles sont, la chaux, le plâtre, les cendres de bois, etc., dont on saupoudre les feuilles; mais ces substances se sont montrées inefficaces, car elles sont emportées par le vent, la pluie et la rosée; on a aussi remarqué qu'elles agissent d'une manière délétère sur les feuilles si le soleil est brûlant. D'autres ont recommandé de faire macérer les graines dans une dissolution de sel avant de les semer, mais il est difficile de comprendre comment le sel qu'on met en contact avec la graine seulement, pourrait préserver les feuilles de la morsure des mordelles. Peut-être a-t-on cru que le sel, en donnant plus de vigueur à la jeune plante, la met ainsi à l'abri des atteintes des insectes, car ils n'attaquent pas les feuilles des plantes qui sont déjà devenues fortes. On a aussi proposé d'ombrager les jeunes semis avec des rameaux d'arbre ; bien que l'efficacité de ce moyen ne puisse être mise en doute, il n'est pas applicable en grand.

Comme tous les moyens de préservation qu'on a proposés ne se montrent ni assez efficaces ni assez sûrs, nous avons fait quelques expériences pour en trouver un meilleur. Voici donc ce que

nous proposons de faire. On prend un kilogramme d'absinthe, qu'on peut se procurer chez les droguistes, on verse dans un vase un seau d'eau bouillante et on y fait macérer l'absinthe ; en attendant que l'infusion se refroidisse, on prend 2 onces d'assa fœtida en poudre, qu'on fait dissoudre dans 1/4 de litre de vinaigre (les pharmaciens ou droguistes sont à même de le faire en quelques minutes), on mêle ensemble l'infusion d'absinthe et la solution d'assa fœtida. Pour se servir de ce mélange, on y ajoute encore un demi-seau d'eau, et on arrose les jeunes plantes. S'il s'agit de préserver le colza ou les giroflées, on les trempe, la veille de la plantation, dans l'infusion, sauf les racines, on les laisse ainsi pendant la nuit, et le lendemain on plante. L'amertume de l'absinthe réunie à l'odeur de l'assa fœtida, répugne tellement aux mordelles, que des plantes qui en ont été imprégnées sont pour toujours à l'abri de leurs attaques.

SCH.

JARDIN FRUITIER.

POIRES SAGERET.

La pomologie française doit aux nombreux semis de M. Sageret plusieurs bons fruits, tels que cerises, prunes, poires, etc.

M. Sageret a également enrichi sa collection des arbres d'ornement de plusieurs belles et remarquables variétés du *malus prunifolia H. P.* (*malus Baccata H. K.*).

Je signale aujourd'hui deux variétés de poires de dessert que je désigne sous le nom de *poires Sageret,* en les distinguant par des numéros. Ce nom est déjà consacré dans *le Bon Jardinier* pour celle que je distingue par le n° 1er.

Poire Sageret n° 1.

Arbre vigoureux, même sur cognassier, ayant la belle forme pyramidale et l'aspect du poirier *beurré d'Angleterre,* dont il se distingue par ses rameaux plus gris, ses mérithalles un peu plus courts et moins renflés à chaque gemme, par ses feuilles à bords entiers ou sans dentelure, par ses gemmes moins saillantes, ses fruits plus courts, d'une maturité plus tardive, etc.

Rameaux verticaux, gros, lisses et sans stries, brun pâle et

grisâtres, presque entièrement gris à la base, blond-verdâtre au sommet, maculés de lenticelles gris-cendré, arrondies, larges et assez nombreuses, surtout à la base des rameaux. Mérithalles courts.

Feuilles moyennes, ovales, lancéolées, aiguës, arquées, entières ou sans dentelure, à bords latéraux ordinairement relevés.

Gemmes étroites, coniques, très-aiguës, peu écartées du rameau ou formant avec lui un angle très-aigu. Elles sont revêtues d'écailles noires, bordées brun-fuligineux. Boutons à fleur ovales, coniques, très-aigus, noirs et bruns.

Fruit moyen, ovale, turbiné ou oviforme, parfois arrondi. ayant ordinairement de 65 à 75 millimètres de haut, et de 60 à 70 de diamètre transversal, sur des arbres en plein vent non soumis à la taille. Son épiderme est vert pâle, abondamment pointillé et marbré gris sur toute la surface du fruit, rarement lavé de rose d'un côté.

Pédoncule vert et brun, pointillé gris, long de 15 à 25 millim. L'œil est petit, presqu'à fleur du fruit, les sépales sont ordinairement caducs. Chair fine, fondante, eau très-sucrée, abondante. très-agréable. La peau de cette bonne poire reste épaisse et ferme. Elle est réputée devoir se conserver jusqu'en février et mars, cependant elle a toujours mûri chez moi à la fin de novembre et en décembre.

Ce fruit venant très-bien en pyramide et à haut vent, ce serait un tort de le mettre en espalier où ses bonnes qualités pourraient s'amoindrir.

Poire Sageret, n° 2.

Arbre vigoureux; sur franc il est souvent épineux, au moins dans la jeunesse ; il est parfois chancreux dans les terres argileuses; mais lorsqu'il est greffé sur cognassier, il n'a ni chancres ni épines.

Ce poirier porte bien ses rameaux, et se fait remarquer par ses feuilles petites, étroites, à pétiole blanc, long et mince.

Rameaux gris-blond ou brun très-pâle, peu ou point striés. maculés de lenticelles gris-blanchâtre, arrondies et apparentes en dessus et vers la base, fauves, souvent allongées et peu visibles du côté de l'ombre ; au sommet elles sont rares et plus petites. Mérithalles plutôt courts que longs.

Gemmes coniques, pointues ou ovales, obtuses, de grosseur

moyenne, plutôt renflées que comprimées, s'écartant peu du rameau, revêtues d'écailles marbrées brun-noir et parfois gris.

Feuilles petites, lancéolées, aiguës, presque également rétrécies des deux bouts, portées sur un pétiole blanc remarquablement long et mince, bordées de dents très-fines et peu profondes, parfois planes, plus ordinairement un peu relevées sur les côtés.

Boutons à fleurs coniques, oblongs, étroits, brun marbré noir.

Fruit (récolté en plein vent sur arbres non taillés) moyen, pyriforme, allongé, obtus, haut de 65 à 75 millim.; son plus grand diamètre transversal, qui est vers l'œil, est de 45 à 50 millim.

Le pédoncule est mince, long de 3 à 5 centim., brun clair ou en entier, ou d'un côté seulement, et alors il est vert de l'autre. Il est implanté dans une petite cavité dont les bords sont tantôt unis, tantôt irrégularisés par quelques bosses.

L'épiderme ou peau du fruit est, à l'époque de la maturité, jaune herbacé, marbré et presque entièrement recouvert d'une teinte fauve ou rousse, à travers laquelle apparaissent d'un côté de nombreux points gris-blanchâtre. Le côté frappé par le soleil est ordinairement lavé et marbré rouge-pourpre. OEil petit, presqu'à fleur du fruit ou placé dans une cavité étroite et très-peu profonde. Sépales ou entièrement caducs, ou à base persistante.

Chair grosse, jaunâtre, un peu pierreuse autour des pepins, tendre sans être fondante. Eau peu abondante, sucrée, parfumée, très-agréable. Pepins petits, courts, renflés, noirs.

Cette poire mûrit fin août et commencement de septembre. Cueillie quelques jours avant sa parfaite maturité, sa chair est plus fondante et son eau plus abondante.

Elle a quelque ressemblance avec la variété dite *fleur de guignes,* mais elle est beaucoup plus allongée, notablement plus grosse, et a une saveur plus prononcée. Sa forme est exactement celle de la cuisse-madame, mais elle est un peu moins forte.

Cette variété mérite une place dans les vergers et dans les cultures étendues de poiriers en pyramide, mais on doit se dispenser de la faire entrer dans la plantation des petits jardins, où le nombre des arbres étant limité, les variétés dites ***Bergamotte d'été, Belle d'août, Gros-Muscat, Williams, Beurré d'amanlis, Colmar d'été,*** etc., doivent avoir la préférence. PRÉVOST.

(*Annales de Flore et de Pomone.*)

Prune de Bavay.

Cette belle et excellente prune paraît devoir prendre place à côté de notre ancienne reine-Claude, dont elle possède les bonnes qualités, et sur laquelle elle l'emporte par le volume, car j'en ai mesuré qui avaient 15 centimètres de circonférence. Sa forme est moins régulièrement sphérique, surtout vers le sommet, qui est souvent terminé en pointe très-obtuse ; elle est aussi un peu comprimée, de façon qu'elle a dans un sens un diamètre plus étroit que dans l'autre ; du reste, sa couleur est la même (un vert plus ou moins intense, selon le degré de maturité) ; elle est un peu moins piquetée, mais très-fortement marbrée de rouge. Elle a, comme la reine-Claude ordinaire, le défaut de se fendre lorsqu'elle est très-mûre ; mais sa chair ne diffère en rien de la sienne, et se détache parfaitement du noyau. Elle mûrit un peu plus tardivement qu'elle, et donne jusqu'à la fin de septembre. L'arbre est vigoureux et fertile, et se cultive aussi bien en plein vent qu'en espaliers.

Cette très-bonne variété a été obtenue par M. *Espérin*, ancien major en retraite à Malines (Belgique). Cet officier, qui a fait ses premières armes sous l'empire, et gagné ses grades sur le champ de bataille, était, après la déchéance impériale, resté au service de la Belgique, sa patrie. Lorsque l'heure de la retraite eut sonné pour lui, il se fixa à Malines dans une propriété patrimoniale, où il se livre tout entier à la recherche de nouvelles variétés. Déjà on lui doit quelques poires intéressantes, parmi lesquelles je citerai le *soldat laboureur*, et *Joséphine de Malines*, et il a gagné, il y a trois ans, la prune qui fait l'objet de cette note. Il l'a dédiée à son ami, M. de Bavay, propriétaire de la pépinière royale de Vilvorde, qui, sous la direction de cet habile et savant horticulteur, est peut-être l'établissement, de toute la Belgique, le plus riche en nouveautés dendrologiques, tant pour les espèces à fruits que pour celles d'agrément.

B. Camuset,

Chef des pépinières du jardin du Roi des Français.

(*Annales de Flore et de Pomone.*)

De la culture hâtée et forcée de la vigne.

J'ai donné, dans les 9e et 10e années de la 1re série de ces Annales, l'histoire, la description et la culture de la vigne dans les vignobles et les jardins. Il me reste à indiquer les procédés de la culture forcée employés pour hâter la maturité des raisins.

Parmi les variétés qui se prêtent le mieux à la culture forcée, il convient de placer au premier rang le chasselas de Fontainebleau ou doré ou de Thomery ; ensuite les muscats blanc, rouge, violet, rose et noir, et le frankenthal, variété à grains noirs fort estimée et qui mérite de l'être. Toutes se cultivent en treille à bonne exposition.

Le moyen le plus simple de hâter artificiellement la maturité du raisin est d'établir temporairement devant l'espalier, le nombre de châssis nécessaires pour couvrir les ceps que l'on veut forcer. On les incline à l'angle de 60 degrés. Pour cela on fixe solidement sous le chaperon du mur une forte tringle en bois. Cette tringle est destinée à supporter les châssis qui sont assujettis dessus, chacun par deux charnières vissées, une moitié sur cette tringle, et l'autre sur la traverse supérieure du châssis, dont la traverse inférieure repose sur une forte planche placée de champ à la distance convenable sur le sol où elle est assujettie par un double rang de piquets en bois, plantés l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Pour soutenir les châssis, un chevron allant du mur à la planche du bas, est placé au point de jonction de deux châssis, de façon que le bord de chacun repose dessus, et occupe la moitié de son épaisseur. Une cloison en planches, dans laquelle on ménage une porte, ferme de chaque côté l'extrémité de cette serre mobile. Selon son étendue, on dispose un poêle ou deux en terre cuite dont on dirige les tuyaux le plus près possible du bas des châssis, et dont l'ouverture du foyer est à l'extérieur pour éviter que la fumée puisse se répandre en dedans. On borde de litière ou de feuilles, et même d'un réchaud de fumier quand l'hiver est rigoureux, tout le pourtour extérieur de cette serre.

Selon que l'on veut obtenir des produits plus hâtifs, on place cet appareil devant l'espalier, depuis les premiers jours de décembre jusqu'au mois de février. Il faut préalablement que les

vignes soient taillées selon les mêmes principes que l'on observe pour la taille dans la culture en plein air.

La chaleur qui doit régner sous cette serre mobile doit être modérée, mais régulière. Il faut donc veiller à ce que, pendant les nuits froides et longues, le feu soit fait de façon à durer longtemps sans être trop vif ; c'est pourquoi la tourbe et le poussier de charbon qui brûlent lentement sont les combustibles à préférer, parce qu'ils produisent une chaleur douce et durable. Au reste, pendant les nuits et les journées très-froides, on couvre les châssis avec des paillassons qu'il faut s'empresser d'enlever dès que le soleil paraît. On donne de l'air toutes les fois que la température le permet, soit en ouvrant alternativement une des deux portes des extrémités, soit en les ouvrant toutes deux à la fois, soit enfin, quand les beaux jours reviennent, en soulevant un ou plusieurs châssis.

A mesure que la végétation avance, on bassine légèrement les feuilles à l'aide d'une pompe à main qui répand en fine rosée l'eau qu'on prend à la température de la serre. Ces bassinages que la température extérieure commande, deviennent de plus en plus fréquents. selon que la chaleur augmente. Il est toutefois prudent, quoi qu'on en dise, de les suspendre pendant la floraison, et de se contenter alors d'arroser le sol, dont l'évaporation suffit pour produire l'humidité si avidement recherchée par les feuilles de la vigne. Le pincement, l'ébourgeonnement et l'effeuillement se pratiquent comme dans la culture à l'air libre, avec plus de soins encore pour éviter toute confusion.

Les châssis restent devant l'espalier jusqu'après la cueillette des fruits dont on a eu soin d'éclaircir les grappes lorsque les grains sont trop serrés. Cette opération doit se faire aussitôt qu'ils sont gros comme des pois, afin d'éviter de manier les grappes lorsqu'ils sont plus avancés, ce qui les défleurit, et leur ôte cette fraîcheur qui en fait le principal mérite.

On conçoit qu'on peut utiliser la plate-bande qui règne sur le devant de cette serre, soit par une plantation de fraisiers en pots, soit par toute autre culture hâtée.

C'est une erreur de croire que la vigne souffre de cette précocité qu'on lui impose ; elle peut au contraire être chauffée ainsi plusieurs années de suite. Cependant des jardiniers expérimentés conseillent de la laisser reposer un an, et dans ce cas, ils transportent leurs châssis devant d'autres espaliers.

Dans un prochain article j'indiquerai la manière de forcer la vigne sous bâches. ROUSSELON.

(*Annales de Flore et de Pomone.*)

CORRESPONDANCE.

Monsieur l'éditeur,

J'ai lu avec un vif intérêt le dernier numéro de votre *Journal d'Horticulture*, utile publication dont je suis heureux d'avoir contribué à doter la Belgique. Je partage complétement les observations consignées dans la lettre de votre estimable et habile compatriote, M. de Bavay. Comme lui je pense que l'on ne devrait s'emprunter les uns aux autres que les *notions élémentaires*, les *considérations générales*, mais je ne puis convenir que l'article qui a motivé les observations critiques de votre correspondant, soit de nature à mériter le reproche de *hors-d'œuvre* (pardon de l'expression) en Belgique. Ainsi que vous le faites judicieusement remarquer, monsieur l'éditeur, si j'avais écrit mon article pour le midi de la France, sans en informer mes lecteurs, j'aurais agi avec légèreté, avec inconséquence même, parce qu'à Paris comme en Belgique il aurait produit les mêmes errements ou à peu près. Il n'en est pas ainsi. Prouvons-le en rétablissant les faits.

Mon article intitulé *Notions élémentaires sur la plantation des arbres*, etc., a été rédigé et a paru pour la première fois dans mon *Almanach horticole*, année 1844, petit ouvrage dont il s'est considérablement vendu d'exemplaires pour tous les pays; aussi je n'ai, autant que possible, abordé que les généralités du sujet que je traitais. Je dis autant *que possible*, parce que si l'application de mes principes avait quelque chose de *local*, je suis forcé d'avouer, contrairement à l'opinion de M. de Bavay, que ce serait *pour le nord* et *non pour le midi*. Comment pourrait-il en être autrement? Enfant de la Normandie, cette terre classique des bons et beaux fruits, que j'ai habitée jusqu'en 1840, comment aurais-je pu ou voulu préférer parler des cultures de la Provence, par exemple, que je connais à peine? Comment *le Cultivateur*, le plus ancien des journaux agricoles de Paris, aurait-il commis la même erreur que moi en reproduisant un article local, pour des *notions élémentaires* et *générales?* Comment expliquerait-on que quel-

ques grands journaux *des provinces du nord surtout* aient également reproduit cet article en l'accompagnant de réflexions souvent flatteuses, toujours honorables? Ainsi que votre estimable correspondant de Vilvorde, je pense et je sais que les espèces d'arbres fruitiers que l'on place au couchant dans quelques départements méridionaux, exigent le levant et même le midi dans le nord; c'est là *une règle générale*, mais M. de Bavay est trop exclusif en disant : « que l'expérience a démontré que » telle variété de poire qu'on place au couchant *en France*, » exige tout au moins le levant et même le midi *en Belgique*. » Passe pour les départements méridionaux, mais non pour ceux situés au nord de Paris. Votre correspondant vous fait un crime de citer, d'après moi, comme pouvant être cultivées en espalier, *au levant* ou *au couchant*, les variétés *Bezy de Chaumontel, doyenné d'hiver, bon-chrétien*, etc.; il prétend, « qu'aucune de » ces variétés ne réussirait en Belgique au couchant; toutes y » exigeant le levant, et quelques-unes même le plein midi. » J'ai une trop haute opinion des connaissances pratiques de M. de Bavay pour contester le fait qu'il avance, mais qu'il me permette de lui faire observer que sur deux des expositions que j'indique (pour le midi de la France selon lui), il en trouve déjà une de bonne pour le nord. Maintenant que dis-je à l'article *bon-chrétien?* « Cet excellent fruit, qui se conserve près d'un an, vient » au levant, au couchant, *et ne dédaigne pas le midi!* » Un jardinier intelligent comprendra, je crois, sur mes indications, qu'il doit en plantant dans le nord préférer l'exposition la plus chaude; le contraire aura lieu en plantant dans le midi.

Pour ce qui concerne la crassane et la Louise bonne, jamais je n'ai de celle-ci mangé meilleure qu'en Normandie, province dont le sol n'est assurément pas une terre sèche et douce comme celle dans laquelle M. de Bavay veut qu'on cultive cette variété. Pour la crassane, je persiste à dire qu'elle est généralement bonne partout comparativement aux autres poires, et je ne comprends pas comment elle ne réussirait, comme l'atteste votre correspondant, que dans une terre humide plutôt légère que forte. Les terres *légères* sont ordinairement *sèches*. C'est ce qui explique pourquoi la crassane est généralement plus pierreuse et gercée sous le climat de Paris et dans le midi, que dans le nord où elle acquiert un volume énorme et des qualités excellentes.

En résumé, et comme dernière pièce à conviction que mon

article publié dans vos deux dernières livraisons, est *général* et non *local*, j'ajouterai que ce travail est, à très-peu de chose près, la répétition de ce que j'*ai dit* dans le *Catalogue raisonné des arbres fruitiers* de MM. Jamin et Durand, brochure in-4°, que je suis fier d'avoir rédigé et mis en ordre, depuis que j'ai vu combien cet ouvrage a été favorablement accueilli par les sociétés et les journaux d'horticulture de Paris et de la province. Est-ce que ces sociétés, est-ce que les organes de la presse horticole n'auraient pas reconnu que ce catalogue est rédigé pour le midi plutôt que pour le nord, s'il en était réellement ainsi?

Quant aux erreurs qui peuvent embrouiller la synonymie du genre poiriers, je m'incline et je reconnais qu'il y a beaucoup à faire pour arriver à la perfection et à l'exactitude synonymique tant désirée des amateurs. On m'a déjà reproché quelques erreurs qui se seraient glissées dans l'article que vous avez reproduit et dans mon *Traité de la conservation des fruits* et *des meilleures espèces à cultiver*, je déclare que ces erreurs n'existent *que pour certaines contrées*, dans lesquelles la synonymie n'est pas la même qu'à Paris, qu'en Belgique, qu'en Normandie, etc. Je fais tous mes efforts pour perfectionner ce travail ; puissent les hommes compétents, honorables et dévoués comme M. de Bavay, me venir en aide.

Pardon, monsieur l'éditeur, de cette longue lettre écrite à la hâte. Si elle vous paraît digne d'être insérée, veuillez, je vous prie, lire attentivement les épreuves, afin de ne pas me faire dire autre chose que ce que j'ai voulu vous transmettre (1).

Je suis avec considération,

Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur,

V. Paquet,

Jardinier et rédacteur du *Journal d'Horticulture pratique* français, à Paris.

Paris, 30 janvier 1845.

---

(1) Nous nous montrerons toujours flattés de recevoir des communications signées et conçues dans des termes aussi convenables que la lettre de M. V. Paquet, notre journal étant une arène où toutes les opinions sont appelées à se produire. La fin de cette lettre, que nous conservons à dessein, prouve que le public de Paris a pris au sérieux la mauvaise réputation qu'on s'efforce d'y faire à nos imprimeurs.

La Pensée, la Violette, l'Auricule et la Primevère;

HISTOIRE ET CULTURE, PAR RAGONOT-GODEFROY.

(Audot. Paris, 1844. — Se trouve à Bruxelles, au bureau de ce Journal.)

L'horticulture pratique ferait parmi nous de bien rapides progrès si chaque horticulteur livrait à la publicité, comme l'a fait M. Ragonot Godefroy, les résultats de son expérience dans sa spécialité. Il appartenait à cet horticulteur, grâce à qui la France n'a rien à envier aux collections de Pensées de la Grande-Bretagne, de réunir dans un traité complet la physiologie de la Pensée, l'histoire de ses perfectionnements et ses procédés de culture. L'auteur s'est étendu à dessein sur les conditions exigées d'une fleur vraiment belle, en montrant qu'elles n'ont rien d'arbitraire ni de fantastique, et qu'elles tiennent à des avantages incontestables, dont l'œil le moins exercé peut saisir les caractères.

L'ouvrage de M. Ragonot-Godefroy est appelé à propager le goût des belles Pensées, et l'on voit en le parcourant qu'il a été principalement inspiré par le désir de lever les difficultés qui dégoûtent beaucoup d'amateurs de la culture de cette plante. Elle dégénère très-promptement faute d'une bonne direction, et l'on doit savoir gré à M. Ragonot-Godefroy de n'avoir pas, comme beaucoup d'autres, cherché à étouffer les notions les plus essentielles, en gardant pour lui les procédés les plus délicats et les plus utiles. Il a exposé en conscience tout ce que son expérience lui a enseigné sur la culture de la Pensée, et ceux qui le prendront pour guide ne peuvent manquer de réussir.

La Violette, emblème du mérite modeste, n'a pas été oubliée et ne pouvait l'être dans un ouvrage sur la Pensée, qui n'est elle-même qu'une Violette. Les procédés simples et d'une exécution facile qui permettent à l'horticulture parisienne de vendre des Violettes depuis l'entrée de l'automne jusqu'au printemps, ont été décrits avec joie par l'auteur, comme le méritait une culture qui peut procurer à si peu de frais une si grande somme d'agrément.

L'Auricule, autrefois si fort à la mode que nombre d'amateurs cultivaient cette fleur à l'exclusion de toute autre, redeve-

nue à la mode, méritait bien un chapitre à part dans cet ouvrage en raison de ses rapports intimes avec la Pensée. Ces deux plantes sont l'une et l'autre de pleine-terre sous le climat de Paris ; leur floraison commence à la même époque, et toutes deux peuvent être cultivées dans les mêmes conditions par les amateurs les moins favorisés de la fortune. Nous leur recommandons spécialement les instructions relatives à la fécondation artificielle, car le nombre des variétés possibles est illimité, et rien ne produit un plaisir plus vif que la première floraison d'une plante nouvelle qu'on peut regarder comme une sorte de création.

Quoique beaucoup plus rustique et plus facile à cultiver que l'Auricule, la Primevère, qui est à l'Auricule ce que la Violette est à la Pensée, offre assez d'intérêt par le nombre et l'éclat de ses variétés pour que le public horticole accueille avec reconnaissance quelques indications sur les moyens de la multiplier et d'en obtenir de nouveaux effets de coloration par les croisements hybrides. La Primevère peut être comparée aux animaux d'un grand appétit, qui veulent une nourriture abondante en même temps que substantielle; elle prospère difficilement en pots, même dans la meilleure terre possible, et produit plus d'effet en bordures qu'en touffes isolées. Sans entrer dans des détails superflus, l'auteur a su résumer en quelques pages tout ce que les amateurs pouvaient désirer de connaître sur cette intéressante culture.

Programme de la Société d'horticulture de Londres.

La Société d'horticulture de Londres publie en ce moment, dans les journaux d'horticulture d'Angleterre, son programme détaillé, au sujet duquel nous croyons opportun d'entrer dans quelques détails. Elle donnera en 1845 trois expositions, le 24 mai, le 21 juin et le 12 juillet. On voit figurer parmi les prix offerts aux concurrents des médailles d'or de dix livres sterling (250 fr.), et d'autres de vingt liv. sterling (500 fr.).

Une disposition spéciale est prise à l'égard de ceux qui auraient obtenu frauduleusement une de ces honorables distinctions, en exposant des produits provenant d'autres cultures et qu'ils auraient eu seulement la peine d'acheter ; la médaille leur

reste, mais la Société, si elle vient plus tard à découvrir la fraude, la rend publique par la voie des journaux ; de plus elle déclare que le prix appartient, sinon de fait, au moins de droit, à celui des concurrents qui venait immédiatement après le lauréat frauduleux, et elle lui en délivre une attestation.

Nous souhaitons vivement que la Société royale d'horticulture de Paris adopte un principe si juste, et qu'elle ait, comme celle de Londres, la franchise d'avouer ses erreurs et la loyauté de les réparer quand son jury a laissé surprendre sa bonne foi.

La floriculture tient, comme de raison, la plus belle part dans le programme d'exposition de Londres ; cependant une large part de récompenses est offerte aux fruits et aux légumes ; les jardiniers de profession qui approvisionnent les marchés de Londres ont pour ces produits des concours spéciaux.

Les juges du concours sont prévenus que l'intention de la Société est moins de récompenser les produits nouveaux ou bizarres que de pousser au perfectionnement de toutes les branches de l'horticulture, en accordant les distinctions dont elle dispose à tous ceux qui obtiennent les produits les meilleurs et les plus parfaits, qu'ils soient ou non dans la classe des nouveautés ; elle ne veut pas témoigner au botaniste voyageur plus de considération qu'au simple jardinier. On reconnaît dans cette déclaration le caractère élevé de M. John Lindley, secrétaire de la Société d'horticulture de Londres ; il est doublement bien de la part d'un botaniste éminent, d'un savant du premier ordre, de donner un tel témoignage d'estime aux utiles et modestes praticiens.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Influence du clergé sur l'agriculture.

Nous ne laisserons pas échapper l'occasion de signaler à la reconnaissance publique les prélats qui, soit chez nous, soit dans les états voisins, s'intéressent au bien-être des populations rurales et s'associent efficacement aux efforts des amis du progrès agricole.

La dernière session du congrès agricole de l'association du royaume de Sardaigne s'est terminée par une cérémonie religieuse, pendant laquelle l'évêque de Pignerol a adressé aux cul-

tivateurs une allocution chaleureuse sur la noble origine et l'indépendance de leur profession, en rappelant qu'Adam, le père commun des paysans et des rois, avait été laboureur, par l'ordre de Dieu même.

Le comice, dont ce prélat est le directeur actif et zélé, a déjà obtenu des résultats importants pour le bien-être des cultivateurs pauvres de son diocèse ; il a fait semer des graines de mûriers pour en distribuer le plant ; 85 hectolitres de graines de sainfoin ont été achetées pour être également distribuées, dans le but de faciliter l'extension des prairies artificielles. Une *fruitière*, pour la fabrication des fromages, va être instituée sur le modèle de celles de Suisse et de Franche-Comté, avec l'espoir fondé qu'elle se multipliera par l'exemple.

La réalisation de tous ces avantages est basée sur une cotisation que les habitants aisés du diocèse s'imposent à la sollicitation du prélat : on sait combien la position du haut clergé lui donne de facilités pour faire ainsi contribuer le riche dans l'intérêt du pauvre. C'est cette mission toute chrétienne que nous voudrions voir embrasser avec ferveur par tout le haut clergé de France ; il y est d'autant plus obligé que le peuple des campagnes est resté le plus moral, le plus patient et le plus sincèrement religieux. De nos jours, la religion a besoin de soutenir la foi par des bienfaits temporels, pensée développée dans le discours de l'évêque de Pignerol et mise en pratique dans toute sa conduite comme directeur du comice agricole de son diocèse.

(*Le Jardin et la Ferme.*)

Nouvelles plantes qui ont été décrites dans les journaux anglais.

Botanical Register.

1. *Epidendron radiatum* Lindl. Orchidée du Mexique, à fleurs blanches striées de pourpre.

2. *Alona cœlestis.* Lind. Un magnifique arbuste sous-ligneux du Chili, très-voisin du genre Nolana. Les feuilles étroites, toujours vertes, donnent à cet arbuste l'apparence d'un Erica, mais les fleurs bleu-pâle, d'un pouce et demi de diamètre, ressemblent à celles de Nolana ou Nierenbergia. Cette charmante plante est cultivée en serre froide.

3. *Corethrostylis bracteata*. Endl. Arbrisseau toujours vert de Swen river (Nouvelle-Hollande) qui a beaucoup de rapport avec le genre Lasiopetalum. Fleurs petites, roses, ramassées en épi.

4. *Gloxinia magnifica*, insignis, bicolor, cartoni. Quatre variétés de Gloxinia speciosa, à fleurs bleuâtres, roses et blanches.

5. *Astiria rosea* Lindl. Arbre de la famille des Buttnériacées, de l'île Maurice. On le cultive en serre chaude; ses feuilles sont élégantes, échancrées en cœur ; fleurs roses.

6. *Lacœna bicolor*. Lindl. Orchidée de Guatemala. Les fleurs jaune-verdâtre, picotées de pourpre, sont réunies en grappes pendantes.

Botanical Magazine.

1. *Saccolabium guttatum*. Lindl. Magnifique orchidée des Indes orientales. Fleurs moyennes, blanches, tachetées de pourpre, ramassées en une grappe serrée pendante et longue d'un pied ; elles s'ouvrent toutes presque en même temps.

2. *Miltonia Clowesii*. Lindl. Orchidée des montagnes des Orgues, au Brésil. C'est une des plus belles espèces. Fleurs, 3 à 5 sur une tige, ayant jusqu'à deux pouces et demi de diamètre ; labellum blanc orné d'une tache violet-foncé à la base, les divisions de la fleur d'un beau jaune, rayées de lignes transversales rouge-écarlate.

3. *Lomatia tinctoria*. Br. Arbrisseau toujours vert de la famille des Protéacées. Patrie : Terre Van Diemen. Elle appartient, comme toutes les Protéacées, à la classe des beaux arbrisseaux, toujours verts, et demande à être cultivée en serre froide ou orangerie.

4. *Tomasia stipulacea*. Lindl. Arbrisseau également toujours vert, de la Nouvelle-Hollande, à fleurs pourpre-pâle, et à feuilles échancrées en cœur, sinuées-crénées. Il demande aussi une place en serre froide ou orangerie. Sch.

Nouvelle variété de Nénuphar.

M. Millet, président du *Comice horticole* de Maine-et-Loire, vient de découvrir une variété rose de Nénuphar blanc (*Nymphœa alba*, var. *rosea*). On connaît la beauté de Nénuphar blanc,

l'élégance de ses grandes fleurs blanches, la richesse de son large feuillage et le bel effet qu'il produit sur une pièce d'eau. La variété à fleur *rose tendre* diffère du type par la coloration du calice, et quelquefois par une légère teinte de rose, répandue sur les pétales les plus rapprochés du calice. Cette teinte rosée, fraîche et belle, s'allie de la manière la plus heureuse avec la blancheur des autres pétales.

Cette variété a été observée dans les eaux du Layon, entre le pont d'Aubigné et le village de Machel (*Maine-et-Loire*).

Société royale de Flore de Bruxelles.

QUARANTE-SIXIÈME EXPOSITION.

Le conseil d'administration de la *Société royale de Flore de Bruxelles*, a fixé l'exposition d'hiver au *dimanche* 9 *mars* 1845.

PRIX DÉSIGNÉS DANS LE RÈGLEMENT.

1° Une médaille encadrée, en vermeil, pour 1er prix, une *idem* en argent, pour 2e prix, une *idem* en bronze, pour accessit,

Au plus BEL ENVOI, composé d'au moins 30 plantes en fleurs, ou davantage, comprenant au moins 15 espèces.

2° Une médaille encadrée, en vermeil, pour 1er prix, une *idem* en argent, pour 2e prix, une *idem* en bronze, pour accessit,

A la PLANTE FLEURIE qui, parmi les espèces ou variétés exotiques nouvellement introduites, se distinguera par sa beauté, sa rareté ou par les avantages qu'elle présentera au commerce par sa multiplication.

3° Une médaille encadrée, en vermeil, pour 1er prix, une *idem* en argent, pour 2e prix, une *idem* en bronze, pour accessit,

A la PLANTE FLEURIE provenant DE SEMIS et qui, parmi celles qu'on a nouvellement obtenues par ce moyen dans le royaume, se distinguera par sa beauté ou par les avantages qu'elle offrira au commerce par sa multiplication.

4° Une médaille encadrée, en vermeil, pour 1er prix, une *idem* en argent, pour 2e prix, une *idem* en bronze, pour 3e prix,

A la PLANTE offrant le plus bel aspect par sa floraison et sa bonne culture.

MÉDAILLES SPÉCIALES.

5° Une médaille en argent, pour prix, une *idem* en bronze. pour accessit,

Au plus BEL ENVOI de plantes *forcées*, présentant au moins 20 plantes d'espèces différentes et bien fleuries.

6° Une médaille en vermeil, pour prix, une *idem* en bronze, pour accessit,

A la plus BELLE COLLECTION DE 15 A 25 VARIÉTÉS différentes du genre *Camelia* ou *Rhododendrum* en fleurs.

7° Une médaille en argent, pour prix, une *idem* en bronze, pour accessit,

A la plus BELLE COLLECTION DE 12 A 15 VARIÉTÉS différentes du genre *Azalea indica* en fleurs.

8° Une médaille en argent, pour prix, une *idem* en bronze, pour accessit,

A la collection la plus méritante de plantes du même genre, autres que le *Camelia,* le *Rhododendrum* ou l'*Azalea indica,* comprenant au moins 12 VARIETÉS différentes.

Le jury pourra, à ce concours. décerner une médaille en argent à la plante forcée qui mériterait ce prix par sa floraison anticipée. Aucune plante ne peut concourir si elle n'est la propriété de celui qui l'expose.

La même plante ne pourra être couronnée plus d'une fois à la même exposition.

Les plantes qui seront envoyées comme nouvellement introduites, devront être accompagnées de renseignements suffisants pour éclairer les membres du jury.

Tous les sociétaires sont priés d'adresser, *avant le jeudi 6 mars à midi,* à M. SYMON-BRUNELLE, secrétaire de la Société, ou chez le concierge du Musée, la liste particulière des plantes qu'ils se proposent d'envoyer à cette exposition, afin que le catalogue soit prêt à être distribué le dimanche à l'ouverture du Salon de Flore.

Après le *jeudi 6 mars,* il ne pourra être ajouté aucune plante aux listes qui auront été remises au secrétaire.

Les exposants sont priés d'indiquer dans leurs listes d'envoi à quel concours ils destinent leurs plantes.

Les sociétaires qui, au jour indiqué, n'auront pas fourni ladite liste, seront censés n'avoir pas de plantes à envoyer à l'exposi-

tion, et il y sera pourvu pour eux, de la manière qu'il est indiqué au règlement.

Les plantes envoyées à l'exposition, devront être adressées (*sans frais*) au local de la Société, au Musée, où elles seront reçues par des commissaires ; elle devront y être rendues le *vendredi 7 mars, avant 6 heures du soir*. Passé ce terme, les plantes présentées pour le concours en seront écartées.

Des locaux seront disposés pour y recevoir, déposer provisoirement et soigner les plantes envoyées à l'exposition.

Les plantes seront renvoyées aux sociétaires étrangers, avec tous les soins convenables.

Les membres résidant à Bruxelles ou dans la banlieue, devront faire reprendre les leurs.

Le samedi 8 *mars* 1845, *à* 10 *heures précises du matin*, les membres du jury se réuniront au Salon de Flore pour décerner les prix.

Le Salon de l'exposition sera ouvert le dimanche 9 *mars*, à neuf heures du matin. Les sociétaires et leur famille, munis de cartes d'entrée, y seront admis à cette heure ; mais les personnes qui ne font pas partie de la Société, ne seront admises au Salon qu'à midi, et les jours suivants, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre.

— Dans l'assemblée générale du 16 février, la Société a, conformément à l'article 18 du règlement, pourvu au renouvellement des membres du conseil d'administration : MM. le duc d'Ursel et chev. Faider ont été réélus président et vice-président.

L'assemblée a également fixé l'époque de la prochaine exposition d'été, au dimanche 15 juin 1845.

Nous avons reçu de Namur une lettre qui a trait aux articles de MM. V. Paquet et de Bavay ; nous nous serions empressés de l'insérer dans notre journal si elle avait été signée, et prions la personne qui nous l'a adressée de vouloir bien se faire connaître ; elle comprendra que nos lecteurs ne pourraient accorder aucune confiance à un écrit qui n'est pas avoué.

TABLE ALPHABÉTIQUE

RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

MARS 1844 A MARS 1845.

PLANCHES.

A.

CALENDRIER HORTICOLE.

CORRESPONDANCE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

